

Ce qu'ils nomment « vie spirituelle », par un étrange abus du dictionnaire, est un programme d'études fort compliqué et diligemment enchevêtré par de spéciaux marchands de soupe ascétique, en vue de concourir à l'abolition de la nature humaine. La devise culminante des maîtres et répétiteurs paraît être le mot « discrétion », comme dans les agences matrimoniales. Toute action, toute pensée non prévue par le programme, c'est-à-dire toute impulsion naturelle et spontanée, quelque magnanime qu'elle soit, est regardée comme « indiscrette » et pouvant entraîner une réprobatrice radiation.

Donner son porte-monnaie à un homme expirant d'inanition, par exemple, ou se jeter à l'eau pour sauver un pauvre diable, sans avoir, auparavant, consulté son directeur et fait, au moins, une retraite de neuf jours, telles sont les plus dangereuses indiscretions que puisse inspirer l'orgueil. Le « scrupule » dévot, à lui seul, exigerait une seconde Rédemption.

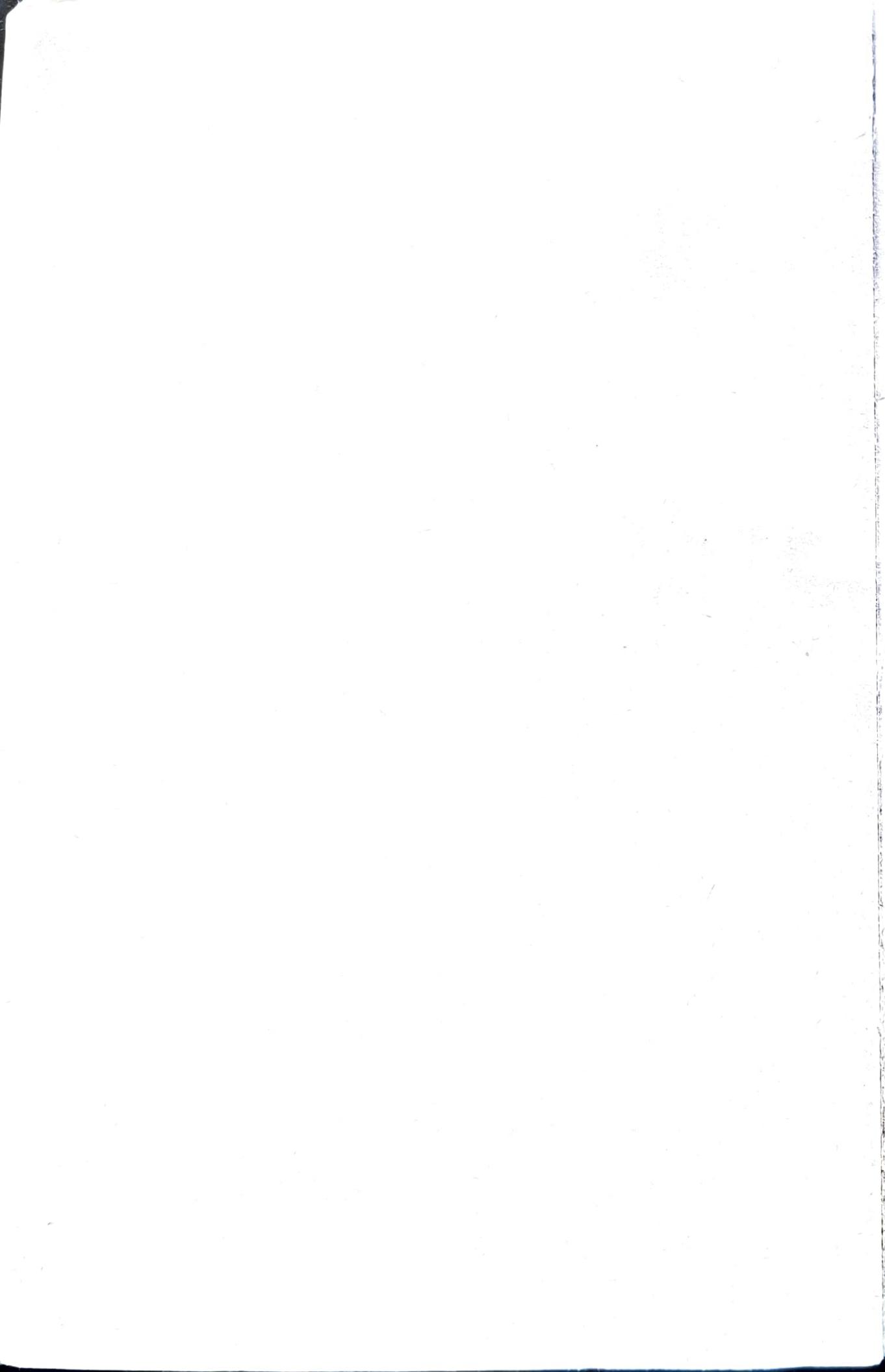
(Léon BLOY)

ISBN 2-902161-05-0

**GEORGES HABRA**

**DU  
DISCERNEMENT  
SPIRITUEL  
II**

Chez l'auteur :  
5, Rue Béranger, 77300 Fontainebleau  
(France)  
et chez les libraires



l'ennui: douleur du bien des prochains.

l'ennui: Etat de celui qui est exempt de souci.  
qui consiste à ne songer soi-même  
gratuitement.

(+ 187) l'ennui est la paralysie de  
l'âme et le relâchement de l'intelligence.

167 la modération, c'est la modération  
dans les plaisirs, quels qu'ils soient.

196. cupidité: désir immédiat des richesses.



**DU  
DISCERNEMENT  
SPIRITUEL  
II**



**GEORGES HABRA**

**DU**

**DISCERNEMENT**

**SPIRITUEL**

**II**

Chez l'auteur :  
5, Rue Béranger, 77300 Fontainebleau  
(France)  
et chez les libraires

GEORGES HABR /

DU

LA CÉRAMIQUE

Monographies

Monographies

## CHAPITRE IV

### C — LA TRISTESSE ET LA JOIE

Le second vice de la partie colérique de l'âme est la tristesse. Tout comme le plaisir, la tristesse, en elle-même, n'est point un vice. Mais elle est le fruit du péché primordial, ainsi que le plaisir. Le péché, consistant essentiellement dans la séduction exercée par le plaisir qui met la raison hors de ses gonds, Dieu a attaché au plaisir la douleur, comme antidote. C'est ce que PLATON fait dire avec profondeur à SOCRATE : «SOCRATE, lui, s'étant assis sur le lit, replia sa jambe et se mit à la frotter vivement de la main, et, tout en la frottant : 'Que cela est donc d'une apparence déroutante', dit-il, 'ce que les hommes appellent l'agréable ! Et comme la nature est bizarre, au regard de ce qu'on juge être son contraire, le pénible ! Ils n'acceptent, ni l'un ni l'autre, de se côtoyer dans le même temps chez un homme, et pourtant, on n'a qu'à poursuivre l'un des deux et l'attraper, pour que, forcément, on attrape presque toujours aussi l'autre, comme s'ils étaient tous deux attachés à un unique sommet de tête. M'est avis', poursuivit-il, 'que si ÉSOPE avait songé à cela, il en aurait fait une fable : La Divinité, souhaitant les faire renoncer à leur guerre mutuelle et n'y pouvant réussir, ne fit qu'un seul morceau du sommet de leurs deux têtes attachées ensemble, et c'est à cause de cela que, chez celui de nous où l'un

des deux est présent, à sa suite l'autre aussi vient par derrière ! — De fait, il semble bien qu'il en soit de la sorte, pour moi aussi, personnellement ! alors que dans ma jambe, c'est l'effet de la chaîne<sup>1</sup>, il y avait le douloureux, voici qu'à sa suite, manifestement, est arrivé l'agréable ! »<sup>2</sup>

Comme le plaisir, la tristesse est donc, en elle-même, une énergie naturelle, ou plutôt, greffée sur notre nature. Elle est un bien, moralement parlant, si elle obéit aux injonctions de la raison, un mal dans le cas contraire, soit parce qu'elle excède la juste mesure, soit parce qu'elle est contre nature.

Il faut soigneusement distinguer le vice de tristesse de la tristesse qui accompagne chaque péché et en est le fruit. Tout péché, en effet, même si c'est une passion voluptueuse et enivrante, est forcément, vu qu'il est une anarchie, accompagné d'un sentiment de tristesse infinie, qu'on appelle le remords, plus ou moins audible, plus ou moins étouffé, selon les personnes et les cas :

« Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords,

Qui vit, s'agit et se tortille,

Et se nourrit de nous comme le ver des morts,

Comme du chêne la chenille ?

Pouvons-nous étouffer l'implacable Remords ?

Dans quel philtre, dans quel vin, dans quelle tisane,

Noierons-nous ce vieil ennemi,

Destructeur et gourmand comme la courtisane,

Patient comme la fourmi ?

Dans quel philtre ? — dans quel vin ? — dans quelle tisane ? ...

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?

Peut-on déchirer des ténèbres

Plus denses que la poix sans matin et sans soir,

---

1. La chaîne dont il venait d'être délié en prison.

2. Phédon, 60 bc.

Sans astres, sans éclairs funèbres ?  
Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?»<sup>3</sup>

### I. LA TRISTESSE QUI PÈCHE PAR FAUTE DE MESURE.

Si la tristesse fait partie de notre nature, il s'ensuit qu'on ne doit pas et qu'on ne peut pas la déraciner ; autrement, la nature se venge. Ainsi, si les larmes existent dans notre nature, c'est pour qu'elles coulent ; et non pour être réprimées. Elles agissent, dans les grandes douleurs, comme une soupape de sûreté, et St BASILE constate : «Chez les affligés, il y a un certain plaisir à se lamenter, ce qui leur pèse étant évacué imperceptiblement par les pleurs. L'expérience des accidents qui arrivent confirme la vérité de cette parole. En effet, nous avons connu de nombreuses personnes qui, dans des malheurs irréparables, persistèrent malgré la nature à ne pas verser des larmes ; puis les uns tombèrent dans des maladies incurables, apoplexies ou paralysies, les autres expirèrent tout à fait, comme si le support faible de leur puissance se fût brisé sous le poids de la tristesse. Ce qu'on peut observer, en effet, dans la flamme, qui est éteinte par sa propre fumée quand celle-ci ne sort plus mais s'enroule sur elle-même, cela arrive, dit-on, à la puissance qui régit l'animal : car celle-ci est consumée et éteinte par les afflictions, quand elles ne s'exhalent nullement au dehors.»<sup>4</sup>

Mais dès que la tristesse, quelque légitime qu'elle soit par son objet (perte d'un être cher, trahison d'un ami, etc.), manque de mesure, elle devient néfaste. Par «manque de mesure», nous n'entendons point préconiser la médiocrité. Une douleur médiocre ressentie à la perte d'un père indique un amour médiocre. Manquer de mesure, c'est être sans espérance et sans joie pour contrecarrer la tristesse, c'est tout miser sur la créature, de sorte que sa perte nous fait sombrer dans une tristesse suicidaire, dans le désespoir : «Car l'abattement

---

3. BAUDELAIRE, Fleurs du Mal : L'irréparable.

4. Hom. sur l'Action de grâces (P.G. XXXI, 229).

excessif devient cause de péché, la tristesse, d'une part, submergeant l'intelligence et engendant le vertige de l'impuissance ; l'embarras des pensées, d'autre part, déterminant le manque d'actions de grâces. Mais aie espoir en Dieu. »<sup>5</sup>. Prenant pour modèle le Christ pleurant sur LAZARE, St BASILE déclare : « Il a repoussé l'insensibilité comme bestiale ; mais aussi Il a récusé l'amour de la tristesse et des lamentations exagérées, comme étant sans noblesse. C'est pourquoi, pleurant son ami, Il a, quant à Lui, montré qu'il participe à la nature humaine, et nous a libérés des excès dans les deux sens : interdisant soit de nous laisser amollir face aux souffrances, soit d'être insensibles dans les afflictions ... Il ne permet pas aux femmes, ni aux hommes, l'amour des lamentations et les pleurs excessifs, mais ce qu'il faut pour s'attrister dans les afflictions : verser quelques larmes, tranquillement, sans pousser ni rugissements ni cris aigus et plaintifs, sans déchirer sa tunique, ni répandre sur soi de la cendre, ni commettre d'autres indécences similaires, pratiquées par ceux qui ont peu de maîtrise de soi face aux affaires humaines. Car il faut que celui qui a été purifié par l'enseignement divin se fortifie par la raison droite comme d'un rempart fortifié, et repousse virilement et résolument les assauts de telles passions, et n'accueille pas la foule des passions qui se déversent dans la partie subalterne et complaisante de l'âme, comme dans un endroit situé au-dessous. C'est en effet le propre d'une âme sans virilité et sans aucune énergie provenant de l'espérance en Dieu que de se laisser violemment renverser par les afflictions et d'y succomber. Car de même que les vers naissent principalement sur les arbres les plus tendres, ainsi les tristesses croissent sur les caractères des hommes les plus mous. »<sup>6</sup>

Ces caractères « plus mous » sont un terrain idéal pour la dépression (tellement à la mode aujourd'hui), la thrombose,

5. Id., Hom sur la faim et la sécheresse (P.G. XXXI, 317).

6. Id., Hom sur l'Action de grâces (P.G. XXXI, 228-229, 232).

l'infarctus du myocarde, etc. La médecine moderne parle trop, il me semble, de coagulation du sang et de carence de vitamines, et pas assez des causes psychiques, en particulier de la paralysie de la volonté ou de sa faiblesse. Cette faculté joue pourtant un rôle de premier ordre, tant dans la prévention des maladies (et non seulement nerveuses, parfois même très infectieuses) que dans leur guérison. NAPOLEON disait de la peste que «son plus grand danger et sa plus grande propagation étaient dans la crainte, son siège principal dans l'imagination : en Égypte, tous ceux dont l'imagination était frappée périssaient. *La défense la plus sûre, le remède le plus efficace, étaient le courage moral.* Lui, NAPOLEON, avait impunément touché, disait-il, des pestiférés à Jaffa, et sauvé beaucoup de monde, en trompant les soldats pendant plus de deux mois sur la nature du mal : ce n'était pas la peste, leur avait-on dit, mais une fièvre à bubons. De plus, il avait observé que le meilleur moyen d'en préserver l'armée avait été de la mettre en marche et de lui donner beaucoup de mouvement : la distraction et la fatigue s'étaient trouvées les plus sûres garanties.»<sup>7</sup> GÖETHE commente : «Il a vraiment visité les pestiférés, pour montrer par un exemple que l'on peut triompher de la peste quand on est capable de triompher de la crainte. Et il a raison ! Je peux raconter un fait semblable de ma propre vie : une fois je n'ai échappé à la contagion de la fièvre putride que par la volonté arrêtée de détourner de moi le mal. La volonté morale a, dans ces circonstances, une puissance incroyable. Elle *sature* pour ainsi dire le corps, et le met dans un état d'activité qui repousse toute influence pernicieuse. Au contraire, la peur est un état de faiblesse inerte qui rend plus sensible, et qui permet à tout ennemi de s'emparer de nous sans peine.»<sup>8</sup>

De même, c'est grâce à la volonté que FLAUBERT n'a pas sombré dans la folie : «Vous me demandez comment je me suis guéri des hallucinations nerveuses que je subissais autrefois ? Par deux moyens : 1<sup>o</sup> en les étudiant scientifiquement, c'est-à-dire en tâchant de m'en rendre compte, et, 2<sup>o</sup> par *la force de la*

7. LAS CASES, Mémorial de Sainte-Hélène, 8 mars 1816.

8. Entretiens avec ECKERMAN, 7 avril 1829.

*volonté*<sup>9</sup>. J'ai souvent senti la folie me venir. C'était dans ma pauvre cervelle un tourbillon d'idées et d'images où il me semblait que ma conscience, que mon *moi*<sup>10</sup> sombrait comme un vaisseau sous la tempête. Mais je me cramponnais à ma raison. Elle dominait tout, quoiqu'assiégée et battue.»<sup>11</sup>

Le fruit suprême et criminel de la tristesse est le suicide. Phénomène très représentatif de notre malheureuse époque : dès qu'on condamne sans ambages le suicide, il y a une levée formidable de boucliers : « Vous n'avez pas le droit de juger, etc. » Et pourtant c'était le suicide qu'on avait condamné, non le suicidé ! Pourquoi la même levée de boucliers n'a-t-elle pas lieu quand on condamne par exemple l'homicide ou le viol, si ce n'est parce que notre époque, désespérée, éprouve une sorte de tendresse pour le suicide ? Aussi, bien loin d'être intimidés, nous proclamons avec force, nous hurlons, nous vociférons de toute la puissance de nos poumons : le suicide est un crime aussi grand, ni plus ni moins, que l'homicide. Si tuer le prochain est le plus grand acte de haine contre lui (car la haine détruit, mais l'amour édifie), alors se tuer est le plus grand acte de haine contre soi-même. Si se tuer n'est pas un crime, alors tuer le prochain ne l'est pas non plus, car je ne suis pas tenu de l'aimer plus que moi-même. Proclamons donc avec St. AUGUSTIN : « Personne ne doit volontairement s'infliger la mort, pour fuir par exemple des peines temporelles, autrement il tombera dans les peines éternelles ; ni pour les péchés des autres, autrement, lui qu'autrui ne polluait pas, encourra par le fait même un péché très grave ; ni pour ses propres péchés passés, à cause desquels on a davantage besoin de cette vie-ci, pour les guérir par la pénitence ; ni par un désir soi-disant de vie meilleure espérée après la mort, parce que ceux qui sont criminellement responsables de leur propre mort, aucune vie meilleure ne les attend après la mort »<sup>12</sup>.

---

9. Souligné par FLAUBERT.

10. Id.

11. Lettre à Mlle LEROYER DE CHANTEPIE, 18 mai 1857.

12. Cité de Dieu, I, 26 (P.L. XLI, 39-40).

1. «Pour fuir des peines temporelles» : c'est la raison la plus fréquente. Et pourtant JOB, visité par tous les malheurs à la fois, à un haut degré d'intensité (perte de ses dix enfants, de tous ses troupeaux et possessions, maladie très grave, soulèvement de sa femme et ses trois meilleurs amis contre lui, etc.), ne céda nullement à la pensée du suicide, laquelle, détail émouvant, l'a bien assailli : «Je sais que la mort m'extirpera, car la poussière est la demeure de tout mortel. Ah ! si je pouvais [sij'avais le droit de] me tuer, ou que, priant quelqu'un, il m'infligeât la mort !»<sup>13</sup> Et le décret suivant, d'une si noble simplicité, fait très grand honneur à NAPOLÉON :

«Ordre du 22 floréal an X.

Le grenadier GOBAIN s'est suicidé par amour : c'était d'ailleurs un très bon sujet. C'est le second événement de cette nature qui arrive au corps depuis un mois.

Le premier consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre de la garde :

Qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions ; qu'il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixe sur la muraille d'une batterie.

S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille avant d'avoir vaincu.»<sup>14</sup>

Chose lamentable, aujourd'hui plus que jamais on n'attend pas la venue des maux pour se suicider, on se suicide pour les prévenir ! Un tel est menacé dans sa réputation : il se supprime. Un autre, avec la précision de la science médicale, se voit assailli bientôt par un ramollissement cérébral qui va le réduire infailliblement à une vie purement végétative : il se supprime. Et ainsi de suite. Mais qui t'a garanti, mon brave, de traverser la période, calculée par la science médicale, avant que tu décroches ton ramollissement cérébral ? Et en croyant dur comme fer à l'inexorabilité des prévisions médicales, n'es-tu pas en train de

13. 30<sup>23-24</sup> (Septante).

14. LAS CASES, Mémorial de Sainte-Hélène, 2-3 août 1815.

déposséder Dieu — à supposer que tu croies en Lui — de sa toute-puissance, et de Le rendre le spectateur impuissant, l'enregistreur docile des fulminations toutes-puissantes et sans appel de la science médicale ?

2. «Pour les péchés des autres» : St AUGUSTIN a en vue les vierges qui se suicidaient de crainte d'être violées par leurs persécuteurs. Il répond, faisant preuve d'une dialectique puissante : «La concupiscence ne [nous] pollue point, si elle [nous] est extrinsèque; mais si elle [nous] pollue, c'est qu'elle ne [nous] est pas extrinsèque. Or, comme la pudicité est une vertu de l'âme et s'accompagne de fortitude, laquelle décréterait d'endurer n'importe quel mal plutôt que d'y consentir; et comme aucune personne magnanime et pudique n'a en son pouvoir de disposer de sa chair, mais seulement de consentir ou de refuser par l'esprit : qui, ayant une intelligence saine, penserait perdre la pudicité, si par hasard une concupiscence qui n'est pas la sienne était exercée et rassasiée sur sa chair saisie et opprimée? Car, si de cette manière la pudicité périssait, elle ne serait assurément plus une vertu de l'âme ... Mais si elle est un bien de l'âme, elle ne se perd pas même quand le corps est opprimé. Qui plus est, lorsque le bien de la sainte continence ne cède point à l'impureté des convoitises charnelles, le corps lui-même est sanctifié; et ainsi, quand il persiste à n'y pas céder, avec une intention inébranlable, la sainteté du corps lui-même ne périra pas aussi, car la volonté d'en user saintement persévere, et aussi la capacité, autant que cela dépend de lui.»<sup>15</sup> Pour ôter tout scrupule à ces âmes vierges, le saint docteur précise : «Mais comme non seulement ce qui se rapporte à la douleur, mais aussi à la concupiscence, peut être perpétré sur un corps étranger, et tout ce qui est perpétré de cette manière, bien qu'il n'ébranle point la pudicité sauvegardée par une résolution très constante, cependant froisse la pudeur; qu'on ne croie pas que ce qui peut-être n'a pu se faire sans quelque volupté de la chair ait été fait avec la volonté de l'esprit aussi.»<sup>16</sup>

---

15. Cité de Dieu, I, 18 (PL. XLI, 31).

16. Id., I, 16 (P.L. XLI, 30).

Ici surgit une difficulté. Il existe de très rares cas de saintes qui se sont tuées en fuyant des persécuteurs qui menaçaient leur virginité : par exemple, Ste PÉLAGIE d'Antioche qui, au moment où les soldats vinrent chez elle pour la conduire au tribunal, les éconduisit et se jeta du haut de la maison; et Ste DOMNINA qui, pour échapper, et surtout faire échapper, ses deux filles vierges, Ste BÉRÉNICE et Ste PROSDOKÉ, aux soldats qui les poursuivaient à travers champs pour les emmener au tribunal, se jeta avec elles dans une rivière. St CHRYSOSTOME parle très élogieusement de la mort de ces quatre martyres, et St AMBROISE<sup>17</sup> exalte Ste PÉLAGIE et d'autres saintes dans le même cas. Qu'en penser? Deux explications sont possibles :

a) Dans certains cas, les saintes n'avaient nullement l'intention de se suicider, mais uniquement d'échapper à leurs persécuteurs. Le cas le plus illustre est celui de JEANNE D'ARC, qui s'est jetée de la tour de Beaurevoir (vingt-deux mètres), espérant échapper à ses geôliers et poursuivre sa divine mission. Le danger, ici, c'est de tenter Dieu, c'est-à-dire prétendre L'obliger de faire un miracle pour nous sauver la vie : «Alors le diable Le prend avec lui dans la ville sainte, et Le plaça sur le pinacle du temple, et Lui dit : 'Si Tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas; car il est écrit : A ses anges Il commandera à ton sujet, et ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre une pierre'.<sup>18</sup> Jésus lui dit : 'Il est écrit aussi : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.'»<sup>19</sup> Tenter Dieu, c'est décider d'accomplir un acte qui, humainement parlant, écarte de nous toute chance de survie, tout en espérant, *sans inspiration divine*, d'y survivre. Tel saint, qui abordait volontairement les lions sans qu'ils lui fissent aucun mal, le faisait par inspiration divine. Evidemment, il serait très téméraire d'accuser une sainte aussi grande que JEANNE d'avoir tenté Dieu; néanmoins, son geste, d'après ses propres déclarations, n'est pas totalement sans faute (et c'est la seule faute que nous lui connaissons), car elle a agi

17. Traité des Vierges, III, 7 (P.L. XVI, 229-32).

18. Ps. 90<sup>11-12</sup>

19. Dt. 6<sup>16</sup> — Mt. 4<sup>5-7</sup>

alors, dit-elle, contre le commandement répété de ses voix. — Concernant Ste PÉLAGIE, on peut raisonnablement présumer que sa maison n'avait pas la hauteur d'un gratte-ciel, ni celui de la tour de Beaurevoir, de sorte que le saut de quelques mètres qu'elle fit pouvait très bien se faire, sans tenter Dieu, pour sauver à la fois sa virginité et sa vie.

b) Mais il y a des saintes aussi dont la mort ne peut être expliquée que par un suicide; et ce suicide était divinement inspiré : «Que penser si elles ont fait cela, non par illusion humaine mais par ordre divin, non fourvoyées mais obéissantes? Il ne nous est pas permis d'en penser autrement que de SAMSON. Lorsque Dieu ordonne, et qu'il intime d'ordonner sans ambages : qui accusera l'obéissance de crime? qui accusera l'obéissance pieuse? Pourtant il ne sera pas sans crime, quiconque aura décrété d'immoler son fils à Dieu parce qu'ABRAHAM aussi a fait cela honorablement. Assurément, le soldat aussi, quand, obéissant à l'autorité sous laquelle il est légitimement établi, il tue un homme, n'est accusé d'homicide par aucune loi de sa cité; bien plus, s'il ne fait pas cela, il est accusé d'avoir négligé et méprisé l'ordre. Mais s'il avait agi de son propre mouvement et autorité, il aurait encouru le crime d'effusion de sang humain. Ainsi, là où il est puni s'il agit sans un ordre, il sera puni s'il n'agit pas quand il a reçu un ordre. S'il en est ainsi quand un chef commande, à combien plus forte raison quand le Créateur commande?»<sup>20</sup> Objecter que le «suicide», divinement voulu et, somme toute, très rare, de saints peut entraîner les gens à en faire autant, c'est aussi bête et faux que de prétendre que l'exemple d'ABRAHAM pousse à commettre l'homicide.

Nous allons maintenant considérer une chose extraordinaire, qui est à la fois cause et effet de la tristesse en tant que vice : la possession démoniaque.

A moins qu'on ne soit un exégète «moderne», c'est-à-dire un personnage très profondément imbu de sa propre supériorité

---

20. St AUGUSTIN, Cité de Dieu, I, 26 (P.L. XLI, 39).

et se croyant plus intelligent que l'Esprit saint Lui-même, et qui, de son haut piédestal scientifique et psychanalytique jette un regard de pitié sur le bétail humain des âges des ténèbres, y compris les apôtres et les évangélistes, et daigne, affranchi qu'il est de toute superstition, nous faire la «re-lecture» de leurs écrits, pour notre bonheur et notre instruction, je dis, à moins qu'on n'appartienne à cette race précieuse et privilégiée, race qui ne s'en laisse pas conter, l'existence de cet être personnel qu'on appelle le démon est une des données les plus indiscutables de l'Ecriture. Et l'action maléfique de cet être, en ce qu'elle a de violent, est, à plusieurs reprises, très nettement distinguée des maladies, c'est-à-dire, bien entendu, par l'esprit «un peu simplet» des prophètes et des apôtres : «Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, expulsez les démons». <sup>21</sup> «Et Il guérit beaucoup qui souffraient de maladies diverses, et expulsa de nombreux démons.» <sup>22</sup> «Ils expulseront en mon nom les démons, parleront en langues étranges, feront périr les serpents; s'ils boivent quelque chose de mortel, cela ne leur nuira point; ils poseront les mains sur les malades et ceux-ci se porteront bien.» <sup>23</sup>

Il y a donc des maladies qui n'ont rien à voir avec le démon. Mais il y a aussi des maladies, en tout semblables à elles — reconnaissions-le de bonne grâce — et indiscernables d'elles cliniquement, attribuées expressément au démon : surdité, cécité, mutisme ... St LUC parle ainsi d'une infirme : «Et voici une femme ayant un *esprit d'infirmité* depuis dix-huit ans, et elle était courbée et ne pouvait du tout lever la tête» <sup>24</sup>. De même, il semble bien que le possédé suivant soit frappé d'épilepsie par le démon ; son père dit au Christ : «‘Maître, je T'ai amené mon fils, qui a un esprit muet; et toutes les fois qu'ils s'empare de lui, il le frappe avec force, et [l'enfant] écume et grince des dents et se dessèche'... Et l'esprit, Le voyant, agita convulsivement

---

21. Mt. 10<sup>8</sup>

22. Mc. 1<sup>14</sup>

23. Mc. 16<sup>17-18</sup>

24. 13<sup>11</sup>

[l'enfant], lequel tomba par terre et s'y roulait en écumant ... ‘Et souvent il le jeta et dans le feu et dans les eaux pour le faire périr’... Et, ayant crié et l'ayant fortement agité par des convulsions, [le démon] sortit; et [l'enfant] devint comme mort, si bien que beaucoup disaient qu'il était mort! »<sup>25</sup>

A pareils témoignages, on peut en ajouter d'innombrables tirés de la Tradition. St CHRYSOSTOME, avec la concision et la précision d'HIPPOCRATE, décrit ainsi, chez l'ascète STAGIRE, un accès démoniaque : «La torsion des mains, la déviation des yeux, l'écume de la bouche, cette voix-là horrible et innintelligible, le tremblement du corps, cette insensibilité prolongée»<sup>26</sup> : manifestement un accès épileptique. Ste SYNCLÉTIQUE déclare : «Nombreuses sont les embûches du démon ... Vaincu par la santé, il rend le corps malade; car, n'ayant pu séduire par les plaisirs, il s'efforce d'égarer par les peines involontaires; il cause, en demandant la permission [de Dieu], des maladies très graves, afin de troubler, en ceux qui s'abandonnent pour cela à la tiédeur, leur amour pour Dieu. Bien plus, il lacère le corps par de très fortes fièvres, et l'afflige d'une soif irrésistible.»<sup>27</sup> «Il arrive», affirme St JEAN CLIMAQUE, «que le démon impur, touchant les membres du corps eux-mêmes, cause naturellement des palpitations.»<sup>28</sup> Enfin, St BASILE : «Les démoniaques voient des fleuves et des monts et des bêtes sauvages inexistants; et des couleurs leur semblent présentes, et ils ont des visions d'amis ou d'inconnus, dont aucune n'est une vision, mais un dérangement et un égarement de l'esprit devenu trouble, et une activité propre à un esprit perdu.»<sup>29</sup>

Et pourquoi donc les démons ne causeraient-ils pas des maladies *ordinaires*? Si toute maladie a pour cause le péché — originel ou actuel — et si le démon est l'inventeur du péché,

25. Mc., 9<sup>17-18, 20-22, 26</sup>

26. Exhortation à STAGIRE démoniaque, I (P.G. XLVI, 426)

27. Sentences des Pères du désert : SYNCLÉTIQUE.

28. Echelle, 22 (P.G. LXXXVIII, 952).

29. Comm. sur Isaïe, 13 (P.G. XXX, 565, 568).

pourquoi ne serait-il pas capable d'engendrer la maladie? Celui qui est capable de produire la cause, comment ne le serait-il pas de produire l'effet? Quand je songe à toute l'étroitesse et l'inintelligence d'une certaine apologétique qui veut à tout prix prouver que toute maladie causée par le démon n'est pas naturelle, n'est pas cliniquement identifiable, je suis effaré! et je songe avec grande tristesse à quel ridicule pareille apologétique livre notre sainte religion. Que le démon soit capable de causer des maladies «sui generis», échappant à toute classification clinique comme à toute cause naturelle, je ne le nie pas. Mais quand une maladie décrite dans l'Evangile présente tous les caractères de l'épilepsie, pourquoi s'obstiner à y déceler quelque caractère insolite, en tordant la médecine et l'Evangile, pour démontrer que ce n'est pas une épilepsie, sous prétexte qu'elle est causée par le démon?

«Mais de cette manière», me dira-t-on, «la voie est ouverte à la négation du démon». — Nullement. Si, souvent, on ne peut pas conclure, des caractères intrinsèques de la maladie, à une action démoniaque, par contre beaucoup de ces maladies sont accompagnées de phénomènes qui démontrent cette action. C'est là-dessus que l'apologétique devrait insister. Qu'on examine par exemple le récit du démoniaque de la terre des Géraséniens : «Personne ne pouvait plus le lier même avec une chaîne, car il avait été souvent lié par des liens aux pieds et des chaînes, et il avait rompu les chaînes et broyé les liens, et personne ne parvenait à le dompter ... Et [les esprits] Le supplièrent, disant : 'Envoie-nous aux porcs, que nous y entrions'. Et, étant sortis, les esprits impurs entrèrent dans les porcs, et le troupeau, environ deux mille, se précipitèrent dans la mer du haut de l'escarpement, et étouffèrent dans la mer.<sup>30</sup> Dans la «Vie de St ANTOINE», St ATHANASE donne ces détails impressionnantes : «Etant venu une nuit avec une foule de démons, le démon frappa [ANTOINE] de tels coups que celui-ci se trouva étendu par terre, impuissant à parler à cause des

---

30. Mc. 5<sup>1-4</sup>, 12<sup>13</sup>

tortures : en effet, il assurait fortement que les douleurs étaient si violentes que des coups portés par des hommes, selon son dire, ne peuvent jamais causer une telle torture ... Cette nuit-là, [les démons] font un tel fracas que tout l'endroit paraît s'ébranler. Et, comme s'ils eussent déchiré les quatre murs de la petite maison, les démons lui apparurent, entrant, transformés en formes de bêtes sauvages et de reptiles ... Ceux, parmi ses connaissances, qui venaient chez lui, souvent passaient les journées et les nuits dehors — car il ne leur permettait pas d'entrer —, entendaient pour ainsi dire des foules qui, à l'intérieur, poussaient des clamours hostiles, faisaient grand tapage, émettaient des sons plaintifs et criaient : ‘Retire-toi de ce qui est à nous’ ... Ceux qui étaient dehors crurent d'abord que des hommes lui faisaient querelle, étant entrés chez lui par des échelles ; mais, ayant attentivement regardé par un trou et ne voyant personne, ils en inférèrent que c'étaient des démons.»<sup>31</sup> St CHRYSOSTOME cite ainsi l'ami mutuel qui lui avait raconté les épreuves de STAGIRE : «Il disait que le démon était un sauvage très souillé de fange, bondissant sur toi constamment et luttant contre toi; qu'ensuite, ton compagnon de sommeil, troublé par cette vision, se réveilla et te trouva une fois de plus agité par le démon.»<sup>32</sup>

On peut donner d'innombrables exemples de ces phénomènes qui dépassent la puissance humaine, qui sont donc *surhumains* (mais non surnaturels, puisque le démon agit selon la puissance de sa nature, tandis que les actes surnaturels appartiennent à Dieu seul) et dénoncent une action démoniaque. Le Message de la Salette affirme par exemple : «Des personnes seront transportées d'un lieu à un autre par ces esprits mauvais, et même des prêtres, parce qu'ils ne se seront pas conduits par le bon esprit de l'Evangile, qui est un esprit d'humilité, de charité et de zèle pour la gloire de Dieu. On fera ressusciter des morts et des justes». <sup>33</sup>

31. P.G. XXVI, 857, 861, 864.

32. Exhortation à STAGIRE démoniaque, I (P.G. XLVII, 426).

33. Parenthèse de MÉLANIE : «C'est-à-dire que ces morts prendront la figure des âmes justes qui avaient vécu sur la terre, afin de mieux séduire les

Deux écueils sont à éviter : considérer ce qui est du domaine humain comme diabolique, et ce qui est diabolique comme humain.

Le premier écueil est celui de l'ignorance et de la superstition. Ainsi, beaucoup d'exorcistes, au moyen âge, voyaient dans l'anesthésie d'un coin du corps, banalement explicable aujourd'hui par l'hystérie, le «sigillum diaboli»!<sup>34</sup> De même, la télépathie, rare certes et extraordinaire, n'a absolument rien de diabolique.

Le second écueil est celui des «esprits forts». Il fait aujourd'hui de tels ravages que si on parle du démon comme d'un être existant, on risque, au moins dans les milieux «intellectuels» (par exemple au «Café de l'élite intellectuelle», à Paris) d'être soupçonné de débilité mentale. Des «savants» avancent n'avoir jamais observé d'action démoniaque. Evidemment, quand on a des œillères! Mais à part cela, pourrais-je hasarder une hypothèse? Je suppose que, si malin que soit un «esprit fort», le démon, s'il existe, est encore plus malin! Même le plus astucieux et le moins dupe parmi les «esprits forts» me concédera cela. Dans la supposition donc que le démon existe, voyons un peu de quelle manière il s'y prendra pour rouler un «esprit fort» et un esprit faible, ou superstitieux. Avec ce dernier, il n'a aucune raison de se dissimuler; au contraire, il paraîtra dans toute sa gloire pour ainsi dire, il l'impressionnera le plus possible, afin de l'obséder et l'acculer au désespoir. Mais à l'égard de l'«esprit fort», vous pensez bien qu'il ne va pas agir de même! Impressionner un «esprit fort» par la manière phosphorescente, c'est l'ébranler dans ce qui constitue précisément son péché : l'incrédulité; c'est l'amener peut-être à la foi. Or, jamais le démon ne travaille contre son propre intérêt. Il fera donc juste le contraire de qu'il a fait dans le premier cas : il incarnera la «Banalité», comme dans «Les Ames

.../...

hommes ; ces soi-disant morts ressuscités, qui ne seront autre chose que le démon sous ces figures, prêcheront un autre Evangile contraire à celui du vrai Christ-Jésus, niant l'existence du Ciel, soit encore les âmes des damnés. Toutes ces âmes paraîtront comme unies à leurs corps.»

34. Sceau du diable.

mortes» de GOGOL; ou même, pour mieux plaire au «savant», les apparences en bonne et due forme de la schizophrénie : «Tu es une hallucination» s'écrie IVAN à son double démoniaque, «l'incarnation de moi-même, d'une partie seulement de moi ..., de mes pensées et de mes sentiments, mais des plus vils et des plus sots.»<sup>35</sup>

Quand les manifestations diaboliques, en ce qu'elles ont de surhumain, peuvent être confondues avec les manifestations divines, il faut utiliser les critères moraux de discernement.<sup>36</sup> Un des caractères les plus indiscutables de la possession démoniaque (en l'occurrence simulant l'esprit de prophétie) est la compulsion : «Le propre du devin, c'est d'être hors de soi, de subir de contrainte, d'être poussé, tiré, traîné de force comme un fou furieux. Mais le prophète n'est pas ainsi : c'est avec une intelligence éveillée, une sobre tranquillité, et en sachant ce qu'il dit qu'il profère tout. Ecoute donc comment PLATON s'exprime : 'De même que les devins et les prophètes profèrent beaucoup de choses belles, mais ne comprennent rien à ce qu'ils profèrent ...'<sup>37</sup> Ecoute un autre poète montrant la même chose. Quelqu'un, en effet, ayant, par certaines cérémonies et pratiques de sorcellerie, enchaîné un démon à l'intérieur d'un homme, celui-ci rendait des oracles, et en même temps s'agitait, était pris de convulsions et ne pouvait contenir l'impulsion du démon; mais, tiraillé de cette manière en tout sens, il était sur le point de périr, et à ceux qui avaient pratiqué cette sorcellerie : 'Déliez', dit-il, 'car le mortel, à partir de ce moment, ne peut plus soutenir le dieu tout-puissant!' Et aussi : 'Déliez mes couronnes et aspergez mes pieds d'eau pure, et effacez les clauses de la convention, assurément je suis entré en lutte'... Mais Dieu ne poussait pas les prophètes par la compulsion, mais par le conseil, l'exhortation, la menace, et non en enténébrant leur intelligence. Car le propre du démon est d'opérer le trouble, et la frénésie, et des ténèbres profondes; mais le propre de Dieu est d'illuminer et

---

35. DOSTOÏEVSKI, Les Frères Karamazov, XI, 9.

36. Voir notre «La Mort et l'Au-delà», p. 33-36.

37. Apologie de SOCRATE, 22c.

d'enseigner avec intelligence ce qu'il faut.»<sup>38</sup>

Les possédés ne sont pas forcément méchants. Sans doute le démon incline à habiter dans une âme vicieuse : «Quand l'esprit impur sort de l'homme, il parcourt les lieux sans eau à la recherche du repos, et n'en trouve pas. Alors il dit : 'Je retournerai à ma maison, d'où je suis sorti'; et, venant, la trouve libre et balayée et ornée. Alors il s'en va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant, y demeure; et la fin de cet homme devient pire que son commencement.»<sup>39</sup> Cette préférence des démons pour les âmes vicieuses est affirmée aussi par St CHRYSOSTOME, dans des paroles de feu au cours d'un exorcisme : «Que fais-tu, ô homme? Tu vois, entre tes frères, tant d'enchaînés se tenant tout près, et toi, tu parles de choses qui ne te regardent pas? Le spectacle à lui seul ne suffit-il pas pour te frapper de terreur et t'amener à la commisération? Ton frère est dans les chaînes, et toi, tu es insouciant? Et quel pardon obtiendras-tu, dis-moi, quand tu es si insensible, si inhumain, si cruel? Ne crains-tu pas, tandis que tu bavardes avec insouciance et indifférence, que quelque démon, bondissant de là par hasard et trouvant ton âme 'libre et balayée' n'y entre très facilement, trouvant que la maison est sans porte? ... Ce loup a pu ravir des agneaux de ce troupeau et les détenir chez lui, après qu'ils eurent participé aux mystères, après qu'ils eurent joui du bain [de régénération], après qu'ils eurent été réunis au Christ : et toi, voyant la catastrophe, tu ne pleures pas? ... En ce moment même, veille à ce que le démon, frayant son chemin, ne suprenne ton âme; et, du moment qu'il est ici, réfugie-toi avec grand zèle auprès du Seigneur, pour que le démon, en voyant ton âme fervente et vigilante, juge qu'il ne peut avoir accès à ton intelligence. Si, en effet, il te voit en train de bâiller et insouciant, il s'y introduira promptement comme en un asile désert.»<sup>40</sup>

Il n'en reste pas moins vrai que les possédés ne le sont pas tous du fait de leur négligence et de leurs péchés. L'état de grâce est compatible avec, non seulement l'obsession démoniaque

38. CHRYSOSTOME, Hom. 29 sur I Cor. (P.G. LXI, 241-2)

39. Mt. 12<sup>43-45</sup>

40. Hom. 4 sur l'Incompréhensibilité de Dieu (P.G. XLVIII, 733-4).

(JOB, St ANTOINE, Curé d'Ars, etc.), mais aussi la possession : «Le péché est plus funeste que le démon. En effet, le démon rend misérable. Ou ne voyez-vous pas les démoniaques, quand ils se sont relevés de leur mal, comme ils sont abattus? comme ils sont sombres? comme leur visage respire la honte? comme ils n'osent même pas regarder [quelqu'un] en face? Considère l'absurdité : eux ont honte de ce qu'ils subissent en patients, mais nous, nous n'avons pas honte de ce que nous faisons; eux, maltraités, éprouvent une pudeur, nous, en commettant l'injustice, n'éprouvons aucune pudeur! Et cependant, leur condition mérite, non la honte, mais la miséricorde, l'humanité, le pardon, une grande admiration et mille éloges quand, luttant contre un démon pareil, ils supportent tout avec action de grâces ... Et ils acquièrent un double avantage de la situation affligeante où ils se trouvent : le premier, c'est de devenir sages et plus philosophes; le second, c'est qu'ayant accompli ici-bas la sanction de leurs propres péchés, ils s'en vont purs auprès du Seigneur.»<sup>41</sup> Un canon du 4<sup>e</sup> siècle montre bien que, sous certaines conditions, on les admettait à la communion : «Si un fidèle devient possédé, doit-il participer aux saints mystères, ou non? — S'il ne révèle pas le mystère et ne blasphème en aucune autre manière, qu'il y participe, pas tous les jours cependant; il lui suffit en effet [d'y participer] le dimanche.»<sup>42</sup>

Comment lutter efficacement contre la possession et l'obsession démoniaques? Sachons tout d'abord que la puissance qu'exerce sur nous le démon est limitée par la permission divine, et non seulement sur nous, mais même sur les porcs! Il est rare que le démon puisse vraiment nuire à un homme de Dieu; et, en tout cas, celui-ci sortira auréolé et grandi de la lutte : «ABRAHAM, [disciple] du Père AGATHON, interrogea le Père PIMEN, disant : 'Pourquoi les démons me font-ils la guerre?' Et le Père PIMEN lui dit : 'Est-ce à toi que les

---

41. Id., Hom. 41 sur Actes (P.G. LX, 293).

42. Canons de TIMOTHÉE d'Alexandrie (P.G. XXXIII, 1297).

démons font la guerre? Ils ne nous font point la guerre, dans la mesure où nous accomplissons nos désirs; car nos désirs seront devenus des démons [pour nous]; et ce sont eux qui nous harcèlent pour que nous les accomplissions. Mais si tu veux savoir à qui les démons ont fait la guerre, c'est à MOÏSE<sup>43</sup> et ses pareils!»<sup>44</sup>

Aussi, toujours sur un homme de Dieu, le démon manifeste d'ordinaire son impuissance par des menaces d'autant plus creuses qu'elles sont plus vociférantes : «Parce que [les démons] sont impuissants, ils ne font rien, sinon menacer. Car s'ils en avaient le pouvoir, ils ne seraient pas sur le point [de nous faire du mal], mais l'auraient immédiatement fait, leur volonté étant toute prête à cela, et principalement contre nous ... Si le pouvoir gisait en eux, ils ne viendraient pas en foule, ne feraient pas des apparitions, ne séduiraient pas en se métamorphosant; mais il suffirait qu'un seul d'entre eux vînt et fit ce qui est en son pouvoir et vouloir ... L'ange véritable envoyé contre les Assyriens par le Seigneur n'eut assurément pas besoin du nombre, ni des apparitions extrinsèques, ni du tapage, ni du bruit; mais, sereinement, il fit usage de sa puissance et aussitôt anéantit 'cent quatre-vingt-cinq mille'.»<sup>45</sup> Pareillement, dans une bagarre, plus les pugilistes vocifèrent et menacent, et plus je me rassure, car le manque d'action trouve son exutoire dans le verbe et le bruit (la gandiloquence socialiste en est la preuve). Cependant, méfions-nous ... on ne sait jamais ...

Si donc nous restons imperturbables, le démon n'osera trop se frotter à nous. Mais dès qu'il perçoit que nous sombrons dans la pusillanimité, son audace, impudent qu'il est, n'aura plus de bornes. Quand on a peur d'un chien, il aboie de plus belle et même mord : «Hâtons-nous avec joie et crainte au beau combat, sans redouter nos ennemis [les démons]; attendu qu'ils

---

43. L'Abyssin.

44. Sentences des Pères du désert : PIMEN.

45. II Rois, 19<sup>35</sup> — St ATHANASE, Vie de St ANTOINE (P.G. XXVI, 885, 888).

voient le visage de notre âme, bien qu'invisibles : s'ils le trouvent altéré par la pusillanimité, ils s'arment contre nous avec plus d'âpreté, comprenant dans leur ruse que nous avons peur. Armons-nous donc courageusement, car personne n'attaque celui qui est volontiers prêt à combattre.»<sup>46</sup>

On comprendra alors le sens profond de la parole de St CHRYSOSTOME : «Ce n'est pas le démon qui cause le découragement, mais c'est ce dernier qui donne des forces au démon et qui nous suggère les mauvaises pensées.»<sup>47</sup>

Il faut recourir aussi à l'exorcisme, couramment pratiqué par le Christ et les apôtres, et dont l'importance est soulignée par la parole : «Cette race ne sort que par la prière et le jeûne.»<sup>48</sup> Si l'exorcisme public est soumis actuellement à certaines restrictions par l'Eglise, on doit savoir que l'exorcisme privé, dont la puissance ne diffère en rien de l'exorcisme public (sauf que dans ce dernier s'ajoute la prière d'une grande assemblée), est du ressort de tout prêtre. Tout prêtre, en effet, est implicitement exorciste, puisque, dans l'office du baptême selon le rite byzantin par exemple, le prêtre prononce quatre exorcismes sur celui qu'il va baptiser, exorcismes qui ne le cèdent en rien en puissance au rite proprement dit d'exorcisme.

## II. LA TRISTESSE CONTRE NATURE : L'ENVIE.

Tandis que la première espèce du vice de tristesse a quelque chose de naturel — puisqu'elle part de réactions naturelles — et ne pèche que par faute de mesure, il n'en est pas ainsi de l'envie, qui est contre nature, tout comme l'homosexualité par rapport à la fornication. L'homme qui se laisse abattre par la perte d'un enfant peut se prévaloir au moins de l'amour paternel pour atténuer, sinon excuser, sa faute. Mais quelle excuse peut invoquer celui qui fait sa propre tragédie du bonheur des autres, surtout de ses «amis», et qui éprouve une joie sinistre dès qu'il les

46. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, I (P.G. LXXXVIII, 641).

47. Exhortation à STAGIRE démoniaque, II (P.G. XLVII, 449).

48. Mt. 17<sup>21</sup>

voit dans le malheur ? Aussi, aucun sentiment n'est inavouable au même degré que l'envie : « Et ce qui est pénible dans cette maladie, c'est que l'envieux ne peut même pas la dévoiler, mais, morne, il baisse la tête, s'agit et se lament, périssant sous le mal. Si on l'interroge sur son mal, il a honte de déclarer son affliction : 'J'aime dénigrer et je suis amer, les biens de mon ami m'aigrissent et je me lament sur la joie de mon frère, ne supportant point la vue des biens d'autrui; au contraire, le bonheur du prochain constitue pour moi un malheur' ! En effet, s'il voulait dire la vérité, il dirait cela. Ayant décidé qu'il n'y a rien à gagner à dévoiler ces choses, il enferme sa maladie dans les profondeurs, de telle manière qu'elle le consume lentement et dévore ses entrailles. »<sup>49</sup>

Au lieu donc de dire la vérité, l'envie s'attribue les plus beaux motifs et rejette sur l'adversaire, d'une manière venimeuse quoique parfois sous des apparences très correctes, les motifs les plus laids et les plus méchants. Ainsi les Juifs, s'ils ont fait crucifier le Christ, c'est parce qu'il blasphémait et incitait à la révolte contre CÉSAR ; les Athéniens n'ont condamné SOCRATE que parce qu'il corrompait la jeunesse, ce salaud ; les évêques n'ont harcelé ORIGÈNE toute sa vie que parce qu'il était un hérétique ; BRUTUS n'a poignardé CÉSAR dans le dos que parce que ce dernier était devenu un tyran, tandis que lui, BRUTUS, il est l'ami du peuple ; les honnêtes gens qui ont fait échouer la « Phèdre » de RACINE n'étaient mus que par un noble amour de l'art et une extatique admiration de la « Phèdre » de PRADON ; MARX et LÉNINE ne sont que des Christs réincarnés, venus dans un monde pourri pour défendre les intérêts des pauvres et des « travailleurs » contre les « bourgeois nantis » ; si GRÉGOIRE DE NAZIANZE a à plusieurs reprises fui le sacerdoce et les charges qui y sont attachées, c'est parce qu'il est désobéissant, selon les uns, timide, selon d'autres, ambitieux, convoitant l'épiscopat, selon une troisième catégorie, inconstant, selon une quatrième, qui pensent avoir trouvé « le fin de l'affaire ».

---

49. St BASILE, Hom. sur l'Envie (P.G. XXXI, 373).

Les dégâts que l'envieux s'attire ne sont pas seulement psychiques, mais physiques aussi. Il est étrange que notre médecine, en général lucide quant aux ravages causés dans le corps par la luxure, la gourmandise, la colère et l'abattement, soit si aveugle par rapport à l'envie, la haine, la rancune, l'orgueil, l'oisiveté ... C'est que ces derniers vices se traduisent moins visiblement sur le corps. Il n'en reste pas moins vrai que leur action est aussi néfaste et corrosive : « De même que le fer est dévoré par la rouille », disait ANTISTHÈNE, « ainsi les envieux le sont par leur propre caractère. »<sup>50</sup> St BASILE affirme : « Parmi les passions qui prennent naissance dans les âmes des hommes, aucune n'est plus funeste que l'envie. Source de très peu d'affliction pour les autres, elle est un mal principalement pour celui qui la possède. Car de même que la rouille consume le fer, ainsi l'envie l'âme qui la possède ; ou plutôt, de même que les vipères, à ce que l'on dit, dévorent en naissant le sein qui les engendre, ainsi l'envie a coutume de consumer l'âme qui l'enfante avec douleur. »<sup>51</sup> St GREGOIRE DE NAZIANZE l'appelle « la consomption de ceux qui la possèdent, la rouille de ceux qui l'éprouvent, la seule entre les passions qui soit à la fois très inique et très juste : très inique, parce qu'elle persécute tous les biens ; très juste, parce qu'elle fait dépérir ceux qui l'ont. »<sup>52</sup> Et St CHRYSOSTOME : « Car ce sont eux-mêmes qui sont maltraités, ayant un ver qui sans rémission ronge leur cœur, et ils baignent dans une source de venin plus amère que toute bile ... Le ciel est inaccessible à celui qui a cette consomption ; et, avant le ciel, cette vie-ci lui est invivable aussi. Car ni la larve d'insecte qui s'incruste, ni le ver, n'ont coutume de ronger le bois et la laine, autant que la fièvre de la jalousie *consume les os mêmes* de ceux dont l'œil est mauvais, et corrompt la sagesse de l'âme. »<sup>53</sup> Il n'est d'ailleurs pas jusqu'à l'aspect physique de l'envieux qui ne

---

50. DIOGÈNE-LAËRCE, Vie et Sentences des Philosophes, VI, I.

51. Hom. sur l'Envie (P.G. XXXI, 372-3).

52. Disc. sur lui-même, et contre ceux qui disaient qu'il convoitait le siège de Constantinople (P.G. XXXVI, 269).

53. Hom. 32 sur I Cor. (P.G. LXI, 264).

trahisse cette consomption : «Les envieux se montrent en quelque manière par leur visage même : ils ont l'œil sec et sans lumière, la joue morne, le sourcil affaissé.»<sup>54</sup>

Le tragi-comique dans l'affaire, c'est que toute cette consomption ne peut porter aucun mal au prochain, à moins que l'envieux ne passe à la calomnie, au meurtre etc., ce qui n'est pas régulièrement le cas : «De même que les flèches lancées avec violence reviennent, lorsqu'elles tombent sur quelque chose de ferme et de résistant, vers celui qui les a lancées : ainsi les motions de l'envie, nullement affligeant celui qui en est l'objet, deviennent des coups pour l'envieux lui-même. Car qui, s'attristant, a jamais réduit les biens du prochain? ... Maintenant, ceux qui subissent la maladie de la jalousie sont soupçonnés être plus funestes que les animaux venimeux, s'il est vrai que ceux-ci, ayant infusé par leur morsure le venin, ce qui est mordu est lentement envahi par la gangrène, tandis que les envieux, comme le croient certains, infligeraient le malheur par le seul regard ; en sorte que des corps vigoureux et dans la fleur d'une grande beauté, vu qu'ils sont dans la force de l'âge, déperissent dès qu'ils sont enviés, et toute leur majesté est anéantie d'un seul coup, comme si un flux funeste avait coulé des yeux des envieux et les avait gâtés et corrompus ! Quand à moi, je repousse cette fable comme vulgaire et introduite dans les gynécées par de vieilles femmes ; mais je dis ceci : les démons haïseurs du bien, quand ils trouvent des volontés qui ont une affinité avec eux, s'en servent de toutes les façons pour leur propre dessein, de sorte qu'ils emploient même les yeux des envieux pour seconder leurs désirs à eux. Après cela, tu ne frissonnes point de te rendre l'auxiliaire du démon funeste, mais tu fais accueil au malin, par qui tu deviens ennemi de ceux qui ne t'ont en rien lésé, ennemi du Dieu bon et exempt d'envie?»<sup>55</sup>. Tout en repoussant donc la superstition qui attribue au mauvais œil une puissance magique, St BASILE croit à la réalité des effets du mauvais œil, mais en les attribuant au démon, en accord avec

54. St BASILE, Hom. sur l'Envie (P.G. XXXI, 380-1).

55. Id. (P.G. XXXI, 380).

la pratique de l'Eglise. On lit par exemple cette prière dans le rituel byzantin : «Eloigne, fais fuir et congédie toute opération diabolique, toute irruption satanique, et toute machination et curiosité malveillante et mal et envie des yeux des hommes malfaisants et méchants, loin de ton serviteur X; que cela lui arrive à cause de sa beauté, ou de son courage , ou de son bonheur, ou par jalouse et envie, ou par le mauvais œil, Toi, Seigneur qui aimes les hommes, étends Ta main puissante et Ton bras fort et très exalté ... et envoie-lui un ange de paix, puissant, gardien de l'âme et du corps, qui réprimandera et fera fuir de lui tout dessein diabolique, toute sorcellerie et envie d'hommes corrupteurs et envieux. »<sup>56</sup> Il va de soi que les boucles d'oreilles bleues, les fers à cheval suspendus sur la porte d'entrée, et les autres moyens en usage pour se prémunir contre l'œil mauvais ou s'attirer le bonheur ne sont que de ridicules superstitions : «Quelle est donc cette chose ridicule? Elle ne paraît être rien du tout : c'est pour cette raison que je gémis en effet. Cette chose est le commencement du délire et de la dernière folie : des femmes, nourrices et servantes, ayant pris de la fange dans le bain et s'en étant oint le doigt, font avec cela un sceau sur le front de l'enfant. Si on les interroge sur la signification de la fange, de la boue, 'Elle détourne l'œil mauvais', disent-elles, 'la jalouse et l'envie!' Oh ! la force de la fange et la puissance de la boue ; quelle force elle a, elle repousse tout l'assaut du diable!... Si la fange opère cela, pourquoi, toi adulte, possédant la raison et ayant plus d'envieux qu'un enfant, ne fait-tu pas cela? Pourquoi n'oins-tu également ton corps entier de fange? Car si elle a, [ointe] sur le front, une telle puissance, pourquoi n'en oins-tu pas ton corps tout entier?... Dieu t'a honoré du [ saint] chrême, et toi, tu te déshonores? Alors qu'il faut inscrire la croix sur le front, laquelle procure une invincible sécurité, toi, laissant cela de côté, tu te plonges dans la démence satanique?»<sup>57</sup>

---

56. Prière contre l'envie.

57. St CHRYSOSTOME, Hom. 12 sur I Cor. (P.G. LXI, 106).

La perversité des envieux les exclut certainement du royaume des cieux : « L'envie est exclue du chœur des dieux »<sup>58</sup>, écrivait PLATON. Que deux ou trois paraboles évangéliques aient représenté des justes sous les traits de l'envie (par exemple, dans la parabole de l'Enfant prodigue, le fils aîné qui devient jaloux à cause de la chaleur de l'accueil manifestée par son père à son frère repenti; ou dans celle des Travailleurs de la vigne, les travailleurs de la première heure qui se plaignent que le maître les ait rétribués pas plus que ceux qui n'avaient travaillé qu'une seule heure, ce qui attire à l'un cette réponse du maître : « Ami, je ne te lèse pas; ne s'est-on pas convenu, toi et moi, sur un denier? Prends le tien et va-t-en; je désire donner à ce dernier comme à toi. N'ai-je pas droit de faire ce que je veux des choses qui sont miennes? Ou bien ton œil est-il mauvais parce que je suis bon? »)<sup>59</sup>, il faut bien se rappeler que le dessein d'une parabole n'est pas qu'on prenne chaque détail pour une vérité dogmatique, mais qu'on le comprenne dans l'esprit général de la parabole. La première parabole veut inculquer la chaleur de l'accueil faite par le Père céleste à un pécheur repentant; et cette chaleur est telle que même un juste, avec tous les biens qu'il a reçus, en deviendrait jaloux! (sous-entendre : si un juste était capable de jalousie). C'est exactement le même esprit que celui de la parabole du berger qui *quitte* les quatre-vingt-dix neuf brebis pour aller à la recherche de la perdue. C'est une manière étonnamment forte, paradoxale, d'inculquer une vérité. C'est comme si quelqu'un disait, blasphème mis à part : « Cette femme est tellement belle qu'elle séduirait un ange! » Il est impossible qu'un ange soit séduit par un être en chair et en os. Mais justement, en exprimant l'impossible, on arrive à inculquer d'une manière inouïe une vérité. Ou comme si, pour complimenter un musicien, on lui disait : « MOZART crèverait d'envie dans son tombeau, s'il entendait ta musique! » Il est certain que MOZART ne crèverait point d'envie en l'occurrence,

---

58. Phèdre, 247a.

59. Mt. 20<sup>13-15</sup>

et tout le monde comprend le sens de cette phrase. — Quant à la seconde parabole, il y est question de la conversion, ou de la foi, variant d'une personne à une autre quant au moment où elle a lieu. Le Christ veut donner du courage aux pécheurs et aux incroyants en leur montrant qu'il n'est jamais trop tard pour se convertir, et que même l'intensité de la conversion peut compenser la brièveté du délai, jusqu'à rendre ceux qui se convertissent à la dernière minute (comme le larron) égaux aux saints qui, dès le commencement de leur vie, ont été fidèles à Dieu, et jusqu'à provoquer la jalouse de ces derniers, si les saints sont capables de jalouse (mais ils ne le sont pas)!

Comment peut-on guérir de l'envie? L'envieux peut envier, dans le prochain, soit les biens naturels dépourvus de la seule valeur réelle (qui est la valeur morale), telles la richesse, la santé, la beauté, l'éloquence, soit les biens spirituels. Dans le premier cas, il n'envie que parce qu'il surestime ces biens-là, les considérant comme étant les biens suprêmes. Il pourra donc guérir en faisant le dur apprentissage de ce que sont les vrais biens. — Dans le second cas, qu'il réfléchisse quelle contradiction flagrante il y a à marquer son estime pour ces biens par un sentiment qui est aussi incompatible avec eux que l'eau avec le feu. Comment peut-on honorer la bonté par la méchanceté, et la sainteté par la noirceur et par la haine? Si le bien est diffusif de soi, il faut se réjouir de le trouver chez les autres et s'attrister du contraire.

La personne qui est l'objet de l'envie peut, elle aussi, contribuer d'une manière non négligeable à la guérison de l'envieux. Qu'elle sache d'abord que les assauts de l'envie, loin de lui faire aucun mal, ne servent qu'à rehausser son mérite, comme les cinq manuscrits du procès de condamnation de JEANNE D'ARC, que CAUCHON fit écrire dans la plus belle calligraphie pour l'éternelle infamie de «la sorcière» sont devenus le plus beau monument à la gloire de cette héroïne. Comme le dit PASCAL magnifiquement : «C'est une estrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affoiblir la vérité, et *ne servent*

*qu'à la relever davantage.* Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre : quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convainquants, confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge : mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne pretende pas de là néanmoins que les choses soient égales : car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, *qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque* : au lieu que la vérité subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis ; parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même.»<sup>60</sup> Cette assurance dans le triomphe final de la vérité rendra la personne enviée humble, patiente, prévenante à l'égard de l'envieux, éloignée de toute arrogance et de tout ce qui pourrait le provoquer, lui donnant la primauté en tout, comme fit un grand Père du désert avec grand succès : «Avant l'arrivée du Père PIMEN et de ses compagnons, il y avait en Egypte un ancien de grande science et considération. Quand donc le Père PIMEN et son entourage furent montés de Scété, les gens abandonnèrent [l'ancien] et allèrent chez le Père PIMEN. Et l'ancien en devint jaloux et dénigra le Père PIMEN et ses compagnons. Plus tard, le Père PIMEN entendit cela et en fut troublé. Et il dit aux frères : ‘Que ferons-nous au grand ancien, car les gens nous ont jeté dans la tribulation, en abandonnant l'ancien et en s'attachant à nous qui sommes rien ? Comment donc pouvons-nous guérir l'ancien ?’ Il leur dit : ‘Faites un peu de nourriture et prenez avec vous deux dizaines de setiers de vin, et allons chez lui, nous goûterons ensemble ; peut-être qu'ainsi nous pourrons le guérir’. Ils portèrent donc la nourriture et partirent. Et quand ils eurent frappé à la porte, le disciple [de l'ancien] prêta l'oreille et dit : ‘Qui êtes-vous ?’ Eux répondirent : ‘Dis au Père que c'est PIMEN qui désire recevoir sa bénédiction’. Le disciple ayant

---

60. Les Provinciales, 12.

annoncé cela, l'ancien leur fit savoir : 'Allez-vous-en, je suis occupé.' Mais eux attendirent là sous la chaleur et déclarèrent : 'Nous ne partirons pas avant que nous soyons jugés dignes de la faveur de l'ancien !' L'ancien, voyant l'humilité [de PIMEN] et sa patience, saisi de compunction leur ouvrit. Et, étant entrés, ils prirent le goûter avec lui. Pendant qu'on mangeait, il disait : 'En vérité, il n'y a pas que les choses que j'ai entendu dire de vous : j'ai vu le centuple dans vos actes !' A partir de ce jour-là il devint leur ami.»<sup>61</sup>

\*

La vertu qui s'oppose au vice de tristesse est la joie. C'est cette joie toute spirituelle qui fait face aux plus grandes épreuves.

Il faut soigneusement la distinguer de l'autre joie spirituelle qui accompagne nécessairement *tout acte de vertu* et qui est le fruit de la vertu, mais non une vertu. C'est ainsi que le Christ appelle «bienheureux» les pauvres en esprit : bienheureux, non seulement dans la vie future, mais dès cette vie même. Il ne dit pas : «Bienheureux serez-vous», mais «bienheureux êtes-vous»<sup>61a</sup>. C'est dans le même sens que le Psalmiste proclame : «Tu as aimé la justice et haï l'iniquité : c'est pourquoi Dieu, Ton Dieu, T'a oint de l'huile d'allégresse, de préférence à Tes compagnons. La myrrhe, l'aloès, la casse [dégouttent] de Tes habits; des palais d'ivoire les luths Te réjouissent.»<sup>62</sup> Et encore : «La lumière s'est levée pour le juste et la joie pour ceux qui ont le cœur droit.»<sup>63</sup> En effet, à tout acte bon est attachée une joie spirituelle qui varie en splendeur, pureté et profondeur selon la valeur de l'acte. La gamme en est très vaste : elle part, au bas de l'échelle, de la joie éprouvée par

61. Sentences des Pères du désert : PIMEN.

61a. Mt 5<sup>11</sup>

62. Ps. 44<sup>x-9</sup>

63. Ps. 96<sup>11</sup>

un *pêcheur*, comme juste fruit de tel sentiment ou acte bon qu'il fait (n'oublions pas que les actes d'un pêcheur ne sont pas tous forcément mauvais; même JUDAS est capable de bons actes : «S'étant repenti, il rendit les trente pièces d'argent aux grands prêtres et aux anciens, en disant : 'J'ai péché en livrant le sang innocent'»<sup>64</sup>), jusqu'à celle de la plus haute extase mystique.

DOSTOÏEVSKI a souvent peint avec sa profondeur habituelle, l'action sinueuse et subtile de cette joie dans la vie d'un pêcheur, le sauvant, la plupart du temps à son insu, du désespoir et parfois — cela ne dépend que du pêcheur lui-même, s'il y donne suite — le menant à la lumière. Ainsi, dans le «Songe d'un homme étrange»<sup>65</sup>, le héros, ayant pris la décision de «se réduire à zéro», et affichant la suprême indifférence à toute chose, convenable à pareille décision, sort dans la rue, et là, rencontre une petite fille qui le supplie de venir en aide à sa mère agonisante : il repousse la fille comme de droit, mais, plus ou moins consciemment, il a senti une certaine pitié pour la petite. La contradiction entre l'insensibilité censée accompagner sa volonté de se suicider et la pitié éprouvée provoque en lui une méditation — donc ajournement du suicide — qui dure jusqu'à ce qu'il soit tombé endormi, puis un songe splendide qui lui donne un magnifique espoir en la vie. — De même, RASKOLNIKOV<sup>66</sup>, travaillé à plusieurs reprises, à la suite de son crime, par des impulsions de suicide, fait cependant preuve de charité à l'égard de la famille de MARMELADOV et, par la suite, sent un courant très fort l'agripper à la vie, sans qu'il voie le lien entre ce courant et ses actes de charité.

Quant à la joie des hauts états mystiques, voici comment le «Cantique des Cantiques» la décrit : Qu'il me baise de baisers de sa bouche, car tes mamelles sont meilleures que le vin, et l'odeur de tes essences parfumées meilleure que tous les arômes, ton nom est une huile qui s'épand ... Nous exulterons et nous nous réjouirons en toi, nous avons aimé tes mamelles plus que le

---

64. Mt. 27<sup>3-4</sup>

65. Journal d'un écrivain, 1877, avril.

66. Crime et Châtiment, II.

vin ... Mon amant est pour moi un sachet de myrrhe, il reposera entre mes seins ; mon amant est pour moi une grappe de henné, dans les vignes d'Engaddi... A son ombre j'ai désiré et je me suis assise et son fruit est doux à mon palais ... Fortifiez-moi avec des gâteaux de miel, gavez-moi de pommes, car je suis blessée d'amour.»<sup>67</sup> Sans doute, ce très beau poème célèbre-t-il, au sens littéral, les beautés de l'amour sexuel dans le mariage ; mais à travers les images sensibles il célèbre aussi la joie purement spirituelle de l'union mystique.

La liturgie byzantine, dans un hymne célèbre et très ancien, appelle le Christ « joyeuse lumière ».<sup>68</sup> St SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN est un de ceux qui ont le mieux parlé de cette joie : « Quand quelqu'un Le contemple Se dévoiler, il voit de la lumière et est saisi d'admiration à ce qu'il voit, mais ne reconnaît pas immédiatement Celui qui lui a paru, il n'ose même pas L'interroger : comment en effet [interroger] Celui vers qui il ne peut lever les yeux, et comment voir qui Il est ? Il regarde uniquement, avec grande frayeur et tremblement, comme à ses pieds, sachant qu'il y a indubitablement quelqu'un qui a paru devant sa face. Et si celui qui Le lui a représenté auparavant, ayant connu Dieu avant lui, est là, il va chez lui et lui dit : 'J'ai vu'. Et l'autre : 'Qu'as-tu vu, mon fils ? — Une lumière, ô Père, douce. — Douce ? Comment ? — Je n'ai pas d'intelligence capable, Père, de te l'exprimer'. Et tandis qu'il dit cela, son cœur danse et bondit de joie, et immédiatement s'enflamme du désir de Celui qu'il a vu. Ensuite, avec des larmes chaudes et abondantes, il reprend son récit : 'Lorsque cette lumière, Père, m'eut paru, l'oratoire de la cellule fut enlevé d'un seul coup et le monde, s'étant enfui, à mon avis, de devant Sa face, passa ; et je restai, moi seul, face à la lumière seule. Je ne sais, Père, si ce corps alors était là : j'ignore, en effet, si j'en sortis ; durant tout le temps, je ne savais si je portais un corps et si j'en étais revêtu ; j'avais une joie inénarrable, celle que j'ai à présent, un amour et un désir

67. I<sup>2-4</sup>, 13<sup>14</sup>. 2<sup>3-5</sup>

68. Vêpres.

véhément, si bien que les sources de mes larmes coulaient comme des fleuves, comme tu le vois en ce moment même.' L'autre lui répondit : 'C'est Lui, mon fils !'»<sup>69</sup>

Cette joie est purement spirituelle, parce qu'elle se produit uniquement dans l'esprit, c'est-à-dire dans la partie la plus haute de l'intelligence et qui est le siège de l'Esprit artisan de la joie spirituelle et surnaturelle. A ceux qui ne l'ont jamais expérimentée, aucune description ne peut en donner une idée, de même qu'on ne peut suggérer à un aveugle-né ce qu'est la lumière et la couleur. Si les saints insistent tant sur son inénarrabilité et sa transcendance, c'est, entre autres raisons, pour que nous ne la confondions avec aucune autre. Comme le mot «amour», les mots «joie» et «bonheur» sont, dans presque toutes les langues, parmi ceux dont le sens est le plus massacré. Pour beaucoup, le «bonheur» consiste à occuper un mètre carré sur la plage, à Cannes ou à Saint-Tropez; à circuler — ô délices! — avec un transisteur à la main, écoutant les émissions les plus vulgaires; à revenir de vacances en exhibant une peau noiraude, comme un rat sortant d'un égout; à sauter comme des énergumènes au bruit d'une cacophonie fracassante; à amasser de l'argent, etc.

Cette joie des saints n'est point le plaisir, même bon, car celui-ci implique la participation essentielle du corps. Certes, la joie a une répercussion sur le corps (comment pourrait-il en être autrement, puisque l'âme est unie à un corps?), mais ce n'est qu'une répercussion, c'est-à-dire que la joie réside essentiellement dans l'esprit, pour se répercuter sur le corps. Elle n'est pas non plus la joie esthétique qui, quoique spirituelle en un sens, peut, en tant qu'esthétique, coexister avec le péché: témoins, beaucoup d'artistes qui, bien que vivant dans le péché, éprouvaient une immense joie esthétique dans la création et la contemplation du beau.

Non! la joie dont nous parlons, c'est celle qui accompagne toute tension de l'âme vers Dieu, marquant ainsi que notre vie, dans ce qu'elle a de plus profond, a atteint une étape de sa

69. Disc. Ethiques, 5 (éd. Sources chrétiennes).

destination (car toute joie, a dit BERGSON, «a un accent triomphal»<sup>70</sup>), depuis les premiers balbutiements dans la vie spirituelle, *après* notre sortie des ténèbres du péché, jusqu'à l'immersion, commencée ici-bas, dans la lumière divine :

«Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs  
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,  
Je te ferai goûter sur terre mes prémices,  
La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs  
Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice  
Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,  
Et que sonnent les Angélus roses et noirs,

En attendant l'assomption dans ma lumière,  
L'éveil sans fin dans ma charité coutumièrre,  
La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science,  
Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance  
De tes souffrances, — enfin miennes, — que j'aimais !»<sup>71</sup>

Après donc l'avoir bien distinguée de la joie propre à toute vertu, nous passons à la considération de la vertu de joie, antidote du vice de tristesse. Celui-ci étant un abattement efféminé devant les choses affligeantes, la vertu opposée sera une force inébranlable, basée sur l'espérance en Dieu. Selon que cette joie a pour obejt les épreuves envoyées par Dieu, ou le désespoir qui nous guette à cause de nos péchés, nous aurons les deux espèces de cette vertu : la joie, force devant les afflictions; la joie, espérance malgré nos propres péchés.

### I. LA JOIE, FORCE DEVANT LES AFFLICTIONS

Après les tribulations que lui avait causées l'intrusion de l'imposteur MAXIME dans le siège de Constantinople, St

70. L'Energie Spirituelle : La conscience et la vie, 23.

71. VERLAINE, Sagesse, II, 4.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE alla, au coucher du soleil, se promener selon son habitude le long des falaises désertes : « Le spectacle », raconte-t-il, « n'était pas gracieux, bien qu'à d'autres moments il soit très gracieux, quand la mer dans sa sérénité se teint de pourpre et s'ébat doucement et suavement sur les côtes escarpées. Mais qu'en était-il alors ? Je dis avec plaisir les paroles de l'Ecriture : ‘Un grand vent soufflant, elle se soulevait’<sup>72</sup> et hurlait contre [les côtes]; quant aux vagues, il arrivait ce qui a lieu dans ces cas : les unes, surgissant de loin et se gonflant petit à petit, puis s'atténuant, se dissolvaient sur les côtes escarpées; les autres, tombant sur les rocs voisins, étaient refoulées, se dispersant dans les hauteurs en rosée écumante. Alors les cailloux et algues et coquillages et huîtres les plus légères étaient rejetés et crachés, certains, même enlevés de nouveau à la récession de la vague. Mais les rocs étaient fermes et inébranlables, comme s'il n'y eût rien qui les agitât, à part qu'ils étaient frappés par les vagues.

Profitant de cela, j'ai appris quelque chose qui sert à philosopher; et comme je réfère tout à moi, surtout quand il m'arrive — comme je l'ai éprouvé récemment — d'être pris de vertige face à un événement, ce ne fut pas superficiellement que j'accueillis la vision. Le spectacle devient pour moi une leçon. Ne me suis-je pas dit, en effet, que la mer, c'est notre vie et les affaires humaines ? Grande, en effet, est leur amertume et leur instabilité. Les vents, ce sont les épreuves qui arrivent et les choses inattendues auxquelles le très admirable DAVID pensait, me semble-t-il, quand il dit : ‘Sauve-moi, Seigneur, car les eaux sont entrées jusqu'à mon âme’<sup>73</sup> et : ‘Tirez-moi des profondeurs des eaux’<sup>74</sup>; ‘je suis parvenu jusqu'aux profondeurs de la mer, et la tempête m'a englouti.’<sup>75</sup> Parmi ceux qui encourent des épreuves, les uns m'ont paru être emportés comme les objets inanimés les plus légers, sans aucune résistance face aux assauts; car ils ne possèdent pas de solidité, ni de poids dans la pensée, sage et résistante devant les événements qui surviennent. Mais

---

72. Jn. 6<sup>18</sup>.

73. Ps. 68<sup>2</sup>

74. Ps. 68<sup>15</sup>

75. Ps. 68<sup>3</sup>

d'autres sont un roc digne du roc sur lequel nous sommes établis et que nous adorons : ceux qui, faisant usage d'un jugement philosophique et transcendant la pusillanimité du plus grand nombre, supportant toutes choses fermement et inébranlablement, se riant de ceux qui sont ébranlés ou en ayant pitié : se riant par philosophie, ayant pitié par amour des hommes. Ils pensent qu'il serait honteux, tandis qu'on méprise, ou plutôt qu'on considère comme nuls, les maux absents, d'y succomber dès qu'ils arrivent ... Dans la fable, il existe un arbre qui verdoie lorsqu'il est coupé, luttant contre le fer et — s'il faut s'exprimer paradoxalement sur une matière paradoxale — qui vit par la mort, pousse quand il est taillé et croît quand il est consumé ... Le philosophe me semble nettement être quelque chose de semblable : il acquiert un grand nom dans les souffrances, et des afflictions fait une matière de vertu, et se rend beau par l'adversité, ne s'exaltant point dans les grandes luttes où la justice triomphe, et ne flétrissant point non plus dans celles qui lui sont défavorables, mais toujours restant le même dans ce qui n'est pas le même, ou plutôt y devenant plus éprouvé, comme l'or dans la fournaise.»<sup>76</sup> Je tire de ce grand texte trois thèmes principaux :

1. Le fondement de la joie, c'est la conviction que toutes les épreuves qui nous arrivent, quelles qu'elles soient, sont agencées par Dieu, dans sa prescience, pour notre plus grand bien : «Nous savons que *tout concourt au bien*, pour ceux qui aiment Dieu, qui sont appelés selon leur [bon] propos.»<sup>77</sup> L'idée est impliquée dans cette phrase du texte de St GREGOIRE : «Le philosophe...» (c'est-à-dire, dans la terminologie patristique ordinaire, le vrai chrétien, qui *vit* la sagesse chrétienne) «des afflictions fait une matière de vertu.» Que les épreuves concourent à notre bien spirituel est une de ces thèses qu'on accepte (bien qu'avec peine) tant qu'on n'est pas concerné soi-même, mais dont on ne voit plus la vérité dès qu'on est soi-même

76. Sur lui-même, à son retour des champs après l'affaire de MAXIME, Disc. 26 (P.G. XXXV, 1237, 1240-1).

77. Rom. 8<sup>28</sup> — nous avons traduit : «Κατὰ πρόθεσιν», avec St CHRYSOSTOME : «selon leur [bon] propos», et non, comme on traduit ordinairement : «selon Son propos», pour désigner la prédestination divine.

plongé dans les épreuves. La cause principale en est peut-être que « Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses; L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant. L'homme subit le joug sans connaître les causes. Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant. »<sup>78</sup>

Ainsi, nous voyons la peine visible, palpable, mais non le fruit invisible; nous nous voyons battus sur tous les fronts, mais le bien qui découle de cette croix volontiers acceptée, pour nous et pour le Corps mystique, nous ne le voyons pas immédiatement, tant que nous comptons les coups de fouet. Nous sommes impatients du fruit et nous ne regardons pas au delà de notre nez, alors que Dieu regarde infiniment loin : « 'Car mes conseils ne sont pas comme vos conseils, ni mes voies comme vos voies', dit le Seigneur; 'mais comme le ciel est distant de la terre, ainsi ma voie est distante de vos voies, et vos pensées de mes pensées'. »<sup>79</sup> De même, un petit enfant, voyant le semeur jeter le grain par terre, croirait dans son ignorance que le semeur gaspille. Et on a vu tel imberbe vouloir donner des leçons d'art militaire à NAPOLEON! « Au fort de la mêlée, l'Empereur, voyant ses ailes menacées par la cavalerie, se portait au galop pour ordonner des manœuvres et des changements de front en carrés ... La garde impériale à pied voyait, avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler, tout le monde aux mains et elle dans l'inaction. Plusieurs voix firent entendre les mots 'en avant!' — 'Qu'est-ce?' dit l'Empereur; 'ce ne peut être qu'un jeune homme qui n'a pas de barbe qui peut vouloir préjuger ce que je dois faire; qu'il attende qu'il ait commandé dans trente batailles rangées, avant de prétendre me donner des avis.' »<sup>80</sup>



78. HUGO, Les Contemplations, IV, 15 : A Villequier

79. Is. 55<sup>x-9</sup>

80. Bulletins officiels de la Grande Armée : 15/10/1806.

St CHRYSOSTOME a donné les principales raisons pour lesquelles Dieu éprouve les saints (car, pour les pécheurs, cela ne pose pas de problème, leurs péchés justifient Dieu par leur existence même), raisons que toute personne pour qui la vie spirituelle compte devrait assimiler, infiltrer, par une méditation constante, jusqu'au plus profond de son être, pour qu'elles ne s'évaporent pas dès que l'épreuve arrive : « La première raison donc pour laquelle Dieu les abandonne aux souffrances, c'est afin qu'ils ne s'enflent pas facilement, avec arrogance, à cause de la grandeur de leurs belles actions et de leurs miracles. La seconde, afin que les autres ne croient pas que [les saints] ont une nature supérieure à l'humaine, et ne les prennent pas pour des dieux plutôt que des hommes. La troisième, afin que la puissance divine éclate, dominant et triomphant au moyen des très faibles et des prisonniers, et faisant s'étendre la prédication. La quatrième, afin que leur patience éclate davantage, à savoir qu'ils ne servent pas Dieu pour une rémunération, mais font preuve d'une telle noblesse de sentiments qu'ils ont pour Lui, après tant de maux, une bienveillance sincère. La cinquième, afin que nous philosophions au sujet de la résurrection : car, lorsque tu vois un juste plein d'une grande vertu, souffrant mille maux et quittant cette vie-ci dans cette condition, tu seras absolument constraint, ne fût-ce que contre ton gré, de penser quelque peu à un jugement dans l'autre monde. En effet, si les hommes ne laissent pas partir sans rémunération ni récompense ceux qui travaillent pour eux, à combien plus forte raison Dieu ne choisira pas de laisser à jamais sans couronnes ceux qui auront tant peiné [pour Lui]! Or, s'il ne choisit pas de les priver pour toujours de récompense pour leurs labeurs, il faut qu'il y ait, après qu'ils auront fini cette vie-ci, un temps où ils recevront les récompenses de leurs labeurs sur terre. La sixième, afin que tous ceux qui sont dans le malheur éprouvent une consolation et un encouragement, en fixant leurs yeux sur les saints et en remémorant les maux qui sont arrivés à ces derniers. La septième, afin que, lorsque nous exhortons à acquérir leur vertu et que nous disons à chacun de vous d'imiter PAUL et de

s'efforcer d'égaler PIERRE, vous n'hésitez pas à les imiter et ne croyiez pas, à cause de l'excellence de leurs exploits, qu'ils participent d'une autre nature. La huitième, afin que, quand il faut estimer [quelqu'un] bienheureux ou malheureux, nous apprenions qui estimer heureux, qui malheureux et misérable.»<sup>81</sup> La cinquième raison, quand on admet l'existence d'un Dieu juste, d'ailleurs rationnellement démontrable, est une preuve en bonne et due forme d'une vie future. De plus, si la justice exige que tout péché soit payé jusqu'au dernier centime, c'est une garantie de châtiment plus sévère que de passer sa vie dans les plaisirs, à l'abri des coups divins; et pour les bons, toute souffrance subie sur terre au delà de la mesure requise par leurs péchés (on a dans JOB un illustre exemple), sera une source surabondante de gloire : «Car je pense que les souffrances du temps présent sont incommensurables avec la gloire future qui sera dévoilée en nous.»<sup>82</sup> «En effet, la tribulation légère du moment [présent] nous obtient un poids de gloire éternel, bien au delà de toute mesure.»<sup>83</sup>

D'une manière que Dieu seul connaît, l'épreuve qu'Il envoie est on ne peut mieux adaptée à nos forces et besoins, car Il connaît parfaitement nos défauts et sait toucher la corde sensible en les corrigeant : «Aucune tentation ne vous a saisis qui ne fût humaine : Dieu est fidèle, Lui qui ne permet pas que vous soyez tentés au delà de vos forces, mais avec la tentation Il vous donnera l'issue, pour que vous puissiez supporter.»<sup>84</sup> «Et si ces jours-là n'étaient raccourcis, aucune chair ne serait sauvée ; mais à cause des élus, ces jours-là seront raccourcis.»<sup>85</sup> «Car», proclame St CHRYSOSTOME, «Dieu est capable de délier aujourd'hui tous les maux ; mais jusqu'à ce qu'Il vous voie déjà purifiés, jusqu'à ce qu'Il voie que votre retour et répentir sont devenus stables et inébranlables, Il ne met pas fin à la tribulation.

---

81. Hom. I sur les Statues (P.G. IL, 23-24).

82. Rom. 8<sup>18</sup>

83. II. Cor. 4<sup>17</sup>

84. I. Cor. 10<sup>13</sup>

85. Mt. 24<sup>22</sup>

Et le fondateur d'or assurément ne le retire pas de la fonderie avant qu'il ne l'ait vu bien purifié : de même Dieu ne fait pas passer ce nuage, tant qu'il ne nous a pas bien assagis. Car Celui qui permet l'épreuve connaît aussi, Lui, le moment d'y mettre fin. De même que le joueur de cithare ne tend point fortement la corde, pour ne pas la rompre, et ne la relâche point non plus au delà de la mesure, pour ne pas gâter l'accord harmonieux : ainsi aussi Dieu agit, Il n'établit point notre âme dans une continue détente, ni dans une longue tribulation, [mais] agence l'une et l'autre de ces choses selon sa sagesse. Il ne [nous] laisse pas, en effet, jouir d'une continue détente, de crainte que nous ne devenions plus négligents : d'un autre côté, Il ne nous laisse pas non plus dans une tribulation continue, de crainte que nous ne nous laissions abattre et ne succombions. »<sup>86</sup>

A ce propos, ce n'est pas sans être profondément choqué et étonné qu'on lit les arguments de GÖETHE, dans « Werther »,<sup>87</sup> pour justifier le suicide. Racontant l'histoire d'une jeune suicidée, il écrit : « Elle rencontre un homme vers lequel un sentiment inconnu l'entraîne irrésistiblement, sur lequel elle fonde toutes ses espérances ... Elle veut lui appartenir, elle veut devoir à un lien éternel le bonheur qu'elle cherche et tous les plaisirs après lesquels elle aspirait. Des promesses réitérées qui mettent le sceau à toutes ses espérances, de téméraires caresses qui augmentent ses désirs, s'emparent de toute son âme ... Et son amant l'abandonne. La voilà glacée, privée de connaissance, devant un abîme. Tout est obscurité autour d'elle; *aucune perspective, aucune consolation, aucune lueur d'espoir : car celui-là l'a délaissée dans lequel seul elle sentait son existence!*... Elle se sent seule, abandonnée du monde entier. Aveuglée, accablée de l'excessive peine de son cœur, elle se précipite pour étouffer tous ses tourments, dans une mort qui l'enveloppe de toutes parts ... N'est-ce pas la même marche que celle de la maladie? La nature ne trouve *aucune issue* pour sortir du

---

86. Hom. 4 sur les Statues (P.G. 1L, 63).

87. I, 12 août 1771.

labyrinthe des forces déréglées et agissant en sens contraire; et l'homme doit mourir.» Puis il s'écrie vertueusement : « Malheur à celui qui, devant ce spectacle, oserait dire : 'l'insensée! si elle eût attendu, si elle eût laissé agir le temps, son désespoir se serait calmé; elle aurait trouvé bientôt un consolateur.' C'est comme si l'on disait : 'l'insensé, qui meurt de la fièvre, s'il avait attendu que ses forces fussent revenues, que son sang fût purifié, tout se serait rétabli, et il vivrait encore aujourd'hui.' » GÖTHE nie à la fois l'existence du libre arbitre et celle d'un Dieu consolateur (les expressions soulignées montrent que cette jeune fille ne croit pas vraiment en Dieu, puisqu'elle déifie littéralement, à la manière de ROMÉO et de JULIETTE et de tant d'autres, la personne qu'elle aime). Dans ce cas, nous aussi, nous ne voyons pas d'autre issue que le suicide, ou le désespoir, etc. Mais GÖTHE raisonne ici comme quelqu'un qui dirait : « J'ai la tuberculose, mais je ne veux pas guérir (d'ailleurs la faculté de vouloir ou de ne pas vouloir n'existe purement et simplement pas), et de toute manière il ne peut y avoir de remède à cette maladie! »

2. Le deuxième thème que nous relevons dans le texte de St GRÉGOIRE, c'est que la souffrance n'est pas un but, mais un moyen ordonné à un but (la joie). L'idée est implicitement affirmée dans la comparaison qu'il fait avec l'arbre de la fable, lequel « verdoie lorsqu'il est coupé ... qui vit par la mort, pousse quand il est taillé et croît quand il est consumé. »

Autrement dit — et c'est tout le sens du dogme de la Rédemption — la Croix doit mener à la Résurrection, sinon elle serait une défaite. Nous l'avons tant de fois répété : l'homme a été créé dans, et pour, la joie, joie pure et sans mélange, que n'entache aucune ombre; et ce n'est que comme antidote au plaisir, conséquence du péché, que la souffrance a été introduite, par la Providence miséricordieuse, dans notre nature. Alors que le plaisir déréglé nous diffuse au dehors et éparpille l'énergie de notre âme dans la poursuite des objets de sa passion qui se substituent à Dieu, la souffrance, elle, nous fait rentrer en nous-mêmes, nous détache des objets du dehors et favorise la

concentration de l'énergie de l'âme et son unité. En elle-même, elle n'a pas plus ni moins de moralité que le plaisir : c'est la nature de l'objet de ces deux forces fondamentales de la nature qui leur octroie une note morale. Si on met son plaisir à convoiter la femme de son prochain, le plaisir est mauvais, et si on le met à désirer saintement sa propre femme, il est bon. Si je souffre parce que j'ai dévalisé dans une banque moins que je n'espérais, ma souffrance est mauvaise, et si je souffre parce que je vois mon prochain souffrir, ma souffrance est bonne. Mais, bien que les deux forces soient en elles-mêmes moralement neutres, la souffrance, pour toutes les raisons expliquées plus haut, est bien plus que le plaisir l'allié de la vertu.

Mais il serait aberrant de la poursuivre comme le bien suprême, le but final. Toute chose à sa place est bonne ; mais si ce qui n'est qu'un moyen est érigé en fin, il y a renversement, anarchie, et la nature, tôt ou tard, se venge. *En un sens*, la souffrance est toujours involontaire, indésirable : on la craint naturellement, on l'évite, et, une fois qu'on y est, on fait tout pour la bannir. Les saints qui mettaient des cilices, ou jeûnaient, ou se mortifiaient d'autres manières, ne péchaient point contre ce principe, car leur crainte naturelle de la souffrance et leur désir naturel de la bannir d'eux-mêmes existaient toujours chez eux, plus forts que jamais ; seulement ils surmontaient leur répugnance par la grâce et utilisaient la souffrance comme moyen, et non comme fin. Mais tels chrétiens du moyen âge qui, sous prétexte que Dieu avait condamné la femme à enfanter dans la douleur, ne faisaient absolument rien pour alléger cette douleur (et c'est même la principale raison pourquoi l'obstétrique, si élaborée chez les anciens Grecs, est tombée si bas au moyen âge), commettaient une aberration monstrueuse. Sans doute, Dieu a condamné La femme à enfanter dans la douleur, mais Il a mis aussi en elle un instinct naturel qui la pousse à éviter la douleur ou à l'alléger. Tout ce qui importe, c'est que cet instinct ne la pousse pas à la lâcheté et au péché. Qu'une femme particulière veuille, par esprit de mortification bien comprise, se dispenser du soulagement que lui offre la médecine durant

l'enfantement, c'est son droit, elle aura imité les saints susdits. Son acte est volontaire. Mais ceux qui l'entourent ont le devoir de lui offrir d'abord le maximum de soulagement, quitte à ce que, si elle refuse et qu'il n'y ait aucun danger pour elle, ils acquiescent à son désir. — Il est drôle, d'ailleurs, que ces chrétiens aient compris tellement de travers la condamnation de la femme aux douleurs de l'enfantement, mais au contraire aient droitement compris la condamnation de l'homme à manger son pain à la sueur de son front, puisqu'ils ont inventé toutes sortes de machines pour pratiquer l'agriculture avec le moins de sueur possible !

Si donc les saints exultent *au sein* de leurs souffrances, ce n'est pas que *naturellement* la souffrance soit devenue chez eux joie, ou qu'à force d'entraînement et par l'exaspération de leurs facultés intérieures ils aient aboli en eux la sensation de la souffrance, ou qu'ils soient d'une autre nature que nous, qui serait insensible à la souffrance. C'est uniquement parce qu'ils éprouvent une joie spirituelle, surnaturelle, si profonde, que la sensation de la souffrance y est submergée, sans cesser d'exister. Et comme cette joie est le nécessaire accompagnement de la vertu, les saints sont dans un état de joie continue. L'injonction de St PAUL : « Soyez *toujours* joyeux dans le Seigneur »,<sup>88</sup> n'est point de la rhétorique. Il dit aussi « Celui qui nous console *dans toutes* nos tribulations. »<sup>89</sup> « Celui qui est 'toujours joyeux dans le Seigneur' », explique St CHRYSOSTOME, « rien de ce qui lui arrive ne peut le faire déchoir de cette volupté. En effet, les autres choses qui nous réjouissent sont sujettes à altération, chancelantes et aisément corruptibles; et ce n'est pas uniquement cela qui inquiète, mais aussi le fait que, même lorsqu'elles persévérent, elles ne nous procurent pas un plaisir capable de repousser et d'ombrager entièrement l'inquiétude qui provient d'ailleurs. La crainte de Dieu, au contraire, a l'une et l'autre de ces qualités : elle est stable et immuable, et elle fait sourdre avec puissance une joie telle que nous ne sentons pas les

88. Phil. 4<sup>4</sup>

89. II Cor. I<sup>4</sup>

autres maux. Car celui qui craint Dieu convenablement et a confiance en Lui a joui de la racine de la joie, et possède la source entière de l'enthousiasme. Et de même qu'une petite étincelle qui tombe dans un océan infini est aisément anéantie, ainsi toute chose, quelle qu'elle soit, qui survient à celui qui craint Dieu, est éteinte et anéantie, tombant comme dans un océan béant d'enthousiasme. Et ce qui est admirable, c'est surtout qu'il demeure joyeux en présence des afflictions. Car s'il n'y avait rien qui l'affligeât, il n'y aurait rien de grand à être continuellement joyeux ; ce qui est extraordinaire, c'est, alors que beaucoup de choses le serrent de près et le poussent au découragement, qu'il soit au-dessus d'elles toutes et qu'il se réjouisse au sein des afflictions. Et de la même manière que personne n'aurait admiré les trois enfants de n'avoir pas été consumés, s'ils avaient été loin de la fournaise de Babylone (car ce qui frappe tout le monde de stupeur, c'est qu'étant restés si longtemps dans le feu ils en soient sortis plus préservés que ceux qui n'y étaient pas), ainsi peut-on dire des saints que si aucune épreuve ne leur était suscitée nous ne les admirerions point d'être toujours joyeux ; ce qui est digne de stupéfaction et dépasse *la nature humaine*, c'est qu'entourés de partout de vagues innombrables, ils se trouvent à l'aise plus que ceux qui jouissent d'une paix parfaite.»<sup>90</sup>

Ce n'est donc par aucune cause naturelle que les martyrs ont pu endurer ce qu'ils ont enduré, mais par cette joie qui «dépasse la nature humaine» et agit selon le mécanisme que vient de nous montrer St CHRYSOSTOME. «Autrement», s'écrie St ISAAC, «comment un corps possible admettrait-il de lutter contre le fer tranchant, et celui qui ne peut supporter même la blessure d'une épine piquant son ongle, d'endurer l'écrasement de ses membres et toute torture, sans être vaincu par la douleur et sans sentir, comme c'est naturel, cette série de supplices, n'eût été qu'une puissance autre que la puissance naturelle et provenant d'ailleurs, était unie à lui, pour repousser au loin l'acuité des tortures?»<sup>91</sup>

---

90. Hom. 18 sur les Statues (P.G. IL, 182-3)

91. Disc. 85.

La coexistence de la joie spirituelle et de la peine sensible est d'ailleurs compréhensible, si l'on réfléchit qu'elles sont de nature différente, tant dans leur siège (car l'une a pour siège l'esprit, l'autre l'âme subalterne) que dans leur origine (l'une est divine, l'autre humaine) : — ‘Rendrai-je grâce tandis que je suis tordu sur un chevalet? maltraité? étendu sur une roue? en train d'avoir les yeux crevés? de recevoir un coup infâmant de mon ennemi? de me figer dans le froid glacial? d'être harcelé par la faim? d'être suspendu à un bois? si je suis privé soudain de mes enfants, ou bien de ma femme elle-même? si j'ai perdu en un clin d'œil mes ressources dans un naufrage? si je suis tombé aux mains des pirates par mer, ou des brigands sur la terre ferme? si je suis blessé? calomnié? errant? emprisonné?’ Ils débitent d'une seule haleine cela et bien d'autres choses, en accusation du législateur<sup>92</sup>, croyant, en prétendant calomnieusement être impossible ce qui nous est ordonné, faire l'apologie de leurs péchés. Que dirons-nous alors? Que tandis que l'apôtre tourne son regard vers d'autres réalités, essayant de soulever nos âmes de la terre vers les hauteurs et de les transférer à un mode céleste de vie, eux, qui ne s'élèvent pas jusqu'à la sublimité du législateur, refusent d'admettre la possibilité des prescriptions apostoliques et se tortillent dans les passions du corps, dans la terre et la chair, comme des vers dans un marais. Mais [PAUL] invite à la joie continue, non le premier venu, mais celui qui ressemble à PAUL, qui ne vit plus dans la chair mais en qui c'est le Christ qui vit, [PAUL] uni au Bien suprême, d'une union qui en aucune manière n'admet de sympathie avec les troubles de la chair; au contraire, *même si la chair était coupée en deux, la dissolution de son unité resterait dans la partie affectée du corps, la progression de l'affliction ne pouvant atteindre la partie intellectuelle de l'âme.* Car si, selon les préceptes de l'apôtre, nous avons ‘mortifié les membres de la terre’<sup>93</sup> et [si] ‘nous portons dans notre corps la mort de Jésus’,<sup>94</sup> forcément le coup

---

92. Il s'agit de St PAUL.

93. Col. 3<sup>5</sup>

94. II Cor. 4<sup>10</sup>

qui a pour point de départ le corps mortifié ne pénétrera pas jusqu'à l'âme libérée de son union ... Bref, l'âme attachée au désir du Créateur et accoutumée à la joie, à cause des beautés du monde à venir, les divers renversements des souffrances charnelles n'altéreront point sa joie extrême et son enthousiasme ; mais ce qui est affligeant pour les autres devient pour elle une joie supplémentaire. »<sup>95</sup>

Ainsi, parmi les épreuves pénibles, les maladies chroniques graves et l'infirmité (paralysie, cécité, etc.) tiennent une place d'honneur : « Nous avons besoin d'une vigilance non négligeable lorsque notre corps est malade. Car les démons, nous voyant étendus à terre et incapables tout le temps durant, à cause de notre atonie, de faire usage contre eux d'ascèse, choisissent alors de nous faire une guerre funeste. Et chez ceux qui sont dans le monde, le démon de la colère, parfois aussi celui du blasphème, suivent le malade de près ; mais chez ceux qui vivent en dehors du monde, s'ils ont en abondance des choses à leur usage, c'est le tyran de la gourmandise et de la fornication qui siège tout près ; et s'ils habitent en des endroits sans consolations et propres aux ascètes, c'est celui de l'ennui et de l'ingratITUDE. »<sup>96</sup> Pourtant, qu'arrive-t-il quand il y a la joie divine ? « Et j'ai observé, et j'ai vu des personnes alitées, consolées par l'énergie divine ou par la componction dans le lit même, et à la vérité elles repoussaient les douleurs par la consolation, si bien que ces personnes étaient disposées à ne jamais désirer d'être délivrées de la maladie ! »<sup>97</sup>

3. Le fruit de cette joie, c'est une force invincible, imperturbable, magnanime, sereine et aimante (donc n'ayant rien de ce qu'on appelle le fanatisme). Tout le texte de St. GRÉGOIRE que nous commentons part du contraste entre les rocs sur lesquels se brisent les vagues, et les coquillages et autre menu fretin lancés de tous côtés, selon qu'il plaît aux vagues.

---

95. St BASILE, Hom. sur l'action de grâces (P.G. XXXI, 220-1).

96. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1017).

97. Id.

Une des meilleures illustrations que l'on puisse donner de cette force joyeuse indomptable, c'est le conflit entre St BASILE et le préfet MODESTE qui, au nom de l'empereur VALENS, voulait faire souscrire le saint à un symbole de foi hérétique. «Comment raconterais-je dignement», s'exclame St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, «soit l'arrogance du gouverneur, soit la résistance intelligente que lui fit l'homme?

— 'Quelle est ton intention', dit-il, 'toi ...'(ajoutant son nom, car il ne daignait pas encore l'appeler évêque), 'en ayant de l'audace contre une telle puissance et en assumant de l'arrogance, seul entre tant de personnes?

— A cause de quoi', répondit le noble [BASILE], 'et de quelle folle témérité est-il question? Car je ne comprends pas encore.

— Parce que tu n'honores pas les [ordres] du roi', dit-il, 'alors que tous les autres se sont inclinés et ont été soumis'.

— Il répondit : 'Mon roi, en effet, à moi, ne veut pas [que je fasse] cela, et je refuse d'adorer une créature, étant, moi, une créature de Dieu et sommé de devenir un dieu.'

— L'autre [dit] : 'Mais nous, que te semblons-nous être? Ne serions-nous rien du tout quand nous ordonnons ces choses? Quoi donc, ne serait-il pas une chose estimable pour toi que de te ranger de notre côté et de t'associer à nous?

— Vous êtes', répondit-il, 'des gouverneurs, et je ne désavouerais pas les personnes de haut rang. Mais vous n'êtes pas encore plus honorables que Dieu. M'associer à vous, c'est une grande chose : comment en effet cela ne le serait pas? Vous êtes, vous aussi, l'œuvre de Dieu, mais à la manière d'autres parmi ceux qui nous sont subordonnés. Car être chrétien ne se caractérise pas par les personnes, mais par la foi'.

Alors le gouverneur, provoqué, bouillonnait d'une colère grandissante et, s'étant levé de son siège, employa des paroles plus rudes.

— 'Ne crains-tu donc point ma puissance?', dit-il.

— 'Qu'il m'arrive quoi? que je ne souffre quoi?

— 'Une des choses nombreuses qui relèvent de mon pouvoir.'

— 'Lesquelles? Qu'on nous les fasse donc connaître.'

- La confiscation des biens, l'exil, les tortures, la mort.
- S'il y a d'autres choses', répondit-il, 'brandis-en la menace, car aucune des celles-là ne nous touche.'
- L'autre disant : 'Comment, et de quelle manière ?'
- Parce que' dit-il, 'il n'est pas facilement touché, crois-moi, par la confiscation des biens, celui qui ne possède rien — à moins que tu n'aies besoin de ces miens haillons usés par le frottement et de mes quelques livres, qui constituent tous mes biens. Pour l'exil, je ne le connais point, car je ne suis circonscrit par aucun lieu, ni ne possède cette terre où je séjourne actuellement, mais je possède toute terre où je suis jeté. Ou plutôt, toute terre est à Dieu, et moi je suis un étranger séjournant et un voyageur. Quant aux tortures, que toucheraient-elles, [mon] corps n'existant pas ? à moins que tu ne veuilles dire le premier coup, car c'est le seul dont tu sois le maître ! Concernant la mort, elle est une bienfaitrice, car elle m'expédiera plus vite à Dieu, pour qui je vis et dont je suis le sujet, et pour qui je suis mort autant que possible, et vers qui depuis longtemps je m'élance impétueusement ... Quant au feu, à l'épée, aux bêtes sauvages et aux griffes déchirant les chairs, ils sont pour nous des délices plutôt qu'un sujet de crainte.'»<sup>98</sup>

Dans une autre rencontre, le gouverneur « ordonna que son écharpe fût arrachée vivement ; mais Basile dit : 'Si tu veux, je me dépouillerai en outre de ma tunique !' L'autre menaçait de frapper celui n'était pas recouvert de chair : mais lui, il s'inclina. L'autre [menaça] de l'écorcher avec des crocs de fer ; mais lui : 'Tu guériras mon foie en le traitant par de pareilles lacérations, tu vois comme il me tourmente !', dit-il.»<sup>99</sup>

Cet humour si intrépide nous fait songer à un autre saint, qui s'y est grandement illustré, sir Thomas MORE : « Montant à l'échafaud qui était si frêle qu'il allait s'écrouler, il dit à monsieur le lieutenant : 'Je vous en prie, je vous en prie, messire le lieutenant, veillez à ce que je monte sain et sauf ; et quant à ma

---

98. Oraison funèbre de St BASILE (P.G. XXXVI, 557, 560-1).

99. Id. (P.G. XXXXVI, 568-9).

descente, laissez-moi me débrouiller tout seul'.<sup>100</sup> Ensuite il requit de tout le peuple aux alentours de prier pour lui, et de porter témoignage en sa faveur qu'il avait dû alors subir la mort dans et pour la foi de la sainte Eglise catholique; après quoi il s'agenouilla et, ayant dit ses prières, il se tourna vers l'exécuteur et, d'un visage plein de gaîté, lui dit : 'Courage homme, et n'aie pas crainte de faire ton office, mon cou est très court. Fais attention en conséquence que tu ne tranches pas de travers, il y va de ton honneur!'»<sup>101</sup> T. CROMWELL ayant entrepris pour la dernière fois de l'amener à changer de résolution et à approuver le mariage adultère du roi, seul moyen qu'avait MORE d'être gracié, il répondit qu'il a en effet changé de résolution; car alors qu'il avait eu l'intention de se faire raser, il voulait maintenant laisser sa barbe subir le destin de sa tête. «Posant sa tête sur le billot, il invita le bourreau à attendre qu'il eût mis de côté sa barbe, disant qu'elle n'avait jamais commis aucune trahison.»<sup>102</sup>

Cette imperturbabilité effrayante, cette sérénité enjouée nous amènent à l'esprit, par contraste, l'exemple d'autres saints qui se sont fortement émus devant la mort : ainsi JEANNE D'ARC. Mais qu'on ne s'y trompe point ! Ni St BASILE ou MORE n'étaient insensibles, ni JEANNE n'était peu maîtresse d'elle-même. Il y a d'abord une première différence entre elle et MORE : celui-ci est un flegmatique, elle tout le contraire; différence de tempérament en conséquence, qui exclut tout jugement moral, par définition. Ensuite, parfois Dieu établit tel martyr dans une sérénité parfaite, pour nous enseigner l'impassibilité et montrer Sa puissance; et parfois aussi Il permet que la sensibilité de tel autre se manifeste d'une manière éclatante, afin que nous sachions que les saints sont de même nature que nous, sujets aux mêmes passions naturelles. Et souvent l'on voit chez un même

100. L'anglais archaïque : «Lett mee shift for my selfe» admet aussi la traduction suivante : «Laissez-moi changer de position tout seul».

101. ROPER, Vie de Thomas MORE.

102. Edward HALL, Chronique, II. — Le saint fait allusion au motif officiel de sa condamnation, à savoir qu'il aurait été traître à son roi.

saint l'impassibilité et la sensibilité bouillonnante se succéder l'une à l'autre, comme chez le Christ l'équanimité dans les pires souffrances et ignominies succédait aux clamours de Gethsémani.

## II. LA JOIE, ESPÉRANCE MALGRÉ NOS PROPRES PÉCHÉS

Tandis que la joie, pour faire face aux malheurs involontaires, se déploie surtout comme vertu de force, c'est surtout comme espérance qu'elle fait face au désespoir qui nous guette devant nos propres défaillances. Ce n'est d'ailleurs qu'une question de nuance, force et espérance étant des éléments inhérents à l'une et l'autre espèces de la vertu de joie.

Le stade préliminaire indispensable pour sortir de l'abîme du péché, c'est d'en prendre conscience : cela s'appelle le remords. Cela n'est pas si facile aujourd'hui, le drame par excellence de l'homme moderne étant l'affaiblissement considérable, la perte presque, du sens du péché. Au moyen âge on pouvait pécher vigoureusement, mais l'esprit chrétien pénétrait tellement le milieu que le pécheur d'ordinaire prenait conscience de son péché. Mais aujourd'hui le sens du bien et du mal s'est tellement estompé que jamais l'humanité n'a marché dans des ténèbres aussi épaisse, même à Sodome et Gomorrhe ; jamais on n'a vu les hommes si contents d'eux-mêmes, si triomphants, et exultant dans les pires égarements.

Seul un casuiste corrompu jusqu'à la moelle verrait dans cette inconscience une garantie d'absence de culpabilité, sous prétexte que pour pécher il faut savoir qu'on pèche ! Personne ne soutient qu'un soldat qui, dans une juste guerre, prend dans l'obscurité un compatriote pour l'ennemi et le tue, soit un assassin : il y a là une ignorance de ce qu'on fait, qui excuse totalement le péché. Il y a même une ignorance de ce qu'on doit faire, qui excuse le péché dans la mesure où on n'est pas responsable de cette ignorance : la conscience de tels primitifs, par exemple, déformée par un lourd atavisme, et approuvant l'inceste. Mais voici un Japonais (je dis « Japonais », parce que je viens de le lire dans un fait divers) qui, repoussé plusieurs fois par

son amie hollandaise et blessé dans son orgueil, comme lui-même l'avoue, l'étrangle, la met dans le frigidaire, en coupe chaque jour un morceau qu'il mange avec appétit, précisant que depuis des années il a rêvé de manger de la chair de jeune fille ... Ensuite, il va jeter le corps trop compromettant dans un bois et finalement la police met la main sur lui. Il ne sent absolument aucun remords, au contraire, il avoue tout ingénument et se glorifie de son acte. Tout dans son crime, dans son comportement avant comme après, dénote le sang-froid et la lucidité. Voyez-vous, je ne suis pas assez effronté pour vouloir devancer le jugement des «experts» et de la justice (surtout des «experts», bien que tant d'«expertises» soient diamétralement contredites par des «contre-expertises»), mais pourquoi, alors que les «experts», (dont toute l'obsession, pourtant, depuis la prédominance des thèses contre le libre arbitre, est bien d'acquitter coûte que coûte le plus de criminels) se démènent depuis si longtemps pour découvrir chez l'assassin quelque psychose bienvenue et excusante et n'ont rien pu trouver jusqu'à présent, pourquoi, dis-je, les journaux presque unanimement raisonnent ainsi : «*Il est impossible* que l'auteur d'actes pareils ne soit pas un aliéné»? si ce n'est que le monde moderne dans sa totalité, et non seulement les «experts», a perdu la notion de péché et l'a remplacée par celle de maladie, tout comme le psychiatre a remplacé le confesseur et le guide spirituel.

Crions donc sur les toits qu'il existe aussi une ignorance précisément très coupable, qui fait commettre des péchés encore plus graves que ne le fait la science du bien et du mal : ainsi, celui qui finit par afficher ses débauches et s'en glorifier, soutenant que la luxure est épanouissante pour le cœur et le corps, est dans un stade de corruption plus avancée que lorsqu'il les commettait en cachette, dans la honte. C'est que la corruption de sa vie entre les deux stades a fini, en vertu de la répercussion inévitable de la vie sur la pensée, par gangrénier jusqu'à sa pensée, y produisant cette ignorance coupable dont le signe distinctif est le rejet de la lumière (alors que dans l'ignorance non coupable la lumière est inexistante dès l'origine). Jamais, en effet, on ne

pèche si allégrement que lorsque la conscience, au lieu de retenir et restreindre notre nature glissante sur la pente du mal, l'y pousse et incite. Aussi bien, notre Seigneur, en disant à ses disciples : « L'heure vient même où toute personne qui vous tuera croira offrir à Dieu un culte »<sup>103</sup>, a voulu par là, bien loin de minimiser le crime, en représenter la particulière gravité.

Mais tous les pécheurs « par ignorance » ne se trouvent pas dans ce cas extrême. Tout péché, en effet, opère un obscurcissement plus ou moins profond de l'intelligence, et ce n'est que l'habitude invétérée du péché qui produit à la longue l'ignorance extrême dont parle le Christ. Tout pécheur est donc, dans une certaine mesure, un « ignorant ». C'est pourquoi nous prions pour les péchés « commis sciemment ou par ignorance. »<sup>104</sup> St BASILE nous enseigne ainsi comment il faut prier : « Quand tu glorifies [Dieu], autant que possible à partir des Ecritures, et que tu élèves ton hymne à Dieu, alors commence avec humilité et dis : 'Quant à moi, Seigneur, je ne suis pas digne de parler devant Toi, car je suis un grand pécheur'. Et même si tu n'avais conscience d'aucun mal, il faudrait t'exprimer ainsi, car nul n'est sans péché sauf Dieu. *Car, péchant beaucoup, nous n'en avons souvent pas conscience.* C'est pour cela que l'apôtre dit : 'Je ne suis conscient d'aucun [mal], mais je ne suis pas pour autant justifié : '<sup>105</sup> c'est-à-dire, je péche beaucoup, et je n'en ai pas conscience. C'est pourquoi le prophète aussi déclare : 'Qui est conscient de ses transgressions ?'<sup>106</sup> — de sorte donc que tu ne mens pas, te disant pécheur. »<sup>107</sup> Et St JEAN CLIMAQUE exhorte : « Cherche sans cesse les symptômes des passions et tu en trouveras alors beaucoup en toi, lesquelles, quand nous sommes dans les maladies [spirituelles], *nous ne pouvons discerner, soit par faiblesse, soit par un préjugé profond.* »<sup>108</sup>

103. Jn. 16<sup>2</sup>

104. Liturgie Byzantine : Prières avant la communion.

105. I Cor. 4<sup>4</sup>

106. Ps. 18<sup>13</sup>

107. Dispositions ascétiques, I (P.G. XXXI, 1329).

108. Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1069).

Aussi ce n'est souvent qu'à la conversion ou à la purification que nous prenons conscience de l'existence de nos péchés ou de leur énormité : « *A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : 'Vois les péchés qui te sont remis'. Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais.* »<sup>109</sup> « Si nous ne haïssons pas les choses blâmables », dit St ISAAC LE SYRIEN, « nous ne pouvons sentir la fétidité de leur action ni leur puanteur, et cela dans la mesure où nous les portons en nos propres âmes. Jusqu'à ce que tu aies rejeté au loin les choses insensées, tu ne sauras point de quelle turpitude tu es assiégié, ni l'opprobre qui découle d'elles. Quand tu auras observé chez les autres le poids qui t'accable, alors tu connaîtras la turpitude qui t'enveloppe. Eloigne-toi du monde, tu connaîtras alors sa puanteur. Si tu ne t'en éloignes pas, tu ne sauras point pourquoi [il est puant], mais tu te recouvreras plutôt de sa puanteur comme d'un parfum exquis, et la nudité de ta honte tu la prendras pour un revêtement de gloire ! »<sup>110</sup>

On entrevoit combien la confession est indissociable de la contrition, combien elle en découle et combien elle y mène. Pour les péchés dont on est conscient, elle coupe court à leur prolifération, en les proclamant tels. En effet, vu cette injustice flagrante en nous tous, qui tend à masquer la vérité de nos actes aux yeux des hommes et à projeter dans leur imagination une image embellie de nous-mêmes, la confession restitue la vérité et nous présente tels que nous sommes, sans fard ni retouches. Or, la première condition pour guérir d'un mal, c'est de le reconnaître : « De même que le chiendent », dit St BASILE, « est la plus féconde des plantes, et que sa prolifération ne s'arrête nulle part, car la fin de la première germination devient le principe de la suivante, ainsi est la nature des péchés ; elle succède à elle-même ; et la fornication engendre la fornication, la pratique du mensonge devient mère du mensonge, et celui qui s'essaie dans le vol ose facilement l'iniquité. Car le péché antérieur devient un prétexte pour pécher. Si donc par la

---

109. PASCAL, Pensées, 553.

110. Disc. 55.

confession nous dévoilons le péché, nous en faisons un chiendent desséché, digne d'être dévoré par le feu purificateur. »<sup>111</sup> Il déclare également : « Il ne faut pas cacher ses propres vices ni maintenir dans les profondeurs de l'âme, comme une tache noire et une putréfaction, les péchés qui brûlent la conscience. De même que dans les fièvres, celle qui s'installe à l'intérieur, dans les profondeurs, agrave la maladie, mais, si elle progresse au grand jour, elle suggère l'espoir de son déclin : ainsi il arrive dans l'âme. »<sup>112</sup> En somme, « de même que les œufs des oiseaux, quand ils sont réchauffés dans le fumier, prennent vie, ainsi les pensées non manifestées prennent vie et progressent jusqu'aux actes. »<sup>113</sup>

L'esprit fort protestant, ici, se cabre orgueilleusement : « Mais pourquoi me confesserais-je à un homme comme moi ? Pourquoi ne m'adresserais-je directement à Dieu ? N'est-ce pas contre Lui que j'ai péché et ne suffit-il pas que je me confesse à Lui ? » Sans doute, Dieu est celui à qui l'on se confesse, non pour Lui faire connaître nos péchés (puisque Il les connaît mieux que nous), mais uniquement à cause de nous, car l'aveu est le commencement de la résurrection. Mais prétendre ne se confesser qu'à Dieu est un étrange sophisme. Car ce qui caractérise le pécheur en tant que tel, c'est le mépris de Dieu, c'est le respect humain. Un pécheur avouerait à Dieu ses fautes autant que vous voudrez, pourvu que l'homme n'en sache rien ou les considère dignes d'admiration. Il est donc nécessaire qu'il se confesse à Dieu par l'homme et donne ainsi la preuve qu'il ne fait cas que de Dieu seul.

Cette humiliation est une partie essentielle du repentir. David est allé jusqu'à faire connaître ses péchés au monde entier, en des psaumes immortels, et la confession publique (quand je dis « confession publique », je n'évoque pas les dérisoires séances actuelles, où chacun dit à haute voix le vague : « J'ai péché »,

111. Comm. sur Isaïe, 9 (P.G. XXX, 521).

112. Sur Ps. 37 (P.G. XXX, 92).

113. ST JEAN CLIMAQUE, Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1085).



mais bien une confession circonstanciée, détaillée, infamante, où le nouveau converti dévoilait sans la moindre atténuation toutes les turpitudes commises, et cela devant l'assemblée des « saints ») était très en honneur chez les premiers chrétiens. Or, Dieu ne nous en demande pas tant, mais seulement de nous dévoiler à un seul homme. « Ne te laisse pas abuser, ô fils et disciple du Seigneur, par l'esprit d'orgueil, et ne révèle pas tes fautes au maître comme si la cause en était une autre personne ; car sans la honte il n'est pas possible de se délivrer de la honte. Mets à nu ta meurtrissure devant le médecin ; dis et n'aie pas honte : ‘Mienne est la plaie, Père, mien est le coup, provenant de ma propre nonchalance et non d'un autre; nul n'en est responsable, ni homme ni esprit ni corps ni rien d'autre que ma propre négligence’. Sois, et par tes dispositions, et par ta mine, et par ta pensée, comme déclaré coupable à cause de ta confession, incliné vers la terre et, si possible, mouillant de larmes les pieds du médecin et du juge, comme s'ils étaient ceux du Christ. Souvent les démons ont coutume de nous persuader soit de ne pas nous confesser, soit de le faire comme si le responsable n'était pas nous-mêmes, soit d'accuser certains comme cause de notre péché.»<sup>114</sup> Et St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN : « Ne considère pas comme une indignité de confesser ton péché, sachant pourquoi JEAN a baptisé; afin que par la honte de cette vie-ci tu échappes à celle de l'autre vie (puisque cette honte fait partie du châtiment de l'autre vie); et montre que tu as vraiment haï le péché, l'ayant stigmatisé et exposé au mépris public, comme digne d'ignominie.»<sup>115</sup>

Que personne donc ne se laisse abuser. Le démon semble avoir aujourd'hui gagné son pari de nous éloigner de la confession. Le pape ayant, par économie, permis l'absolution collective sans confession, dans les assemblées extraordinairement nombreuses où le nombre de prêtres est insuffisant, *sous condition de se confesser individuellement à la première occasion*, on a pris prétexte de cette dispense pour pratiquer

114. Id., 4 (P.G. LXXXVIII, 708-9).

115. Disc. sur le Baptême (P.G. XXXVI, 397).

l'absolution collective sans confession même dans les cas où rien ne justifie la dispense, et on a laissé tomber la condition indispensable posée par l'Eglise. Que les fidèles, encore une fois, ne se laissent point abuser par les pasteurs qui les trompent. St JEAN CLIMAQUE résume la foi catholique quand il déclare : «Sans la confession, nul n'obtiendra la rémission.»<sup>116</sup> Et le concile de Trente a défini une fois pour toutes : «Si quelqu'un dit que dans le sacrement de pénitence il n'est pas nécessaire de droit divin, pour la rémission des péchés, de confesser tous les péchés mortels un par un, dont on a mémoire après une préparation adéquate et diligente, et même les péchés secrets, et ceux qui sont contre les deux derniers commandements du décalogue, ainsi que les circonstances qui changent l'espèce du péché ... qu'il soit anathème.»<sup>117</sup>

Les sentiments qui doivent inspirer la confession, c'est-à-dire la haine du péché et l'humilité, comme nous l'avons vu tantôt, doivent être encore plus profonds si on veut affronter l'épreuve de la confession publique. On a, dans l'entrevue de STRAVROGUINE avec l'évêque TIKHONE<sup>118</sup>, un exemple extrêmement intéressant de ce qui peut arriver quand ces dispositions manquent, ou qu'elles n'ont pas la force requise. STAVROGUINE a défloré une petite fille et l'a indirectement déterminée au suicide. Il raconte son crime horrible, connu de lui seul, avec un luxe de détails les plus avilissants pour le criminel. Il fait part à TIKHONE de sa détermination à publier, par pénitence, ce récit. TIKHONE, la personnification même du guide saint et très perspicace, après l'avoir lu, lui répond : «Ce qu'il vous faut, c'est l'humilité et l'humiliation. Il faut que vous ne méprisiez pas vos juges, mais que vous ayez confiance en eux, comme en l'Eglise. C'est alors que vous les vaincrez et amènerez à vous par l'exemple, et vous unirez à eux dans l'amour...» Mais, précisément, c'est l'humilité qui manque à STAVROGUINE. TIKHONE devine cela et essaie de le dissuader de son projet, en lui

---

116. Echelle, 4 (P.G. LXXXVIII, 684).

117. Sess. 14, can 7.

118. DOSTOÏEVSKI, Les Démons : chez TIKHONE.

proposant un autre qui écraserait son orgueil. L'autre est déçu.  
 « — ‘Laissez, père TIKHONE’, interrompit STAVROGUINE avec une expression de répugnance. Il se leva, TIKHONE aussi.

— ‘Qu’avez-vous?’ s’écria-t-il tout à coup, fixant presque avec terreur TIKHONE. Celui-ci était debout devant lui, les bras tendus en avant; une convulsion rapide contracta son visage horrifié.  
 — ‘Qu’avez-vous? qu’avez-vous?’ répétait STAVROGUINE s’élançant vers lui pour le soutenir. Il lui sembla que le prêtre allait tomber.

— ‘Je vois ... je vois clairement’, s’écria TIKHONE d’une voix pénétrante et qui exprimait une souffrance intense, ‘je vois que jamais, malheureux jeune homme, vous n’avez été aussi près d’un nouveau crime, encore plus atroce que l’autre!

— ‘Calmez-vous’, insista STAVROGUINE très inquiet pour TIKHONE. ‘Il se peut que je remette finalement tout à plus tard; vous avez raison.

— Non, non pas après la publication, mais avant cela, un jour avant, une heure avant ce grand sacrifice, tu chercheras une issue dans un nouveau crime et tu ne l’accompliras que pour éviter la publication de ces feuillets.’

STAVROGUINE frémit de colère et aussi de peur.

— ‘Maudit psychologue’, s’écria-t-il avec rage, et sans se retourner il quitta la chambre. »

A ce propos, St JEAN CLIMAQUE remarque : « Nulle part on ne voit Dieu divulguer une confession, après l’avoir reçue; de crainte que, par l’exposition au mépris public, Il ne repousse ceux qui se confessent et n’en fasse désormais des malades incurables. »<sup>119</sup> C’est pourquoi aussi l’Eglise exige de ses ministres le secret absolu.

Voilà pour la confession. Venons-en à la contrition, sans laquelle la confession ne serait qu’un pur verbiage, un chuchotement routinier et morose. Qu'est-ce donc la contrition? Peut-être l’expression la plus parfaite en est le Ps. 50, cri déchirant de DAVID après son double crime. Nous le

---

119. Au Pasteur, 13 (P.G. LXXXVIII, 1196).

reproduisons presque en entier, car nous allons nous y baser : «Aie pitié de moi, Dieu, selon ta grande miséricorde, et selon l'abondance de ta compassion efface ma transgression. Lave-moi davantage de ma transgression et purifie-moi de mon péché. Car je reconnais ma transgression et mon péché est sans cesse devant moi. Contre Toi seul j'ai péché et j'ai fait le mal devant Toi, afin que Tu sois justifié dans tes paroles et que Tu triomphes dans ton jugement. Car voici que j'ai été enfanté dans les iniquités, et dans les péchés ma mère m'a conçu. Car voici que Tu as aimé la vérité, les secrets et les mystères de ta sagesse Tu me les a montrés. Asperge-moi avec l'hysope et je serai purifié, lave-moi et je deviendrai plus blanc que neige. Fais-moi entendre allégresse et joie : [mes] os humiliés jubileront. Détourne ta face de mes péchés et efface toutes mes transgressions. Crée en moi, ô Dieu, un cœur pur, et renouvelle dans mes entrailles un esprit droit. Ne me rejette pas de devant ta face, et ton Esprit saint ne me l'enlève pas. Rends-moi l'allégresse de ton salut, et fortifie-moi par l'esprit dirigeant. J'enseignerai tes voies aux transgresseurs, et les impies reviendront à Toi ... Le sacrifice est un esprit broyé, un cœur broyé et humilié Dieu ne le méprisera pas» :

1. D'abord, la contrition est une douleur réelle, profonde, que nous ressentons pour avoir péché, c'est-à-dire offendre Dieu, et Lui seul. Cette nuance est exprimée dans le verset : «Contre Toi seul j'ai péché ...», c'est-à-dire je suis seul témoin de mes crimes; par conséquent, si j'éprouve une telle douleur, ce n'est par crainte d'aucun être humain.

Il y a une autre douleur, qu'on éprouve pour les péchés d'autrui, en tant qu'ils offensent Dieu. Elle n'est pas la contrition, mais elle en est inséparable : comment en effet pourrait-on éprouver de la douleur à cause de nos propres péchés et ne pas en éprouver simultanément à cause des péchés des autres, puisque tout péché offense Dieu et que c'est pour cela qu'on en éprouve de la douleur? C'est pourquoi éprouver de la douleur pour les péchés des autres est un acte qui nous justifie : «Et le Seigneur dit [au chérubin] : 'Passe au milieu de

Jérusalem, et tu traceras une croix sur le front des hommes qui gémissent et se lamentent sur toutes les iniquités qui sont commises dans son sein'.»<sup>120</sup>

La contrition s'exprime souvent par les larmes. Mais celles-ci peuvent provenir d'autres raisons, pas toujours louables : «Elles naissent, selon le dire [des Pères], de multiples et diverses façons; je veux dire de la nature, de Dieu, d'une tribulation vicieuse, d'une tribulation louable, de la vaine gloire, de la luxure, de l'amour, du souvenir de la mort, et de maintes autres choses.»<sup>121</sup> «De la vaine gloire» : certains gens ne pleurent leurs péchés qu'en public, mais se retrouvent dans une affreuse sécheresse dès qu'il n'y a plus de témoin; les larmes dans ce cas sont d'origine démoniaque.

Les larmes de la contrition, ce sont celles de cette merveilleuse pécheresse aux pieds de Jésus, si transcendantes à tout qu'en-dira-t-on, si pleines de magnificence et de poésie; celles aussi de PIERRE «pleurant amèrement»,<sup>122</sup> quand Jésus l'eut regardé lors de son reniement. Quel regard indéfinissable ce devait être! Il devait percer jusqu'au cœur, le retourner complètement; il n'y avait aucune condamnation, mais une infinie affliction! «Elle ne m'a rien dit et s'est bornée à me regarder en silence ... Un regard qui n'appartenait pas à la terre mais au ciel, ce n'est que là-haut qu'on peut souffrir ainsi pour les hommes, pleurer sur eux, sans les condamner. Non, on ne les condamne pas! mais c'est plus dur, quand on ne vous condamne pas!»<sup>123</sup>

Cependant, en disant que la contrition s'exprime «souvent» par les larmes, nous admettons par là qu'elle ne s'exprime pas forcément ainsi : «De même que certains, faute d'eau, effacent d'autres façons les caractères, ainsi il y a des âmes qui sont privées de larmes, mais effacent leurs péchés et les grattent par la

120. Ezéch. 9<sup>4</sup>

121. St JEAN CLIMAQUE, 7 (P.G. LXXXVIII, 808).

122. Lc. 22<sup>62</sup>.

123. DOSTOÏÉVSKI, Crime et Châtiment, I, 2.

tristesse, le gémissement et l'air sombre. »<sup>124</sup> En effet, à certaines périodes, les larmes ne jaillissent point et le cœur est desséché. Dieu regarde à la volonté de faire pénitence. Le tempérament aussi est pour quelque chose dans cette dissonance : « La capacité de la nature est sans aucun doute pesée, en matière de larmes comme en toute autre chose, par notre bon et juste Juge. Car j'ai vu des petites gouttes s'épancher avec difficulté, à la manière du sang; et j'ai vu des sources s'épancher facilement. Aussi ceux qui pratiquent l'ascèse, je les ai jugés, quant à moi, plutôt par leurs labeurs que par leurs larmes; et je pense que Dieu également [juge ainsi]. »<sup>125</sup> De même, une femme d'ordinaire pleure de par sa nature plus facilement qu'un homme, un enfant qu'un adulte. Néanmoins, l'absence de correspondance exacte entre la contrition et son expression sensible qui est les larmes devient parfois un prétexte, pour les tièdes et les impénitents, de persévéérer dans leur tiédeur ou leur impénitence, alors que leur sécheresse provient justement de l'endurcissement du cœur. Cette mauvaise foi excitait vivement, à bon droit, la colère de St SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN.

Si, dans le Ps. 50, le ressort de la contrition, son point névralgique, est surtout dans la perte de l'intimité divine et dans la déchéance de l'état de grâce par la souillure du péché, dans le Ps. 37 c'est surtout l'avilissement du péché et la ruine qu'il opère tant dans l'âme que dans le corps qui sont proéminents. C'est pourquoi ce psaume convient davantage à ceux qui viennent de sortir d'une vie de péché, sous les coups de la flagellation divine, mais n'ont pas encore pris suffisamment conscience de la perte de l'intimité divine, parce qu'ils ne sont que dans les premiers pas de leur conversion : « Seigneur, ne me réprouve pas dans ta fureur, et ne me corrige pas dans ta colère. Car tes flèches se sont enfoncées en moi, et Tu as fixé ta main sur moi. Il n'y a point de guérison dans ma chair en présence de ta colère, ni de paix dans mes os en présence de mes péchés. Car mes transgressions se sont élevées au-dessus de ma tête, et comme un lourd fardeau se sont

---

124. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1088).

125. Id., 7 (P.G. LXXXVIII, 805).

appesanties sur moi. Mes plaies ont exhalé une odeur infecte et se sont gangrenées à cause de ma folie. Je suis humilié et courbé à l'excès, tout le jour je marchais assombri. Car mes reins se sont remplis d'illusions, et il n'y a pas de guérison dans ma chair. Je suis abîmé et humilié à l'excès, j'ai rugi à cause du gémissement de mon cœur. Seigneur, devant Toi est tout mon désir, et mon gémissement ne T'est point caché. Mon cœur s'est troublé, ma force m'a abandonné, et la lumière elle-même de mes yeux n'est plus avec moi...» Manifestement la contrition s'est déclenchée à l'occasion d'une correction divine, qui commençait ou menaçait de commencer. Les péchés commis semblent être principalement de luxure; «Mes reins se sont remplis d'illusions» : les reins sont le siège de la concupiscence sexuelle, et les illusions sont la transfiguration mensongère que le désir, toutes les fois qu'il s'exaspère, fait subir à son objet, pour être déçu toujours, dès qu'il le possède. D'ailleurs la colère divine n'a pas besoin de se manifester autrement que par la punition quasi automatique que tout péché entraîne, et d'une manière particulière celui de luxure. Mais le Psalmiste est loin des sentiments de qui n'éprouve qu'une mauvaise peur, c'est-à-dire ne redoute que les châtiments temporels qu'entraîne son péché, sentiments insuffisants pour le salut. Au contraire, il a conscience du caractère nauséieux, spirituellement parlant, de son péché, qu'il hait. Or, haïr le péché, c'est aimer Dieu. Ses paroles le démontrent explicitement, et non plus seulement d'une manière implicite, dans la suite : «Car en Toi, Seigneur, j'ai espéré ... Car j'annoncerai mon iniquité, et je me tourmenterai pour mon péché...»

2. Une deuxième idée du Ps. 50, c'est que la contrition est régénératrice et sanctifiante, nous transformant et nous lavant intérieurement, ce n'est pas un simple vernis recouvrant des sépulcres pleins d'ossements et de vers immondes. C'est ce qui ressort trop clairement de versets tels que : «Lave-moi .... et purifie-moi ... Et je deviendrai plus blanc que neige ... Crée en moi, ô Dieu, un cœur pur, et renouvelle ...» La même idée est fortement soulignée par d'autres prophètes : «Si vos péchés

étaient comme la pourpre, Je les blanchirais comme la neige, et s'ils étaient comme le rouge écarlate, Je les blanchirais comme la laine. »<sup>126</sup> « Et Je vous donnerai un cœur nouveau et mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau, et J'enlèverai de votre chair votre cœur de pierre et vous donnerai un cœur de chair. »<sup>127</sup>

Par conséquent, une vraie contrition implique toujours l'arrêt du péché, au moins mortel (c'est-à-dire le péché où il y a à la fois matière grave, pleine connaissance et pleine volonté; si une de ces conditions vient à manquer, à plus forte raison s'il en manque plusieurs, le péché n'est que vénial, c'est-à-dire n'entraîne pas de mort spirituelle) : « Quiconque est né de Dieu ne fait pas de péché, car Sa semence demeure en lui; et il ne peut pécher, car il est né de Dieu. »<sup>128</sup> Contrition et péché sont incompatibles au même moment : lorsqu'il y a contrition, le péché est absent, et lorsque le péché a lieu, la contrition s'évanouit. Mais il peut très bien arriver, surtout quand quelqu'un est peu affermi encore dans la vie spirituelle et sa volonté peu stabilisée dans le bien, qu'on rechute peu après avoir eu une véritable contrition. Mais si les défaillances se succèdent, si après une contrition apparemment réelle on revient régulièrement à ses propres vomissements, il est à parier de deux choses l'une :

a) Ou bien qu'il n'y a pas de contrition véritable, le pénitent étant en réalité toujours sous l'emprise d'une habitude vicieuse, tout comme on ne peut pas dire d'un homme qui fait des rechutes constantes de bronchite qu'il en est guéri : il a plutôt une bronchite chronique ! Ce cas, très rare chez les premiers chrétiens (qui prenaient la pénitence très au sérieux) est malheureusement très fréquent chez l'homme moderne :

« Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches,  
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,  
Et nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux,

126. Is. 1<sup>18</sup>.

127. Ezéch. 36<sup>26</sup>.

128. I Jn. 3<sup>9</sup>

Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches. »<sup>129</sup>

b) Ou bien que l'habitude du vice était, avant la conversion, tellement invétérée que, même après une contrition réelle, il y a plusieurs rechutes où le caractère machinal, somnambulique pour ainsi dire, l'emporte, par la force de gravité de l'habitude : même après qu'un train qui allait à toute vitesse ait freiné, il lui faut un certain temps pour s'arrêter, d'autant plus long que sa vitesse était plus grande. C'est notamment le cas de JEAN VALJEAN, après l'influence si bienfaisante du pardon de l'évêque qui l'a presque retourné, revenant machinalement à ses vomissements en volant la pièce de quarante sous au petit Savoyard : « Dans cette situation d'esprit, il avait rencontré PETIT-GERVAIS et lui avait volé ses quarante sous. Pourquoi ? Il n'eût assurément pu l'expliquer ; était-ce un dernier effet et comme un suprême effort des mauvaises pensées qu'il avait apportées du bagne, un reste d'impulsion, un résultat de ce qu'on appelle en statique *la force acquise*?<sup>130</sup> C'était cela, et c'était aussi peut-être moins encore que cela. Disons-le simplement, ce n'était pas lui qui avait volé, ce n'était pas l'homme, c'était la bête qui, par habitude et par instinct, avait stupidement posé le pied sur cet argent, pendant que l'intelligence se débattait au milieu de tant d'obsessions inouïes et nouvelles. Quand l'intelligence se réveilla et vit cette action de la brute, Jean VALJEAN recula avec angoisse et poussa un cri d'épouvante.

C'est que, phénomène étrange et qui n'était possible que dans la situation où il était, en volant cet argent à cet enfant, il avait fait une chose dont il n'était déjà plus capable.

Quoi qu'il en soit, cette dernière mauvaise action eut sur lui un effet décisif ; elle traversa brusquement ce chaos qu'il avait dans l'intelligence et le dissipa, mit d'un côté les épaisseurs obscures et de l'autre la lumière, et agit sur son âme, dans l'état où elle se trouvait, comme de certains réactifs chimiques agissent sur un mélange trouble en précipitant un élément et en clarifiant

129. BAUDELAIRE, Fleurs du Mal : Au lecteur

130. Souligné par V. HUGO.

l'autre. »<sup>131</sup>

Quel discernement ne faut-il pas pour distinguer ce cas, où la détermination de s'abstenir du mal, bien que confuse encore et pas tout à fait consciente, existe, du premier cas où la volonté ne s'était pas vraiment détachée du mal! Discernement qu'un canon byzantin du 7<sup>e</sup> siècle exige du confesseur : « Il faut que ceux qui ont reçu de Dieu le pouvoir de délier et de lier examinent la nature du péché et les dispositions du pécheur à la conversion, et ainsi à chaque maladie donner un traitement correspondant, pour ne pas faire fausse route au sujet du salut du malade en usant de démesure dans l'un et l'autre domaines. En effet, la maladie du péché n'est pas simple mais complexe et multiple, poussant de nombreux rejetons de maux par lesquels le mal se diffuse profondément et progresse jusqu'au point de résister à la puissance du guérisseur. Par conséquent, celui qui possède la science de la guérison spirituelle doit d'abord examiner les dispositions du pécheur, et, selon que celui-ci tend en réalité à la guérison ou au contraire appelle à ses dépens, par ses moeurs, la maladie, scruter comment il pourvoira entre-temps à sa conversion ; et si [le pécheur] ne résiste pas à l'expert et si la blessure de son âme ne croît pas par la présentation des remèdes appliqués, mesurer la miséricorde au mérite. Car tout le souci de Dieu et de celui à qui est confiée la direction pastorale, c'est de ramener la brebis égarée et de guérir parfaitement celle qui a été blessée par le serpent. Celui qui éprouve les fruits de la pénitence et conduit avec sagesse l'homme appelé à porter le splendide vêtement céleste, ne doit ni le pousser aux abîmes du désespoir, ni relâcher le mors pour la corruption de la vie et le mépris [de Dieu], mais se dresser, dans une seule et unique direction, contre la passion et lutter pour la cicatrisation de la plaie, soit par les remèdes plus austères et astringents, soit par ceux qui sont plus délicats et plus doux. »<sup>132</sup>

131. V. HUGO, *Les Misérables*, I, II, 13.

132. Concile « In Trullo », canon 102.

133. Comm. sur Is. 10 (P.G. XXX, 548).

134. Jq. 5<sup>16</sup>

Nous relevons dans ce riche exposé, en ce qui concerne le rôle du confesseur pour assurer une contrition sincère, les points suivants :

a) Le confesseur doit être quelqu'un qui a «reçu le pouvoir de délier et de lier», car c'est un ministère non seulement de parole, mais aussi de puissance, la puissance de séparer du Corps du Christ et d'y réintégrer. St BASILE dit que c'est aux prêtres «que sont confiés, de la part de ceux qui ont péché, les secrets, dont nul n'est témoin sauf Celui qui scrute le tréfonds de chacun.»<sup>133</sup>

Cela n'interdit évidemment pas qu'on se confesse, *de surcroît*, à qui que ce soit, mais seul le prêtre peut donner l'absolution. Il n'empêche qu'ouvrir son cœur à d'autres est d'une grande utilité : «Confessez vos péchés les uns aux autres.»<sup>134</sup> C'est par la confession de ses crimes à Sonia que RASKOLNIKOV commença sa propre résurrection.

b) Le confesseur doit «examiner la nature du péché.» Un médecin doit savoir si la maladie de son client est grave ou bénigne, et quelle maladie il a exactement. On ne guérit pas une maladie à l'aveuglette, mais en l'empoignant et en la cernant rigoureusement. Aussi bien le pénitent doit spécifier la maladie qu'il a : l'homosexualité ne se traite pas comme la fornication, ni la colère comme l'apathie. Bien plus, si le pénitent ne semble pas très expansif, le prêtre doit l'interroger prudemment. C'est seulement de cette manière que peuvent être tirés à la lumière les fameux péchés d'ignorance. Tel pénitent ne se confesse d'aucun péché contre la chasteté. On lui demande s'il a péché contre cette vertu, il répond : «Non». Puis, en précisant davantage les interrogations, on apprend qu'il est un farouche habitué des camps de nudistes, qu'il est allé voir «Emmanuelle» plusieurs fois (car «Emmanuelle», vous dira-t-il, «ce n'est pas de la pornographie, loin de là! c'est de l'érotisme, c'est même de l'art!»), et ainsi de suite!

133. Comm. sur Is. 10 (P.G. XXX, 548).

134. Jq. 5<sup>16</sup>

c) Il doit aussi «examiner les dispositions du pécheur». Rien de plus trompeur que «les bonnes intentions». Je suis persuadé plus que jamais que «l'enfer est pavé de bonnes intentions». Seul l'acte compte, seul il importe de savoir si les bons actes sont en progression et les mauvais en régression. Aussi bien il vaut beaucoup mieux avoir un confesseur habituel, qui est en même temps notre guide spirituel, que de vagabonder d'un confesseur inconnu à un autre, pratique fréquente chez les vaniteux qui ne veulent être connus qu'en bien. Que dire de ceux qui usent leurs semelles à la recherche de confesseurs mi-sourds ou mi-aveugles?

d) Enfin, il faut qu'à chaque maladie il prescrive un remède correspondant : à celui qui manque d'hospitalité et d'accueil on ne prescrit pas l'isolement, et à un avare pas le jeûne : le père GRANDET aurait une raison supplémentaire d'affamer sa famille ! De plus, les maladies graves et chroniques exigent des remèdes assez forts pour les déloger de l'organisme : «Dans la mesure où une blessure est encore récente et chaude, elle a tendance à guérir facilement. Celles qui sont chroniques, en effet, vu qu'elles ont été négligées, laissées à l'abandon, sont difficilement guérissables, exigeant, pour leur guérison, beaucoup de peine, le fer, le médicament desséchant, et le feu terrestre.<sup>135</sup> Il faut avant tout une rupture radicale avec l'occasion de péché. L'expérience a-t-elle montré que le riche métal de la volonté d'un tel, dès qu'il rencontre une telle, est tout vaporisé par ce savant chimiste qu'est Satan Trismégiste ? il n'y a qu'une seule solution : ne plus la rencontrer. «Les remèdes plus austères et astringents» dont parle le canon peuvent également être, en cas d'impénitence, le refus d'absolution. Que Dieu nous préserve de l'impénitence, dont St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN diagnostique quatre espèces : «On bien, comme des esclaves, nous avons dissimulé le péché, l'enveloppant dans les profondeurs de l'âme, comme une maladie maligne n'ayant que l'apparence de la santé, comme si, en échappant aux hommes,

---

135. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 5 (P.G. LXXXVIII, 777).

nous eussions échappé au grand œil de Dieu et du Jugement ; ou bien nous cherchons des prétextes à nos péchés, imaginant des paroles qui plaident pour nos passions ; ou bien, à la manière d'un aspic sourd se bouchant les oreilles, nous bouchons l'ouïe, en nous efforçant de ne pas entendre la voix de ceux qui usent d'incantations et de ne pas nous faire administrer les remèdes de la sagesse, par lesquels la maladie de l'âme est soignée ; ou bien enfin, les plus téméraires d'entre nous et les plus gaillards, nous perdons publiquement toute retenue à l'égard du péché et de ceux qui y portent remède, et avançons tête nue, comme on dit, vers toutes les transgressions (ô démence ! à moins qu'il n'y ait un autre nom plus propre à une maladie pareille), et ceux que nous aurions dû aimer comme étant des bienfaiteurs, ceux-là nous les repoussons loin de nous comme s'ils étaient des ennemis, et haïssons ceux qui nous accusent aux portiques et prenons en dégoût la sainte parole ; et, dans la mesure où nous nous faisons du mal, nous croyons faire la guerre à ceux qui ont pour nous de la bienveillance, de la même manière que ceux qui s'attaquent à leur propre chair, croyant consumer celle du prochain.»<sup>136</sup> «Ceux qui nous accusent aux portiques» fait allusion à la coutume de repousser des portes de l'église les pécheurs publics et les hérétiques ... «Ceux qui s'attaquent à leur propre chair, croyant consumer celle du prochain,» vise manifestement les envieux.

3. Le troisième élément de la contrition, observé dans le Ps. 50, est la joie : «Fais-moi entendre allégresse et joie : [mes] os humiliés jubileront ... Rends-moi l'allégresse de ton salut ... Ma langue se réjouira en ta justice.» Cette joie est basée sur l'espérance qu'on a d'être pardonné et de rentrer en possession de l'Esprit saint : «Ne me rejette pas de devant ta face, et ton Esprit saint ne me l'enlève pas.» [Par contre, dans les versets : «Renouvelle dans mes entrailles un esprit droit ... Fortifie-moi par l'esprit dirigeant», les expressions : «esprit droit» et «esprit dirigeant» ne signifient point l'Esprit saint, mais l'esprit du

---

136. Disc. apolog. (P.G. XXXV, 429).

prophète purifié par l'Esprit saint : il demande un esprit «droit» qu'il a perdu par la perversité et le mensonge propre à tout péché, jugeant, au moins pendant l'acte, bons les pires égarements; et un esprit «dirigeant», perdu également par l'anarchie propre à tout péché, qui consiste à donner l'emprise à la partie irrationnelle de l'âme sur la raison, et à tâtonner dans les ténèbres].

En effet, par le péché Dieu se retire de nous : «Car les pensées tortueuses éloignent de Dieu ... La sagesse n'entre point dans une âme fourbe, ni habite dans un corps accablé de péché. Car le saint Esprit de correction fuit la perfidie et s'écarte des pensées sottes, et Il est banni par la présence de l'iniquité.»<sup>137</sup> Cette déréliction, cet exil de Dieu est ce qu'il y a de plus terrible dans le péché. Et si le Christ a porté les conséquences de nos péchés, et le péché est le seul mal qui soit, alors cette déréliction est ce que le Christ a souffert de plus terrible : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné?»<sup>138</sup> «Car ce n'est pas Lui qui a été abandonné, soit par le Père, soit par sa propre divinité (à ce qu'il semble à certains), comme si elle eût redouté la Passion et à cause de cela se fût repliée de Celui qui souffre. Qui L'a constraint, en effet, au commencement, à naître sur terre, ou à monter sur la croix? Ainsi que je l'ai dit, Il représente notre nature en Lui-même. Car c'est nous qui antérieurement avons été abandonnés et délaissés, et puis maintenant nous sommes réconciliés et sauvés par les passions de l'Impassible.»<sup>139</sup> Cette sensation d'abandon s'est faite — mystère effrayant! — non par la séparation de sa divinité, mais par sa rétractation à l'arrière-plan.

Déréliction de Dieu, amertume du péché, son énormité, tout tend à plonger celui qui en a la sensation aiguë dans le désespoir. Il suffit qu'il y ait disproportion entre cette sensation et celle de la miséricorde divine, pour favoriser la première au détriment de la seconde.

137. Sag. I<sup>3-5</sup>

138. Mt. 27<sup>46</sup>

139. St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, 4<sup>e</sup> Disc. Théol. (P.G. XXXVI, 109).

Mais il y a une autre espèce de désespoir dû à la sensation du péché, et qui provient non plus d'un manque d'espérance en la miséricorde divine, mais plutôt de l'orgueil : « Il y a un désespoir » déclare St JEAN CLIMAQUE, « qui provient de la multitude des péchés et du fardeau de la conscience et d'une tristesse insoutenable due au fait que l'âme est engloutie par le grand nombre de plaies ; et par leur poids elle est précipitée dans l'abîme du désespoir. Et il y a un désespoir qui nous vient de l'orgueil et de l'enflure, lorsque nous nous croyons indignes de la chute qui nous est arrivée. »<sup>140</sup> Cela ne contredit pas ce que nous avons affirmé au chapitre II, à savoir que le désespoir en général exclut l'orgueil. C'est aussi l'avis du même saint : « De même que le mariage s'oppose à la mort, ainsi l'orgueil et le désespoir ne s'accordent pas ; cependant, à cause du déséquilibre des démons, il arrive que les deux soient vus ensemble. »<sup>141</sup>

Dans le cas donc du désespoir exceptionnellement dû à l'orgueil, le remède est l'humilité, ni plus ni moins.

Mais dans l'autre cas, il faut bien se pénétrer de cette vérité fondamentale que, quelque grand que soit notre péché (puisque tout péché mortel est un outrage à la majesté divine, qui est infinie, il tire sa gravité de l'infinité de Celui contre qui il est commis, gravité strictement inimaginable), la miséricorde divine est encore infiniment plus infinie, si l'on peut ainsi s'exprimer : « Le Seigneur est compatissant et miséricordieux, longanime et plein de miséricorde ; Il ne restera pas en colère jusqu'à la fin, et n'éprouve pas de ressentiment éternellement, Il n'a pas agi à notre égard selon nos péchés et ne nous a pas traités selon nos transgressions. Car autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant le Seigneur a fait prévaloir sa miséricorde sur ceux qui Le craignent ; autant l'orient est éloigné de l'occident, autant Il a éloigné de nous nos transgressions. »<sup>142</sup> « Car si Tu

140. Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1032).

141. Id. (P.G. LXXXVIII, 1065).

142. PS. 102<sup>n°12</sup>

épies les transgressions, Seigneur, Seigneur, qui tiendra ?»<sup>143</sup>

Le plus effarant, c'est que tous les êtres humains, dès qu'ils observent comment une mère guette le premier sourire de son enfant, comment elle en est ravie au troisième ciel, pour ne pas dire comment elle donnerait sa vie pour lui avec délices, sont absolument convaincus de la réalité et de la perfection de cet amour, mais très peu songent que le Créateur de cet amour doit Lui-même être infiniment (j'emploie ce mot au sens littéral) plus aimant ! Ils se Le représentent au contraire, en général, comme un tigre assoiffé de notre sang, ou un tyran cruel, qui a juré notre perte. Aussi devraient-ils, pour corriger le déséquilibre blasphématoire de leur pensée, ressasser les paroles de l'Ecriture et remonter au Créateur à travers la beauté de la création : «Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité.»<sup>144</sup> «Quel homme parmi vous, possédant cent brebis et en ayant perdu une, *ne quitte pas les quatre-vingt-dix-neuf* dans le désert et ne va pas après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ? Et, l'ayant retrouvée, il la porte sur ses épaules avec joie et, rentré chez lui, convoque ses amis et ses voisins, leur disant : 'Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis perdue.' Je vous le dis, il y aura au ciel la même joie pour un seul pécheur repentant, [plus] que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repenter !»<sup>145</sup> «Sion a dit : 'Le Seigneur m'a délaissée' et 'le Seigneur m'a oubliée.' 'La femme oublierait-elle son nourrisson, jusqu'à ne pas avoir pitié du fils de ses entrailles ? Mais même si la femme l'oubliait, Moi Je ne t'oublierais pas !', dit le Seigneur.»<sup>146</sup>

Quelque grands que soient nos péchés et quelque court que soit le temps qui nous reste à vivre, nous ne serons jamais dans une position plus critique que celle du larron qui a passé toute sa vie dans le brigandage et qui avait à peine quelques instants pour se repentir : et pourtant, il est entré au paradis avec le Christ !

143. PS. 129<sup>3</sup>

144. I Tim. 2<sup>4</sup>

145. Luc. 15<sup>4-7</sup>

146. Is. 49<sup>14-15</sup>

« As-tu péché? Entre dans l'église et efface ton péché. Autant de fois tu seras tombé dans l'agora, autant tu te relèveras : ainsi, autant de fois que tu auras péché, repens-toi de ton péché; ne désespère pas de toi-même. Si tu pèches une deuxième fois, repens-toi une deuxième fois; ne déchois pas complètement, par négligence, de l'espérance des biens proposés. Que si tu es dans l'extrême vieillesse et que tu pèches, entre, repens-toi. »<sup>147</sup> Il dit aussi : « Car le repentir, redoutable et effrayant pour le pécheur, est le remède des chutes, la consomption des transgressions, la dépense des larmes, l'assurance à l'égard de Dieu, l'arme contre le diable, le glaive tranchant sa tête, l'espérance du salut, la destruction du désespoir; c'est lui qui ouvre le ciel, lui qui introduit au paradis, lui qui triomphe du diable ..., de même que trop de confiance fait trébucher. Es-tu pécheur? Ne désespère pas; je ne cesse d'appliquer continuellement ces remèdes, car je sais quelle arme contre le diable est de ne pas désespérer. Si tu as des péchés, ne désespère point; je ne cesse d'appliquer ces [remèdes] continuellement; si tu pèches chaque jour, repens-toi chaque jour ... — 'J'ai passé toute ma vie dans les péchés, et si je m'en repens serai-je sauvé?' — Tout à fait. — 'D'où peut-on conclure cela?' — De l'amour que le Maître a pour les hommes. Est-ce que par hasard j'ai confiance en ton repentir? Est-ce que par hasard ton repentir a la puissance de nettoyer de tels maux? S'il n'y avait que le repentir, tu éprouverais à juste titre de la crainte; mais puisqu'au repentir est associé l'amour de Dieu pour les hommes, aie confiance : car il n'y a pas de mesure à l'amour de Dieu pour les hommes, et Sa bonté ne peut être exprimée par le discours. Ta méchanceté, en effet, est mesurable, mais le remède n'a pas de mesure; ta méchanceté, quelle qu'elle soit, est une méchanceté humaine, mais l'amour de Dieu pour les hommes est ineffable; et sois confiant, car il triomphe de ta méchanceté. Imagine une étincelle tombant dans l'océan : est-ce qu'elle peut y rester ou paraître? »<sup>148</sup>

147. CHRYSOSTOME, Hom. 3 sur la Pénitence (P.G. 1L, 297).

148. Id., Hom. 8 sur la Pénitence (P.G. 1L, 337).

Que veut dire alors cette parole fameuse : «C'est pourquoi Je vous dis, tout péché et blasphème sera remis aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas remis. Et quiconque aura dit une parole contre le Fils de l'homme, cela lui sera remis ; mais celui qui aura parlé contre l'Esprit saint, cela ne lui sera pas remis ni en ce siècle ni dans le siècle à venir»<sup>149</sup>? Ces paroles ayant été dites à l'occasion de l'attribution, par les pharisiens, à Béelzéboul, des expulsions de démons accomplies par le Christ, le «blasphème contre l'Esprit saint» est manifestement l'incrédulité de mauvaise foi, le refus délibéré de la lumière divine. Car peut-il y avoir pire méchanceté et perversité que d'attribuer l'expulsion des démons au prince des démons, pour ne pas avoir à croire au Christ? Cela étant donné, voici l'explication pénétrante et simple que donne St CHRYSOSTOME des paroles citées, qui semblent — *mais ce n'est qu'une apparence* — affirmer que certain péché est irrémissible : «En effet, même le blasphème contre le Saint-Esprit a été remis à ceux qui s'en sont repentis : beaucoup, certes, de ceux qui disaient ces choses-là ont cru ultérieurement, et tout leur a été remis. Qu'est-ce donc ce qu'il dit? Que ce péché, plus que les autres, est inexcusable. Pour quelle raison? Parce qu'ils ignoraient qui Lui [le Christ] était, mais de l'Esprit ils avaient eu une expérience suffisante. Et, en effet, les prophètes ont proféré par Lui ce qu'ils ont proféré, et tous ceux de l'Ancien Testament avaient la plus haute idée de Lui. Voici donc ce qu'il dit : 'Soit! [concédons] que vous avez trébuché à mon sujet à cause de la chair qui M'enveloppe : mais pourriez-vous dire au sujet de l'Esprit que vous l'ignoriez? C'est pourquoi votre blasphème sera impardonnable, et vous en rendrez compte et en cette vie et en l'autre ... Tout ce que donc vous avez blasphémé contre Moi avant la croix, Je le pardonne, de même que la crucifixion elle-même que vous avez osé faire; et vous ne serez pas condamnés à cause de la seule infidélité.' (Car ceux qui ont cru avant la croix n'avaient pas non plus une foi parfaite. Et souvent Il enjoint de ne Le faire

---

149. Mt. 12<sup>31-32</sup>

connaître à personne avant la Passion;<sup>150</sup> et sur la croix Il parlait de rémission de ce péché). ‘Mais ce que vous avez dit sur l’Esprit n’obtiendra pas de pardon ... Car si vous dites que vous M’ignorez, vous ne L’ignorez pas Lui sans doute, et [vous n’ignorez pas] qu’expulser les démons et opérer des guérisons est l’ouvrage du Saint-Esprit’.»<sup>151</sup> En somme, ce n’est point la toute-puissante efficacité du repentir (quel que soit le péché) que le Christ met en cause, mais c’est la difficulté exceptionnelle du repentir, quand le péché est le blasphème contre l’Esprit, qu’Il a voulu souligner, menaçant les pharisiens d’impénitence finale et de damnation.

Si la pensée exprimée par CAÏN : «Mon péché est trop grand pour être remis»<sup>152</sup>, est l’âme même du désespoir, cependant celui-ci ne procède pas toujours à partir d’un raisonnement si clair. L’impiété en est flagrante, et le démon, étant malin, emploie souvent des moyens plus subtils : par exemple le scrupule. Je veux dire par là, non la délicatesse extrême de la conscience, qui est plutôt une grande et belle qualité, mais ce doute quasi pathologique qui nous ronge continuellement à propos de la moralité de nos actes : «N’ai-je pas délibérément caché tel ou tel péché en confession, alors que je me dis que je l’ai simplement oublié? Ai-je bien précisé que le péché commis l’était avec une femme mariée, non une femme libre? Ai-je vraiment la contrition et ne suis-je plutôt un hypocrite? Ne devrais-je pas répéter telle et telle confessions, parce que je n’avais pas alors, peut-être, la contrition? Suis-je vraiment affligé de mes péchés, ou bien y a-t-il derrière ma soi-disant affliction des penchants inavouables pour le péché?» Et ainsi de suite. Remarquez bien que toutes ces interrogations que se fait une conscience sont excellentes; ce qui n'est pas excellent, c'est l'angoisse obsédante qui les accompagne, c'est l'affreuse tristesse et la torture interminable. Tout état dont sont absentes la joie spirituelle et la sérénité imperturbable de celui à qui tous les péchés ont été remis

---

150. Prévoyant leur incrédulité et voulant leur éviter ce péché.

151. Hom. 41 sur Mt. (P.G., LVII, 449).

152. Gen. 4<sup>13</sup>

est très suspect, disons-le, franchement mauvais. Pourquoi?

Nous allons essayer de le démontrer à partir d'une comparaison avec la névrose compulsive. Celle-ci consiste, comme on sait, à vérifier sans cesse ce qu'on vient de faire, sans jamais pouvoir atteindre la certitude : quelqu'un ferme bien à clef la porte de sa maison, va dans la rue poursuivi d'un vague malaise ; puis l'idée, de plus en plus précise et lancinante, lui vient que peut-être il n'a pas fermé la porte ; cependant, dans le fond de son âme il sait qu'il l'a bien fermée, mais cette connaissance reste abstraite et ne l'empêche nullement d'éprouver de l'angoisse ; il rentre précipitamment, vérifie s'il a bien fermé la porte, concentre toute son attention, tout ce cerveau que Dieu a créé pour commander à l'univers, sur la clef et le geste de sa main, rouvre et ferme de nouveau, vérifie sa vérification, puis redescend dans la rue. Chez certains, ce manège se répète plusieurs fois avant qu'ils ne se résolvent à partir pour de bon.

Or, voici comment BERGSON explique cette obsession : «Rappelons-nous le douteur qui ferme une fenêtre, puis retourne vérifier la fermeture, puis vérifie sa vérification, et ainsi de suite. Si nous lui demandons ses motifs, il nous répondra qu'il a pu chaque fois rouvrir la fenêtre en tâchant de la mieux fermer. Et s'il est philosophe, il transposera intellectuellement l'hésitation de sa conduite en cet énoncé de problème : «Comment être sûr, définitivement sûr, qu'on a fait ce que l'on voulait faire?» Mais la vérité est que sa puissance d'agir est lésée, et que là est le mal dont il souffre : *il n'avait qu'une demi-volonté d'accomplir l'acte, et c'est pourquoi l'acte accompli ne lui laisse qu'une demi-certitude.* Maintenant, le problème que cet homme se pose, le résolvons-nous? Evidemment non, mais nous ne le posons pas : là est notre supériorité. A première vue, je pourrais croire qu'il y a plus en lui qu'en moi, puisque l'un et l'autre nous fermons la fenêtre et qu'il soulève en outre, lui, une question philosophique, tandis que je n'en soulève pas. Mais la question qui se surajoute chez lui à la besogne faite ne représente en réalité que du négatif; ce n'est pas du plus, mais du moins; c'est un déficit du vouloir.»<sup>153</sup>

---

153. La Pensée et le Mouvant : Introduction, 66-67.

Transposons cela au domaine moral : le scrupule morbide est l'indice que l'acte qui en est l'objet a été fait avec une demi-volonté. Le remède donc est de dilater notre volonté, d'agir avec joie, de toute notre âme : « A mesure que nous dilatons notre âme volonté, que nous tendons à y réabsorber notre pensée et que nous sympathisons davantage avec l'effort qui engendre les choses, ces problèmes formidables reculent, diminuent, disparaissent. Car nous sentons qu'une volonté ou une pensée divinement créatrice est trop pleine d'elle-même, dans son immensité de réalité, pour que l'idée d'un manque d'ordre ou d'un manque d'être puisse seulement l'effleurer. »<sup>154</sup> La belle parole de St PAUL sur l'aumône : « Que chacun [donne] selon ce qu'il s'est proposé dans son cœur, non par tristesse ni par nécessité; car Dieu aime celui qui donne avec gaité»<sup>155</sup>, a en fait une application beaucoup plus vaste : rien moins que la vie spirituelle dans sa totalité.

Une autre voie subtile affectionnée par le démon pour jeter dans le désespoir prend son départ dans les péchés inconscients. L'attitude saine, c'est de vider d'abord les péchés conscients, et à mesure que nous ferons cela Dieu nous fera prendre conscience des péchés inconscients. Car ceux-ci ne sont devenus inconscients qu'à cause d'une certaine malhonnêteté, un manque de droiture envers nous-mêmes : au lieu de reconnaître nos fautes, nous les avons refoulées, ensevelies dans un oubli profond. Elles ne peuvent être désintégrées que par un fonctionnement droit du noyau lumineux de conscience qui existe, plus ou moins grand, en chacun de nous.

Parallèlement à cette droiture avec soi-même, il faut plus que jamais, si l'obsession scrupuleuse reste, prier Dieu ainsi : « Mon Dieu, si je suis un hypocrite, si je me moque de Vous, Vous le savez mieux que moi, Je m'en remets à Vous, guérissez-moi. » Le Ps. 138 peut rendre de grands services dans ce cas : « Seigneur, Tu m'as scruté et Tu m'as connu ... Tu as

---

154. Id., 66.

155. II. Cor. 9<sup>7</sup>

pénétré de loin mes pensées ... Tu as prévu toutes mes voies. Car la parole n'est pas encore sur ma langue que déjà, Seigneur, Tu as tout su, les choses récentes et les choses anciennes. Tu m'as façonné et Tu as posé ta main sur moi. Tu me connais merveilleusement ... Car Tu es le maître de mes reins, Tu m'as saisi dès le sein de ma mère ... Scrute-moi, ô Dieu, et connais mon cœur, examine-moi et connais mes allées et venues, et vois s'il y a en moi une voie d'iniquité, et guide-moi dans la voie éternelle». Il n'est pas jusqu'à cette inquiétude de savoir s'il est sincère qui ne doive rassurer le scrupuleux, car l'hypocrite n'a pas de ces angoisses. De plus, ces inquiétudes sont le lot que tous les saints ont payé pour s'approcher de Dieu. Bien que l'espérance nous donne une certitude quant à notre état, celle-ci n'est point d'ordre métaphysique ou mathématique; elle peut donc de temps en temps céder la place à l'obscurité. Il faut se courber sous la main de Dieu en toute patience, à ces moments-là. S'impatienter, comme l'a fait le jeune LUTHER, c'est refuser la croix, c'est vouloir substituer une baguette magique à la germination lente et pénible de la vie spirituelle, dans les oscillations continues entre la lumière et les ténèbres, c'est ne recueillir que la tristesse au lieu de la joie.

Même quand la tristesse n'engendre pas le scrupule, il faut veiller à ce qu'elle ne sorte pas de la mesure, c'est-à-dire non pas à ce qu'elle soit médiocre, mais à ce qu'elle soit toujours la voie qui mène à la joie; sinon, elle peut nous dessécher : «De même que l'abondance des copeaux souvent étouffe la flamme et l'éteint en engendrant beaucoup de fumée, ainsi souvent la tristesse démesurée rend l'âme fumeuse et ténébreuse et dessèche la pluie des larmes.»<sup>156</sup> Et pareilles âmes, il faut savoir les manier : «Le guide ne doit pas dire à tous ceux qui viennent que la voie est étroite et resserrée, ni à tous que le joug est doux et le fardeau léger. Il faut plutôt observer, et faire que les remèdes correspondent exactement [à chacun] : à ceux qui sont accablés par des péchés insoutenables et tôt enclins au désespoir, c'est le

---

156. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1085).

second remède qui convient; mais à ceux qui sont enclins à la superbe et à la présomption, c'est le premier. »<sup>157</sup> Evidemment, cela n'a absolument rien à voir avec le silence lâche des «curés de choc» (dont Dieu nous préserve!) sur l'enfer (dans les rares cas où ils ne le nient pas carrément) : les «curés de choc» soit nient une doctrine qui est de foi, soit la passent systématiquement sous silence (ce qui est un péché par omission), alors que, dans les paroisses actuelles, l'endurcissement dans le péché est en général tel que rien n'est aussi urgent et salutaire que le rappel de l'existence de l'enfer; mais le guide de St JEAN CLIMAQUE croit très fortement à l'existence de l'enfer et en parle, seulement il sait avec quelles personnes il convient d'insister et avec lesquelles il convient de glisser légèrement dessus.

Un autre grand principe de la vie spirituelle doit toujours inspirer le guide : c'est que, quoique la tension vers la perfection soit obligatoire pour tout le monde, elle ne signifie nullement qu'on doit atteindre la perfection d'un seul bond, erreur fréquente chez les néophytes zélés, et qui méconnaît l'importance du temps psychologique. Un convalescent récupère sa santé, non en mangeant d'un seul coup un agneau rôti et en faisant des exercices comme ACHILLE, mais en mangeant selon sa mesure des choses de plus en plus substantielles et en pratiquant prudemment des exercices physiques, dans une gradation ascendante : «Le commencement de l'acquisition du bien», déclare St BASILE, «est l'éloignement du mal; car il est dit : 'Détourne-toi du mal et fais le bien.'<sup>158</sup> C'est certainement avec sagesse et art qu'en nous dirigeant vers la vertu il a fait de l'éloignement du vice le commencement du bien. Car s'il t'avait dirigé d'emblée vers les choses parfaites, tu aurais reculé devant l'entreprise; mais maintenant il t'accoutume aux choses plus faciles, afin que tu oses le reste. Je dirais, moi, que l'ascèse de la piété ressemble en effet à une échelle, celle-là que vit jadis le bienheureux JACOB, laquelle en partie était terrestre et humble, et en partie s'étendait

157. Id., Au Pasteur, 7 (P.G. LXXXVIII, 1181).

158. Ps. 36<sup>27</sup>

de là au-dessus du ciel même. Par conséquent, ceux qui entrent dans la vie vertueuse doivent poser leurs pas sur les premiers degrés, de là parvenir par ordre aux suivants, jusqu'à ce qu'ils soient montés, en progressant peu à peu, au sommet accessible à la nature humaine. De même donc que commencer de monter sur l'échelle, c'est quitter le sol, ainsi, dans la vie selon Dieu, commencer d'y progresser, c'est s'éloigner du mal. Toute abstention d'un acte mauvais est certainement plus facile que l'accomplissement d'un acte bon, quel qu'il soit : ainsi, 'tu ne tueras pas, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne voleras pas', chacune de ces choses exige l'inaction et l'immobilité; mais 'tu aimeras ton prochain comme toi-même', 'vends ce que tu as et donne-le aux pauvres', et 'si quelqu'un te requiert pour un mille, fais-en deux avec lui', sont des actes convenant aux athlètes et exigeant une âme déjà forte pour les accomplir.»<sup>159</sup> C'est la même pensée et la même allusion biblique qui ont présidé au choix du titre du livre de St JEAN CLIMAQUE : «L'Echelle»(ne se serait-il pas inspiré de ce passage de St BASILE?). Bref, il ne faut pas mettre la charrue devant les bœufs!

Concluons ce chapitre par cette page sublime de St CHRYSOSTOME, à propos des larmes<sup>160</sup> de St PAUL : «Si quelqu'un nous montrait PAUL en larmes et gémissant, ne serait-ce pas beaucoup mieux de le voir que des milliers de chœurs couronnés radieusement? Je ne parle pas de vous; mais si on prenait quelqu'un du théâtre et de la scène, un de ces impudiques, enflammé de la passion des corps et saisi de ce délire, qui [me] montrât une jeune vierge dans la fleur de l'âge, surpassant ses compagnes par ses autres membres, et le visage surpassant ces membres, ayant un œil tendre et doux, qui se pose doucement et tourne doucement, langoureux, conciliant, serein, souriant, revêtu de grande pudeur et grâce, couronné de cils, dans les parties supérieure et inférieure, d'un bleu sombre, ayant une pupille pour ainsi dire animée, un front splendide, une joue atteignant, de nouveau dans la partie inférieure, à une véritable

159. Hom. sur Ps. I (P.G. XXIX, 217, 220).

160. Act. 20<sup>31</sup>

rougeur, et sous-jacente comme du marbre très lisse; et qu'ensuite il me montrât PAUL en pleurs, j'aurais vite laissé celle-là de côté et bondi pour contempler celui-ci! Car des yeux de celui-ci resplendit une beauté spirituelle. Car l'autre beauté fait voltiger les âmes des jeunes gens, les enflamme et consume; mais celle-ci, au contraire, les tempère. Celui qui voit les yeux de PAUL embellit l'œil de [son] âme, abat [son] ventre, s'emplit de philosophie et d'une grande commisération, et peut amollir une âme dure comme le diamant. Par ces larmes l'Eglise est arrosée, par elles les âmes semées. Ces larmes peuvent éteindre même le feu sensible et corporel; ces larmes peuvent neutraliser les flèches empoisonnées du malin. Souvenons-nous donc de ces larmes, et nous prendrons en dérision toutes les choses de ce monde. Ces larmes, le Christ les a proclamées bienheureuses, lorsqu'il dit : 'Bienheureux ceux qui gémissent'<sup>161</sup>, et : 'Bienheureux ceux qui pleurent, car ils riront.'<sup>162</sup> Ces larmes, ISAÏE et JÉRÉMIE les ont versées, l'un disant : 'Laissez-moi, que je pleure amèrement'<sup>163</sup>, et l'autre : 'Qui donnera à ma tête de l'eau, et à mes yeux des sources de larmes?'<sup>164</sup>, comme si la nature ne suffisait pas. Rien n'est plus délicieux que ces larmes; elles sont plus délicieuses que tout rire.»<sup>165</sup>

---

161. Mt. 5<sup>4</sup>

162. Lc. 6<sup>43</sup>

163. Is. 22<sup>4</sup>

164. Jér. 8<sup>23</sup>

165. Hom. 12 sur Col. (P.G. LXII, 384).



## CHAPITRE V

### D — L'ENNUI ET LA PERSÉVÉRANCE

Très apparenté au vice de tristesse est celui d'ennui. La différence, c'est que, tandis que le premier nous assaille à la suite d'épreuves douloureuses, le second s'installe alors qu'il n'y a aucune épreuve! «Le plus haut degré de l'ennui, c'est de manquer de patience alors qu'on se trouve en état de parfaite détente.»<sup>1</sup> Le mot grec, ἀκήδεια (ou ἀκηδία), c'est-à-dire littéralement, «l'état de celui qui est exempt de souci», décrit étymologiquement d'une manière parfaite ce vice, qui consiste, en l'absence de tout souci, à se ronger soi-même gratuitement.

Le suicide suivant, dû à l'ennui, illustre cette différence fondamentale : «Tout dans ce suicide, extérieurement comme intérieurement, est énigme ... La suicidée est une jeune fille de vingt-trois ou vingt-quatre ans, pas davantage, fille d'un émigré russe bien connu, née à l'étranger, russe par le sang, mais qui par l'éducation avait presque cessé de l'être... Elle a trempé de l'ouate dans du chloroforme, s'en est couvert le visage, et s'est étendue sur son lit ... C'est ainsi qu'elle est morte. Avant de mourir elle avait écrit le billet<sup>2</sup> suivant : 'Je m'en vais entreprendre un long voyage. Si cela ne réussit pas, qu'on se rassemble pour fêter ma résurrection avec du Cliquot. Si cela

1. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 29 (P.G. LXXXVIII, 1149).

2. Le billet est en français dans le texte.

*réussit*<sup>3</sup>, je prie qu'on ne me laisse enterrer que tout à fait morte, puisqu'il est très désagréable de se réveiller dans un cercueil sous terre. *Ce n'est pas chic !*<sup>4</sup> Nous y reviendrons.

Distinguons d'abord, comme pour la tristesse, le vice d'ennui de cet autre ennui inhérent à notre nature déchue et qui, lui, ne tombe point sous un jugement moral. PASCAL l'a magnifiquement décrit : « Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir. »<sup>5</sup>

Cette condition nous est commune à tous, et comme tout ce qui est naturel, elle n'a rien de moralement répréhensible. Mais une fois qu'on se trouve dans cette condition, il va de soi qu'on cherchera à en sortir : ou bien on lui fait honnêtement et virilement face, pour l'empoigner et lui tordre le cou; ou bien — et c'est là que commence le vice d'ennui — on pratique la politique de l'autruche, c'est-à-dire qu'on se lance dans le «divertissement» (au sens pascalien du terme) pour n'y pas penser : « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort. »<sup>6</sup>

On peut, avec ST JEAN CLIMAQUE, caractériser le vice d'ennui ainsi : « La paralysie de l'âme et le relâchement de l'intelligence ». L'élément essentiel de torpeur qui entre dans la

3. Souligné par DOSTOÏEVSKI.

4. Souligné par DOSTOÏEVSKI. Nous avons conservé sa manière d'écrire le mot : «chic». — DOSTOÏEVSKI, Journal d'un écrivain, Oct. 1876.

5. Pensées, 131.

6. Id., 171.

7. Echelle, 13 (P.G. LXXXVIII, 860).

→ Pas d'infini, d'éternité → donc pas  
de recherche du mystère

81

composition de l'ennui nous explique pourquoi la théologie latine courante pose la paresse, au lieu de l'ennui, comme un des sept vices capitaux.

La cause profonde, métaphysique, de ce vice est l'athéisme, j'entends l'athéisme vécu, pratique, même s'il coexiste, comme il arrive souvent, avec une croyance purement notionnelle à Dieu. Je m'explique. Il est bien connu que quand on a exploré tous les coins et recoins d'un objet, quel qu'il soit, et que rien de nouveau ne s'y offre à nous, on n'est plus intéressé par cet objet, et on se replie sur soi-même avec une évidente déception. Or, pour un athée, par définition, seules les choses finies existent, et pour lui elles ne portent pas d'infini en elles, elles ne sont l'image d'aucun archétype divin qu'on puisse contempler à travers elles, il n'y a en elles, par conséquent, aucun mystère qui provoque la recherche de l'esprit : elles sont bientôt circonscrites, et ennuyent. Déçu, il tourne son regard vers d'autres choses, pensant y trouver son bonheur, sans réfléchir que ces autres choses, étant également finies, vont bientôt le décevoir, elles aussi. De là vient la fameuse inconstance humaine, dont ne s'étonnent que ceux qui n'ont aucune expérience des lamentables êtres humains : « Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents causent l'inconstance »<sup>8</sup>, a dit PASCAL. Chez certains êtres, la vie entière se passe dans l'oscillation entre la poursuite effrénée de quelque chose qui promet le bonheur absolu, et l'ennui découlant à chaque fois de la déception. Cet ennui, loin de leur apprendre à être plus lucides dans leur jugement et plus circonspects dans leurs impulsions et leurs appétits, ne les rend que plus forcenés dans leur folle adoration des choses créées.

D'autres, un peu plus lucides, se rendent définitivement compte de l'inanité des choses et de leur impuissance à combler le désir de l'infini qui inconsciemment les tenaille et, au lieu de diriger leurs désirs vers le seul Infini qui puisse les combler, mettent un terme à une existence qui leur paraît absurde. Tel

8. Pensées, 110.

semble bien être le cas de la suicidée dont DOSTOÏÉVSKI vient de nous raconter l'histoire : « Il y a, à mon avis, dans cet abominable, ce grossier ‘chic’, un son de défi, peut-être d’indignation, de colère ... mais contre quoi? Des natures simplement grossières se suppriment par suicide pour des raisons purement matérielles, palpables, extérieures ; mais le ton de ce billet montre qu’elle ne pouvait pas avoir de motif de cette sorte. Contre quoi donc pouvait être sa révolte? ... Contre la bêtise du réel, contre le vide de la vie? On reconnaît bien là ces censeurs et négateurs de la vie, révoltés de la ‘sottise’ de l’apparition de l’homme sur la terre, de ce qu’elle a d’absurde accidentel, de la tyrannie d’une causalité inerte à laquelle il est impossible de se résigner. On sent là une âme qui s’est insurgée précisément contre le caractère ‘rectiligne’ des phénomènes, qui n’a pu supporter cette vision rectiligne qu’on lui a inculquée dès l’enfance dans la maison de son père. Et le plus absurde est qu’elle est certainement morte sans souffrir d’aucun doute précis. De doute conscient, de ce qu’on appelle des ‘problèmes’, il n’y en avait très probablement pas dans son âme : tout ce qu’on lui avait appris depuis l’enfance, elle y croyait franchement, sur parole, c’est le plus probable. Elle est donc morte, simplement, ‘de froide ténèbre et d’ennui’, d’une souffrance en quelque sorte animale et instinctive, elle suffoquait de vivre, un peu comme si l’air lui manquait. Son âme abhorrait instinctivement le rectiligne, et instinctivement réclamait quelque chose de plus complexe ... »<sup>9</sup>

Venons-en à la manière dont l’ennui s’installe. Mais en disant : « s’installe », j’ai peut-être déjà donné la réponse. En effet, si la convoitise charnelle fascine, la colère monte ou explose, l’ennui, lui, est beaucoup moins spectaculaire ; il s’installe imperceptiblement, il envahit sourdement : « Toutes les passions ne combattent pas en attaquant. En effet, il y a en a qui ne font que signaler leur oppression à l’âme : la négligence, l’ennui et la tristesse ne frappent ni en attaquant ni en relâchant, mais uniquement en infligeant à l’âme un poids. »<sup>10</sup>

9. Journal d’un écrivain, 1876, Octobre.

10. ISAAC LE SYRIEN, Disc. 8.

La paralysie et les ténèbres envahissent insidieusement tantôt l'âme, tantôt l'intelligence, tantôt les deux en même temps : « En effet, parfois une joie subite survient à l'âme, mais parfois une tristesse et grande pesanteur. Tantôt elle est pleine de componction, et tantôt elle devient dure et calleuse comme une pierre ... Parfois elle est molle, négligente, sans promptitude pour tout acte bon, mais parfois elle est éveillée, vigilante et prompte à obéir en tout, jusqu'à taquiner ceux qui sont présents et les exciter au bien ... Tantôt elle est recueillie et pieuse, et tantôt dissipée et impudente ... Parfois elle étouffe en elle-même, jusqu'à renoncer à la vie, mais parfois elle se dilate tant et éprouve une si grande allégresse qu'elle ne peut se retenir, même si elle se fait violence ... Mais de même que l'état de l'âme, ainsi aussi l'état de notre intelligence change et se transforme en quelque manière. Car parfois elle a l'acuité de la pensée et encore plus d'acuité pour examiner ce qu'elle a pensé, vu en vérité, et le juger d'un coup d'œil, et parfois elle est paresseuse et lente dans les deux matières. Tantôt elle est comme sans intelligence, muette et sourde, mais tantôt bienveillante et diserte, sachant écouter ainsi que comprendre. Parfois elle est aveugle, mais parfois capable de contempler, incitée comme par force à pénétrer dans les abîmes et jusqu'aux cimes de la contemplation, au-delà de la mesure de la nature humaine.... »<sup>11</sup> Innombrables sont les confidences des grands écrivains à ce sujet : parfois ils languissaient des journées entières sur une seule phrase, sans en venir à bout, d'autres fois les idées et les sentiments jaillissaient sans effort comme un volcan et trouvaient vite, comme par miracle, la forme convenable, la seule expression juste. Bien plus, les périodes de sécheresse et d'inspiration peuvent durer des mois, ou même des années ; et la preuve que ce n'est pas toujours la vieillesse qui est la cause de la médiocrité d'une œuvre, mais bien la sécheresse, c'est qu'à des œuvres complètement plates, telle « La Bataille de Vittoria », de BEETHOVEN, ont succédé de très grands chefs-d'œuvre, égaux à ceux qu'il a composés avant cette

---

11. St SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN, Catéchèses, 25 (Ed. Sources Chr.).

œuvre. Et on peut apporter d'innombrables exemples à l'appui de cette idée.

L'alternance entre, d'une part, la paralysie et les ténèbres, et, d'autre part, le dynamisme irrésistible et la lumière, est considérée par de très grands spirituels comme un critère très fort de la présence d'une profonde vie spirituelle. Qu'en en juge : « Les épreuves causées par la verge spirituelle, » dit St ISAAC LE SYRIEN, « pour le progrès et la croissance de l'âme, dans lesquelles l'âme s'exerce, est éprouvée et lutte, sont les suivantes : la paresse, la pesanteur du corps, la mollesse des membres, l'ennui, la confusion de la pensée, la supposition d'avoir un corps malade, la rupture de l'espérance pour un temps, l'obscurcissement des pensées, la défection du secours humain, le manque des choses corporelles nécessaires ... A cela sont joints la consolation et les assauts, la lumière et les ténèbres, les luttes et les réconforts, bref, la tribulation et la dilatation. Et voilà le signe du progrès de l'homme avec le secours de Dieu. »<sup>12</sup>

Tout ce qui paraissait, avant l'obscurcissement, indubitable, lumineux, sans problèmes, rassurant, devient épineux, douteux, angoissant, difficile. Ainsi, dans l'élan causé par la sensation de la présence de Dieu en nous (car si l'Esprit de Dieu est en nous et s'Il est une substance agissante, forcément on doit sentir de temps en temps Sa présence : « Le fruit de l'Esprit est : l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bénignité, la bonté, la foi, la mansuétude, la continence »<sup>13</sup>; et si nous ne sentons jamais Sa présence, il est à parier qu'Il n'existe pas en nous!), nous nous écrirons : « Le Seigneur est mon pasteur, rien ne me manquera. Il m'a établi dans un lieu de verdure et m'a élevé sur l'eau du repos. »<sup>14</sup> Mais dès qu'Il semble se retirer (car Il ne se retire jamais de nous tant que nous sommes loin du péché) : « Mon esprit a défailli<sup>15</sup> en moi, mon cœur s'est agité en

12. Disc. 46.

13. Gal. 5<sup>22-3</sup>

14. Ps. 22<sup>1-2</sup>

15. Les Septante emploient ήκηδίασεν, c'est-à-dire « éprouver de l'ennui ».

moi... Hâte-toi de m'écouter, Seigneur, mon esprit m'a déserté; ne détourne pas de moi ton visage, de crainte que je ne ressemble à ceux qui descendent dans la fosse.»<sup>16</sup>

Le comble, c'est quand le spirituel se croit abandonné de Dieu (abandon qui a été la plus terrible souffrance du Christ), alors qu'il n'a pas commis un péché qui justifie cet abandon : «Rien», proclame ORIGÈNE, «ne tourmente l'âme qui aime Dieu, autant que le soupçon d'être abandonnée par Lui; et elle préfère mille fois mourir, plutôt que d'être inscrite parmi les vivants, avec ces souffrances et ce soupçon!»<sup>17</sup>

En effet, en cette vie l'amour, tout amour, est par essence anxieux. Comment peut-on être anxieux, puisque Dieu ne nous trahit jamais? C'est que l'âme se croit abandonnée à cause des ses imperfections, qu'elle magnifie à la mesure de son amour. St JEAN DE LA CROIX va jusqu'à comparer ce tourment au purgatoire : «Jusqu'à ce que la purgation spirituelle soit achevée, ce n'est que très rarement qu'il arrive que la douce communication soit si abondante qu'elle couvre à l'âme la racine [de l'impureté] qui reste, de façon que l'âme ne vienne point à sentir en l'intérieur un je ne sais quoi qui lui manque ou qui est à faire, qui ne la laisse entièrement jouir de ce allégement ... Telle est la cause pour laquelle ceux qui gisent au purgatoire souffrent de grands doutes s'ils en sortiront jamais, ou si leurs peines doivent avoir une fin. Car, encore qu'habituellement ils aient les trois vertus théologales, foi, espérance et charité, l'actualité du sentiment de leurs peines et de la privation de Dieu ne les laisse point jouir du bien actuel et de la consolation de ces vertus. En effet, bien qu'ils se rendent compte qu'ils aiment bien Dieu, cela ne les console point, attendu qu'il ne leur paraît point que Dieu les aime, ni qu'ils soient dignes d'une telle chose : au contraire, comme ils se voient privés de Lui, au sein de leurs misères, ils croient qu'ils ont bien en eux-mêmes de quoi être abhorrés et rejetés fort justement de Dieu pour toujours.»<sup>18</sup>

16. Ps. 142<sup>4</sup><sup>7</sup>

17. Comm. sur Job, 3 (P.G. XVII, 68).

18. Nuit Obscure, II, 8.

St ISAAC décrit de la manière la plus terrible ce phénomène d'ennui dans les hauts états spirituels, l'assimilant à une «suffocation» : «Au moment où nous sommes dans les ténèbres, ne nous troublons point, surtout la cause ne vient pas de nous. Pensons qu'elles sont dues à la providence divine, pour des raisons que Dieu seul connaît. Car, à un certain moment, notre âme est suffoquée et se trouve comme dans des vagues. Si on lit l'Ecriture, si on célèbre la liturgie, quelque chose qu'on aborde, on trouve ténèbres sur ténèbres ... Et on ne pense absolument pas qu'on changera et s'établira dans la paix. Ce temps-là est rempli de désespoir et de frayeur; l'espoir en Dieu et la consolation de la foi en Lui sont complètement bannis de l'âme; et elle est toute entière remplie de doute et de frayeur. Ceux qui ont été éprouvés dans la vague de cette heure-là savent par expérience le changement qui lui succède. Dieu ne laisse pas l'âme en cet état un jour entier, car l'espérance des chrétiens s'anéantirait.»<sup>19</sup> Le «doute» dont parle le saint n'est point celui où se complaisent et dont se glorifient les «théologiens en recherche», doute absolument incompatible avec la foi, mais le doute comme tentation, combattu et refusé, par lequel Dieu éprouve la foi de ses saints. Ailleurs le saint parle de la «force puissante de l'ennui, dans lequel l'homme éprouve la suffocation de l'âme, qui est le goût de l'enfer.»<sup>20</sup> Il n'est donc pas étonnant que St JEAN CLIMAQUE appelle l'ennui «le plus lourd»<sup>21</sup> des vices capitaux, et que St MAXIME affirme : «Toutes les autres passions atteignent soit la partie colérique de l'âme, soit la partie désirante, exclusivement, soit aussi la partie rationnelle, comme l'oubli et l'ignorance; mais l'ennui, s'emparant de toutes les puissances de l'âme, déclenche en même temps presque toutes les passions. Aussi de toutes les passions il est le plus lourd.»<sup>22</sup>

---

19. Disc. 57.

20. Id., 46.

21. Echelle, 13 (P.G. LXXXVIII, 860).

22. Centuries sur la Charité, I, 67 (P.G. XC, 973).

Quels sont les autres symptômes de ce vice? St JEAN CLIMIQUE les ramasse dans ce texte profond : «L'ennui est la paralysie de l'âme et le relâchement de l'intelligence, la négligence de l'ascèse, la haine de la promesse<sup>23</sup>; il béatifie les choses mondaines, calomnie Dieu comme étant sans entrailles et sans amour pour les hommes; il est relâchement de la psalmodie, faiblesse maladive dans la prière; il est de fer dans le service, diligent dans le travail des mains, éprouvé dans l'obéissance! ... L'ennui suggère d'accueillir les étrangers et demande avec insistance de faire l'aumône par le travail des mains; il engage avec ardeur à visiter les malades, avertissant et rappelant la parole de Celui qui dit : 'J'étais malade, et vous êtes venus Me voir'; il exhorte d'aller voir les découragés et les pusillanimes, suggérant, lui le pusillanime, de consoler les pusillanimes; alors que nous sommes debout en prière, il nous évoque des choses nécessaires et comploté tout, l'insensé, pour nous tirer de là comme avec un licou. Trois heures durant, le démon de l'ennui engendre le frisson et le mal de tête, la fièvre et la colique; la neuvième heure arrivée, il a un peu relevé la tête; la table apprêtée, il a sauté du lit. La prière venue, derechef il appesantit le corps; tandis que nous sommes debout en prière, il nous plonge dans le sommeil de nouveau et anéantit de la bouche le verset par des bâillements hors de saison ... Le canon achevé, les yeux se sont ouverts ... Observons et nous trouverons l'ennui en prise avec les pieds quand nous sommes debout, et, quand nous sommes assis, s'efforçant de nous pousser à nous appuyer contre le mur; puis il nous incite à nous pencher, de notre cellule, pour regarder, en faisant du bruit et avec des battements de pieds.»<sup>24</sup>

J'ai commis une fois la bêtise de passer «L'Echelle» à quelqu'un incapable de la comprendre («bon catholique» par ailleurs) : ce qui devait arriver arriva; il vint me dire : «Ce n'est pas mal, c'est même un bon livre! mais c'est pour des moines.» Voilà une raison pour laquelle on ne lit plus les Pères,

---

23. C'est-à-dire, de la promesse d'une vie bienheureuse éternelle.

24. Echelle, 13 (P.G. LXXXVIII, 860).

ou, si on les lit, on ne les comprend pas, on n'en fait pas une nourriture théologique et spirituelle; voilà un exemple de l'incapacité (si générale aujourd'hui, et précisément due à la paresse, c'est-à-dire à l'ennui) de pénétrer à travers la lettre jusqu'à l'esprit. Evidemment, St JEAN CLIMAQUE, appelé aussi JEAN LE SINAÏTE, vu qu'il était le supérieur du célèbre monastère de Ste Catherine, a adressé primordialement son livre aux moines dont il avait la charge, et son livre reflète leurs problèmes particuliers. Mais quel auteur a jamais écrit pour l'homme «abstrait»? Pour profiter donc de n'importe quel auteur, surtout s'il est du passé, et même, et surtout de l'Ecriture sainte, enracinée plus que quoi que ce soit dans les contingences juives et antiques, il est nécessaire de ne pas se laisser rebuter par les contingences, de saisir l'esprit qui s'incarne en elles et de l'appliquer à nos problèmes. Bien sûr que l'ennui décrit si spirituellement et avec un tel pittoresque par le saint ascète est un ennui de moine! Mais cet ennui, pour l'essentiel — nous le verrons — ne diffère en rien, absolument rien, de celui d'Elvis PRESLEY ou de Serge GAINSBOURG!

Selon ce texte donc, l'ennui est :

1. Un dégoût profond de la prière. Le «canon» dont parle le saint est une composition en plusieurs odes, en l'honneur d'une fête etc., qui constitue la colonne vertébrale de certains offices dans le rite byzantin, surtout de celui de matines.

La prière est la cible primordiale de l'ennui. En conséquence, chez les gens du monde, cela se traduit par un raccourcissement progressif de la messe (PASCAL, scandalisé qu'on pût «faire» la messe, à son époque, en une demi-heure, devrait revenir admirer les prouesses de nos jours) ou par sa suppression pure et simple (de sorte que le jour du Seigneur est devenu le jour par excellence de l'amusement et de la ruée vers les plages obscènes). Mais un cénobite ou l'élève d'un pensionnat où la prière est obligatoire, ne peut que se livrer aux manèges que décrit le saint.

Parmi ces manèges, le plus intéressant peut-être est l'aptitude étonnante de l'ennui à la création (au sens littéral,

comme Dieu a «créé» tout de rien) de véritables maladies corporelles. S'il ne s'agissait que de comédie, cela n'aurait rien de significatif; mais que l'on puisse créer des maladies réelles, non imaginaires ni simulées, c'est une découverte précieuse que les grands spirituels versent au chapitre de l'influence de l'esprit sur le corps, médicalement parlant. La MÈRE THÉODORA<sup>25</sup> observe également : «Le malin appesantit aussi le corps par des faiblesses, par l'atonie, par la paralysie des genoux et de tous les membres, et liquifie la force de l'âme et du corps. — 'Je suis malade et je ne peux aller à l'office' — Mais si nous sommes vigilants, toutes ces choses seront résolues. En effet, il y avait un moine; chaque fois qu'il allait commencer l'office, le frisson et la fièvre le saisissaient, et une tension harcelait sa tête. Et il se dit : 'Voici que je suis malade, et il est possible que je meure; je me lèverai donc avant que je ne meure, et commencerai l'office.' Et au moyen de cette pensée il se fit violence et commença l'office; et à la fin de l'office, la fièvre cessa.»

J'imagine aisément la déconfiture d'un supérieur zélé qui suspecte un mauvais moine de simulation dans ces cas, et à qui le médecin certifie qu'effectivement le moine a une céphalalgie; et je vois celui-ci se récrier avec une insolence triomphante : «N'ai-je pas mille fois dit que mon supérieur me persécute, qu'il est cruel et inhumain? Il faut qu'il me voie déjà mort pour croire à ma maladie!» Que le supérieur cependant ne se décourage point! Il suffit de marquer sur un tableau, témoins à l'appui, la minute exacte de la parution et de la disparition des maladies. C'est un travail de longue haleine, mais rémunérateur. Comment expliquer alors la coïncidence constante, des dizaines de fois, de l'assaut de la maladie avec l'heure de la prière, et de sa disparition avec l'heure des repas ou de la sortie? On a récemment observé que le nombre des absents se réduisait à un dixième dans les entreprises où le patron récompensait les présences : les neuf dixièmes donc s'absentaient soit par simulation soit par ennui. Le mensonge de ces derniers, bien que leur maladie soit,

---

25. Sentences des Pères du désert.

contrairement à celle des premiers, réelle, est en fait plus grave, car il s'inscrit, non sur la langue, mais dans le corps tout entier, exactement comme les contorsions très palpables et visibles d'un hystérique traduisent un mensonge d'autant plus grave qu'elles sont plus morbides.

2. S'étant débarrassé de la prière, l'ennui recherche le contact, nécessaire au divertissement. Un moine évidemment prétextera les activités les plus charitables : l'hospitalité, l'aumône, la visite des malades, le soutien des affligés ... Quand ST JEAN CLIMIQUE écrit que l'ennui est «de fer dans le service» (c'est-à-dire résistant, dévoué), «diligent dans le travail manuel, éprouvé dans l'obéissance», le commentateur de Migne n'a pas compris ; il a même proposé qu'on corrige ainsi le texte : «non éprouvé dans l'obéissance», bien que tous les manuscrits sans exception portent : «éprouvé dans l'obéissance» ! Il suffit de lire attentivement le texte, et toutes ces acrobaties de mauvaise foi (bien que procédant d'une intention excellente) s'avéreraient superflues. En effet, juste quelques lignes plus loin, le saint dit : «Il suggère d'accueillir les étrangers et demande avec insistance de faire l'aumône par le travail des mains» ; on a donc l'explication que l'ennui est parfaitement compatible avec un dévouement sans bornes et un travail manuel diligent. Comment enfin le concilier avec «une obéissance éprouvée» ? De même que, dans l'ennui, le corps lui-même, sous l'influence de l'esprit apathique, n'a guère envie de bouger, et qu'il faut alors un puissant ferment pour soulever la pesanteur des membres ; mais qu'à l'idée d'un contact vicieux, il se dépense sans restriction dans le travail manuel et le service des autres : ainsi quand, grâce à l'impéritie d'un supérieur, l'ennui lui extorque une permission ou même un ordre qui en réalité secondent sa recherche d'un divertissement, l'ennui peut dans ce cas aller tête haute, ayant en plus acquis la réputation d'obéissance éprouvée.

Chez les gens du monde, l'ennui n'a pas à user des subterfuges d'un chartreux : voici les portes grandes ouvertes ; voici la rage pour le rugby succéder à la rage pour Bernard HINAULT ; voici la rage pour le football succéder à la rage pour le

rugby. Vous entrez dans un café et vous vous étonnez qu'il soit si plein; mais bientôt vous remarquez que tous les yeux sont braqués vers un coin, avec une expression solennelle (on serait rossé si l'on s'avisa de se moquer du spectacle) et stupide : qui va faire entrer un ballon entre deux poteaux? «Vive l'hégémonie biterroise!» «Vive l'hégémonie stéphanoise!» et on en vient aux mains. Et surtout : va-t-on battre BORG au championnat de tennis? Angoissante question!

Quant à la solidité des contacts et des «amitiés» noués par l'ennui, on sait ce qu'il en faut penser. St NIL dit : «L'ennui, c'est une amitié semblable à l'air.»<sup>26</sup> Et BARBEY D'AUREVILLY, dans un passage devenu plus actuel qu'il y a un siècle et demi : «Paris ou les longs voyages, voilà ce qu'il faut à un homme aussi ennuyé et aussi vieux que moi. — Cette vie de Paris convient si bien à l'ennui des passions trompées. — On marche si nonchalamment sur le sol que tout ce *fusain* ne garde pas votre trace. Des relations qui se nouent et se dénouent comme une jarretière (emblème souvent!), un *désaimer* facile, des détachements pleins de grâce qui allègent la vie, un scepticisme charmant, et puis cette profonde indifférence qui est l'amabilité suprême, — car les êtres passionnés tourmentent la vie de tout le monde, les indifférents, au contraire! — Quelques mensonges sans importance et sans effort, phraséologie en harmonica à l'usage des gens civilisés ...»<sup>27</sup>

3. La paresse, le sommeil excessif et les bâillements répétés sont les compagnons ordinaires de l'ennui quand il n'arrive pas à trouver un débouché dans le divertissement. St NIL appelle l'ennui «un assoupissement hors de saison et un sommeil pervers.»<sup>28</sup> Le sommeil mesuré est indispensable à l'équilibre physique, intellectuel et spirituel : «Le sommeil innocent; le sommeil qui répare la soie nouée, embrouillée, du souci; la mort de la vie quotidienne; le bain du labeur éreintant; le baume des

26. Sur les Vices opposés aux Vertus (P.G. LXXIX, 1144).

27. Memoranda, I, 7 oct. 1836. — Les mots soulignés le sont par BARBEY.

28. Sur les Vices opposés aux Vertus (P.G. LXXIX, 1144).

esprits affligés; le second cours de la nature; le nourricier principal dans la fête de la vie.»<sup>29</sup> Mais le sommeil excessif amollit le corps, hébète l'esprit et «endurcit l'âme.»<sup>30</sup>

Comment discerner le bon du mauvais sommeil, puisqu'on ne peut fixer le même nombre d'heures pour tout le monde? Il faut s'enquérir de la cause : «Le sommeil est un, mais, comme le désir, il a divers fondements et origines, je veux dire la nature, la nourriture, les démons, et peut-être bien le jeûne excessif et prolongé, qui fait que la chair affaiblie veut ensuite se réconforter par le sommeil.»<sup>31</sup> D'abord, il faut éviter une nourriture trop copieuse comme un jeûne excessif. Restent donc deux causes : la nature ou les démons. On peut savoir s'il provient des démons en examinant s'il nous surprend au moment de la prière d'une manière systématique, et s'il s'évapore miraculeusement dès qu'il s'agit d'une chose qui allèche nos bas appétits. Reste la nature : un bon sommeil, c'est celui qui nous fait nous lever l'esprit dynamique et éveillé, le corps frais et dispos, l'âme leste. Une ou deux heures de plus ou de moins font sensiblement pencher la balance du mauvais côté. Il suffit de s'observer attentivement.

4. La dernière idée que je relève dans le texte de St JEAN CLIMAQUE, c'est l'inclination de l'ennui pour le bruit.

Parfois, au plus profond de la forêt, dans les zones de silence, où on entend juste un léger bruissement des feuilles sous la brise, une bande de motards viennent soudain empoisonner le merveilleux silence — car il a été décrété, dans le monde industrialisé, que rien ne doit être soustrait à la tyrannie du bruit. Ce n'est pas qu'ils viennent se reposer sous l'ombre des chênes séculaires, non! car, aussitôt arrivés, ils redémarrent en trombe avec un bruit infernal qu'ils prennent plaisir à intensifier gratuitement, et ne laissent aucun coin exempt de leur peste. A mon premier contact avec ce phénomène, dans la forêt de Rambouillet, il y a huit ou neuf ans, cela (aimer le bruit pour le

---

29. SHAKESPEARE, Macbeth, II, 2.

30. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 20 (P.G. LXXXVIII, 940).

31. Id., 19 (P.G. LXXXVIII, 937).

bruit!) m'a paru si étranger à la nature humaine que j'avoue avoir cru tout d'abord avoir affaire à des rhinocéros d'une espèce en voie d'extinction : essayez de pénétrer dans cet énorme crâne, cela donne le vertige, je mets qui que ce soit au défi d'y rien comprendre! Mais en regardant de près, tiens! ce sont des êtres humains, les jeunes qu'on côtoie chaque jour dans la rue! Cette découverte a compliqué terriblement le problème, car au moins avec un rhinocéros il n'y avait rien à comprendre : c'est ainsi, voilà tout. Il m'a fallu des années pour comprendre que l'ennui détenait le secret de ce phénomène : rien n'égale la haine que l'homme charnel a pour sa vie intérieure, si ce n'est la frénésie qu'il met à se fuir, tellement cette vie intérieure, si jamais il en existe une trace, est hideuse ; et comme le silence est le moyen par excellence de rentrer en soi, de se regarder en face, alors le bruit devient le moyen le plus efficace de fuir l'infini que nous portons en nous.

Egalement terrifiant d'entendre des gens qui vous disent avec une placidité étonnante : « Le bruit, cela m'est égal, j'y suis habitué. » : Qu'on puisse s'habituer à la raréfaction de l'air sur les montagnes de haute altitude, ou à un climat plus rigoureux, ou au service militaire, soit ! il y a même là un très grand bien qui découle du fait que notre organisme est ainsi contraint d'exercer ses fonctions adaptives. Mais comment pourrait-on s'habituer jamais, impunément, à ingurgiter par exemple des excréments ou à respirer un air empoisonné ? Qu'on me l'explique, de grâce ! Or, avaler du bruit n'est pas moins nocif qu'avaler des excréments : « On dirait », déclare le Dr. CARREL, « qu'il n'y a pas d'accommodation possible à l'agitation incessante, à la dispersion intellectuelle, à l'alcoolisme, aux excès sexuels précoces, au bruit, à la contamination de l'air, à l'adultération des aliments. »<sup>32</sup> Le bruit mine le système nerveux : on s'y habite, mais aux dépens de ce dernier.

---

32. L'Homme, cet Inconnu, VI, 13.

Quels sont les fruits amers de l'ennui? «De l'ennui découle l'égarement de l'esprit, d'où jaillissent mille tentations : la confusion [de la pensée], la colère, le blasphème, se plaindre de son propre sort, les pensées perverses, errer d'un lieu à un autre, et choses semblables.»<sup>33</sup> St JEAN CLIMAQUE fait ainsi parler l'ennui : «Mes rejetons sont : les changements de lieu qui arrivent quand je suis présent, la désobéissance au Père [spirituel], l'oubli du jugement, et parfois l'abandon de la promesse.»<sup>34</sup> Soulignons dans ces énumérations :

1. «La colère» : Une bonne part des violences si caractéristiques de notre monde actuel proviennent de l'ennui : «Il rêve d'échafauds en fumant son houka»<sup>35</sup>.

Les actes de terrorisme qui ne comportent absolument aucune explication, aucune intention ni logique, sont dus à l'ennui. Nous avons montré dans un autre livre comment les excès sexuels ont une grosse responsabilité dans l'enfantement de l'ennui qui, alors, par lassitude du sang, recourt aux méthodes du marquis DE SADE et à d'autres violences, pour se fouetter le sang, pour ainsi dire.

2. «Errer d'un lieu à un autre» : cela ne s'applique pas uniquement aux moines jamais satisfaits du lieu où ils sont, projetant toujours sur celui-ci la raison de leur inanité spirituelle et se transplantant continuellement. Or, il est bien connu qu'un arbuste souvent transplanté ne pousse pas, bien plus, s'étoile et meurt. Mais cette accusation de vagabondage s'applique également à tous ceux qui, en quête de visions et d'apparitions, se lancent à longueur d'année dans des soi-disant pèlerinages plus propres à dissiper qu'à recueillir, et gaspillant l'argent dû aux pauvres. Rappelons que St GRÉGOIRE DE NYSSE a écrit un vigoureux petit pamphlet «Contre ceux qui vont à Jérusalem», non qu'il condamne les pèlerinages et les voyages en tant que tels, mais seulement lorsque, comme il n'arrive aujourd'hui que trop

33. ISAAC LE SYRIEN, Disc. 46.

34. Cf. note 23. — Echelle, 13 (P.G. LXXXVIII, 861).

35. BAUDELAIRE; Fleurs du Mal : Au Lecteur.

souvent, procédant de l'ennui, ils ne font que donner une pâture à la vaine curiosité et aux autres vices.

Nous ajouterons enfin, chose que les Pères connaissaient peu à leur époque, que l'ennui est le principal facteur qui pousse aux drogues, dont les ravages sont tels qu'ils menacent l'existence même de notre civilisation.

\*

Si l'ennui est un seul vice, il doit avoir une seule vertu opposée. Quand les Pères parlent de la vertu globale opposée, ils emploient d'ordinaire le mot « ὑπομονὴ ». Mais celui-ci peut signifier soit «la persévérence», soit «la résignation ou patience». Laquelle ont-ils en vue? Il est manifeste que la résignation, la patience s'exercent encore mieux dans les grandes épreuves et afflictions que dans l'ennui. Aussi avons-nous sans hésitation choisi l'autre mot «la persévérance» (à ne pas confondre avec la «persévérence finale»). En effet, le mot «persévérence» rend excellamment l'opposition à la torpeur — qui est une inertie, une apathie, un arrêt, alors que la persévérence est mouvement, force contenue — et à l'inconstance, ressorts de l'ennui. Les mots «zèle», «ferveur», que les Pères emploient occasionnellement à la place de «persévérence» rendent aussi bien qu'elle l'opposition à la torpeur, mais moins bien à l'inconstance. Ils les emploient pour désigner un aspect de la persévérence, surtout dans la prière, et ne prétendent pas les substituer au mot «persévérence».

Cet aspect de la persévérance est le plus important, nous avons vu d'ailleurs que la prière est la première cible de l'ennui, il faut donc maintenant que nous la traitions en profondeur.

La meilleure définition de la prière est peut-être cette phrase du Seigneur : «Car voici que le royaume de Dieu est au dedans de vous.»<sup>36</sup> De même que le divertissement est une dispersion au dehors, la prière n'est que le recueillement de toutes les puissances de l'âme et la montée de celle-ci à Dieu.

36. Luc 17<sup>21</sup>

Le recueillement des puissances de l'âme est une chose différente de l'introspection de l'esthète qui se replie égoïstement sur lui-même pour contempler, avec une vaine délectation et adoration de soi-même, à la manière de BARRÈS ou de VALÉRY ou de PROUST, les méandres et les infinies délicatesses du moi. Car cette introspection est compatible avec toutes les passions blâmables, tandis que le recueillement mystique est le dégagement de l'âme, son abstraction de tous les objets extérieurs, de façon à ne s'attacher à aucun d'une manière désordonnée, c'est-à-dire en dehors de Dieu. Il y a une différence fondamentale entre les «Confessions» de St AUGUSTIN et celles de ROUSSEAU. La prière est donc absolument inséparable de la purification. L'expression «rentrer en soi» doit être prise au sens absolu : seul, celui dont l'âme n'est pas grignotée, lacérée, tiraillée, absorbée par les choses extérieures rentre vraiment en lui-même. On rentre en soi-même ou on ne rentre pas.

On peut même dire qu'on prie dans la mesure où l'on est purifié, comme on est purifié dans la mesure où l'on prie. Aussi St JEAN CLIMAQUE a-t-il pu affirmer : «La bataille proclame l'amour du soldat pour son roi; mais le moment de la prière et l'assistance à elle dénotent l'amour du moine pour Dieu. Ta prière te montrera clairement ton état; car les théologiens l'ont déclarée le miroir de l'âme.»<sup>37</sup>

Vu donc que la purification est inhérente à cette ascension de l'intelligence vers Dieu qu'est la prière, la garde du cœur ou des pensées devient nécessaire. J'entends par «garde du cœur ou des pensées»<sup>38</sup> la surveillance rigoureuse et impitoyable exercée sur nos pensées pour en écarter les mauvaises et même celles qui, sans être mauvaises en elles-mêmes, ne conviennent pas à l'ascension de l'âme vers Dieu. Je suis en train de prier ... Sans m'en rendre compte, je me transporte en pensée dans le «Prisunic», je suis en train d'en regarder les rayons; ou chez le dentiste, à qui je suis en train de raconter la rage de dents qui m'assaille depuis quelques jours. Puis ... je prends subitement conscience de la

37. Echelle, 28 (P.G. LXXXVIII, 1136).

38. Φυλακή καρδίας ἡ λογισμῶν.

divagation de mes pensées. Ces divagations inconscientes sont fréquentes chez tout commençant, les spirituels les dénomment une «*subtilisation*»<sup>39</sup> du démon. Elles arrivent de préférence aux moments les plus augustes, comme la consécration et la communion. Pourtant j'ai commencé très attentivement la prière préparatoire à la communion : «Je crois, Seigneur, et je confesse que Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant ...», avec la très nette détermination de n'en point divaguer d'un cheveu ! et voici qu'à un moment mon esprit est, je ne sais comment, au «*Prisunic*». Le péché commence seulement dès qu'ayant pris conscience de mon inadvertance je néglige de la redresser. Alors s'appliquent à nous ces paroles effrayantes de St CHRYSOSTOME : «Que fais-tu, ô homme ? N'as-tu pas entendu le prêtre dire : 'Ayons haut notre intelligence et notre cœur' ? et répondu : 'Nous les avons vers le Seigneur' ? N'es-tu pas effrayé, ne rougis-tu pas de honte d'être trouvé menteur au moment précis plein d'effroi ? Ô objet d'étonnement ! La table mystique apprêtée, l'agneau de Dieu égorgé pour toi, le prêtre plaidoyant pour toi, le feu spirituel jaillissant de la table immaculée, les chérubins assistant et les séraphins volant en couvrant leurs visages de leurs six ailes, toutes les puissances incorporelles intercédant avec le prêtre pour toi, le feu spirituel descendant, le sang vidé du côté immaculé dans le calice, pour ta purification : n'es-tu pas effrayé, ne rougis-tu pas de honte d'être trouvé menteur en ce moment plein d'effroi ? La semaine comportant cent soixante huit heures, Dieu en a détaché une seule pour Lui ; et celle-là, tu la dissipes dans des choses mondaines, des bouffonneries et des conversations ? Avec quelle assurance alors t'approcherais-tu des mystères ? Avec quelle souillure dans la conscience ? Est-ce que, par hasard, si tu portais en tes mains du fumier, oserais-tu toucher la frange de l'habit d'un roi terrestre ?»<sup>40</sup>

Contre ces distractions, et pour faciliter en général l'ascension de l'âme vers Dieu, il y a plusieurs choses :

39. Κλοπὴ.

40. Hom. 9 sur la Pénitence (P.G.II, 345).

I. Les arts sacrés. Le principe de tout art réside dans la mystérieuse correspondance qui existe *objectivement* entre le monde sensible et le monde intelligible ou divin. Je souligne le mot «*objectivement*», parce que cette correspondance n'a rien de conventionnel ou de subjectif, elle a été établie par le Créateur Lui-même. Cette objectivité est telle que non seulement chaque chose sensible est l'image d'une ou plusieurs choses intelligibles, mais aussi les choses sensibles, dans les différents domaines des sens, qui semblent aux yeux du profane n'avoir aucun rapport entre elles, ont entre elles une certaine affinité ou répugnance : «Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,  
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,  
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.»<sup>41</sup>  
C'est parce que ces quatre substances aromatiques ont «l'expansion des choses infinies» et «chantent les transports de l'esprit» qu'elles sont employées dans le culte divin (encensoir, confection du saint chrême dans le rite byzantin en particulier, etc.), et on ne peut absolument pas leur substituer la citronnelle, par exemple, ou le cumin. De même, la lumière d'une mèche alimentée par l'huile d'olive ne peut en aucune manière être remplacée par celle d'une lampe électrique, sous peine d'en anéantir tout l'éloquent symbolisme, toute la suggestion mystérieuse. Et si deux, ou plusieurs choses sensibles, prises séparément, évoquent la même réalité intelligible, par exemple la splendeur divine, ces choses sont compatibles entre elles ; mais elles répugnent à tout amalgame avec des choses suggérant une réalité intelligible opposée à la splendeur divine, par exemple le

---

41. BAUDELAIRE, Fleurs du mal : Correspondances.

le péché ou la difformité spirituelle. Le grand artiste n'est donc pas celui qui invente à sa tête, mais celui qui sait se plier à la nature et y déceler la valeur symbolique objective de chaque son, couleur, forme, parfum, goût, mouvement ...

Nous allons examiner un par un les principaux arts qui entrent dans la composition d'un rite religieux, et le rôle puissant qu'ils jouent pour nous éléver au sommet des réalités intelligibles, c'est-à-dire le Dieu du christianisme :

1. La musique : «Quand la psalmodie», assure St JEAN CLIMAQUE, «est présente, l'ennui ne se manifeste point.»<sup>42</sup> Et St CHRYSOSTOME, expliquant pourquoi Dieu a joint le chant, la musique, aux Psaumes, le plus divin des livres de prière, le seul qui soit composé par Dieu, dit : «Dieu, voyant que la plupart des hommes sont très tièdes et éprouvent de l'antipathie pour la lecture des choses spirituelles, et soutiennent malaisément l'effort qui en découle, a voulu rendre la peine plus désirable et enlever la sensation de labeur, et a allié la mélodie à la prophétie, afin que, charmés par le rythme du chant, ils fissent monter vers Lui, avec beaucoup de zèle, les hymnes sacrés. Car *il n'y a rien, rien qui ressuscite l'âme, lui donne des ailes, l'éloigne de la terre, la délie des chaînes du corps, la rend philosophe et la fait se moquer de tout ce qui est terrestre, autant qu'un chant mélodieux et un cantique divin cousu avec un rythme...* Comme notre âme donc a une affinité avec ce genre de plaisir, [et] afin que les démons, par l'introduction des chansons luxurieuses, ne renversassent pas tout, Dieu opposa les psaumes comme rempart, de manière à ce que cela fût à la fois un plaisir et un profit ... les paroles purifiant l'âme, et l'Esprit saint volant rapidement vers l'âme qui les psalmodie.»<sup>43</sup> St BASILE enfin : «Ils psalmodient, se répondant les uns aux autres, afférmissant ainsi de concert la méditation des paroles, et secondant de concert l'application et l'attention de leurs

42. Echelle, 13 (P.G. LXXXVIII, 860).

43. Sur Ps. 41 (P.G. LV, 156-7).

cœurs. »<sup>44</sup>

La musique byzantine, exclusivement vocale et mélodique, est merveilleusement adaptée, surtout dans sa forme grecque (restée plus proche de l'ancienne musique byzantine que la forme slave), pour éléver l'âme vers Dieu. Elle est basée sur les trois gammes de la musique grecque classique : la gamme diatonique ou naturelle, la chromatique et l'enharmonique, sur lesquelles sont bâties les huit tons. L'idéal, c'est un seul chantre (pour chacun des deux chœurs), auquel les autres membres du chœur donnent constamment, en sourdine, la note fondamentale<sup>45</sup>, non seulement pour produire un bel effet musical, mais aussi pour que le chantre retombe sur ses pieds — chose difficile, car le chant byzantin a de hautes envolées, et, de surcroît, les chants ne sont pas rares qui mettent en jeu plusieurs tons (tel hymne de la «Dormition» fait fonctionner les huit tons !), chaque ton ayant une note fondamentale particulière.

L'usage des instruments a été banni de cette musique pour une raison contingente : les abus profanes de l'époque. En même temps, la gamme chromatique, déjà sévèrement critiquée par PLATON comme étant langoureuse et amollissante, a été remaniée de manière à perdre ce caractère et à devenir apte à exprimer la contrition, l'inquiétude, la supplication et la souffrance dans les sentiments religieux.

Comme dans tous les arts sacrés, il faut une véritable ascèse en musique byzantine pour exprimer les sentiments chrétiens avec tout ce qu'ils comportent de rigueur et d'élévation surnaturelle. On peut dès lors concevoir comment un chantre à l'esprit charnel, quelque maîtrise qu'il ait de la technique, peut faire fausse route. Car comment exprimerait-il ce qu'il ne sent pas ? Et c'est ainsi qu'un chant qui est d'une austère beauté et d'une mâle énergie peut dégénérer soit en roucoulements, pâmoisons et autres fioritures dont beaucoup de chantres dits «byzantins» se sont fait aujourd'hui une spécialité, soit en l'abus

---

44. Lettre aux clers de l'église de Néocésarée, lettre 207 (P.G. XXXII, 764).

45. Толков.

contraire, c'est-à-dire une sorte de frénésie qui est une corruption plus naturelle, plus logique, du chant byzantin que la mollesse,<sup>45 a</sup> et que St CHRYSOSTOME flétrit dans ce passage très pittoresque et remarquable : « Il y a certains parmi les assistants qui, à mon avis, ne sont point inconnus de votre charité et qui, méprisant Dieu et prenant les paroles de l'Esprit pour des choses profanes, émettent des sons désordonnés et ne se conduisent nullement mieux que des fous furieux, s'agitant de tout le corps et tournoyant, et manifestant des manières étrangères au caractère de l'Esprit saint. Malheureux et misérable, alors que tu aurais dû exhale avec crainte et tremblement la doxologie angélique, faire avec effroi ta confession au Créateur et demander par elle le pardon de tes péchés : toi, tu reproduis en ce lieu les mœurs des mimes et des danseurs, étendant les mains en haut d'une manière déréglée, bondissant sur tes pieds et recourbant le corps entier? ... Tu dis : 'Dieu, aie pitié de moi', et tu exhibes des mœurs étrangères à la piété! Tu cries : 'sauve-moi', et tu prends une posture étrangère au salut! En quoi favorisent la supplication des mains continuellement dressées en l'air et tournoyant sans ordre, un cri véhément et inintelligible à cause de la poussée violente du souffle?... Comment n'as-tu pas de respect pour cette parole que tu profères en ce lieu, disant : 'Servez le Seigneur dans la crainte et réjouissez-vous en Lui dans le tremblement'?<sup>46</sup> Est-ce là 'servir dans la crainte', de te dissiper et de t'étirer et de ne pas savoir toi-même de quoi tu parles, à cause du résonnement déréglé de la voix?»<sup>47</sup>

2. La sculpture : elle n'a été bannie dans l'Eglise orientale que pour une raison également contingente : le danger d'idolâtrie à l'époque. Mais en Occident elle a pris un grand essor, depuis l'art roman jusqu'à celui de la Renaissance. On ne peut contester la beauté surnaturelle, si évocatrice, de statues

45a. La mollesse est plutôt l'apanage du chant dit « grégorien » (Solesmes, etc.), asexué et sans aucune virilité, sans aucun rapport avec celui de St GRÉGOIRE LE GRAND.

46. Ps. 2<sup>11</sup>

47. Hom. I sur Is. 6 (P.G. LVI, 99-100).

telles «L'Eglise et la Synagogue» à la cathédrale de Strasbourg, «L'Ange de l'Annonciation» à celle de Reims, «Les saints LÉON AMBROISE, NICOLAS,» etc., du portail sud de celle de Chartres, «Le Jugement dernier» de celle de Bourges etc.

3. La peinture. L'art éminemment sacré en ce domaine est l'art de «l'icône,» j'entends par là non seulement la peinture sur bois, mais aussi les fresques et les mosaïques, ces dernières fournissant le plus grand nombre de chefs-d'œuvre de la peinture byzantine, au moins si l'on juge par ce qui reste.

S'insurger théologiquement contre l'icône, sous prétexte qu'elle est une «idolâtrie,» est une de ces bêtises auxquelles il vaudrait mieux ne répondre que par le silence, n'était le fait qu'elle constitue une des bases principales d'une hérésie qui a envahi le monde entier depuis des siècles.

Nous avons tantôt exposé le principe platonicien qui voit dans le monde sensible l'icône (ou l'image) de l'intelligible. Ce principe d'ailleurs — hâtons nous de l'ajouter, pour prévenir ceux qui, dès qu'ils entendent le mot «PLATON» ou «philosophie grecque», font entendre un déclic immédiat, comme les distributeurs automatiques de «Coca-Cola» : «Nous n'avons que faire de PLATON ou des Grecs, nous ne voulons que l'Ecriture» — se trouve dans l'Ecriture : «Par la grandeur et la beauté des créatures, le Créateur est *contemplé*<sup>48</sup> par voie d'analogie.<sup>49</sup> Il y a ici plus qu'un rapport de cause à effet, puisque l'Ecriture emploie le mot grec : «contempler», dont le sens philosophique est très précis. De même, les expressions employées par St PAUL sont très platoniciennes : «Car Ses attributs invisibles, Sa puissance éternelle et Sa divinité, appréciables par la pensée intuitive, sont contemplés,<sup>50</sup> depuis la création du monde, au moyen de Ses œuvres.»<sup>51</sup> Le premier mot

48. Θεωρεῖται.

49. Sag. 13<sup>5</sup>

50. Νοούμενα καθορᾶται.

51. Rom. I<sup>20</sup>

grec souligné, en effet, désigne la pensée intuitive, par opposition à «*διάνοια*», ou la pensée discursive; et il est confirmé par le second. Notre conclusion d'ailleurs ne se base pas sur des «finasseries étymologiques», comme certains nous accuseraient calomnieusement, mais sur la manière courante dont s'exprime la Bible. Qu'on lise sans parti pris les phrases qu'on va lire et d'autres innombrables, et qu'on me dise si elles ne *contemplant* pas l'archétype divin, en miniature, *dans* la création, plutôt qu'elles ne *déduisent*, abstraitemment et séchement, la Cause à partir de l'effet : «Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce l'œuvre de ses mains.»<sup>52</sup> «Le Seigneur a régné, Il s'est revêtu de beauté ... Par les voix des grandes eaux, admirables sont les soulèvements de la mer, admirable est le Seigneur dans les hauteurs.»<sup>53</sup> «Revêts-toi de sublimité et de puissance, enveloppe-toi et d'honneur!»<sup>54</sup> (paroles ironiques de Dieu à JOB, comme s'Il lui disait : «Fais comme Moi!»). «Sa beauté a voilé les cieux, et la terre est pleine de Sa louange.<sup>55</sup>» Toutes les exhortations adressées aux créatures pour qu'elles «louent» le Seigneur, et dont le plus éclatant exemple est le cantique des trois enfants dans la fournaise,<sup>56</sup> ne prennent leur plein sens que dans notre perspective : comment des choses inanimées, ou dénuées de raison, peuvent louer le Seigneur, sinon parce que l'homme, quand son esprit n'est pas corrompu, dès qu'il les ressent par ses sens, fait *immédiatement, sans réflexion, sans syllogisme*, monter à Dieu la louange?

Du moment donc que le monde sensible réfléchit immédiatement, spontanément, le monde divin, il ne peut y avoir aucun danger d'idolâtrie pour un esprit bien constitué, c'est-à-dire qui voit cette relation à la transcendance. La création pour lui n'est jamais une impasse, mais un chemin qui mène à

52. Ps. 18<sup>2</sup>

53. Ps. 92<sup>1-4</sup>

54. Job. 40<sup>10</sup>

55. Hab. 3<sup>3</sup>

56. Dan. 3<sup>62-82</sup>

l'Infini, ou mieux, un miroir qui réfléchit l'Infini. Même quand cet homme se prosterne et baise la terre, ou s'agenouille et se prosterne devant son semblable, l'adoration réelle, dans son esprit, ne va pas s'absorber dans la créature, mais la transcende. Il adore Dieu, et *Dieu seul*, dans la créature.

Or, si cela est vrai même quand l'objet appréhendé est au plus bas de l'échelle des êtres, éclairé d'une lueur très pâle par l'énergie divine, à bien plus forte raison cela le sera à mesure qu'il monte dans cette échelle, et bien plus encore s'il est l'hôte d'une présence surnaturelle. Voici quelques jalons.

Commençons par le plus haut. La plus haute présence surnaturelle, c'est celle du Fils de Dieu dans sa chair, présence unique, car il ne s'agit point d'un reflet de la divinité dans la créature, mais d'une union physique du Fils de Dieu, donc de l'essence divine (puisque elle est toute contenue en Lui), avec la chair. Cette chair sans doute est créée et, en tant que telle, ne peut être adorée au sens strict du terme. Mais vu que le Fils de Dieu est inséparablement et éternellement uni à une chair, il est impossible de L'adorer sans que l'adoration englobe la chair aussi, bien que celle-ci ne soit point adorée pour elle-même. — La présence du Fils de Dieu dans l'Eucharistie ne diffère en rien, sous ce rapport, de l'Incarnation, puisque par la foi nous savons que le pain ou le vin consacrés sont le Christ Lui-même, tel qu'il est assis à la droite du Père, c'est-à-dire dans sa divinité et son humanité glorifiée.

Dans les saints, Dieu est surnaturellement présent, sans que leur chair devienne, comme chez le Christ, la chair de Dieu : elle reste la leur. Et Dieu, par cet organe, opère des miracles, même lorsque la chair est morte : « ÉLISÉE mourut et on le mit au tombeau. Et des gens armés, de Moab, pénétraient dans le pays d'année en année. Il advint que des gens, qui portaient un homme au tombeau, aperçurent un homme armé et jetèrent l'homme dans le tombeau d'ÉLISÉE et s'en allèrent, et [l'homme]<sup>57</sup> toucha les os d'ÉLISÉE, il reprit vie et se leva sur ses pieds ».

57. II Rois, 13<sup>20-21</sup>

Comme l'exprime «L'Ecclésiastique» : «Et dans le sommeil [de la mort] son corps prophétisa.»<sup>58</sup> Les os d'ÉLISÉE ne sont donc pas comme les os de n'importe qui : il y a en eux une présence surnaturelle qui, non plus seulement permet leur vénération, mais l'exige. On peut utiliser tel coin précis d'un site pour prier, contempler la beauté divine, comme pour cracher. Mais si Dieu le choisit pour y signaler Sa présence d'une manière surnaturelle, on n'a plus le droit d'y exercer la dernière activité, vu qu'elle est incompatible avec la vénération qu'exige désormais le lieu. «Celui qui touche les os d'un martyr participe à une certaine sanctification provenant de la grâce siégeant auprès du corps.»<sup>59</sup> Et St CHRYSOSTOME : «Non seulement les corps des saints, mais leurs tombeaux mêmes sont remplis de grâce spirituelle. En effet, s'il est arrivé qu'un mort, ayant touché le tombeau d'ÉLISÉE, a brisé les chaînes de la mort et est revenu à la vie, à combien plus forte raison, maintenant que la grâce est plus abondante et l'opération de l'Esprit plus grande, celui qui touche [ce] tombeau s'attirera de là une grande puissance. C'est pour cela que Dieu nous a laissé les reliques des saints, voulant nous conduire au même zèle que le leur et nous accorder un certain havre et une consolation sûre contre les maux qui toujours nous arrivent.»<sup>60</sup> Et pourquoi parler des os et des corps, quand nous voyons les croyants s'approcher avec la plus grande foi et vénération de la frange du vêtement du Christ, et de l'ombre des apôtres ? «Ils Lui présentèrent tous les malades et Le supplièrent que ceux-ci touchassent seulement la frange de son vêtement ; et ceux qui touchaient étaient sauvés.»<sup>61</sup> «... A tel point qu'on transportait les malades jusqu'aux grandes rues et on les déposait sur des petits lits et des grabats, afin que tout au moins l'ombre de PIERRE, à son passage, couvrît l'un d'eux.»<sup>62</sup>

---

58. 48<sup>13</sup>

59. St BASILE, Hom. sur Ps. 115 (P.G. XXX, 112).

60. Panég. de St IGNACE (P.G. L, 595).

61. Mt. 14<sup>35-36</sup>

62. Act. 5<sup>15</sup>

Il y a enfin une catégorie d'objets qui dépassent les choses participant plus ou moins, d'une manière naturelle, à une ou plusieurs énergies divines, et qui, sans être forcément le siège de l'action surnaturelle divine, exigent absolument la yénération et l'adoration (au sens non strict du terme) : ce sont les représentations du Christ, des saints et des choses saintes (croix, Ecriture sainte etc.) Elles ont ceci de particulier, que *naturellement* elles rendent présent, d'une certaine manière, le prototype : «Dans l'image du roi» affirme St ATHANASE, «existent la forme et la majesté [du roi], et dans le roi existe la forme qui est dans l'image; car la ressemblance entre le roi et l'image est exacte; en sorte que celui qui fixe les yeux sur l'image voit en elle le roi; et, inversement, celui qui voit le roi reconnaît qu'il est celui qui est dans l'image. Du fait que la ressemblance est exacte, l'image dirait à celui qui désire, après elle, contempler le roi : 'Moi et le roi sommes un, car je suis en lui et lui en moi; et ce que tu vois en moi, cela tu le vois en lui; et ce que tu as vu en lui, cela tu le vois en moi.' Celui donc qui se prosterne devant l'image, se prosterne en elle devant le roi.»<sup>63</sup> Ainsi, «l'honneur [prodigué] à l'image passe jusqu'au prototype.»<sup>64</sup> Et à l'inverse, «l'outrage monte par l'image au Créateur. Car de même que celui qui a outragé l'image royale est jugé avoir commis la faute contre le roi lui-même....»<sup>65</sup> En conséquence, le concile «In Trullo» prescrit ceci : «La Croix vivifiante représentant pour nous le salut, nous devons montrer tout zèle à rendre l'honneur dû à ce par quoi nous avons été sauvés de l'antique chute. C'est pourquoi, lui accordant l'adoration et par l'intelligence, et par la parole, et par les sens, nous ordonnons que les représentations de la Croix exécutées par certains sur le sol soit effacées complètement, de toute manière, afin que le trophée de notre victoire ne soit pas outragé par le piétinement des passants. Ceux donc qui, à partir de cet instant, exécutent la représentation de la

---

63. Disc. contre les Ariens, III (P.G. XXVI, 332).

64. St BASILE, Traité du Saint-Esprit, 18 (P.G. XXXII, 149). Cette phrase est citée par le 7<sup>e</sup> concile œcuménique.

65. Id., Comm. sur Isaïe, 13 (P.G. XXX, 589).

Croix sur le sol, nous enjoignons qu'ils soient excommuniés. »<sup>66</sup>

Nous avons tantôt entendu St ATHANASE nous dire qu'une image doit avoir «une ressemblance exacte» avec son prototype : si la ressemblance n'est pas exacte, alors on a une caricature, une représentation imaginaire, tout ce que vous voulez, mais pas une icône. Aussi les peintres byzantins observaient scrupuleusement la description physique des saints telle que la donnaient les documents les plus authentiques et l'iconographie contemporaine de ces saints. Il est très instructif de noter, durant toute l'époque des chefs-d'œuvre (close avec la fin du 15<sup>e</sup> siècle), combien la figure de St CHYRSOSTOME, malgré la profonde originalité de chaque chef-d'œuvre, est invariable et fidèle à la caractérisation physique donnée par ses contemporains : la mosaïque de Sainte-Sophie à Constantinople, 10<sup>e</sup> siècle ; le frontispice d'un Recueil de ses sermons<sup>67</sup>, 11<sup>e</sup> siècle ; la mosaïque de la Chapelle Palatine à Palerme, 12<sup>e</sup> siècle, ne diffèrent en rien, quant au physique du personnage, des chefs-d'œuvre plus anciens ou postérieurs.

Et le Christ ? Il est certain que le saint suaire de Turin, ne fût-ce qu'à cause de la beauté divine, unique, du visage, et indépendamment de toutes les preuves flagrantes que tout le monde ressasse, représente, entre autres œuvres «non faites de main d'homme» que la tradition signale, et qui sont perdues aujourd'hui, le visage du Christ aussitôt après sa mort. Quand on sait que le suaire existait dès le 4<sup>e</sup> siècle à Jérusalem, selon le témoignage de St CYRILLE DE JÉSURALEM, que tout le monde pouvait le voir, et qu'après la première moitié du septième siècle, à une date inconnue, il a été amené à Constantinople où, selon plusieurs témoignages, il était exposé et vénéré jusqu'au sac de la ville à la quatrième croisade, on peut comprendre la ressemblance très frappante qui existe entre la sainte face et les Christs byzantins, d'un art consommé, qui émaillent les siècles.

Nous venons de parler de «beauté divine» du Christ. En effet, le Christ étant Dieu et homme, la beauté de sa divinité et de

---

66. Can. 73.

67. Coislin 79, Bibliothèque Nationale, Paris.

son âme humaine se réfractait sur son visage et sur tout son corps, en vertu de la liaison de l'âme et du corps, comme de Sa divinité et de Son humanité. Si le Christ est aussi chair, il est nécessaire que cette réfraction ait lieu et qu'elle puisse être peinte. Les iconoclastes des 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> siècles, en niant que le Christ pût être peint, sous prétexte qu'il est Dieu, niaient implicitement l'Incarnation. Ce n'est donc pas pour rien que les querelles iconoclastes ont ensanglé l'empire byzantin pendant plus d'un siècle. C'est ce qu'on appelle «une querelle byzantine», expression particulièrement affectionnée même par des journalistes de la plus crasse ignorance, à peine capables de distinguer un Byzantin d'un Turc! Une «querelle byzantine», c'est une querelle qui n'a pas de substance, par exemple : «Le Fils est-Il consubstantiel au Père? Le Christ est-Il une seule personne en deux natures? Le Christ a-t-Il une seule volonté ou deux, divine et humaine?» Qui ne voit l'inanité de ces questions, au regard de celles dignes d'occuper un *homme*, comme par exemple les «pétrodollars», le syndicalisme, l'inflation? ...

Or donc, nous disions que le corps est le miroir de l'âme. Celle-ci sculpte le corps, et ce reflet n'a rien à voir avec la beauté ou la laideur purement physiques.<sup>68</sup> Commençons par l'âme vicieuse. Voici le portrait de JULIEN L'APOSTAT, par St GRÉGOIRE DE NAZIANZE : «Cela ne me paraissait être le signe de rien de bon : un cou flasque, des épaules bondissant et se faisant contrepoids, l'œil s'agitant et errant et regardant avec frénésie, des pieds jamais en repos, mais se posant d'une place à une autre, un nez respirant l'insolence et le dédain, des manières ridicules de se composer des visages exprimant la même chose, des rires incontrôlés et tumultueux, des inclinaisons et relèvements de la tête sans aucune raison, la parole s'arrêtant, coupée par le souffle, des interrogations désordonnées et ineptes, des réponses en rien meilleures que celles-ci, chevauchant les unes sur les autres, et ni équilibrées, ni proférées dans l'ordre de la connaissance.»<sup>69</sup>

68. Voir notre ouvrage : «Amour et Concupiscence», p. 63-67.

69. II<sup>e</sup> Pamphlet contre JULIEN (P.G. XXXV, 692).

Un saint, forcément, n'aura aucun de ces traits et gestes, car ils sont tous l'indice de sentiments vicieux qu'un saint, par définition, ne peut avoir. La beauté spirituelle et surnaturelle se caractérise par des traits et gestes «*sui generis*», communs à tous les saints dans la mesure de leur sainteté, et se superposant à leur physique constitutionnel original pour le transfigurer sans qu'il perde son originalité. Cette configuration et ce comportement ne s'improvisent pas. Par conséquent, un acteur qui ne ressent pas les sentiments des saints, ne peut les imiter. Si tout sentiment s'exprime forcément d'une certaine manière sur le visage — ainsi l'a voulu la nature — ce sentiment, simulé, n'est plus le même, il s'exprimera donc différemment sur le visage et dans les gestes : ce sera *l'expression physique de la simulation d'un sentiment*, non de sa réalité. Même dans le cas où l'acteur, particulièrement roué, essaie de tromper les imbéciles, la fausseté se trahira toujours aux yeux du connaisseur, par une nuance souvent si ténue qu'elle frise l'imperceptibilité. Inutile d'ajouter après cela que les films les plus ridicules sont précisément ceux où on relate la vie du Christ, c'est-à-dire Celui, de tous les êtres, qui défie l'accessibilité, non seulement d'un acteur quittant les partouzes pour assumer des gestes bénisseurs, mais même d'un acteur qui serait moralement impeccable. Il y a aussi une forte dose de ridicule dans les films qui racontent la vie d'un saint ou d'un génie (car un vrai génie est, dans son ordre, aussi rare qu'un saint). J'ai eu une fois le malheur de voir quelques vues d'un film sur SOCRATE ; je ne sais plus quel acteur représentait PLATON, assis en cercle avec les autres disciples, autour du maître. Il était assis avec terreur, pour suggérer sa vénération pour le maître et sa contemplation. Mais, à un moment, j'ai pu voir son regard : il y avait une telle vacuité de pensée que cela faisait mal ; pas une seule lueur d'intelligence ! Singulier PLATON !

Aussi un peintre qui tient à faire des icônes qui soient des chefs-d'œuvre doit d'abord être un saint. MICHEL-ANGE peut faire de très grands chefs-d'œuvre, même religieux, sans forcément être un saint : c'est que le génie peut ne pas être axé sur un monde spirituel surnaturel et rigoureusement évangélique. Il n'en n'est pas ainsi du peintre d'icônes. Car saisir la

beauté du monde surnaturel est chose particulièrement difficile. On peut s'en rendre compte quand on pense à la difficulté de saisir même la beauté naturelle : j'ai vu des touristes passer à un rythme de galop devant les plus belles frises et sculptures du « Parthénon », au musée de l'Acropole et au « British Museum » : par exemple, à Londres, cette triple statue de déesses (supposées être HESTIA, DIONÉ et APHRODITE), où PHIDIAS a fixé sur de la pierre les mille ondulations si harmonieuses, si sinueuses et fluides, de la beauté féminine, qui sont contemplées, non par les yeux, mais par l'esprit, et qui sont aussi impossibles à saisir, dans leur simultanéité, par les yeux, que les mille mouvements ondulatoires des vagues de la mer : « Il y a, dans le ‘Traité de Peinture’ de LÉONARD DE VINCI, une page ... où il est dit que l’être vivant se caractérise par la ligne onduleuse ou serpentine, que chaque être a sa manière propre de serpenter, et que l’objet de l’art est de rendre ce serpentement individuel. ‘Le secret de l’art de dessiner est de découvrir dans chaque objet la manière particulière dont se dirige à travers toute son étendue, telle qu’une vague centrale qui se déploie en vagues superficielles, une certaine ligne flexueuse qui est comme son axe générateur’.<sup>70</sup> Cette ligne peut d’ailleurs n’être aucune des lignes visibles de la figure. Elle n’est pas plus ici que là, mais elle donne la clef de tout. *Elle est moins perçue par l’œil que pensée par l’esprit.* ‘La peinture’, disait LÉONARD DE VINCI, ‘est chose mentale’ ... L’art vrai vise à rendre l’individualité du modèle, et pour cela il va chercher derrière les lignes qu’on voit le mouvement que l’œil ne voit pas, derrière le mouvement lui-même quelque chose de plus secret encore, l’intention originelle, l’aspiration fondamentale de la personne, pensée simple qui équivaut à la richesse indéfinie des formes et des couleurs.»<sup>71</sup>

Or, cette vision mentale simple, qu’ont des saints les grands peintres byzantins, qu’est-elle ? Parcourons quelques chefs-d’œuvre incontestés. Voici la mosaïque du vestibule sud de

70. RAVAISSON, article « Dessin » du « Dictionnaire Pédagogique ».

71. BERGSON, La Pensée et le Mouvant : La vie et l’œuvre de RAVAISSON.

Sainte-Sophie, à Constantinople, représentant CONSTANTIN, n'en déplaise à certains, «St» CONSTANTIN : le sillon des larmes sur la joue gauche, la légère torsion des lèvres, le regard profond et douloureux, tout traduit ce «menu sanglot dans la prière, médicament qui est un facteur de componction pour ceux qui l'entendent.»<sup>72</sup> Voici le JEAN-BAPTISTE de la tribune sud : les caractères sus-dits y sont encore plus accentués ; l'extrême mais très noble maigreur du visage et de la main, la chevelure hirsute, le nœud formé par la jonction ascendante des sourcils, les rides du front, cela donne une très forte impression de componction et d'austérité ; le regard convergent vers l'intérieur, déjà ébauché dans la mosaïque précédente, traduit le mouvement circulaire de l'âme et une vie qui se passe toute à l'intérieur : à force d'être absents au monde extérieur, les saints semblent regarder au dedans ; l'inclinaison de la tête dénote l'humilité. Passons à la Mère de Dieu de la Nativité de Daphni : ce visage à moitié détourné, ces yeux qui n'osent ni regarder le divin enfant en face, ni s'en détourner complètement, c'est le frisson, la terreur devant le divin, devant l'inaccessibilité du mystère, mais c'est une terreur aimante. Dans l'icône dite «Notre-Dame de Vladimir», mais œuvre de Constantinople, quelle profondeur de tendresse, à l'antipode du sentimentalisme ! quel regard de douleur infinie, bien de celle dont l'âme a été transpercée d'un glaive, mais quelle impassibilité aussi, quelle paix inaltérable ; il y a un terrible reproche muet : qui peut regarder ce visage sans que sa conscience l'aiguillonne ? Enfin, quel contraste, malgré leur identité, entre le St CHRYSOSTOME de Sainte-Sophie et celui de la Chapelle Palatine, l'un mystique, et par conséquent resplendissant d'une divine lumière, l'autre ascétique plutôt, c'est-à-dire mettant davantage en relief la lutte que la glorification, celle-ci étant intermittente dans la vie d'un saint : «[Celui-ci] devient semblable à MOÏSE qui, à cause de la théophanie, avait le visage glorifié. Car de même que les objets contigus à des couleurs éclatantes se colorent eux aussi de l'éclat

---

72. St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, disc. I sur la Paix (P.G. XXXV, 724).

qui en jaillit avec profusion, ainsi celui qui fixe les yeux clairement sur l'Esprit est d'une certaine manière transfiguré en ce qui est plus lumineux, par la gloire de l'Esprit, et son cœur est comme éclairé d'une lumière, par la vérité provenant de l'Esprit. »<sup>73</sup>

Toutes les ressources de l'art et les richesses de la nature sont utilisées pour véhiculer ces fulgurantes intuitions spirituelles :

a) Le symbolisme des couleurs, si audacieuses dans l'art byzantin (notamment dans l'école de Chios). Voici le sens naturel des couleurs, d'après St DENYS L'ARÉOPAGITE : «L'ambre [jaune], étant en même temps semblable et à l'or et à l'argent, représente la clarté incorruptible, comme celle de l'or, inépuisable, ne décroissant point et pure; et l'éclat brillant, comme celui de l'argent, semblable à la lumière et céleste ... Quant aux formes diversement colorées des pierres, il faut croire qu'elles représentent, soit, comme les blanches, ce qui est semblable à la lumière, soit, comme les rouges, la nature ardente, soit, comme celles d'un rouge doré, ce qui est semblable à l'or, soit, comme les vertes, ce qui est jeune et plein de force;<sup>74</sup> et, selon chaque forme des images symboliques, tu trouveras une explication anagogique ... Les chevaux blancs [suggèrent] la splendeur, car [le blanc] a le plus d'affinité avec la divine lumière; les chevaux bleus, ce qui est caché; les rouges, ce qui est ardent et efficace. »<sup>75</sup>

On peut voir par là pourquoi le blanc et l'or sont utilisés pour représenter la splendeur de la nature divine, la transfiguration, etc.; le bleu, l'inaccessibilité divine, le mystère de la conception virginal, etc.; le rouge, l'ardeur des séraphins, la chair du Rédempteur, etc.; le brun, ce qui est terrestre, etc. Si l'on songe aussi au fait que les choses naturelles, non seulement peuvent offrir des nuances inimitables (comme ce bleu unique qu'on voit dans deux vitraux de la basilique Saint-Denis), mais aussi, par les réfractions lumineuses infinies en nombre,

73. St BASILE, Traité du Saint-Esprit, 21 (P.G. XXXII, 165).

74. Il s'agit d'Ezéch., 1, 8, de Dan. 10, etc. Quant aux chevaux, plus loin, cf. Zach. 1, 6; Ap. 6.

75. Hiérarchie Céleste, 15 (P.G. III, 336-7).

présentent une gamme inépuisable d'effets, on comprend pourquoi les Byzantins avaient un faible très prononcé pour les pierres précieuses, et les matériaux picturalement riches : or, argent, agate, émeraude, porphyre, nacre, etc., et pourquoi chez eux l'art de la mosaïque a été nettement prépondérant.

b) Leurs sujets appartenant sans exception au monde surnaturel, ils ont non seulement banni tout naturalisme de leur peinture, mais ont très délibérément créé une ambiance irrationnelle. Prenons les somptueuses mosaïques de l'église Saint-Vital à Ravenne : l'empereur JUSTINIEN et sa cour, l'impératrice THÉODORA et sa cour. Les personnages historiques y sont représentés avec leur individualité propre : il suffit d'observer le contraste entre la tête byzantine des dignitaires à la droite de JUSTINIEN et la tête latine de l'archevêque à sa gauche, ainsi que l'originalité de chaque visage. Mais dès qu'on passe aux personnages non historiques, c'est-à-dire les six soldats ou les cinq dames, la ressemblance des soldats entre eux ou des dames entre elles est très frappante, leur individualité n'intéresse pas le peintre, ils sont là pour figurer l'armée angélique («Dieu des armées») — à part la terreur que doit inspirer un souverain, représentant de Dieu sur terre — ou les saintes au ciel. L'irrationalité de l'ensemble des personnages dans les deux panneaux éclate en ce que l'art «aligne et aplatis les corps, les prive de poids, les suspend dans le vide (aucun contact réel ne s'établit entre ces figures et le sol). Ces figures s'avancent donc sans s'appuyer sur le sol; elles croisent leurs pieds sans écraser les doigts les uns des autres, et au lieu de regarder où elles vont, elles fixent le spectateur, ou plutôt elles se retournent toutes à la fois, pour bien se montrer. Plus elles sont impassibles, et plus elles sont conscientes d'être vues et se font voir, dans le rôle que le rite leur prescrit.»<sup>76</sup> Signalons d'autres procédés non rarement employés : «disparition de l'espace, des raccourcis, de l'éclairage concret, de la perspective et de la ligne d'horizon qui détermine le point de vue unique offert au spectateur»,<sup>77</sup> usage

76. A. GRABAR, *La Peinture Byzantine* (éd. Skira) : Ravenne.

77. Id., *La Peinture Byzantine : Esthétique byzantine*.

de la perspective renversée, agrandissement démesuré des choses que le peintre veut souligner (personnage principal; main bénissante ou tenant l'offrande; autel aussi grand que l'église; représentation d'une scène intérieure comme ayant lieu à l'extérieur, avec toutefois, à l'arrière-plan, en miniature, l'édifice ou la cité où la scène a lieu) etc.

4. L'architecture : il serait superflu d'insister sur la puissance de cet art. Il suffit qu'on reste quelques instants sous les colonnes du « Parthénon », ruisselant de gloire malgré la force destructrice du temps auquel rien ne résiste, pour sentir son âme inondée d'une joie indicible, car cette vision l'approche du divin.

Dans l'architecture d'une église byzantine, rien n'est laissé au hasard. D'abord, l'église doit être tournée vers l'orient : « Tous, nous regardons vers l'orient durant les prières », déclare St BASILE, « mais peu savent que nous cherchons [par là] le paradis, notre antique patrie, planté par Dieu en Éden, vers l'orient. »<sup>78</sup> L'orient est aussi le symbole du « Soleil de justice » qu'est le Christ, comme l'occident le symbole des ténèbres et du démon. Aussi, dans le rite du baptême, le prêtre enjoint-il au catéchumène, en le tournant vers l'occident, de cracher sur Satan ; puis, en le tournant vers l'orient, de se ranger du côté du Christ.

Dans sa plus simple expression, une église byzantine comporte trois nefs, avec une grande coupole soutenue par quatre colonnes, au-dessus de la nef centrale, une petite coupole au-dessus de l'abside, et, à l'extrémité occidentale des nefs, un narthex (où se tiennent les catéchumènes et les énergumènes) auquel on entre par un propylée (où se tiennent les pénitents). L'abside est flanquée, à gauche par une absidiole où se trouve le petit autel de la préparation du saint sacrifice, à droite par une autre où il y a la sacristie. Les deux autels sont en marbre. A l'extrémité orientale de l'abside s'élèvent le trône épiscopal et les sièges des prêtres. Au milieu de la nef centrale est l'ambon.

La grande coupole symbolise le firmament ; toute la partie

---

78. Traité du Saint-Esprit, 27 (P.G. XXXII, 189, 192).

de l'église où se tiennent les fidèles le cosmos. La petite coupole est le ciel divin. «La sainte table remplace l'endroit de la sépulture, où a été déposé le Christ ... Elle est également le trône de Dieu, où s'est reposé, s'étant fait corps, le Dieu céleste, porté par les chérubins; sur cette table, également, Il s'est assis au milieu de ses apôtres, dans la Cène mystique.»<sup>79</sup> St SOPHRONE y voit en plus «l'autel céleste et immatériel, en ce que les prêtres unis à la matière expriment comme par une image les hiérarchies intellectuelles et immatérielles, qui sont comme un feu brûlant»<sup>80</sup> — autel dont la sainte liturgie dit : «Prions afin que notre Dieu qui aime les hommes et qui, sur son autel saint, céleste et immatériel, a reçu, comme l'odeur d'un parfum spirituel, [ces précieux dons, offerts et consacrés], nous envoie en échange sa divine grâce et le don du Saint-Esprit.» Le petit autel de la préparation du saint sacrifice figure le Golgotha. On n'en finirait pas d'exposer les symboles de l'architecture de l'église. C'est dire que même entrer dans une église, à plus forte raison si des offices s'y déroulent, nous arrache immédiatement de ce monde terrestre pour nous plonger dans les splendeurs immatérielles.

5. Enfin, la poésie. Dieu nous en a donné l'exemple dans «les Psaumes» et tant d'hymnes qui émaillent l'ancien Testament. Qu'on pense aussi à St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, premier poète de la mélancolie chrétienne, à St ÉPHREM, St ROMANOS LE MÉLODE, aux innombrables chefs-d'œuvre poétiques dont sont tissées les liturgies, etc.

Ces notes sur les arts sacrés ont été forcément très courtes et pleines de lacunes, car notre but n'est pas de faire un exposé complet sur l'ambiance liturgique, mais de nous permettre, par l'évocation suggestive de certaines pratiques de Dieu et de ses saints en la matière, de juger objectivement de la valeur sacrée des pratiques qui, sous le couvert des prescriptions du dernier concile œcuménique, ont partout envahi l'Eglise et tourmentent les âmes religieuses. Que se passe-t-il en France par exemple

79. St GERMAIN DE CONSTANTINOPLE, Histoire ecclés. et Contempl. mystique (P.G. XC VIII, 388).

80. Comm. de la sainte Liturgie (P.G. LXXXVII, 3984).

depuis presque deux décades? La musique sacrée, qu'elle soit renaissante ou classique, s'est plus ou moins évaporée et a été remplacée, en beaucoup d'endroits, soit par un tam-tam aussi meurtrier de la contemplation que créateur de céphalalgie, soit par des airs suant un atroce ennui et rappelant le vers de SHAKESPEARE : «Chantant des hymnes languides à la lune froide et stérile.»<sup>81</sup> Si les prescriptions du concile favorisent l'usage des langues vernaculaires, à juste raison, St PAUL ayant proclamé : «Car si je prie en langue mon esprit prie, mais mon intelligence n'en retire pas de fruit»,<sup>82</sup> elles n'ont jamais préconisé l'extermination, systématique ou procédant par des soubresauts haineux, du latin. Au lieu d'utiliser, dans le texte original et en traduction, des compositions d'une sublime beauté, telles le «Sabat mater dolorosa», le «O lux beata cœlitum», le «Dies iræ», le «Adoro te», le «Pange, lingua, gloriosi Lauream», le «Veni, Sancte Spiritus», etc., on les a presque complètement abandonnées, délibérément, hargneusement (il est vrai qu'elles s'accordent très peu avec la «nouvelle théologie»!) et, à leur place, on a pondu des je ne sais quoi, d'une platitude à faire crever d'ennui. On a oublié, tant les partisans du français que ceux du latin, que le français est capable de produire des hymnes liturgiques de grande beauté. Y a-t-il un seul — à part Léon BLOY — qui se soit avisé qu'on trouve chez VERLAINE des hymnes *catholiques* dignes d'être placés à côté de ceux qu'on vient de nommer et qui, autant le ciel s'élève au-dessus de la terre, dépassent toute cette chienlit qu'on impose au peuple catholique sous prétexte de «créativité»? Citons, par exemple, dans «Sagesse» : «Pourquoi triste, ô mon âme», «O mon Dieu, vous n'avez blessé d'amour», «Je ne veux plus aimer que ma mère Marie», «Mon Dieu m'a dit», «C'est la fête du blé»; dans «Amour» : «Prière du matin», «Angélus de midi», «Saint Benoît-Joseph LABRE»; dans «Bonheur» : «Seigneur, vous m'avez laissé vivre», «O! j'ai froid d'un froid de glace!»

---

81. *Songe d'une nuit d'été*, I, I.

82. I Cor. 14<sup>14</sup>.

«Voix de Gabriel»; dans «Liturgies intimes» : «Asperges me», «Noël», «Circoncision», «Juin», «Final»; dans «Poèmes divers» : «Ex imo», etc.

Entrons dans une église. Celles qui sont actuellement construites sont en général beaucoup plus des hangars que des églises. Si c'est un édifice du moyen âge, il est dépouillé, autant que possible, de ses statues, chemins de croix, crucifix, tableaux, reliques : c'est le dépouillement protestant. Quand on s'avise d'y introduire de l'art «moderne», alors, au lieu des merveilles de G. ROUAULT, des figures aux traits grimaçants ou hideux meublent la galerie; plus prosaïquement, de secs écrits portant des paroles de l'Ecriture, ou même des slogans démagogiques tel : «Un travailleur vaut mieux que l'or!» Les magnifiques autels de marbre, tournés vers l'orient, sont mis au rancart, pour être remplacés par des autels en bois ou en fer forgé, tournés vers l'occident. Le saint sacrement n'est plus mis en évidence; quand il est l'est, c'est par une affreuse lumière électrique : l'huile est si coûteuse et exige un tel entretien! Par contre, des revues soi-disant «catholiques», telles «Les Informations catholiques internationales», «La Vie», «Le Pélerin», «La Foi aujourd'hui», etc., dont la théologie est très suspecte, quand elle n'est pas franchement hérétique, et où les photos de femmes à demi nues ne manquent pas (mode oblige!), sont bien mises en évidence dès l'entrée ...

Chut! La messe commence. Voici le curé, pardon! le responsable de secteur, qui entre avec les vicaires. Parfois ils ne portent que l'aube, rarement tous les vêtements liturgiques que l'Eglise prescrit : dans ce cas, ceux-ci sont confectionnés de l'étoffe la plus vile, sous prétexte de pauvreté évangélique (nous verrons cela dans le chapitre correspondant). Où sont les chasubles en drap d'or et d'argent, régal pour les yeux, splendeur qui sert de tremplin pour l'intelligence dans son ascension vers les choses divines? Elles ont été bradées en 1968 — date glorieuse entre toutes — au marché aux Puces, ou bien elles pourrissent dans les tiroirs humides des sacristies, en compagnie des somptueuses chapes et dalmatiques d'une chrétienté révolue.

Chut! voici le vicaire qui s'approche du micro, félicité suprême due à la science. Est-ce Guy LUX ou Pierre BELLAMARE? Il «anime» et enrégimente «l'assemblée», mêle son baratin aux paroles sacrées. Il explique, dit-il. Expliquer quoi? Ou bien ceux qui composent «l'assemblée» sont des fidèles, par conséquent des initiés, censés bien connaître les mystères auxquels ils participent, ou bien ils ne le sont pas; dans le premier cas, toute explication est superflue et gênante, dans le second il faut d'abord former les gens pour les rendre dignes d'assister à la liturgie.

Ni eau bénite, ni encens, très peu de bougies! La genuflexion a presque disparu; la station assise est de beaucoup préférée à la station debout. Pourtant, dit St BASILE, «le premier du sabbat<sup>83</sup>, nous accomplissons les prières debout, mais nous n'en connaissons pas tous la raison. En effet, non seulement nous nous ressouvenons, par la station debout durant la prière, de la grâce qui nous a été prodiguée le jour de la Résurrection, ayant été ressuscités avec le Christ et devant chercher les choses d'en-haut, mais aussi, d'une certaine manière, [ce jour] est l'image de l'éternité espérée ... Les institutions de l'Eglise nous inculquent de préférer [ce jour-là] la station debout dans la prière, pour nous rappeler avec clarté [*qu'il faut*] transférer, pour ainsi dire, notre intelligence des choses présentes à celles du monde à venir. Et par chaque genuflexion et relèvement nous montrons en acte que par le péché nous sommes tombés par terre, et par l'amour de notre Créateur pour les hommes nous sommes rappelés au ciel.»<sup>84</sup>

«Chantons, à la page 176 : Victoire! tu régneras!»<sup>84a</sup> Le vicaire, d'une voix grise et criarde, entonne : «Victoire!...» L'assemblée piétine. La voix du vicaire plane sur cette cacophonie; amplifiée par le haut-parleur, elle devient tonitruante, veut atteindre des cimes inaccessibles. Ah! si j'avais sur moi les boules «Quies»! Je me réfugie derrière une grosse

83. C'est-à-dire le dimanche.

84. Traité du Saint-Esprit, 27 (P.G. XXXII, 192).

84a. Ce chant est l'adaptation française d'une chanson à boire polonaise !!.

colonne: impossible de me recueillir. Bientôt cependant, ô bonheur! on va peut-être avoir un moment de silence. Mais non, voici le vicaire, dont l'œil omniscient a tout vu, debout devant vous, vous invitant à vous asseoir au premier rang pour participer à la prière communautaire!

II. En plus de l'art sacré, certaines méthodes efficaces favorisent grandement la concentration dans la prière. Une de ces méthodes est la « Prière de Jésus » : « T'étant assis dans une cellule tranquille, seul dans un coin, tu t'appliqueras à faire ce que je dis : ferme la porte et élève ta pensée au-dessus de toute chose vaine ou temporelle; puis, appuyant ta barbe sur ta poitrine, transfère ton œil sensible, ainsi que toute ton intelligence, vers le milieu du ventre, c'est-à-dire le nombril; par la suite, étouffe l'inspiration du souffle nasal de manière à ne pas respirer à ton aise, et essaie de trouver intellectuellement, dans les profondeurs intérieures, l'endroit du cœur, où toutes les puissances de l'âme résident par nature. Au commencement, tu rencontreras de l'obscurité et une épaisseur résistante; mais, en persévrant dans l'exercice de cette activité, tu découvriras, ô merveille! une joie incessante. Car l'intelligence, en même temps qu'elle trouve l'endroit du cœur, voit ce qu'elle n'a jamais su : en effet, elle voit l'air entre le cœur et elle tout lumineux et rempli de discernement; dès lors, là où une pensée [mauvaise] émerge et avant qu'elle s'accomplisse ou devienne phantasme, [l'intelligence], par l'invocation de Jésus-Christ, la poursuit et l'anéantit. »<sup>85</sup>

La valeur de cette pratique, défendue par de nombreux saints, ne peut être mise en doute; mais il faut la comprendre. Elle n'est pas une formule magique ou mécanique pour accéder à l'illumination. Tout moyen qui n'est pas proportionné à une certaine fin ne peut y mener. Tout ce que cette pratique se propose, c'est de nous offrir une méthode, qui d'ailleurs n'a rien d'obligatoire (le choix des moyens diffère tellement selon les

---

85. St SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN, Méthode de sainte prière et de concentration.

tempéraments!), pour fixer notre attention durant la prière. Si elle préconise qu'on fixe le regard sur le nombril, c'est uniquement afin que le corps, qui se met dans la station assise par terre, prenne la forme circulaire qui favorise le mouvement circulaire de l'âme (ou sa rentrée en elle-même), étant bien connu que l'attitude corporelle hâte l'avènement de l'attitude spirituelle correspondante. En même temps, et cela est capital, l'intelligence se concentre sur le cœur d'où sortent toutes les bonnes et les mauvaises pensées, et signale ces dernières pour que la prière scandée à chaque respiration les extermine : « Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi » — formule qui peut être allongée, en y intercalant « Fils de Dieu », ou raccourcie ainsi : « Seigneur, aie pitié », pourvu qu'on persévère assez longtemps sur une seule formule, car les plantes continuellement transplantées ne poussent jamais. Si la respiration doit être étouffée ou inhibée, c'est afin que son bruit ne nous distraie point. Il vaut mieux, enfin, que la prière soit exclusivement mentale, mais on peut en même temps la proférer verbalement, à voix très basse, comme dans un soupir, au moins jusqu'au moment où la maîtrise mentale aura été acquise. Cette pratique tend à réaliser le programme exprimé d'une manière lapidaire par St JEAN CLIMAQUE : « L'homme recueilli, c'est celui qui s'efforce de circonscrire l'incorporel dans la demeure corporelle : il n'y a rien de plus paradoxal.»<sup>86</sup>

Pour résumer : la prière est le plus mortel ennemi de l'ennui, et elle est fortement secondée par les arts sacrés et certaines méthodes. Tant qu'on a envie de prier, on ne peut être tenté par l'ennui. Mais justement, celui-ci fait qu'on n'a plus envie de prier. Que faire alors ?

Il faut d'abord reconnaître si c'est bien l'ennui qui nous tente. Déceler cela est déjà un grand pas et équivaut à la moitié de la guérison ; car l'ennui a cela de particulier qu'il procède d'une manière imperceptible et sournoise, et dès qu'il montre son vrai

---

86. Echelle, 27 (P.G. LXXXVIII, 1097).

visage il perd une bonne partie de son attrance : « Un frère interrogea le Père PIMEN à cause de l'ennui. Et l'ancien lui dit que l'ennui se trouve dans tout commencement et qu'il n'y a pas pire passion ; mais que si l'homme reconnaît que c'est l'ennui, il trouve le repos. »<sup>87</sup>

Une fois qu'on l'a identifié, il faut en rechercher les causes. Certaines en sont mauvaises, d'autres sont l'excès d'une chose en soi moralement bonne, ou sont moralement indifférentes. Toutes provoquent en nous l'ennui, mais il est essentiel de discerner dans laquelle de ces catégories est la cause, car le remède à administrer sera souvent diamétralement opposé d'une catégorie à l'autre : par exemple, si l'ennui vient de l'abus de prière (car on peut abuser de la prière même !) le remède sera diamétralement opposé à celui qu'il convient d'administrer au cas où l'ennui provient d'un défaut de prière. Si on n'opère pas ce discernement, on ressemblera à quelqu'un qui s'est égaré dans une vaste forêt et qui s'y empêtre dans la mesure où il essaie d'en sortir, et cela faute de boussole.

### I. THÉRAPEUTIQUE DE L'ENNUI ENGENDRÉ PAR DES CAUSES MAUVAISES.

Selon St ISAAC LE SYRIEN, « l'ennui provient de la distraction de l'intelligence ; et cette distraction, du défaut de travail et de lecture, et de la vaine conversation ; ou bien, d'un ventre rempli. »<sup>88</sup> Quant à St JEAN CLIMAQUE, voici comment il fait parler l'ennui : « Mes mères sont multiples et diverses : parfois, c'est l'insensibilité de l'âme, parfois l'oubli des choses d'en-haut ; et parfois aussi l'excès des labeurs. »<sup>89</sup> Nous reléguons « l'excès des labeurs » parmi les causes de la deuxième catégorie ; attaquons-nous maintenant aux autres, toutes mauvaises :

1. « La distraction de l'intelligence ... et la vaine conversation » : dans le domaine compris par ces deux

87. Sentences des Pères du désert : PIMEN.

88. Disc. 33.

89. Echelle, 13 (P.G. LXXXVIII, 860-1).

désignations, nous pouvons insérer un défaut que peu de gens prennent au sérieux : le rire désordonné. N'entend-on pas même des gens attribuer au rire toutes les vertus, sous prétexte que le rire est le propre de l'homme ? Qu'en pensent les grands spirituels ?

« Ce qui est considéré par beaucoup », affirme St BASILE, « comme chose sans conséquence, mérite d'être l'objet d'une grande vigilance de la part des ascètes. Car le fait d'être saisi par un rire immodéré et insensé montre qu'on est incontinent, qu'on n'a pas les mouvements bien ordonnés, et que la flaccidité de l'âme n'est pas comprimée par une raison rigoureuse. Laisser la détente de l'âme s'entrebailler jusqu'à un sourire radieux, dans la mesure signalée par ce qui est écrit : 'Lorsque le cœur est joyeux, le visage s'épanouit'<sup>90</sup>, ce n'est pas inconvenant. Mais rire aux éclats et s'agiter dans son corps n'est pas le propre de celui qui a une âme bien réglée, ni de celui qui est éprouvé, ni de celui qui est maître de lui-même. 'L'Ecclésiaste', repoussant ce genre de rire, parce que celui-ci abat au plus haut point la fermeté de l'âme, déclare : 'J'ai dit au rire : Egarement !'<sup>91</sup> Et l'auteur des 'Proverbes'<sup>92</sup> : 'Tel le crépitement des épines sous le chaudron, tel le rire des insensés.' Et le Christ a manifestement subi les passions corporelles nécessaires et celles qui attestent la vertu, par exemple la fatigue et la miséricorde à l'égard de ceux qui sont en état de tribulation ; mais, autant que cela apparaît avec clarté de l'histoire évangélique, Il n'admet pas le rire ; bien plutôt, Il appelle 'malheureux'<sup>93</sup> ceux qui en sont saisis. »<sup>94</sup> St CHRYSOSTOME précise : « Ce n'est pas le rire qui est mal, mais le rire démesuré, inopportun. Le rire est en nous pour que, lorsque nous voyons des amis après une longue [absence], nous riions ; lorsque nous voyons des personnes abattues et tremblantes, par le sourire nous les fassions se décontracter ; et

---

90. Prov. 15<sup>13</sup>.

91. 2<sup>2</sup>

92. En fait, le même Ecclésiaste, 7<sup>6</sup>.

93. Luc 6<sup>25</sup>.

94. Règles en détail, 17 (P.G. XXXI, 961).

non pour rire aux éclats et rire tout le temps. Le rire est dans notre âme, pour que parfois elle se détende, non pour qu'elle se dissipe. »<sup>95</sup>

A bien plus forte raison la bouffonnerie, mélange de rire désordonné et de paroles vaines et frivoles, sinon mauvaises, est condamnable : « Il convient de s'abstenir de toute bouffonnerie.<sup>96</sup> Car il se trouve que les nombreuses personnes absorbées dans des choses pareilles errent en dehors de la droite raison, leur âme étant dissipée dans la plaisanterie, et le recueillement, ainsi que la compacité de leur pensée, étant dissous. Mais souvent, le mal, progressant, descend jusqu'aux propos obscènes et jusqu'à la dernière extravagance, de sorte que la vigilance de l'âme et la dissipation découlant de la bouffonnerie sont incompatibles. Du reste, si en quelque manière il faut infuser la joie par les paroles, pour relâcher un peu l'austérité, que votre parole soit pleine de grâce spirituelle et soit 'assaisonnée de sel'<sup>97</sup> évangélique, afin qu'elle apporte avec elle le parfum du sage gouvernement intérieur et réjouisse de double manière celui qui écoute : et par la détente, et par la grâce de l'intelligence. »<sup>98</sup>

La nécessité de la détente est excellemment illustrée par cette anecdote d'autant plus significative que son héros est un ascète jamais surpassé dans l'austérité : « Une personne chassait des animaux sauvages dans le désert. Elle vit le Père ANTOINE badinant gracieusement avec les frères, et en fut scandalisée. L'ancien, désirant la convaincre qu'il faut de temps en temps user de condescendance à l'égard des frères, lui dit : 'Mets une flèche dans ton arc et tends'. L'autre fit ainsi. Et [ANTOINE] lui dit : 'Tends encore'. Et l'autre tendit. Et il dit encore : 'Tends !' Le chasseur lui dit : 'Si je tends au delà de la mesure, l'arc rompra'. L'ancien lui dit : 'Il en est de même dans l'œuvre de Dieu : si nous faisons subir aux frères une tension

95. Hom. 15 sur Hébr. (P.G. LXIII, 122).

96. Εὐτραπελία.

97. Col. 4<sup>6</sup>

98. St BASILE, Dispositions Ascét., 12 (P.G. XXXI, 1376).

démesurée, ils rompront très vite; il faut donc, de temps en temps, user de condescendance à l'égard des frères.' Ayant entendu cela, le chasseur fut pénétré de regret; et ayant beaucoup profité de l'ancien, s'en alla; et les frères, fortifiés, se retirèrent à leur localité.»<sup>99</sup>

Pour que cette détente ne dégénère pas en dissolution, les Pères insistent, après St PAUL, sur la nécessité d'y mélanger le «sel» évangélique. C'est ainsi que notre conversation évite les deux écueils contraires : la mollesse et l'âpre sévérité. Nous avons déjà vu ce que la plaisanterie, maniée par la charité, peut opérer de prodiges dans la correction fraternelle. Dieu Lui-même l'emploie non rarement : «Et Dieu dit : 'Voici qu'ADAM est devenu comme l'un d'entre nous, connaissant le bien et le mal'»<sup>100</sup> — parole d'une cinglante et salutaire ironie. Et quand le Christ dit aux pharisiens qui Le blâmaient de fréquenter les pécheurs : «Car Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs au repentir»<sup>101</sup>, c'est comme s'il disait : «Ne m'en voulez pas si je mange avec des publicains et des pécheurs, car, eux, ils ont besoin d'un médecin pour les sauver, mais vous, vous êtes des justes, vous irez directement au ciel, sans avoir même besoin d'un purgatoire, vous n'avez pas besoin de Moi!» De même, lors de la rencontre de l'empereur arien VALENS, à demi repentant, avec St BASILE, «un homme nommé DÉMOTHÈNE, qui avait la charge de la cuisine impériale, était présent; censurant le docteur de l'univers, il commit un barbarisme. Le divin BASILE, souriant, dit : 'Nous venons de contempler un DÉMOTHÈNE illettré!' Mais comme celui-là, s'étant fâché davantage, menaçait : 'A toi', dit le grand BASILE, 'incombe le soin de la préparation délicate des sauces! Car, ayant les oreilles bouchées, tu ne peux comprendre les dogmes divins.'»<sup>102</sup>

---

99. Sentences des Pères du désert : ANTOINE LE GRAND.

100. Gén. 3<sup>22</sup>.

101. Mt. 9<sup>13</sup>.

102. THÉODORET DE CYR, Hist. ecclés. IV, 16 (P.G. LXXXII, 1161).

C'est donc quand la détente est recherchée au détriment de ce que St BASILE vient d'appeler «la compacité de la pensée» (c'est-à-dire le recueillement et la fermeté de l'âme) que la plaisanterie, comme le rire, devient mauvaise. Dans ce cas, elle est tantôt bête et vaine : par exemple, BALZAC raconte quelque part (dans «La Fille aux yeux d'or», je crois) qu'à un moment, à Paris, la particule «rama», détachée d'un mot qui avait une grande vogue, était ajoutée à n'importe quoi, et cela tenait lieu d'esprit, on s'extasiait là-dessus : «caférاما, restaurاما, opérarama», etc. «Je vous le dis, toute parole vaine<sup>103</sup> que les hommes auront dite, ils en rendront compte au jour du jugement.»<sup>104</sup> Tantôt la plaisanterie est obscène. Tantôt elle pousse à quelque autre vice, ou bien elle est franchement impie. St CHRYSOSTOME donne des exemples de ces deux derniers cas : «Quelqu'un s'est trouvé chez l'un de ceux qui se vantent de leur science — je sais que je vais provoquer le rire, mais je parlerai quand même — et la table ayant été apprêtée, celui-ci dit : 'Servez, jeunes serviteurs, de crainte que les ventres ne se mettent en colère!' D'autres encore disent : 'Malheur à toi, MAMMON, et à qui ne te possède pas!'»<sup>105</sup> Il va de soi que la plupart des bons mots, traits d'esprit, blagues, etc., qui font le bonheur de tant de gens aujourd'hui, tombent sous ces proscriptions.

Il ne faut cependant pas tomber dans un excès de sévérité. On est très étonné qu'un esprit aussi mesuré et nuancé que BOSSUET condamne MOLIÈRE et caractérise ainsi ses comédies : «des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours excusée et toujours plaisante.»<sup>106</sup> Voire ! On est ahuri. Au contraire, la puissance de MOLIÈRE réside en ce qu'il a saisi et su peindre, mieux que tout autre, ce qu'il y a de ridicule dans certaines incarnations du vice ; et voir

103. Ἀργὸν — c'est-à-dire n'aboutissant à rien.

104. Mt. 12<sup>16</sup>.

105. Hom. 17 sur Eph. (P.G. LXII, 120).

106. Maximes et Réflexions sur la Comédie.

avec lui le ridicule est moralement très bénéfique, car rien ne nous éloigne plus d'une chose que le fait qu'elle nous paraît ridicule. Nous mettre en colère tandis que nous sommes en train d'exhorter à la douceur est un vice où nous tombons, souvent sans nous en rendre compte, notre amour-propre nous crevant les yeux agréablement; aussi voir le philosophe, dans «Le Bourgeois Gentilhomme» faire cela, peut nous ouvrir les yeux et nous réformer. Chaque pièce de MOLIÈRE fourmille de tels profits. Qu'on ne s'y trompe pas : MOLIÈRE est profond. Son rire n'est pas celui d'un écervelé, c'est un rire qui s'apitoie sur la nature humaine; une profonde tristesse se dégage de son comique, la même que celle de «Don Quichotte» : «Quelle mâle gaieté, si triste et si profonde Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer!»<sup>107</sup>

On a l'habitude, depuis ROUSSEAU, pour accuser MOLIÈRE d'avoir ridiculisé la vertu, d'invoquer «Le Misanthrope». L'argument est ainsi conçu : «ALCESTE est le personnage le plus vertueux de la pièce; or, nous rions surtout de lui: donc nous rions de la vertu.» Cet argument ne se distingue pas par le sens des nuances, c'est le moins qu'on en puisse dire. Ce n'est point de la vertu d'ALCESTE que nous rions, mais d'une certaine raideur (donc quelque peu un vice) qui dépare un peu sa vertu. Il n'y a absolument rien de risible, au contraire, il y a beaucoup de grandeur dans le caractère de l'homme qui agit selon ces maximes :

«Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre  
 Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,  
 Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments  
 Ne se masquent jamais sous de vains compliments ...  
 Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte ...

...Ces haines vigoureuses

Que doit donner le vice aux âmes vertueuses ...  
 Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,  
 Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,  
 Et chercher sur la terre un endroit écarté  
 Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.»

---

107. MUSSET, Poésies nouvelles : Une soirée perdue.

Seulement, voilà ! la correction fraternelle, justement parce qu'elle est amère, doit être tempérée par des précautions que nous avons longuement exposées au ch. III ; tout en restant fidèle aux maximes d'ALCESTE, elle a plus de chances de se concilier celui qu'on corrige. ALCESTE inconsciemment le sent, dans la scène du sonnet, puisqu'au lieu de dire brutalement à ORONTE « Vos vers sont exécrables ! », il met en scène un personnage imaginaire dont il aurait critiqué les vers :

ORONTE

« Est-ce que j'écris mal ? et leur ressemblerois-je

ALCESTE

Je ne dis pas cela ; mais enfin , lui disois-je,

Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ? » ...

La vie donc l'a obligé à atténuer en pratique la fougue de ses réactions ; et nous rions parce que nous le voyons s'empêtrer dans les tiraillements entre l'impulsion de dire : « Vos vers sont exécrables, mais alors, exécrables ! », et le tact que la vraie politesse exige dans la correction des autres. Ce qui ne veut pas dire qu'au cas où le tact longtemps mis en œuvre reste inefface, il ne faut pas recourir à la méthode plus brutale.

2. La deuxième cause de l'ennui est « le défaut de travail et de lecture.» C'est, en d'autres termes, l'oisiveté physique et intellectuelle. St ISAAC, par le mot «lecture», entend la lecture spirituelle, pratiquement la seule lecture des ermites auxquels son livre primordialement s'adresse ; mais nous pouvons étendre sa signification pour y inclure les choses intellectuelles, sans infidélité à la pensée du saint.

En effet, lorsqu'on exerce, dans l'ordre voulu par Dieu, une faculté, on éprouve forcément une certaine satisfaction dans cet exercice, et cette satisfaction, qui est joie, se diffuse dans notre être tout entier, s'étend par corrélation à toutes nos autres facultés. La joie provenant de la convergence des exercices des diverses facultés est un excellent préventif de l'ennui. Le risque d'ennui augmente dans la mesure où nous laissons en friche une faculté, et selon le nombre des facultés laissées en friche. Celles-ci

alors se rouillent, et l'ennui, «fruit de la morne incuriosité»<sup>108</sup>, s'installe fatalement.

La valeur du travail physique est avant tout dans son efficacité à maintenir le corps en forme. Nous sommes ainsi constitués que, lorsque nous n'exerçons pas le corps, non seulement il dégénère, mais il empêche l'esprit d'exercer sa fonction. Les grands philosophes grecs s'adonnaient à leurs spéculations en marchant. Souvent, quand on bute sur un problème entre les quatre murs de sa chambre, il suffit de faire une marche dans la forêt pour que la solution se présente. Alors qu'on ne pensait même pas au problème, les idées viennent spontanément, on ne sait comment, et s'organisent de telle manière qu'on a la solution devant soi, lumineuse, à notre grand étonnement. A défaut de travail physique, une marche serrée d'une heure par jour, en forêt, suffirait pour les besoins du corps, car elle met en jeu tous ses ressorts.

La lecture spirituelle (pourvu qu'on entende par là non de misérables auteurs spirituels, plus déprimants que bénéfiques, mais l'Ecriture sainte avant tout, suivie des Pères de l'Eglise et des saints théologiens et spirituels) est un très puissant adjuvant de la prière, car souvent, n'arrivant plus dans notre méditation à tirer de notre propre fonds, le contact d'un grand esprit nous empêche de sombrer dans la léthargie propre à l'ennui, en fécondant notre esprit et en lui donnant des contours précis auxquels s'accrocher. Lire St JEAN ou St ATHANASE, c'est comme si on leur rendait visite quand ils étaient encore dans la vie de la chair, comme si on les voyait, on leur parlait, on recueillait les perles qui sortaient de leur bouche, on était soulevé par cette puissance de l'Esprit qui émanait d'eux mystérieusement. Point n'est besoin de faire dix mille kilomètres à pied pour les voir : ils sont là, chez vous, dans ce petit livre sur le rayon de votre bibliothèque. Si quelqu'un nous envoie une lettre, quel plus grand mépris peut-il y avoir pour lui que de ne pas même la lire? C'est ce que beaucoup font à l'égard de Dieu : l'Ecriture

---

108. BAUDELAIRE, Fleurs du Mal : Spleen.

sainte est la lettre écrite de sa propre main ; certains ne cherchent même pas à l'avoir ; et chez d'autres, elle est là, non ouverte, à pourrir sous la poussière !

Une des facultés qui empêchent le plus l'ennui, c'est le sens du beau. KEATS a écrit : « Une belle chose est une joie immortelle. »<sup>109</sup> Ce que nous avons écrit sur les choses sensibles, image des intelligibles, donc finalement image de la Beauté divine, montre suffisamment que la beauté est partout dans la création sensible : il suffit de ne pas être aveugle. Malheureusement, l'homme moderne s'est détourné de la beauté pour ne poursuivre que la vile utilité ; et dès qu'on sort de la nature et de l'art, on se trouve en présence de cette laideur colossale, effrayante, dont l'homme moderne est le démiurge.

Prenons par exemple le travail. Autrefois, un seul ouvrier faisait la totalité d'une petite chose, ses facultés esthétiques ne restaient pas oisives, mais étaient exercées dans la fabrication de l'objet, de sorte que son travail était pour lui une source de joie. Il ne songeait même pas à prendre des vacances, cet égout de toutes les frustrations modernes. Mais depuis plus d'un siècle, qu'est devenu le travail ? « Quel boucan l'industrie cause dans le monde ! » écrit FLAUBERT. « Comme la *machine* est une chose tapageuse ! A propos de l'industrie, as-tu réfléchi quelquefois à la quantité de professions bêtes qu'elle engendre et à la masse de stupidité qui, à la longue, doit en provenir ? Ce serait une effrayante statistique à faire ! Qu'attendre d'une population comme celle de Manchester, qui passe sa vie à faire des épingle ? Et la confection d'une épingle exige cinq à six spécialités différentes ! Le travail se subdivisant, il se fait donc, à côté des machines, quantité d'hommes-machines .... Oui, l'humanité tourne au bête ... Les *rêveurs* du moyen âge étaient d'autres hommes que les *actifs* des temps modernes. »<sup>110</sup>

109. Endymion, I.

110. Lettre à Louise COLET, 14 août 1853 — Les mots soulignés le sont par FLAUBERT.

Voici le métro. Les visages sont la plupart tendus et anxieux, ou nerveux, ou apathiques, suant l'ennui. Soudain, une belle femme, incroyablement belle, entre. Je me dis : « Tiens ! ils vont se réveiller, ou se détendre ... » Mais personne ne l'a même remarquée, il n'y a aucune réaction, un chat aurait certainement — cela, je, l'assure — fait davantage sensation ! « Ces gens », me dis-je alors pris d'une terreur subite, « ou bien ils ont atteint un tel degré d'impassibilité, immersés qu'ils sont au sein de la contemplation divine, qu'ils ne s'aperçoivent même pas de l'entrée en scène de quelque beauté éphémère, et j'ai devant moi autant de grands mystiques en état d'extase, ne percevant rien de ce qui est sensible; ou bien ... »

3. Une autre cause de l'ennui, c'est « l'insensibilité de l'âme ». St JEAN CLIMIQUE va nous en tracer un tableau très pittoresque et d'une grande force comique : « L'insensibilité dans les corps et les esprits, c'est un sens mort, finissant par ne plus rien sentir, à cause d'une maladie et d'une négligence chroniques ... La bouche de l'homme insensible prie pour qu'il soit [délivré] de la passion, mais son corps lutte pour elle. Il philosophie sur la mort, et se conduit comme s'il était immortel; il gémit de désir de quitter [cette vie], et somnole comme s'il était éternel. Il parle de tempérance, et se bat en faveur de la gourmandise. Il proclame 'bienheureuse' l'obéissance, et désobéit tout le premier. Il loue les personnes qui sont parvenues à l'impassibilité, et, pour des haillons, n'a aucune honte d'éprouver de la rancune et de se battre. S'étant mis en colère, il en éprouve de l'aigreur, et à cause de cette aigreur se met encore en colère; et ayant accumulé défaite sur défaite, il ne s'en rend pas compte. Il fait une lecture sur le Jugement, et se met à sourire; sur la vaine gloire, et se vante en pleine lecture. Il cite des choses sur les veilles, et aussitôt se plonge dans le sommeil; il fait l'éloge de la prière, et s'écarte d'elle comme d'un fléau. S'étant gavé, il en éprouve du regret, et peu après il se gave encore plus. Il proclame le silence 'bienheureux', et le loue par le bavardage. Il enseigne la mansuétude, et s'irrite souvent durant l'enseignement même; recouvrant sa lucidité, il gémit, et, agitant sa tête, de

nouveau est saisi par la passion. Il réprouve le rire, et donne, en souriant, un enseignement sur les larmes. Il se reproche devant quelques-uns d'être vaniteux, et s'efforce par ce reproche de se procurer une [vaine] gloire. Il regarde les visages avec concupiscence, et dialogue sur la chasteté ... Il loue les miséricordieux, et outrage les pauvres. Il devient toujours son propre accusateur, et ne veut pas — pour ne pas dire : ne peut pas — en prendre conscience: J'ai vu moi-même beaucoup de gens pareils entendre parler de la mort et du Jugement plein d'effroi et pleurer; et alors que les larmes n'avaient pas encore [séché] à leurs yeux, ils marchaient avec enthousiasme vers la table à manger; et j'ai admiré comment cette maîtresse et latrine, victorieuse à cause de la profonde insensibilité, a pu mettre en fuite les pleurs.»<sup>111</sup>

Ne confondons l'insensibilité, ou la mort spirituelle, avec l'hypocrisie : «L'hypocrisie est une simulation de l'amitié, ou une haine sous apparence d'amitié; ou une inimitié qui prend, pour se réaliser, la bienveillance comme moyen, ou une envie qui imite les caractéristiques de l'amour; ou une inclination à aimer le péché, recueillant des admirateurs en donnant l'impression de conduite vertueuse; ou une vie tirant sa dignité en contrefaisant la vertu, non en ayant une vertu réellement; ou bien une simulation de la justice, qui en possède le titre au moyen du paraître; ou une manière de philosopher au point de vue éthique, camouflant l'absence cachée de la vertu en esprit; ou bien un artifice qui a la forme extérieure de la vérité, et auquel s'attellent les imitateurs du serpent dans la tortuosité de leurs mœurs.»<sup>112</sup> On le voit, l'hypocrite cherche à atteindre un but mauvais sous une apparence vertueuse. Il sait ce qu'il veut, et il est bien conscient du contraste entre ce qu'il éprouve ou pense en réalité, et l'impression qu'il en veut donner. Mais l'insensible n'est pas même conscient de la contradiction entre ses actes, il lui manque l'intelligence, pour devenir hypocrite; il étale naïvement,

111. Echelle, 18 (P.G. LXXXVIII, 932-3).

112. St MAXIME, A THALASSIOS, 56 (P.G. XC, 588).

inconsciemment, le mauvais côté que l'hypocrite, au contraire, réussit à merveille à cacher aux regards. Il pèche beaucoup plus par incurie que par méchanceté et mensonge. Prenant ses paroles pour de vrais sentiments et ses velléités pour de la volonté, il passe toute sa vie dans l'ennui, juste châtiment de son aveuglement, et ne s'en rend même pas compte. St JEAN CLIMAQUE a voulu dénoncer cette fameuse illusion, très répandue malheureusement.

4. Nous relevons enfin, entre autres mauvaises causes de l'ennui, «l'oubli de l'au-delà». Le fait que la mort peut frapper à notre porte à tout moment est suffisant, si nous ne sommes pas dépourvus de raison, pour exciter notre vigilance afin d'être toujours prêts à l'accueillir, quel que soit le moment de sa venue. Nous sommes tous des condamnés à mort : or, un condamné qui sait qu'aujourd'hui il va passer à la guillotine, peut-il s'ennuyer? Au contraire, s'il n'est pas anormal, c'est avec une incommensurable intensité qu'il vivra chaque seconde qui lui reste : «Il leur restait donc à peine cinq minutes à vivre. Cet homme me déclara que ces cinq minutes lui avaient paru sans fin et d'un prix inestimable. Il lui sembla que, dans cinq minutes, il allait vivre un si grand nombre de vies qu'il n'y avait pas lieu pour lui de penser au dernier moment ... Il déclarait que rien ne lui avait été alors plus pénible que cette pensée : 'Si je pouvais ne pas mourir! Si la vie m'était rendue! quelle éternité s'ouvrirait devant moi! Je transformerais chaque minute en un siècle de vie; je n'en perdrais pas une seule et je tiendrais le compte de toutes ces minutes pour ne pas les gaspiller!'»<sup>113</sup> Il est inutile de rétorquer que tous les hommes ne réagissent pas de cette façon, par exemple «L'Etranger» de CAMUS. Cette réponse ne fait que renforcer notre thèse : «L'Etranger» est un athée au sens le plus strict et le plus cohérent : la mort, pour lui, ne débouche pas sur une autre vie ni sur un Jugement, elle mène au néant et neutralise en lui tout désir de vivre, c'est-à-dire qu'elle engendre en lui le maximum d'ennui, ou indifférence à tout. Or, nous parlons de la

---

113. DOSTOÏEVSKI, L'Idiot, I, 5.

mort d'un croyant ; le condamné de DOSTOÏÉVSKI n'est autre que lui-même, condamné à la peine capitale et gracié sur le lieu d'exécution ; qu'il fût un croyant, cela est clair : « Près de là s'élevait une église dont la coupole dorée brillait sous un soleil éclatant. Il se rappelait avoir fixé avec une terrible obstination cette coupole et les rayons qu'elle réfléchissait ; il ne pouvait pas en détacher ses yeux ; ces rayons lui semblaient être cette nature nouvelle qui allait être la sienne et il s'imaginait que, dans trois minutes, il se confondrait avec eux.... »

Quand donc notre ennui se trouve avoir pour cause une ou plusieurs de celles qu'on vient d'exposer, il faut, tout d'abord, strictement garder sa chambre : « Quelqu'un dit au Père ARSÈNE : 'Mes pensées m'oppriment, affirmant : tu ne peux jeûner ni travailler ; visite du moins les malades, car cela aussi est l'amour'. Mais l'ancien, habile dans le discernement des semences du démon, lui répond : 'Va, mange, bois, dors et ne travaille pas ; mais ne quitte pas ta cellule.' Car il savait que la persévérance dans la cellule ramène le moine à sa règle. »<sup>114</sup>

Là, il faut s'adonner à la prière avec persévérance, à l'exemple du Christ qui, «étant en agonie, priait avec plus d'intensité.»<sup>115</sup> Il n'est pas dit de persévéérer dans une diarrhée de vaines paroles : «En priant, ne bavardez pas sottement<sup>116</sup> comme les païens ; car ils croient qu'à force de paroles ils seront exaucés.»<sup>117</sup> Dieu alors n'écoute plus ... «A un bavard qui, ayant beaucoup parlé, lui dit : 'Je t'ai fatigué, philosophe, de mon bavardage', — 'Non, par ZEUS', dit [ARISTOTE], 'car je n'écoutais pas!'»<sup>118</sup>

Equivaut tout à fait au bavardage, puisque c'est le propre du

114. Sentences des Pères du désert : ARSÈNE.

115. Luc 22<sup>44</sup>

116. Μὴ βαττολογήσητε.

117. Mt. 6<sup>7</sup>

118. PLUTARQUE, Œuvres morales : sur le bavardage.

perroquet, la récitation purement verbale (sans aucune participation de l'esprit) même des prières les plus sublimes. Mais si la prière verbale peut souvent aider celui qui prie à démarrer, il est recommandé au commençant, qui s'y disperse facilement, de restreindre au minimum la diversité des paroles et de s'adonner plutôt à la même formule assez longtemps pour atteindre l'oraison mentale : «N'essaie pas d'abonder en paroles, de crainte que ton intelligence ne se disperse en poursuivant des paroles. L'unique parole du publicain s'est rendu Dieu propre, et une seule expression avec foi a sauvé le larron. Mais l'abondance de paroles a souvent engendré des illusions à l'intelligence et l'a dispersée dans la prière, tandis qu'une seule parole fait naturellement que la pensée se ramasse en elle-même.»<sup>119</sup>

On ressent souvent plus ou moins immédiatement les effets bénéfiques de la prière : la sécheresse, l'ennui, disparaissent comme par enchantement, on se retrouve plein de dynamisme et d'enthousiasme ; ce qu'on croyait devoir être un obscurcissement durable de l'intelligence se dissipe on ne sait comment ; et la lumière, la sérénité et la vitalité, qu'on croyait parfois à jamais perdues, s'installent sans qu'on puisse établir un rapport quelconque de cause à effet qui explique cette transformation autrement que par l'irruption divine. Souvent aussi, la consolation immédiate se mesure à l'intensité du désarroi et de la souffrance qui ont été à l'origine de la prière : «J'appelle prière, non celle qui est formelle et pleine de négligence, mais celle faite avec intensité, et provenant d'une âme affligée et d'un esprit contrit ; c'est celle-ci, en effet, qui monte au ciel. Et de même que les eaux, tant qu'elles s'étendent sur une terre plane et usent d'une grande espace, ne jaillissent pas vers les hauteurs ; mais si les mains des ingénieurs de canalisation, en les comprimant d'en bas, les resserrent, rétrécies elles jaillissent en haut avec plus de vivacité qu'un dard : ainsi également l'esprit humain, tant qu'il jouit d'une grande sécurité, se disperse de tous côtés et se relâche ; mais si la vicissitude des événements la resserre d'en bas, ainsi complètement opprimé, il émet vers les hauteurs des prières

---

119. St JEAN CLIMAQUE, L'Echelle, 28 (P.G. LXXXVIII, 1132).

pures et vigoureuses ... Rien ne met en fuite l'apathie et la négligence autant que la souffrance et la tribulation, lesquelles rassemblent l'esprit de toutes parts et le font rentrer en lui-même. Ainsi oppressé, celui qui prie pourra après la prière faire habiter en son âme une grande volupté. Et de même que l'affluence des nuages rend l'air ténébreux au début, mais, lorsqu'ils lancent l'une après l'autre les averses, ils rendent l'air serein et lumineux, après avoir laissé tomber de fortes pluies, ainsi en est-il de l'inquiétude : tant qu'elle tourne en [nous] sur elle-même, elle obscurcit notre pensée, mais si elle est évacuée par les paroles de la prière et les larmes qui les accompagnent, et exhalée au dehors, elle infuse en l'âme une forte luminosité, l'assistance divine se déversant comme un rayon dans l'intelligence de celui qui prie ... Encore une fois, j'appelle prière, non celle qui se trouve d'une manière purement formelle sur les lèvres, mais celle qui sourd des profondeurs de la pensée. Car, de même que ceux des arbres qui jettent leurs racines dans les profondeurs, seraient-ils assaillis par mille vents, ne se brisent point ni ne se déracinent, leurs racines étant retenues étroitement dans les profondeurs du sol : ainsi également les prières qui jaillissent d'en bas, des profondeurs de la pensée, enracinées qu'elles sont avec sécurité, s'élèvent au plus haut et aucun assaut des pensées ne les fait dévier. C'est pourquoi aussi le prophète dit : 'Des profondeurs j'ai crié vers Toi, Seigneur.' »<sup>120</sup>

De même, St ISAAC insiste sur l'efficacité de la persévérance dans la prière, contre les ténèbres de l'ennui : « Quand il t'arrive ... d'avoir l'âme jetée intérieurement dans la confusion par les ténèbres et, tels les rayons du soleil cachés de la terre par l'obscurité des nuages, d'être privé pour un temps court de la consolation spirituelle et de la lumière de la grâce, à cause du nuage ténébreux des passions, et que la puissance créatrice de joie se retire de toi pour un peu, et que ton intelligence soit voilée par une obscurité inaccoutumée, ne te trouble point en ta pensée et ne renforce point l'ignorance de l'âme, mais sois patient, lis les

120. Ps. 129<sup>1</sup> — CHRYSOSTOME, Hom. 5 sur l'Incompr. de Dieu (P.G. XLVIII, 744, 746).

livres des maîtres, fais-toi violence pour prier et attends le secours. Et il viendra à ton insu. De même en effet que la face de la terre, enveloppée par les ténèbres de l'air, s'éclaire aux rayons du soleil, ainsi la prière aussi peut dissoudre et disperser loin de ton âme les nuées des passions, les pénétrer et commencer à faire resplendir ton intelligence. »<sup>121</sup>

Comment en effet peut-il en être autrement quand c'est «l'Esprit Lui-même [qui] intercède dans la prière par des gémissements inénarrables»?<sup>122</sup> Dieu peut-Il refuser quoi que ce soit à l'Esprit, c'est-à-dire à Lui-même? Comment peut-il en être autrement quand Celui qui ne ment point assure : «Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, et qui cherche trouve, et à qui frappe on ouvrira. Ou qui d'entre vous, hommes que vous êtes, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre? ou s'il demande un poisson, lui donnera un serpent? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, savez donner les bons dons à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera les biens à ceux qui les Lui demandent!»<sup>123</sup>

L'emploi même du présent dans la parole : «Quiconque demande *reçoit* ...» suggère que l'efficacité est immédiate. En ce sens la phrase suivante est très suggestive, en employant le passé au lieu du présent : «Tout ce que vous priez et demandez, croyez que vous *l'avez reçu*<sup>124</sup>, et il vous sera [donné].»<sup>125</sup> Lorsqu'un roi qui ne ment point dit à un suppliant : «Je vous accorde ce que vous désirez», on peut dire que cette parole «a exaucé» la demande, même si celle-ci n'est effectivement exaucée qu'un certain temps après. En plus, ce passé peut être pris littéralement, car de toute éternité Dieu a déjà accordé ce qu'il accorde dans le temps, tout étant inscrit dans Son esprit.

121. Disc. 14.

122. Rom. 8<sup>26</sup>

123. Mt. 7<sup>7-11</sup>

124. Πιστεύετε ὅτι ἔλαβετε.

125. Mc. 11<sup>24</sup>

Avant de voir pourquoi Dieu laisse parfois passer un certain laps de temps avant d'exécuter ce que pourtant Il se propose d'exaucer, notons que certaines demandes ne sont jamais exaucées : celles dont le contenu est mauvais, et celles faites avec de mauvaises dispositions. La première catégorie comprend, par exemple, les prières où nous demandons à Dieu qu'Il se venge de nos ennemis, de nous prodiguer les délices de ce monde, de nous seconder dans quelque entreprise blâmable, etc. C'est d'ailleurs un très salutaire refus, et ceux qui sont «exaucés» (en un sens très abusif) dans pareilles demandes (comme le riche de la parabole de LAZARE) n'en sont que plus terriblement condamnés.

La deuxième catégorie est visée entre autres, dans ce texte : «Ne nous attristons pas si nous demandons quelque chose au Seigneur pendant un certain temps sans que nous soyons exaucés ; car le Seigneur eût voulu que tous les hommes devinssent impassibles en un instant, mais prévoyant toutes choses, Il sait que cela ne leur profite pas. Tous ceux qui demandent, et n'obtiennent point de Dieu leurs demandes, cela a lieu forcément pour l'une de ces raisons : ou bien ils demandent avant le temps, ou bien indignement et par vaine gloire, ou bien en recevant, ils devaient s'enfler ou tomber dans la négligence dès l'obtention de leur demande.»<sup>126</sup> Voyons chacune de ces catégories :

1. «Avant le temps» : voici quelqu'un qui a effectivement la vocation religieuse ; il demande à Dieu de l'éclairer pour qu'il sache dans quel ordre entrer ; mais Dieu ne l'éclaire pas immédiatement sur cela, car Il veut que cette vocation mûrisse et se fortifie, en restant quelques années encore dans le monde.

2. «Ou bien indignement et par vaine gloire» : de toutes les catégories mentionnées dans ce texte, c'est la seule qui soit mauvaise. «Indignement» : par exemple ceux dont ISAÏE dit : «Lorsque vous tendrez les mains vers Moi, Je détournrai mes yeux de vous, et lorsque vous multiplieriez vos prières, Je ne

---

126. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1025).

↓

vous écouterai pas : car vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, devenez purs ...»<sup>127</sup> «Et le Seigneur dit : ‘Ce peuple s’approche de Moi et M’honore avec ses lèvres, mais son cœur est loin de Moi’.»<sup>128</sup> «Par vaine gloire», comme TARTUFFE par exemple :

«Il attiroit les yeux de l’assemblée entière  
Par l’ardeur dont au Ciel il pousooit sa prière;  
Il faisoit des soupirs, de grands élancements,  
Et baisoit humblement la terre à tous moments.»

3. «Ou bien en recevant ils devaient s’enfler ou tomber dans la négligence ...» : Ici il ne s’agit pas de *motifs* mauvais, mais de conséquences mauvaises que Dieu prévient en n’accordant point, au moins immédiatement, ce qu’on Lui demande.

En effet, le danger d’orgueil, surtout quand les demandes exaucées ont trait à des grâces très hautes, n’est point chimérique : «Il arrive souvent», assure St JEAN CLIMAQUE, «à ceux qui sont plus volages, que même les larmes les gonflent; aussi ne sont-elles pas octroyées à certains, afin que par la privation des larmes et leur recherche ils se regardent comme malheureux, et s’astreignent aux gémissements, à la confusion, à la tristesse de l’âme, à un profond chagrin et à la perplexité : choses qui ont coutume de remplir avec sûreté le rôle des larmes, tout en étant tenues — profitablement — pour rien par eux.»<sup>129</sup> «Ceux qui sont dans ce ciel ont parfois des dispositions d’un cœur de pierre, et parfois, inversement, ils sont consolés par la componction : afin qu’ils ne tombent pas dans l’enflure et qu’ils soient réconfortés dans leurs labeurs par les larmes.»<sup>130</sup>

Quand au danger de «tomber dans la négligence dès l’obtention de notre demande», ingratitudo très ancrée dans la

127. 1<sup>15-16</sup>

128. Is. 29<sup>13</sup>

129. Echelle, 7 (P.G. LXXXVIII, 809).

130. Id., 4 (P.G. LXXXVIII, 713).

nature humaine (témoin le fait que neuf lépreux sur les dix guéris par le Christ ne sont pas retournés pour au moins L'en remercier), elle explique pour une part non négligeable la politique divine : «Ceux qui ont l'âme noble, notre bon Négociateur les attire à son amour en leur fournissant promptement ce qu'ils désirent; mais les âmes ingrates des chiens, Il les dispose à s'asseoir auprès de Lui par la prière, au moyen de la faim et soif de la demande; car le chien ingrat, ayant obtenu le pain, s'éloigne aussitôt du donateur.»<sup>131</sup> On voit par toutes ces considérations pourquoi le Christ insiste tant sur la persévérance dans la prière, par des paraboles telles celles de la vieille et du juge, de l'homme qui va demander du pain à un ami en pleine nuit, etc.

Dans toutes les situations que nous avons décrites, la prière reste au moins possible. Mais il y a des cas terribles, heureusement brefs, où elle devient impossible, si l'on ose ainsi s'exprimer. Nous en avons déjà vu une description par ISAAC LE SYRIEN; voici la conduite qu'il prescrit dans ces cas : «Toi, ô homme, je te propose et te conseille, si tu n'as pas la force de te maîtriser, et de te prosterner en prière, enroule ta tête avec ton pallium, et endors-toi jusqu'à ce que soit éloignée de toi cette heure de ténèbres, mais ne sors pas de chez toi. Subissent cette épreuve ceux-là surtout qui désirent suivre la voie de l'intelligence, et cherchent dans leur route la consolation de la foi. Aussi cette heure-là, plus qu'aux autres, leur cause de la souffrance et du labeur, dans le doute de leur intelligence. Le blasphème serre cette heure de près, avec force. A pareille personne il arrive parfois de douter de la résurrection, et d'autres choses lui arrivent que nous ne devons pas révéler ... Ceux qui suivent la voie des œuvres corporelles sont complètement en dehors de ces choses-là. Il leur survient un autre ennui qui est manifeste pour tous et dont les modes sont distincts de ces choses-là et de leurs pareilles.»<sup>132</sup> «La voie de l'intelligence» dans

---

131. Id., 28 (P.G. L XXXVIII, 1133, 1136).

132. Disc. 57.

la foi, c'est celle que suivent tous les saints théologiens, par contraste, à l'extrême opposée, avec la voie des simples, qui en principe inclinent au travail manuel.

Plusieurs fois déjà, les larmes nous ont été présentées comme le signal de la componction et de la disparition de la sécheresse — quand, évidemment, elles ne procèdent pas de la vaine gloire, de quelque autre vice, ou de la sensiblerie. Lorsqu'elles sont un pur don de Dieu, c'est-à-dire qu'elles viennent sans que nous ayons rien fait pour les faire venir, elles sont d'autant plus précieuses qu'elles portent en elles-mêmes la garantie de la pureté de leur origine divine : «Et dans la création, et dans la componction, il y a ce qui se meut par soi-même, et ce qui est mû par un autre. Toutes les fois que l'âme, sans aucun effort ni industrie de notre part, devient enclinaux larmes, humide et douce, accourons ; car le Seigneur est venu sans avoir été appelé, nous accordant l'éponge de la tristesse chère à Dieu, et l'eau rafraîchissante des pieuses larmes, pour effacer les chutes [inscrites] sur le papyrus.<sup>133</sup> Garde cette tristesse comme la prunelle de ton œil, jusqu'à ce qu'elle se retire ; car grande est la force de cette componction, et supérieure à celle qui provient de notre zèle et méditation.»<sup>134</sup>

La distinction, bien nette dans ce texte, entre les deux espèces de larmes, nous amène à celle entre la méditation et la contemplation infuse. En effet, une fois notre esprit *saturé* de méditation, l'Esprit, de par sa propre initiative, nous élève à un état supérieur, où l'on *subit* les empreintes divines. Le grand danger alors sera de persévéérer dans la méditation accoutumée, où notre volonté joue un rôle actif : nous mettrons ainsi un grave obstacle à l'action de l'Esprit, qui exige à ce moment la quiétude de notre esprit. Cependant, celle-ci est loin d'être une passivité absolue, elle est une passivité active : passivité, en ce qu'elle laisse l'Esprit agir en nous pour atteindre le suprême but tracé par l'apôtre : «Ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui

133. Image pour signifier la pièce à conviction de nos fautes.

134. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 7 (P.G. LXXXVIII, 805, 808).

vit en moi»<sup>135</sup>; activité, en ce sens que l'esprit ne vit pas alors un état d'oisiveté, mais bien une vie supérieure à toute activité, mû qu'il est exclusivement par l'Esprit. Nous avons déjà donné, au ch. II, les trois signes auxquels on reconnaît, selon ST JEAN DE LA CROIX, que le moment est venu d'entrer dans cette passivité.

A un premier stade, la volonté, dans cette contemplation infuse, est plus ou moins fixée sur son objet, Dieu, tandis que l'intelligence et la mémoire continuent à voltiger et à gambader. Mais leurs divagations nous paraissent alors étrangères, comme si elles étaient celles d'un autre, et nous assistons amusés à ce spectacle, sachant que la volonté n'en sera pas tirée de son absorption. On a aussi un désir de rester physiquement immobile, comme si le moindre mouvement pouvait mettre fin à cette quiétude partielle, bien qu'en réalité ce danger n'existe pas pour les mouvements prescrits par le devoir à ce moment.

A un stade plus élevé, l'Esprit s'empare, de surcroît, de l'intelligence : seule la mémoire reste vagabonde.

A un stade supérieur, même la mémoire est incluse dans ce ravissement. Laissons la parole à Ste THÉRÈSE D'AVILA : «Tandis que l'âme cherche ainsi son Dieu, elle sent, au milieu des délices les plus profondes et les plus suaves, une défaillance presque complète ; c'est une sorte d'évanouissement qui enlève peu à peu la respiration et toutes les forces du corps. Aussi on ne peut qu'au prix des plus grands efforts, faire même le moindre mouvement des mains ; les yeux se ferment, sans qu'on le veuille ; si on les tient ouverts, on ne voit presque rien. Si on lit, on ne peut prononcer les lettres ; à peine même si on les distingue. On voit bien qu'il y a une lettre, mais, comme l'entendement ne prête pas son concours, on est incapable de lire, malgré le désir qu'on pourrait en avoir. On entend ce qui est dit, mais on ne le comprend pas ...

Il faut bien remarquer, selon moi, que la suspension de toutes les puissances, si longue qu'elle soit, est toujours très courte, et quand elle durera une demi-heure, c'est beaucoup ...

---

135. Gal. 2<sup>20</sup>

Chaque fois que cette suspension a lieu, il s'écoule très peu de temps sans que quelque puissance ne revienne à elle-même. La volonté est celle qui soutient la joute, mais les deux autres puissances ne tardent pas à l'importuner de nouveau. Comme la volonté demeure ferme dans son calme, elle les suspend de nouveau; et après quelques instants ces deux puissances reviennent à leur vie ordinaire. L'oraison peut, au milieu de ce va-et-vient, se prolonger et se prolonge de fait pendant quelques heures. »<sup>136</sup>

Ailleurs, elle précise : « Bien qu'on perde rarement l'usage des sens, il m'est arrivé quelquefois d'en être complètement privée; mais ce cas a été rare et de peu de durée. Généralement les sens sont dans le trouble. S'ils ne peuvent nullement agir par eux-mêmes à l'extérieur, on ne laisse pas cependant d'entendre et de percevoir les sons, *comme s'ils venaient de loin.* »<sup>137</sup> St JEAN DE LA CROIX fait la même remarque : « Il faut que l'esprit se subtilise et se rétrécisse touchant le sentiment commun et naturel, étant mis en grande angoisse et pression par le moyen de cette contemplation purgative, et que la mémoire soit éloignée de toute aimable et paisible notice, avec un sens intérieur et tempérament de *pérégrination et éloignement de toutes choses, qui lui semblent toutes étrangères et d'autre façon qu'elles n'avaient coutume.* Car cette nuit va tirant l'esprit de son ordinaire et commun sentiment des choses, pour l'élever au sens divin qui est étrange et éloigné de toute manière humaine ... D'autres fois, *elle pense si c'est enchantement ce qui se passe en elle ou une stupidité d'esprit,* et va s'émerveillant des choses qu'elle voit et entend, *qui lui semblent être de fort loin et étrangères,* lesquelles sont néanmoins les mêmes qu'elle avait coutume de traiter communément. »<sup>138</sup>

---

136. Vie écrite par elle-même, 18.

137. Id., 21.

138. Nuit Obscure, II, 9.

Le démon envieux et astucieux s'acharne à dévoyer les âmes contemplatives en particulier, par l'apparente similitude entre les états mystiques et certaines tares et vices : la folie, la mélancolie, la paresse, etc. Certaines âmes paresseuses — et c'est là où nous voyons combien l'ennui peut jouer un rôle mortel — confondent avec cette contemplation sublime un regard béatement fixe sur un Dieu projeté au dehors. Croyant, fourvoyées qu'elles sont par la présomption, que l'Esprit s'est emparé d'elles, elles cessent prématûrément toute méditation, toute industrie de leur part; et ce regard hébété qu'elles y substituent, accouplé au désir des visions et des consolations sensibles, voulant violer pour ainsi dire la contemplation, les conduit parfois aux hallucinations et à la folie. Ce qui est surprenant, c'est qu'elles s'obstinent dans cette voie jusqu'à la catastrophe, alors qu'il suffit d'un grain de discernement pour qu'elles s'aperçoivent que leurs facultés ne présentent aucun des caractères propres à l'extase mystique que nous venons d'ébaucher.

D'abord, leurs facultés continuent à vagabonder, et c'est seulement le fanatisme de ces âmes qui semble leur conférer l'immobilisation. Mais elles ont peur de faire cette si simple vérification, de crainte d'être déçues dans leur attente, tellement la tendance à prendre ses désirs pour des réalités est à la base de nombreuses psychoses.

Ensuite, il y a un abîme infini entre le sentiment d'étrangeté du mystique et celui du fou. Voici comment le plus grand philosophe de ce siècle décrit le dernier : «Qu'on lise les descriptions données par certains fous de leur maladie naissante : on verra qu'ils éprouvent souvent un sentiment d'étrangeté ou, comme ils disent, de 'non-réalité', comme si les choses perçues perdaient pour eux de leur relief et de leur solidité.»<sup>139</sup> Et encore : «Une modification même légère de la substance cérébrale tout entière pourra faire que l'esprit, perdant contact avec l'ensemble des choses matérielles auxquelles il est

---

139. BERGSON, Matière et Mémoire, III, 195.

ordinairement appuyé, sente la réalité se dérober sous lui, titube et soit pris de vertige. C'est bien, en effet, par un sentiment comparable à la sensation de vertige que la folie débute dans beaucoup de cas. Le malade est désorienté. Il vous dira que les objets matériels n'ont plus pour lui la solidité, le relief, la réalité d'autrefois.»<sup>140</sup> Cet estompage du monde extérieur chez le fou est purement négatif, c'est-à-dire n'est remplacé par rien, et il est accompagné de ténèbres, d'angoisse infinie et de tristesse. De même, le fou perd, en partie au moins, la maîtrise sur le monde extérieur.

Rien de tel chez un vrai mystique. Le sentiment d'étrangeté, chez lui, n'est que l'autre face de la sensation de la plénitude divine, sensation accompagnée de joie, de sérénité inaltérable et de lumière. Si le mystique se détache de tous les êtres créés, c'est pour leur substituer l'Etre incrément; et la sensation qu'il a de l'Etre incrément, principe des êtres créés, le fait atteindre du même coup ceux-ci, mais en les transcendant et sans se laisser absorber par eux. En outre, plus on monte dans les états mystiques, plus l'insertion dans le monde extérieur est souveraine : « Celui qui subitement entre dans la contemplation de la lumière intelligible, ayant été récemment délivré des liens des passions et de la sensation, est frappé de terreur et pris pour quelqu'un hors de lui par ceux qui ne voient pas droitement, vu qu'il a ramassé en lui-même son intelligence entière et qu'il admire la vision et la splendeur de Celui qui lui paraît ... Le progrès graduel de l'âme habituée à la vision de la lumière intelligible, [la] fait sortir hors de cette profonde stupéfaction, car elle a été de là initiée à l'existence d'autre chose, plus parfaite et plus sublime que cet état et cette vision.»<sup>141</sup>

Plusieurs corollaires peuvent être dégagés de la doctrine sur la prière :

1. La prière, dans sa plus haute comme dans sa plus humble forme, étant un tête-à-tête de l'âme avec Dieu (moi seul avec Toi

---

140. Id., L'Energie spirituelle : L'Ame et le Corps, 48-49.

141. SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN, Disc. Ethiques, I (Ed. Sources chrét.).

↓

seul), est davantage favorisée par la solitude physique et le silence que par les marteaux-piqueurs et les tondeuses à gazon. Tout amant de la prière ne peut que fuir, comme la peste, le bruit : « Le commencement du recueillement, c'est de refuser les bruits retentissants, vu qu'ils troublient les profondeurs [de l'âme]; mais la perfection du recueillement, c'est de ne pas redouter les tumultes, mais d'y rester insensible. »<sup>142</sup> Mais si dans la vision mystique on ne perçoit plus le bruit, à cause de la suspension des sens, il n'en reste pas moins qu'un mystique ne se mettra jamais de plein gré au milieu du bruit.

2. En conséquence, si l'on veut entretenir en soi-même un minimum de vie spirituelle, on doit se retirer quotidiennement dans le silence et une solitude au moins relative, pour prier à l'exemple du Christ : « Et s'étant levé de bonne heure la nuit, Il sortit et s'en alla dans un endroit désert, et là Il pria. »<sup>143</sup>

C'est une des raisons principales de l'institution, par Dieu Lui-même, du sabbat chez les Juifs, et du dimanche : « Ou ignorez-vous », s'écrire St CHRYSOSTOME, « que Dieu a érigé les églises dans les villes, comme des ports sur l'océan, afin que, nous y réfugiant loin de la tempête des tumultes de la vie, nous jouissions de la plus grande sérénité? ... En effet, si l'un de vous dépliait sa conscience, il y trouverait une grande tranquillité : car ni la colère ne la trouble, ni la convoitise ne l'enflamme, ni l'envie ne la consume, ni un fol orgueil ne l'enfle, ni la passion de la vaine gloire ne la corrompt ; mais toutes ces bêtes sauvages sont apaisées, l'audition des divines Ecritures atteignant l'âme de chacun et, à la manière d'un chant magique divin, endormant ces passions insensées ... La semaine comporte sept jours. Ces sept jours, Dieu les a distingués à cause de nous. Et Il ne s'en est pas assigné la plus grande partie, nous donnant la moindre ; ou plutôt, Il ne les a pas distribués même en deux parties égales, Il

142. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 27 (P.G. LXXXVIII, 1097).

143. Mc. I<sup>35</sup>

n'en a pas pris [pour Lui] trois et donné [à nous] trois, non! Il t'en a accordé six et s'en est réservé un : et tu ne supportes pas de te libérer des affaires temporelles durant toute cette journée, mais ce que font les pilleurs des choses saintes, toi, tu oses le faire vis-à-vis de cette journée, l'usurpant, elle qui est sainte et consacrée à l'audition des paroles spirituelles, et abusant d'elle en faveur des soucis temporels? Et que dis-je, journée entière? Ce qu'a fait la veuve au sujet de l'aumône, toi fais-le concernant le temps de cette journée : de même qu'elle déposa deux oboles et s'attira une grande bienveillance de la part de Dieu, toi prête deux heures à Dieu, et tu feras entrer dans ta maison le gain de milliers de jours.»<sup>144</sup>

Comme on le voit, il s'agit de s'éloigner de temps en temps, non seulement du bruit physique, mais aussi du bruit des passions et des soucis temporels, car on apprivoise un tigre beaucoup plus facilement en l'endormant qu'en le provoquant : «Que personne ne me dise ces froides paroles, dignes de condamnation : ‘Je suis cloué au tribunal, j'exerce des affaires en ville, je poursuis un métier, j'ai une femme, je nourris des enfants, je suis à la tête d'une maison, je suis un homme du monde ; ce n'est pas mon affaire de lire les Ecritures, mais de ceux qui ont renoncé [au monde], occupent les sommets des montagnes et mènent continuellement cette vie’. — Que dis-tu, ô homme? Ce n'est pas ton affaire de méditer l'Ecriture, parce que tu es tiraillé par mille soucis? C'est donc ton affaire bien plus que la leur! Car eux n'ont point autant besoin du secours des Ecritures que ceux qui tournoient au sein de nombreuses affaires. En effet, les moines, libérés qu'ils sont de l'agora et des tumultes de l'agora et ayant fixé leurs cabanes dans le désert, n'ayant rien de commun avec qui que ce soit, mais philosophant avec grande facilité, assis dans le calme de cette solitude comme dans un port, jouissent d'une grande sécurité; mais nous, ébranlés comme au sein d'un océan, avec les contraintes de mille péchés, avons toujours besoin de la consolation constante et

---

144. Hom. sur le Baptême du Christ (P.G. IL, 363-4).

continue des Ecritures. Eux séjournent loin du combat, aussi ils ne reçoivent pas de nombreuses blessures : mais toi, tu es continuellement au front de bataille, tu reçois sans répit des coups, tu as donc plus besoin de remèdes. Car il y a l'épouse qui irrite, et le fils qui afflige, et le serviteur qui provoque la colère, et l'ennemi qui comploté, et l'ami qui jalouse, et le voisin qui vexe, et le compagnon d'armes qui fait un croc-en-jambe ; souvent aussi le juge menace, et la pauvreté afflige, et la perte des proches engendre les pleurs, et la prospérité enfle, et le malheur déprime ... Les désirs de la chair, aussi, se soulèvent plus dangereusement contre ceux qui résident parmi [les hommes]. En effet, un bel aspect et un corps splendide ont tôt fait de nous frapper de leurs traits, par les yeux, et une parole grivoise, entrant par l'ouïe, a vite troublé notre esprit, souvent aussi une mélodie dissolue a amolli l'énergie de l'âme. Et que dis-je ces choses-là ? Souvent en effet, ce qui paraît être plus humble qu'elles, l'odeur des essences parfumées provenant, alors que nous passons quelque part, de courtisanes, l'âme, l'ayant reçue lors d'une simple rencontre, s'en est allée captive.»<sup>145</sup>

On aura remarqué, dans l'avant-dernier texte, que l'obligation de sanctifier le dimanche, tant par la prière que par l'abstention, autant que possible, des œuvres serviles, etc., est une institution *divine* ; cela pour répondre aux empoisonneurs très nombreux des âmes, qui disent que le précepte dominical (comprenant aussi les grandes fêtes) n'oblige plus !

3. Enfin, on comprendra pourquoi les veilles sont si recommandées par les spirituels : la nuit, la grande et immense nuit, la silencieuse nuit, est une initiatrice spirituelle de valeur : «Le moine qui veille est un pêcheur des [mauvaises] pensées, capable dans le calme de la nuit de les observer facilement et de les capturer.»<sup>146</sup> Jamais non plus le jour ne peut égaler la nuit, pour nous donner la sensation d'être seuls à seul avec Dieu.

145. Id., Hom. 3 sur LAZARE et le riche (P.G. XLVIII, 992-3).

146. St JEAN CLIMAQUE, 20 (P.G. LXXXVIII, 940-1).

Ici nous devons avertir d'un danger, celui de croire que la prière a ses moments, et qu'on ne doit pas la mêler au reste de la vie. St PAUL nous enjoint : «Priez sans cesse.»<sup>147</sup> On prie sans cesse quand on consacre à Dieu tout ce qu'on fait : «Soit que vous mangiez donc, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque chose, faites *tout* pour la gloire de Dieu.»<sup>148</sup> Et comment peut-on dormir pour la gloire de Dieu? Justement en consacrant notre sommeil à la réalisation de Sa volonté. Combien de fois il arrive alors que nous fassions des songes qui nous marquent pour le bien, parfois pour longtemps! Et si le sommeil n'a fait qu'accorder au corps et à l'esprit le repos et la régénération quotidienne dont ils ont besoin, quelle magnifique prière! Quand on a l'habitude de la vie intérieure, on prie même dans les conditions les plus antagonistes à la prière (pourvu qu'on y soit malgré soi, et non parce qu'on s'y complaît, car cette complaisance suffit à tuer la prière) : «Celui qui aime absolument la sagesse, et pour qui son propre corps est un lieu de méditation et un port sûr pour l'âme, dût-il se trouver même à l'agora, même à une festivité, même sur une montagne, même dans un champ, même au milieu d'une grande foule, s'établit dans son monastère naturel, ramassant son intelligence au dedans et philosophant comme il convient. Car il est possible que, même assis chez lui, il erre, par ses pensées, au dehors; et qu'étant à l'agora, mais en état de vigilance, il se tourne en lui-même et vers Dieu seul, comme au désert, n'admettant pas, par la voie des sens, les perturbations qui surviennent à l'âme du côté des choses sensibles.»<sup>149</sup> Comme l'exprime MILTON, «l'esprit est son propre lieu, et en lui-même peut faire de l'enfer un ciel, du ciel un enfer!»<sup>150</sup>

Si une sortie est pour nous un sûr facteur de dispersion, cela signifie que notre vie intérieure, malheureusement, est

147. I Thess. 5<sup>17</sup>

148. I Cor. 10<sup>31</sup>

149. St BASILE, Dispo. Ascét., 5 (P.G. XXXI, 1360).

150. Paradis Perdu, I.

bâtarde : «Un frère dit au Père PIERRE, [disciple] du Père LOT : 'Lorsque je suis dans ma cellule, mon âme est en paix; mais si un frère me rencontre et me donne des nouvelles de l'extérieur, mon âme en est troublée.' Le Père PIERRE répondit que le Père LOT disait : 'Ta petite clef ouvre ma porte'. Le frère dit à l'ancien : 'Que signifie cette parole?' L'ancien répondit : 'Si quelqu'un te rencontre, tu lui dis : comment vas-tu? d'où viens-tu? comment vont les frères? T'ont-ils assisté ou non? Et alors tu ouvres la porte du frère et entends ce que tu ne désires pas.' Il lui dit : 'Cela est ainsi. Que fera donc quelqu'un, si un frère vient chez lui?' L'ancien répondit : 'La componction enseigne tout; là où il n'y a pas de componction, il n'est pas possible de se surveiller.' Le frère dit : 'Quand je suis dans ma cellule, la componction me tient compagnie; mais dès que quelqu'un vient chez moi, ou que je sors de ma cellule, je ne retrouve plus la componction'. L'ancien répondit : 'Elle n'est pas encore sous ta domination, mais, pour ainsi dire, en ton usage. Car il est écrit dans la Loi<sup>151</sup> : Lorsque tu acquiers un esclave hébreu, il te servira six ans, mais à la septième année tu le renverras libre. Mais si tu lui donnes femme et qu'il engendre des enfants à la maison, et qu'il ne veuille pas partir à cause de la femme et des enfants, tu le feras venir à la porte de la maison et percera son oreille avec une alène, et il sera ton esclave pour toujours.' Le frère dit : 'Que veut dire cette parole?' L'ancien répondit : 'Si on peine, dans la mesure de ses forces, pour quelque chose, on la trouvera, quelle que soit l'heure où on la cherche'. L'autre dit : 'Excuse-moi, explique-moi cette parole'. L'ancien répondit : 'Le fils bâtarde ne reste pas auprès de quelqu'un pour le servir, mais le vrai fils n'abandonne point son père'!»<sup>152</sup> On ne sait quoi le plus admirer dans cette anecdote, la leçon du maître ou la tactique qu'il adopte pour la donner. Devant l'opacité incroyable du disciple, le maître multiplie les proverbes et les allégories, comme pour l'embrouiller davantage,

151. Ex. 21<sup>2,5</sup>

152. Sentences des Pères du désert : PIERRE LE PIONITE.

imitant en cela le style des paraboles évangéliques, autant pour aiguillonner un disciple paresseux afin qu'il découvre lui-même le sens caché — «on se persuade mieux», disait PASCAL, «pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a soi-même trouvées, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres»<sup>153</sup> — que pour lui voiler ce qu'il n'est pas digne d'entendre : comment, en effet, les mystiques, tout en étant en état de haute contemplation, peuvent s'adonner avec la plus grande présence d'esprit aux choses les plus humbles et les plus concrètes, sans en être lésés dans leur contemplation, c'est ce qu'eux seuls savent et ceux qui ont eu leur expérience.

## II. THÉRAPEUTIQUE DE L'ENNUI ENGENDRÉ PAR LES AUTRES CAUSES

Les autres causes de l'ennui peuvent être moralement indifférentes ou l'excès des choses bonnes. L'excès étant en tout mauvais — puisqu'on pèche aussi bien par excès que par défaut — j'aurais pu ranger «l'excès des choses bonnes» parmi les causes mauvaises de l'ennui. Mais j'ai préféré le distinguer nettement de ces dernières, car il n'est jamais aussi grave, et le plus souvent il est dû au manque d'expérience et de maturité, non à une perversité quelconque.

1. Commençons par les causes moralement neutres. Ce sont les altérations corporelles causées par des facteurs dont le contrôle nous dépasse; dans ces cas, nous ne pouvons que subir : «D'autres fois, l'âme et l'intelligence sont fortement opprimées par les variations du corps : tantôt elles sont accablées du dehors, sentent la lourdeur et maintiennent leur calme, tantôt elles sont agitées et tourmentées de l'intérieur et apparaissent complètement assujetties à ces passions, de sorte que celui qui les subit ne conserve pas même l'espoir de retrouver

---

153. Pensées, 10.

la sérénité antérieure.»<sup>154</sup>

Ceux qui ont vécu dans les pays chauds savent quelle torpeur invincible peut s'emparer du corps et de l'être tout entier, les jours où souffle le sirocco, et que, loin de s'obstiner dans une lutte impossible et vouée à l'échec, il vaut mieux dans ces cas s'adonner à une sieste régénératrice : «Les vents du sud», assure HIPPOCRATE, «relâchent et amollissent les corps, causent des duretés dans l'ouïe, des lourdeurs de tête et des vertiges, une pesanteur, dans les yeux et les corps, réfractaire au mouvement; ils relâchent aussi les ventres.»<sup>155</sup>

Aussi bien il faut savoir être réaliste, et ne pas chercher dans le ciel ou dans les enfers l'origine de certains états dont nous avons la clef sous main. Bien qu'évidemment les démons ne puissent que trop bien engendrer en nous toutes les tentations de l'ennui, il ne faut pas leur attribuer systématiquement l'origine de toutes ces tentations, obsession qui chez certains prend l'allure d'une véritable paranoïa. St JEAN CLIMAQUE le dit, et donne en même temps le moyen de déceler l'origine de chaque tentation : est-elle démoniaque ou corporelle? «La méchanceté des esprits [malins] est vraiment très grande, très grande et difficile à saisir, visible à peu de gens : comment, vivant dans la mollesse et souvent rassasiés, nous veillons avec vigilance; mais jeûnant et nous humiliant, nous sommes pris d'une misérable inclination au sommeil? Comment, alors que nous sommes recueillis, nous sombrons dans la sécheresse; et lorsque nous avons commerce avec d'autres, alors nous entrons en état de componction? Comment, tandis que nous souffrons la faim, nous avons des tentations durant le sommeil, mais, le ventre rempli, nous restons en dehors de la tentation? Comment, dans la privation, nous devenons en quelque sorte dans les ténèbres et dénués de componction, mais en buvant du vin, hilares et en état de componction réelle? Au sujet de ces choses, que celui qui est instruit dans le Seigneur éclaire ceux qui ne sont

---

154. St SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN, Catéchèses, 25.

155. Aphorismes, III, 17.

pas éclairés; nous, en effet, nous n'y sommes pas éclairés; cependant nous déclarons ceci : pareille altération ne provient pas toujours des démons, mais parfois de ce tempérament qui m'a été donné et attaché (comment? je ne sais pas), de cette épaisseur grossière et gloutonne. Au sujet de l'anarchie dans les choses mentionnées plus haut et qui est difficile à diagnostiquer, supplions le Seigneur sincèrement et humblement : si, après la supplication et le temps que nous y avons passé, ce qui nous arrive persiste, nous saurons certainement que cela ne vient pas des démons, mais de la nature; souvent aussi la Providence divine veut nous faire du bien par les contrariétés, en réprimant par tous les moyens notre enflure. »<sup>156</sup>

2. Quant à l'excès des choses bonnes générateur d'ennui, signalons :

a) La fatigue physique excessive. C'est parce que vers midi, le jeûne, le travail et la chaleur atteignent leur point culminant, énervant le corps, que le fameux «démon de midi»<sup>157</sup>, devenu presque synonyme de démon de l'ennui, est si redoutable pour l'ascète. Sur ce point, l'excès du jeûne a des effets aussi néfastes que celui du manger : «Quand j'ai beaucoup mangé, appesanti mon estomac et dormi à satiété, la passion à tôt fait de dominer mon intelligence et m'a vaincu; si j'ai par contre pratiqué une ascèse excessive, j'ai tôt fait de rendre mon intelligence ténébreuse et lente, et de nouveau je suis retombé dans la même passion. »<sup>158</sup> L'ascèse excessive, ce sont les «foliess de jeunesse» du curé d'Ars et de ses pareils.

b) L'excès de fatigue intellectuelle. C'est une tentation constante chez les ascètes vierges et intellectuels. D'ailleurs tous les intellectuels sont plus ou moins sollicités par cette tentation. On peut en voir les ravages terribles merveilleusement décrits par

---

156. Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1061).

157. Ps. 90<sup>6</sup>

158. SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN, Chap. prat. et théolo., 73 (Ed. Sources Chrét.).

BALZAC, dont le rendement intellectuel était énorme et atteignait, de fortes doses de café y aidant, dix-huit heures à certains jours, et en général une moyenne de treize ou quatorze heures ! Inflammation du cerveau, sommeils invincibles, « qui annoncent le dernier degré de la fatigue cérébrale »<sup>159</sup>, anéantissement et « hébétation », incapacité de fixer sa pensée, de suivre un raisonnement, de lire et d'écrire, sensation qu'on va devenir fou, faiblesse corporelle, mélancolie physique, maux de tête, coups de sang, cheveux blanchis prématurément, enfin ce curieux phénomène : « Tant de vie communiquée au cerveau amène de singuliers troubles. Je perds parfois le sens de la verticalité, qui est dans le cervelet, même dans mon lit, il me semble que ma tête tombe à gauche ou à droite, et je suis quand je me lève emporté par un poids énorme qui serait dans ma tête. »<sup>160</sup> BALZAC, si équilibré et si robuste, a subi ces troubles et d'autres à des degrés divers, toute sa vie d'écrivain, et a été terrassé par une mort prématurée : que serait-ce de ceux qui se lancent dans les mêmes excès sans être autant favorisés que lui par la nature ?

Notons aussi que chez certains cette manie, unie à une grande inertie physique et à une aliénation de la réalité concrète, établit un divorce entre la pensée et l'action, à tel point qu'ils envisagent avec angoisse la nécessité de s'habiller ou de se déshabiller, de se procurer de quoi manger, etc.

c) Les excès spirituels, si on ose ainsi s'exprimer. C'est ici que la parole de PASCAL vaut particulièrement d'être citée : « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »<sup>161</sup> Les anges vivent dans une contemplation divine *continuelle*, mais nous, nous ne le pouvons pas, fussions-nous St PAUL ou St JEAN ; nous avons un corps qui nous rappelle de temps en temps son existence. Il ne faut pas alors persister à contempler malgré la nature. « Mon fils », dit « L'Imitation de Jésus-Christ », « tu ne peux pas te tenir toujours dans le désir plus fervent des vertus, ni te fixer dans le degré plus

---

159. Lettre à Mme HANSKA, 1<sup>er</sup> août 1834.

160. Id., 1<sup>er</sup> oct. 1836.

161. Pensées, 358.

élevé de contemplation ; mais tu as besoin de temps en temps, à cause de la corruption originelle, de descendre à des tâches inférieures et de porter le poids de cette vie corruptible, lors même que ce serait malgré toi et avec répugnance. Tant que tu portes un corps mortel, tu sentiras du dégoût et un fardeau au cœur. Il faut donc dans la chair gémir souvent du poids de la chair, car tu ne peux t'appliquer sans cesse aux occupations spirituelles et à la divine contemplation. Alors il t'est avantageux de te réfugier dans les choses humbles et les œuvres extérieures, et de te récréer dans les actes bons.»<sup>162</sup>

C'est ce que Dieu fit un jour comprendre à St ANTOINE : Le saint Père ANTOINE, assis une fois dans le désert se trouva dans l'ennui et dans une grande obscurité de pensée ; et il dit à Dieu : ‘Seigneur, je veux être sauvé et mes pensées ne me le permettent pas : que ferai-je dans ma tribulation ? Comment serai-je sauvé ?’ Et s'étant levé [et allé] un peu dehors, ANTOINE voit quelqu'un s'asseoir et travailler comme lui, puis se lever de son travail et prier, et de nouveau s'asseoir et tresser une corde, ensuite se lever encore pour la prière. C'était l'ange du Seigneur, envoyé pour le redressement d'ANTOINE et son affermissement ; et il entendit l'ange dire : ‘Fais ainsi et tu seras sauvé.’ Ayant entendu cela, il éprouva une grande joie et confiance ; et ayant agi ainsi il se sauva.»<sup>163</sup>

En toutes choses, il faut donc de la mesure, autrement c'est l'ennui qui nous guette : «La langue et l'ouïe et chacun de nos sens a des mesures, des règles et des limites établies : si on entreprend de dépasser ces limites, on déchoira même de la puissance qu'on a. Car, dis-moi, est-il rien de plus doux que la lumière ? est-il rien de plus agréable que le rayon [du soleil] ? Et pourtant, cette chose douce et agréable, dès qu'elle entre en relation avec nos yeux au delà de la mesure, devient importune et pesante.»<sup>164</sup> Et cela est vrai de toutes nos facultés.

162. III, 51.

163. Sentences des Pères du désert : ANTOINE LE GRAND.

164. CHRYSOSTOME, Hom. 5 sur l'Incomp. de Dieu (P.G. XLVIII, 735).

## CHAPITRE VI

# E — LA GOURMANDISE ET LA SOBRIÉTÉ

Avec la gourmandise, nous entrons dans la partie désirante de l'âme, qui comprend également la luxure et l'avarice. Des deux parties irrationnelles de l'âme (l'autre étant, on s'en souvient, la colère), la partie désirante est la moins noble, la plus rampante, la plus rebelle à la raison, mais aussi la plus fondamentale. C'est parce que l'âme désire un objet que la partie colérique entre en action : on entre en colère quand on est fustré de l'objet désiré ; on sombre dans la tristesse quand on est privé, par le sort, de l'objet désiré, ou que celui-ci échoit à d'autres ; on s'enlise dans le marécage de l'ennui quand on est déçu par l'objet désiré. Le désir est donc le moteur de la colère.

Si l'on considère également que, dans la partie désirante, la gourmandise et la luxure sont les seules passions totalement «naturelles» (l'avarice comportant, au contraire, une bonne part de facticité, en ce sens qu'amasser de l'or et l'enterrer n'a aucun fondement dans notre nature, tandis que la luxure et la gourmandise prennent leur départ dans notre corps) ; que la gourmandise commande la luxure plus que celle-ci ne commande la gourmandise ; qu'après l'orgueil, la gourmandise a une responsabilité capitale dans la genèse du péché originel — on peut comprendre la gravité de ce vice, qui ne doit pas être mesurée par la brièveté relative de ce chapitre. Celle-ci s'explique par le fait que ce vice s'exprime généralement plus en couleurs

audacieuses et tranchées qu'en teintes subtiles et nuancées : en conséquence, il y a moins matière à discernement.

En matière de ventre, la prescription de la raison est évidente : on mange pour vivre, on ne vit pas pour manger. Quand on mange pour vivre, le plaisir qu'on éprouve est bon, car il est imprégné de raison ; mais quand on mange non plus pour vivre, mais pour le plaisir, alors ce plaisir est déraisonnable et mauvais. Contrairement à ce qu'on pense — il faut beaucoup insister sur ce point — il est bâtarde, tout comme le plaisir que procure la luxure. St BASILE assure en effet : « Par la continuité des délices les ivrognes émoussent leurs sensations. Car de même que ce qui brille démesurément obscurcit la vue, et ceux qu'ébranlent des bruits forts arrivent à cause de l'excès de la secousse à n'entendre rien du tout, ainsi les ivrognes ne se rendent plus compte que par la passion du plaisir ils sont privés du plaisir. Car même le vin pur est pour eux sans goût et aqueux. »<sup>1</sup>

St JEAN CLIMAQUE a donné une définition pittoresque de la gourmandise : « La gourmandise, c'est *l'hypocrisie du ventre*, car celui-ci, rassasié, clame le besoin ; appesanti et crevant, il crie famine ! La gourmandise est au principe des assaisonnements recherchés et à la source des délices raffinées. Rends inactive une veine, elle émerge ailleurs ; et ayant obstrué celle-ci, tu as ouvert une autre. »<sup>2</sup> Dans ce passage, les deux moyens employés par la gourmandise pour atteindre l'unique but qui est le plaisir, sont bien soulignés : l'excès dans la quantité, et la recherche dans la qualité ; la première chose fait le glouton ou gros mangeur, la seconde le gourmet. L'image de la veine exprime les rapports entre les deux espèces de gourmandise : quand celle-ci n'arrive pas à se satisfaire par la quantité, elle se ratrappé sur la qualité ; et inversement. Car du moment que les deux espèces s'inspirent du même principe (la recherche effrénée du plaisir), on ne voit pas pourquoi elles n'agiraient pas comme des vases communicants : une pression sur le liquide dans l'un fait automatiquement remonter le liquide dans l'autre.

---

1. Hom. contre les Ivrognes (P.G. XXXI, 452).

2. Echelle, 14 (P.G. LXXXVIII, 864).

Et quand il n'y a pas de frein au plaisir, il ne peut plus s'arrêter. St PAUL va jusqu'à dire : «Leur Dieu est leur ventre.»<sup>3</sup> Et y a-t-il rien de plus dégoûtant que ce que faisaient les Romains décadents, qui vomissaient par des moyens artificiels ce qu'ils venaient de manger, afin de pouvoir manger continuellement ? Aussi leur ventre peut être comparé au lit d'un torrent ou à un gouffre sans fond.

Nous réservons une section à l'ivresse. Voyons maintenant la gourmandise dans le manger et dans les boissons non alcooliques.

Voici comment St ISAAC LE SYRIEN en décrit les effets : «De là viennent des maux de tête, une grande pesanteur du corps avec un relâchement des épaules. En conséquence, il est inévitable qu'on abandonne l'office divin. Survient, en effet, la paresse, qui nous fait cesser les prosternations ; la négligence des adorations habituelles ; l'obscurcissement et le refroidissement de la raison ; un épaississement de l'intelligence et un manque de discernement, à cause des troubles des pensées et leurs nombreux obscurcissements ; des ténèbres profondes et opaques envahissant toute l'âme ; un profond ennui pour tout ce qui est œuvre de Dieu et pour la lecture, étant donné qu'on ne goûte plus les délices des paroles divines ; une profonde inertie pour les tâches nécessaires ; l'indiscipline de l'intelligence, qui vagabonde pour toute la terre ; l'abondance du suc, qui s'amarre dans tous les membres ; des phantasmes impurs durant les nuits, des visions souillées, des images indécentes et pleines de concupiscence, laquelle envahit l'âme et y accomplit impurement sa propre volonté.»<sup>4</sup> Et St JEAN CLIMAQUE fait ainsi parler ce vice : «Je compte mes enfants, et ils sont plus nombreux que les grains de sable ; cependant, écoutez les noms de mes premiers-nés bien-aimés : mon fils premier-né est l'auxiliaire de la luxure ; le second est la dureté du cœur ; le troisième est le sommeil. De moi procèdent l'océan des pensées [mauvaises], le flot des

---

3. Phil. 3<sup>19</sup>

4. Disc. 26.

souillures, l'abîme des impuretés mystérieuses et innombrables. Mes filles sont la paresse, le bavardage, la liberté excessive de langage, la bouffonnerie, la vaine plaisanterie, la contradiction, la nuque raide, l'indocilité, l'insensibilité, la servitude, la jactance, la témérité, l'amour du monde auquel succèdent une prière impure, les égarements des pensées, souvent aussi des malheurs sans espoir et inattendus, d'où procède encore le désespoir, plus terrible que tout.»<sup>5</sup>

Reprenez quelques-uns des thèmes fournis par ces deux textes :

1. La gourmandise cause donc «des maux de tête, une grande pesanteur du corps avec un relâchement des épaules.» Voici l'énumération sinistre que fait St CHRYSOSOTOME des maladies et des malaises causés : « — ‘Mais manger beaucoup et souvent est délicieux !’ — Loin de là ! quand les maux de tête, la distension du ventre, l'obstruction du souffle, les étourdissements, les vertiges, les brouillards [troublant la vue] et d'autres maux encore plus étranges naissent de ces délices ! Et plutôt à Dieu que les afflictions de cette ignominie et de ce fléau [qu'est la gourmandise] fussent limitées à un jour ! Le fait est que les maladies incurables tirent leur origine surtout de pareils banquets. Car les podagres et la consomption et l'épilepsie et la paralysie et d'autres encore plus terribles, ayant assiégié le corps, le tourmentent jusqu'au dernier souffle.»<sup>6</sup> Ailleurs il renchérit : «Les podagres, les céphalalgies, les faiblesses de la vue, les gouttes des mains, les tremblements, les asthénies, la jaunisse, les fièvres longues et ardentes, et d'autres maladies bien plus nombreuses — car le temps manque pour les énumérer toutes — sont par nature produites, non par le besoin et par un régime philosophie, mais par la voracité et la ripaille.»<sup>7</sup>

L'Ecriture affirme pareillement : «Le sommeil de la santé est pour un ventre tempérant. On se lève le matin, et son âme

---

5. Echelle, 14 (P.G. LXXXVIII, 869).

6. Traité de la Virginité, 69 (P.G. XLVIII, 585).

7. Hom. 21 sur Jean (P.G. LIX, 138).

avec soi! La souffrance de l'insomnie et du choléra, ainsi que la colique, accompagnent l'homme insatiable.»<sup>8</sup> «Dans l'abondance du manger il y a la maladie, et l'insatiabilité mène au choléra. Par l'insatiabilité beaucoup sont morts, mais celui qui se surveille prolonge sa vie.»<sup>9</sup> Tous ces textes se passent de commentaire.

2. La gourmandise obscurcit, épaisse et emprisonne l'intelligence. Sans doute le corps est bon — répétons-le dans ce monde moderne obsédé par le corps et l'idolâtre, et pour cela toujours prêt à accuser le christianisme de mépriser le corps. Mais dans notre nature déchue, le corps a tendance à se révolter contre l'âme et à la dominer; ou plutôt, ce n'est pas le corps qui fait cela, mais la mauvaise volonté de l'âme, qui fait que celle-ci abdique sa souveraineté et se fait l'esclave du corps. Ce qui est donc mauvais, ce n'est pas le corps, ni l'âme, c'est le renversement de la hiérarchie : une chose bonne ne l'est plus quand elle n'est pas à sa place. Aussi engraisser le corps — nous visons, non pas l'embonpoint héréditaire, mais l'embonpoint acquis, fruit de la glotonnerie — c'est affaiblir l'âme : «Fais attention à toi-même» avertit St BASILE, «en n'adhérant pas aux choses mortnelles comme si elles étaient éternelles, et en ne méprisant pas les choses éternelles comme si elles étaient éphémères; regarde la chair de haut, car elle passe, et prends soin de l'âme, chose immortelle. Applique ton esprit avec grande rigueur à toi-même, afin que tu saches dispenser à l'une et à l'autre ce qui lui appartient : à la chair, la subsistance et la couverture; à l'âme, les dogmes de la piété, les mœurs suaves, l'ascèse de la vertu, la correction des passions; n'engraisse pas le corps et ne favorise pas la foule des passions. En effet, puisque 'la chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair'<sup>10</sup>, se combattant l'un l'autre, veille à ne point accorder à ce qui est moins bon une grande puissance, en favorisant la chair. Car comme pour les bascules d'une balance, si tu appesantis un

8. Ecclésiastique, 31<sup>20</sup>.

9. Id., 37<sup>30-1</sup>.

10. Gal. 5<sup>17</sup>

plateau tu rendras inévitablement le plateau opposé plus léger, de même, par rapport au corps et à l'âme, le grossissement de l'un fait inévitablement diminuer l'autre. En effet, lorsque le corps se porte trop bien, alourdi par un embonpoint excessif, nécessairement l'intelligence en est débilitée et alanguie dans ses fonctions; mais si l'âme est vigoureuse et s'élève à la hauteur qui lui est propre, par la méditation des choses bonnes, la constitution du corps s'amenuise en conséquence.»<sup>11</sup> Il affirme également : «Des exhalaisons pour ainsi dire fuligineuses, remontant d'une lourde nourriture, interceptent, à la manière d'une nuée épaisse, les illuminations de l'intelligence engendrées par l'Esprit Saint.»<sup>12</sup> Enfin St ISAAC émet les mêmes idées : «N'appesantis pas ton ventre, de crainte que ta pensée ne devienne confuse et que tu ne t'agites avec dissipation, lorsque tu te lèves la nuit, les membres relâchés et toi-même plein de mollesse efféminée; de plus, ton âme est obscurcie, tes pensées sont troublées, et à cause des ténèbres tu ne peux nullement les rassembler pendant la récitation [des psaumes]; le goût de tout s'émossera en toi, et la psalmodie des versets, dont l'intelligence avait coutume, à cause de l'agilité et de la lumière de ta pensée, de goûter avec volupté la variété, n'a plus de délices pour toi. Car quand le bon ordre de la nuit est troublé, l'intelligence devient confuse dans l'œuvre du jour, elle marche dans les ténèbres et n'éprouve aucun plaisir dans la lecture comme elle en avait l'habitude. Une sorte d'ouragan, en effet, assaille tes pensées, soit que tu pries ou que tu médites.»<sup>13</sup>

La domination de l'âme par le corps est décrite parfois par les Pères par l'image suivante : l'âme est «emprisonnée» dans le corps; alors que son rôle est de le dépasser et d'en être le plus possible indépendante : il est en effet beaucoup plus vrai de dire que le corps se trouve dans l'âme, plutôt que l'âme dans le corps. L'origine de cette formule semble être dans une parole célèbre du

---

11. Hom. sur : Fais attention à toi-même (P.G. XXXI, 204-5).

12. Hom. I sur le Jeûne (P.G. XXXI, 180).

13. Disc. 34.

philosophe thébain CRATÈS : «Ayant vu un jeune athlète revenir avec une forte corpulence, grâce au vin, à l'ingestion de viande et l'exercice, il dit : ‘O misérable, cesse de rendre ta prison plus forte contre toi!’»<sup>14</sup> St BASILE reprend l'idée : «Ou ignores-tu que dans la mesure où tu épaissest ta chair, tu édifies pour l'âme une prison plus pesante? ... Comment annoncera-t-il la vérité, celui qui ne s'est point donné du temps pour l'apprendre, celui qui a enfoui son intelligence dans une telle masse de chair?»<sup>15</sup>

C'est pour cela sans doute que les athlètes en général, même les plus beaux parmi eux et les plus parfaits, je veux dire ceux qu'a immortalisés la statuaire grecque, sont réputés à juste titre pour être peu intelligents. Et sous prétexte du «Mens sana in corpore sano», on a érigé le mode de vie du jeune athlète ci-dessus signalé en idéal. Et d'abord que veut dire cette sentence pédante et omnipotente, devenue, on ne sait comment, un décret péremptoire et sans appel dans la bouche de tant d'éducateurs, de médecins, de professeurs de séminaire, depuis des siècles? L'expression, employée par JUVÉNAL<sup>16</sup>, a un sens tout à fait banal : le poète demande tout bonnement que le ciel lui accorde «la santé de l'âme avec la santé du corps». Comment en est-elle venue, dans la bouche de ces pédants, à signifier qu'un esprit sain ne peut exister que dans un corps sain? Jamais personne n'a été plus torturé par la maladie que PASCAL : est-ce que son esprit n'était pas sain? Il a même écrit ses plus sublimes pensées sous le fouet de la douleur la plus atroce et dans un corps aussi peu «sain» que possible. St BASILE a passé une grande partie de sa vie tourmenté par une maladie du foie et d'autres afflictions corporelles : est-ce que par hasard il avait l'esprit moins sain qu'un professeur de séminaire? Qu'on veuille dire que certaines maladies, telles que l'encéphalite léthargique et la syphilis, peuvent causer l'insanité, tout le monde est d'accord. De même,

14. Dans St MAXIME, Extraits des livres chrét. et profanes, 27 (P.G. XCI, 876).

15. Hom. sur Ps. 29 (P.G. XXIX, 320).

16. Satires, 10.

nous avons montré en son lieu à quoi peut mener de faire l'ange, et nous aurons l'occasion d'en reparler, ici même. Mais de là à faire de *l'abondance de nourriture* et de la *suprématie du sport* les conditions essentielles de la santé mentale, c'est une usurpation qui ne passera pas !

3. La gourmandise pousse à la luxure. St BASILE souligne cette causalité : « De ces deux [genres de] toucher, celui du goût est le primordial, celui du coït le conséquent. Car par le toucher du goût et de l'absorption continue de nourriture, qui flatte la gourmandise, le corps, engrassey et chatouillé irrésistiblement par les sucs agréables qui s'agitent dans les profondeurs, est poussé comme par un aiguillon au toucher du coït. Aussi il est nécessaire, à celle qui veut par la virginité maîtriser les voluptés poussant au coït, qu'elle devienne d'abord maîtresse, à plus forte raison, du plaisir du goût, lequel fournit en abondance à l'autre [plaisir] sa matière...<sup>17</sup> » Voici aussi la déclaration de St ISAAC : « Le corps [du gourmand] subit continuellement des écoulements et souille la pensée, de sorte que par là même il renie la chasteté. Car les délices des chatouillements agissent dans tout son corps avec une ardeur incessante et insoutenable. Et des pensées séduisantes lui surviennent, lui montrant la beauté et l'excitant à tout moment, chatouillant son intelligence par le dialogue qu'il entretient avec elles. Et il s'y associe sans hésitation, méditant ces pensées avec concupiscence, car sa faculté de discerner est obscurcie ... Et si parfois il rentre en lui-même et essaie de se faire violence pour se contenir, il ne le peut pas, à cause de l'ardeur excessive des impulsions de son corps, et de la violence contraignante des excitations et des titillations, qui réduisent l'âme en esclavage ...»<sup>18</sup>.

Passons à l'autre espèce de gourmandise : l'ivresse. St BASILE en dit : « Le vin, don accordé par Dieu aux

17. Traité de la véritable incorrup. de la virginité (P.G. XXX, 681).

18. Disc. 26.

constitutions corporelles comme un stimulant à la faiblesse,<sup>19</sup> est maintenant devenu un moyen de licence pour les impudiques. L'ivresse, démon volontaire entrant dans les âmes par le plaisir, l'ivresse, mère du vice, ennemie de la vertu, a rendu le courageux lâche, le chaste impudique; elle ne connaît pas la justice et anéantit la prudence. Car de même que l'eau est ennemie du feu, ainsi l'excès du vin éteint la raison ... L'ivresse, mort de la pensée, corruption de la force, vieillesse précoce, mort brève. En effet, les gens ivres, que sont-ils d'autres que des idoles du paganisme? Ils ont des yeux et ne voient pas; ils ont des oreilles et n'entendent pas; [leurs] mains sont paralysées, [leurs] pieds morts.<sup>20</sup>

Examinons quelques idées de base contenues dans ce texte :

1. Le vin est «un don accordé par Dieu comme un stimulant à la faiblesse» : nous eussions pu traduire également : «comme un adoucissement aux maladies», n'eût été que cela aurait trop rétréci, par conséquent aurait trahi, la pensée de St BASILE explicitée ailleurs. L'usage médicinal du vin sous toutes ses formes, très répandu dans l'antiquité, trouve un écho dans le conseil de St PAUL à TIMOTHÉE : «Ne bois pas que de l'eau, mais use un peu de vin à cause de ton estomac et de tes infirmités répétées.»<sup>21</sup>

Mais l'Ecriture en proclame l'usage stimulant aussi : «Le vin, pour l'homme, est égal à la vie, quand on le boit avec mesure. Qu'est-ce la vie pour qui est privé de vin? Le vin a été créé, lui aussi, pour la joie des hommes. Allégresse du cœur et joie de l'âme, voilà le vin bu opportunément et avec modération.»<sup>22</sup> C'est donc calomnier Celui qui a trouvé bon tout ce qu'il avait créé, que de condamner le vin en lui-même. Rien n'est mauvais en soi, même quand une chose nous paraît exclusivement mauvaise; cela atteste uniquement notre ignorance. Même les poisons, lorsqu'ils sont pris dans la dose convenable, deviennent les plus efficaces des remèdes. La mesure est souveraine : seule la démesure dans l'usage du vin est mauvaise.

19. Εἰς παραμυθίαν τῆς ἀσθενείας.

20. Hom. contre les Ivrognes (P.G. XXXI, 448, 457).

21. I Tim. 5<sup>23</sup>

22. Ecclésiastique, 31<sup>27-8</sup>

2. L'ivresse «éteint la raison». Si l'excès de nourriture hébète, émousse l'intelligence, ici on assiste à l'extinction totale, quoique temporaire, de la raison. Aussi raisonner un homme ivre relève de la stupidité : «A celui qui lui disait : ‘N’as-tu pas honte de t’ennivrer?’, CLÉOSTRATE répondit : ‘Et toi, n’as-tu pas honte de réprimander un homme ivre?’»<sup>23</sup> (Pour pouvoir répondre si sagement, il n’était certainement pas ivre. Et même quand il arriverait qu’un homme ivre dît une chose sensée, il l’aura dite comme un perroquet).

Ce que nous disons en état d'ébriété, étant en dehors du contrôle de l'intelligence et de la volonté, révèle souvent notre être le plus intime et le moins honorable («In vino veritas»), et cela peut nous coûter très cher, en révélant les intentions perverses que nous pouvons avoir vis-à-vis des gens qui nous entourent, les secrets, etc. : «BIAS, gardant le silence durant un repas et raillé, comme étant un sot, par un bavard : ‘Et quel sot’, dit-il, ‘peut garder dans le vin le silence?’»<sup>24</sup>

3. L'ivresse est une «mort brève». Ainsi l'homme ivre se dégrade au-dessous de l'animal qui, lui, garde la vie sensitive intacte. Même quand il garde encore des sensations, toute perception droite chez lui est abolie : «L’égarement des sens rend l’homme ivre pire que tout bétail. Car quelle bête voit et entend de travers comme lui? Les hommes ivres ne reconnaissent pas leurs plus proches, mais ils accourent souvent vers ceux qui leur sont inconnus, comme à des familiers. Ne franchissent-ils pas d'un bond les ombres comme si elles étaient des canaux ou des précipices? Leurs oreilles sont remplies d'échos et de bruits comme les vagues de la mer. Le sol leur paraît se dresser verticalement et les montagnes tournoyer.»<sup>25</sup> Et l'Ecriture donne d'eux ce tableau saisissant et satirique : «Pour qui les ‘hélas!’? Pour qui l’agitation? Pour qui la contestation? Pour qui les dégoûts et le bavardage? Pour qui les fractures pour rien? Pour qui les yeux livides? N'est-ce pas pour ceux qui s'attardent au

23. Dans St MAXIME, Extraits des livres chrétiens et profanes, 30 (P.G. XCI, 884).

24. PLUTARQUE, Œuvres Morales, 35 : Sur le bavardage.

25. St BASILE, Hom. contre les Ivrognes (P.G. XXXI, 449).

vin? pour ceux qui sont à la recherche des beuveries? Ne vous enivrez pas de vin, mais fréquentez les justes, fréquentez-les dans vos allées et venues. Car si tu diriges les yeux vers les vases à boire et les coupes, tu te promèneras plus tard plus nu qu'un pilon, à la fin [tu] t'étendras comme mordu par un serpent, et le venin se diffusera en toi comme d'un serpent à cornes. Quand tes yeux verront l'étrangère, alors ta bouche proférera des choses tortueuses; et tu seras étendu comme au cœur de la mer, et comme un pilote dans une grande agitation des flots. Tu diras : 'Ou m'a frappé et je n'ai pas eu mal, on s'est joué de moi, mais je n'ai rien senti; quand viendra le matin, afin que j'aille chercher des compagnons [de beuverie]?»<sup>26</sup> Enfin, CLÉMENT D'ALEXANDRIE brosse ce tableau : «L'excès de vin entrave la langue, relâche les lèvres, dévie les yeux, comme si la vue était submergée par l'abondance du fluide, et les constraint de s'abuser, de croire que tout tourbillonne, et fait qu'ils ne peuvent calculer le nombre exact des choses lointaines : 'En vérité, il me semble voir deux soleils', dit dans l'ivresse le vieux Thébain; car mue par la chaleur du vin très fréquemment, la vue a l'hallucination que la substance d'une chose est multipliée ... Les pas sont entraînés comme par un flux; des hoquets, vomissements et délires font irruption.»<sup>27</sup>

4. L'ivresse est une incitation à la « licence », jusqu'à ses pires formes : « Alors que tous les quadrupèdes et animaux ont des impulsions sexuelles ordonnées, ceux dont l'âme est envahie par l'ivresse et qui ont embrasé leur corps d'une manière contre nature sont poussés en commun, en tout temps et à toute heure, aux enlacements impurs et ignominieux ... Tandis que les brutes connaissent les lois de la nature, les gens ivres, eux, cherchent dans l'homme la femme, et dans la femme l'homme.»<sup>28</sup>

5. L'ivresse «a rendu le courageux lâche ... ; elle ne connaît pas la justice et anéantit la prudence». St BASILE brosse un

26. Prov. 23<sup>29-35</sup>

27. Pédagogue, II, 2 (P.G. VIII, 416-7).

28. St BASILE, Hom. contre les Ivrognes (P.G. XXXI, 448, 449).

tableau saisissant de cette métamorphose et oscillation continue des ivrognes entre des vices opposés, comme le pendule d'une horloge qui ne s'arrête jamais dans un juste milieu : « Parfois ils rient interminablement, et parfois ils s'affligen et pleurent d'une manière inconsolable. Tantôt ils sont téméraires et incapables d'effroi, tantôt craintifs et lâches ... Leur vie est un songe : ceux qui précisément n'ont ni habit ni de quoi manger le lendemain, règnent lorsqu'ils sont en état d'ivresse et commandent des armées, construisent des villes et distribuent l'argent ... D'autres sont conduits aux passions opposées : ils sont sans espoir, sombres, souffrants, larmoyants, craignant le moindre bruit et facilement effrayés, le même vin engendrant dans les âmes des passions différentes, selon la différence de tempérament des corps ... Est-il besoin de signaler aussi la foule des autres passions [qu'il engendre] : les aspérités de caractère, la promptitude à la colère, la tendance à geindre, l'impressionnabilité excessive de l'âme, la vocifération, la turbulence, la facilité à être dupe en tout, l'exagération dans les colères ? »<sup>29</sup>

6. Enfin, l'ivresse est la « corruption de la force » et une « vieillesse précoce ». St BASILE — toujours lui —, avec un réalisme puissant et une précision tout médicale, en dépeint les effets néfastes sur la santé : « Leurs sommeils sont lourds — on en sort difficilement —, suffocants et vraiment voisins de la mort ... Les effets nuisibles du vin anéantissent la constitution même du corps, non seulement en l'aiguillonnant à la licence, par l'excès des plaisirs, en le consumant et le détruisant, mais aussi en rendant, par le gonflement même, le corps flasque, spongieux et dépourvu d'énergie vitale. Leurs yeux sont livides, leur peau tournant au jaune, leur souffle haletant de fatigue, leur langue défaillante et leur cri indistinct, leurs pieds chancelants comme ceux des enfants ; les sécrétions qui proviennent de leurs excès sont spontanées, comme coulant de choses inanimées ... Lors même qu'ils sont en train de boire, il leur survient les maux propres aux gens en délire. Car lorsque les méninges se

---

29. Id. (P.G. XXXI, 449).

remplissent de la suie que le vin en s'évaporant fait monter, la tête est atteinte de douleurs intolérables; ne pouvant rester droite sur les épaules et glissant de temps en temps, elle retombe sur le cou ... A cause de l'ivresse, ils ont des céphalalgies, somnolent, bâillent, ont un brouillard devant les yeux, sont pris de nausées ... Leur masse gonfle, leurs yeux sont humides, leur bouche sèche et brûlante ... Quelle constitution humaine est assez forte pour résister aux maux de l'ivresse? Quel moyen, en effet, y a-t-il à ce qu'un corps rendu par le vin en effervescence continue, ne devienne pas souillé, flétrit et suintant? De là les tremblements et les maladies : car leur souffle ayant été brisé par l'abus du vin, et leurs nerfs ayant relâché leur tension, l'agitation, en conséquence, se produit dans toute la masse du corps. Pourquoi attires-tu sur toi-même la malédiction de CAÏN, tremblant et errant toute sa vie? »<sup>30</sup> Il prévient également : « Si tu dépasses les bornes, tu te trouveras demain souffrant de maux de tête, bâillant, pris de vertige, exhalant une odeur de vin pourri. »<sup>31</sup> St CHRYSOSTOME confirme ce que vient de peindre St BASILE d'une manière si sinistre et salutaire : « L'ivresse rend la force du corps plus relâchée et plus flasque. En effet, la substance du sol harcelée par la surabondance des eaux n'est pas tant continuellement dissoute que la puissance du corps, une fois inondée par le vin, n'est amollie, s'écoule et s'éteint. »<sup>32</sup>

\*

Bien que le mot «tempérance» s'emploie parfois pour désigner la vertu opposée à la gourmandise, cependant il désigne primordialement la modération dans les plaisirs, quels qu'ils

---

30. Id. (P.G. XXXI, 449, 452-3, 456).

31. Hom. I sur le Jeûne (P.G. XXXI, 184).

32. Hom. I sur les Statues (P.G. IL, 22).

soient. C'est pourquoi nous préférons employer le mot «sobriété», dont le domaine est strictement limité au boire et au manger.

Par cette vertu, on mange et on boit uniquement pour vivre et assurer au corps une santé suffisante pour qu'il soit l'instrument docile et souple de l'âme inspirée par l'Esprit. Comme pour la satisfaction de tout besoin, il y a plaisir, mais c'est un plaisir bon parce que raisonnable. Mais dans ces cas, comme on le voit, le plaisir n'est jamais recherché en priorité, il n'est que conséquent à l'usage de la raison dans la lumière de l'Esprit.

Par suite, la sobriété bannit impitoyablement non seulement tout ce qui est excès dans la quantité, mais aussi toute recherche raffinée de ce qui flatte le palais. Elle évite, dans l'hospitalité, tout ce qui n'est qu'ostentation et vanité, quand par exemple on offre des choses rares et précieuses alors que des aliments beaucoup plus humbles fournissent l'équivalent en matière nutritive. Aussi St BASILE avertit gravement, et vise non seulement les moines : « Parce que nous voyons ceux du dehors avoir honte de l'humilité de la pauvreté et prodiguer toute abondance et magnificence dans la nourriture, lorsqu'ils reçoivent quelque étranger, je crains qu'imperceptiblement le même mal nous atteigne et que nous tombions sous l'accusation d'avoir honte de la pauvreté déclarée bienheureuse par le Christ. De même donc qu'il ne nous convient pas d'importer de ceux du dehors les vases d'argent, ou les voiles à franges de pourpre, ou un lit moelleux, ou des couvertures transparentes, ainsi également il ne convient pas que nous cherchions des aliments trop éloignés de notre mode de vie. Car courir avec ardeur derrière des objets qui n'ont pas de rapport avec les besoins de notre vie mais sont conçus en vue d'une misérable volupté et d'une vaine gloire funeste, est non seulement honteux et en désaccord avec le but que nous nous sommes proposé, mais aussi cause un grave dommage, lorsque les gens qui sont adonnés aux délices et qui définissent la béatitude par les plaisirs du ventre nous voient verser, nous aussi, dans les mêmes préoccupations qui

excitent leur émerveillement ... A moins que nous ne changions d'habit également, lorsqu'il nous arrive de rencontrer des gens superbes ! Que si cela est honteux, à bien plus forte raison le sera-t-il d'altérer la table de notre hospitalité [pour plaire] à ceux qui s'adonnent aux délices. La vie du chrétien n'a qu'une seule manière d'être, ayant un but unique : la gloire de Dieu. En effet, St PAUL, parlant dans le Christ, déclare : 'Que vous mangiez, que vous buviez, ou que vous fassiez quoi que ce soit, faites tout pour la gloire de Dieu'»<sup>33</sup>, alors que la vie de ceux du dehors comporte de multiples et diverses manières d'être et varie, se transformant tantôt d'une certaine manière et tantôt d'une autre, en vue de plaire à ceux qu'elle rencontre dans son cours. En conséquence, toi, en transformant ta table par l'abondance de nourriture et la recherche excessive en vue de plaire à ton frère, tu l'accuses d'aimer les plaisirs et, par vos apprêts, tu es en train de faire honte à sa gourmandise et de lui reprocher sa vie de plaisir en ce point ... Le Seigneur n'a guère loué MARTHE qui vaquait exagérément aux soins du ménage, mais Il lui dit : 'Tu te préoccupes et t'agites pour beaucoup de choses ; pourtant il en faut peu, une seule même'<sup>34</sup> : 'peu', c'est-à-dire ce qui sert à préparer [la nourriture]; 'une seule' fin, satisfaire le besoin.»<sup>35</sup>

Le point culminant de la sobriété est ainsi défini par St JEAN CLIMAQUE : «Si la définition de la gourmandise c'est d'inciter soi-même [à manger et à boire] même quand on n'en éprouve aucun désir, la définition de la sobriété, certainement, c'est quand, ayant faim, on maîtrise la nature alors qu'elle ne demande rien de répréhensible»<sup>36</sup>. Cela est réalisé par le jeûne.

En d'autres termes, si on se contente de faire toujours ce qui est permis, sans aller parfois au delà, de côtoyer la ligne rouge et la longer tout le temps, sans jamais s'en éloigner, on risque fort de transgresser faute d'une certaine maîtrise dans l'ascèse,

---

33. I Cor. 10<sup>31</sup>

34. Lc. 10<sup>41-2</sup>

35. Règles en détail, 20 (P.G. XXXI, 969, 972-3).

36. Echelle, 29 (P.G. LXXXVIII, 1149).

ascèse: discipline de vie, ensemble des exercices physiques et moraux pratiqués en vue d'un perfectionnement spirituel - (non féminin).

170

surtout quand les demandes de la nature se montrent plus pressantes. Cela d'ailleurs est vrai dans tous les domaines. Nul saint, par exemple, n'a jamais pensé condamner l'admiration d'un beau visage féminin; au contraire, dans le combat de la pureté, pareil acte peut avoir une grande puissance de sublimation et éloigner tout danger de refoulement. Mais si de temps en temps on ne s'est pas exercé à s'abstenir même du regard permis, cela peut mener à une incapacité de se contenir lorsque la concupiscence devient hennissante. PLUTARQUE dit excellamment: «L'abstention des plaisirs dans ce qui est permis est une ascèse pour l'âme dans les choses interdites.»<sup>37</sup>

Voilà donc le premier but du jeûne : «Je mortifie mon corps et le réduis en servitude.»<sup>38</sup> St CHRYSOSTOME interprète ainsi : «— 'Je subis une grande peine pour vivre dans la tempérance. Car bien que le désir et la tyrannie du ventre excite des querelles funestes , cependant je le tiens en bride et ne m'adonne pas à la passion, mais subis toute peine afin de ne pas être entraîné de côté. Ne croyez pas, en effet, que j'accomplis ces choses-là sans difficulté. Il s'agit d'une course, d'un pancrace, et la tyrannie de la nature se dresse continuellement, voulant se libérer; mais je ne le tolère pas, au contraire, je la réprime et soumets avec force sueurs.' Il proclame ces choses-là, pour que personne ne renonce aux labours de la vertu; car l'affaire est rude. 'C'est pourquoi', dit-il, 'je [le] mortifie et réduis en servitude'. Il n'a pas dit : 'Je [le] détruis', car la chair n'est pas ennemie; mais : 'Je [le] mortifie et réduis en servitude' — ce qui est le propre d'un seigneur, non d'un ennemi; d'un précepteur, non d'une personne qui déteste; d'un maître de gymnase, non d'un adversaire.'<sup>39</sup>

Il n'est donc en aucune manière question de détruire le corps, mais uniquement de le contraindre à rester dans ses limites, à garder sa place subalterne dans la hiérarchie du

37. Œuvres Morales : Du démon de SOCRATE, 585a.

38. I Cor. 9<sup>27</sup>.

39. Hom. 23 sur I Cor. (P.G. LXI, 190).

7

composé humain, et à devenir l'instrument docile de l'âme, comme une harpe bien construite émet les sons qu'il plaît bien à un harpiste doué d'émettre. Aller outre, le paralyser par inanition, le rendre infirme ou malade, un fardeau pour l'âme plutôt que l'exécutant prompt et docile de ses volontés, c'est trahir le but du jeûne, c'est calomnier le corps et son Créateur, c'est mettre en danger l'esprit lui-même. Aussi St BASILE, qui a dû être témoin de bien des abus ascétiques, met-il en garde : « De même qu'un ventre gras (gras non par constitution et nature, mais à cause de la graisse des aliments, coulant copieusement [dans le ventre] au moyen de la gourmandise et rendant l'intelligence trouble et épaisse) n'engendre pas une intelligence fine, ainsi un corps trop amaigri, rendant le corps sans souffle et plein de langueur, éteint, dans la faiblesse du corps, même une intelligence fine qui s'y trouve déjà ... Si par le commandement : ‘Tu aimeras ton prochain comme toi-même’, nous entourons avec zèle Celui qui dit : ‘J’étais nu et vous M’avez vêtu, J’avais faim et vous M’avez donné à manger, J’étais malade et vous M’avez rendu visite’, il singe le commandement, celui-là qui veille à entourer l’autre [de soins], mais maltraite cruellement lui-même lorsqu’il est malade. Car il est clair qu’il aime faussement le prochain dont il s’efforce de prendre soin, celui-là qui ne sait pas s’aimer soi-même. Et comment accomplira-t-il équitablement le commandement, celui qui n’accorde pas judicieusement son dû au corps esclave, mais professant de le mortifier, le détruit vilainement par une impulsivité dénuée de jugement, sous prétexte de l’asservir ? ... C’est pourquoi il est nécessaire qu’encore une fois nous vociférons notre réponse à ceux qui réduisent le corps en servitude en vue d’acquérir le bien : ‘Ne penche ni à droite ni à gauche’.<sup>40</sup> Car de même que pencher vers la gourmandise est malsain, ainsi il est en vérité très déraisonnable, en malmenant fortement le corps, de le rendre inutilisable par la maladie. L’abstention des plaisirs du ventre, en effet, n’est pas un bien par

||

---

40. Dt. 5<sup>32</sup>

elle-même, mais parce qu'elle contribue à acquérir le bien. Mais si le but pour lequel nous décidons de nous abstenir des aliments, celui-là nous le délaissions par l'abstention excessive, alors le dessein de notre vie ira en sens inverse : à cause de l'affaiblissement et la déviation de l'organe [corporel], nous ne pouvons ni converser avec Dieu par les lectures et les prières, ni répondre à l'appel du bien pour la bienfaisance à l'égard des frères. »<sup>41</sup> Ces principes valent non seulement pour le jeûne mais pour toute espèce de mortification corporelle : cilice, flagellation, veilles, etc., dont ont usé de grands saints, mais avec science et discernement : « Moi donc, je cours, mais non d'une manière superflue, je lutte au pugilat, mais non comme écorchant l'air. »<sup>42</sup>

Pour que St BASILE et beaucoup de Pères soient revenus à plusieurs reprises sur ce sujet, les chrétiens des premiers siècles qui faisaient preuve d'une fougue excessive dans l'ascétisme devaient être très nombreux. A notre époque dissolue et hédoniste, la crainte de pécher de cette manière est nulle, où à peu près nulle. La très grande majorité de ceux qui s'affublent du nom de « chrétiens » aujourd'hui, ont besoin non de frein mais d'aiguillon. Il doit donc paraître étrange que nous insistions sur cet aspect de la morale chrétienne. Si nous le faisons, c'est pour laver le christianisme de la calomnie rituelle, devenue presque indéracinable, qui veut qu'il déprécie ou tue le corps, accusation que l'homme moderne, habitué à suivre toutes ses impulsions et à oblitérer toute trace de lutte entre la chair et l'esprit, accepte, l'imbécile, avec une promptitude incroyable et sans la moindre tentative de vérification, lui si juridique, vérificateur et pointilleux dès qu'il s'agit de ses intérêts matériels ou de bagatelles.

Ainsi, comme tous les porte-parole autorisés du christianisme, St BASILE déclare : « L'abstention [de nourriture] sera définie pour chacun selon la capacité de son corps, de

41. *Traité de la véritable Incorrupt. de la Virgin.* (P.G. XXX, 689, 692).

42. I Cor. 9<sup>26</sup>

manière à ce que la lutte ne soit ni inférieure ni supérieure à la capacité qu'il a. Car, selon mon sentiment, il convient de prendre cela en considération, afin que nous ne détruisions pas la puissance du corps par l'excès d'abstention et ne le reconnaissions pas oisif et impropre aux œuvres sérieuses ... La divine Ecriture, en effet, ordonne qu'on travaille, mette son corps en mouvement et assiste la faiblesse des autres; mais jamais qu'on le laisse s'affaïsset et qu'on le paralyse par les macérations excessives! ... Si, en effet, nous étions constitués sans corps, il faudrait rechercher avec zèle, par l'âme seule, les choses excellentes. Mais puisque l'homme est une dualité, il convient que le zèle de la vertu soit, dans ses œuvres, composé de deux éléments et réalisé à la fois par les fatigues du corps et par les exercices ascétiques de l'âme.»<sup>43</sup> Il précise ailleurs : «La meilleure définition et règle de l'abstention sera de n'avoir en vue ni les délices ni l'exténuation de la chair, mais d'éviter des deux côtés la démesure, pour que l'âme ne soit ni harcelée par une grosse corpulence, ni, par la maladie, impuissante à accomplir les commandements. Car le dommage qui des deux côtés échoit à l'âme est égal, que la chair regimbe et bondisse avec des élans indécents, à cause d'une santé trop bonne, ou qu'elle soit oppressée par les souffrances, à cause de la langueur, de l'épuisement et de l'inertie. Car, quand le corps est en pareil état, l'âme n'a pas le loisir de regarder avec indépendance vers les choses d'en haut; mais forcément, elle est absorbée par la sensation douloureuse et s'y penche, rendue une compagne de misère par la souffrance du corps.»<sup>44</sup> Notons cette dernière phrase : comme la réconcilier avec l'idée du même saint (exposée au ch. IV) sur la transcendence de l'esprit et sa liberté absolue, quelles que soient les souffrances du corps, dans le martyre par exemple? C'est que dans ce dernier cas la souffrance corporelle démesurée et destructive n'a pas été volontairement embrassée, choisie, le martyr ne fait que la *subir*, très

43. Dispos. Ascét., 4 (P.G. XXXI, 1348-9, 1352).

44. Disc. Ascét. (P.G. XXXI, 876-7).

volontairement certes (puisque il considère toute épreuve envoyée par Dieu); et comme elle vient de Dieu, Dieu la fait accompagner de la joie qui la noie. Mais dans le faux ascétisme, il y a choix volontaire d'une souffrance destructive; il y a donc transgression d'une loi divine, et la joie, par conséquent la liberté de l'esprit dans les souffrances, fera défaut.

La seule règle du jeûne donc, comme l'a démontré l'avant-dernier texte cité, c'est qu'il n'y a pas de règle unique pour tout le monde, autrement on tomberait dans une extrême injustice : «*Summum jus, summa injuria.*» Le corps de St MOÏSE L'ABYSSIN qui a pu terrasser en un instant quatre bandits, simultanément, les ligoter en un seul fagot et les porter sur ses épaules, n'est pas exactement celui de Ste Maria GORETTI, et l'endurance corporelle d'un Père DE FOUCAUD n'est point celle d'un PASCAL ou d'un St BASILE, lequel, ayant toute sa vie subi la maladie, écrivait : «D'une part en effet, pour certains, malmener fortement [le corps] semble ne comporter aucune affliction et être un repos plutôt qu'une peine, à cause de la solidité et de la résistance de leur constitution et puissance corporelle. Mais ce qui leur est tolérable devient, pour d'autres, une source de dangers. Car *d'un corps à un autre on peut trouver la même différence qui existe entre l'airain et le fer d'une part, et les arbres semblables aux bruyères d'autre part* ... En effet, les vertus qu'accomplit l'âme seule sont identiquement prescrites à tous : ainsi, la mansuétude, l'équité, l'humilité, la bonté, l'amour des frères, la loyauté, l'amour de la vérité, la compassion, la douceur, l'amour des hommes. Si nous disons de ces vertus qu'elles sont spéciales à l'âme, c'est parce que, pour les acquérir et réaliser, le corps de sa part ne contribue à l'âme rien de plus qu'un palais de conseil pour qu'elle en fasse l'examen approfondi. Mais l'abstention [de nourriture] sera définie pour chacun selon sa puissance corporelle,<sup>45</sup>

Il n'y a pas que la différence de constitution des corps : un même corps peut à différents moments avoir besoin d'une

---

45. Dispo. Ascét., 4 (P.G. XXXI, 1348).

nourriture différente, tant du point de vue de la quantité que de celui de la qualité : « Que les supérieurs, selon celui qui dit : 'A chacun étant donné selon son besoin'<sup>46</sup>, distribuent toujours en vertu du besoin : le réconfort des malades par la nourriture, ou aussi le besoin de celui qui endure des travaux pénibles, ou le besoin de celui qui se prépare à quelque labeur, par exemple à un voyage ou à une autre chose fatigante. Il n'est donc pas possible de prescrire à tous de prendre la nourriture au même moment, ni de la même manière, ni selon la même mesure; mais que la fin commune soit la satisfaction du besoin.»<sup>47</sup>

Cependant, quoiqu'on ne puisse fixer une mesure objective pour tous, on peut avancer le principe suivant, subjectif, comme valable pour tous : ne jamais manger à sa faim. Il est même préférable, dans le jeûne, de ne pas faire une abstention prolongée, pour éviter d'être tenté, après un jeûne absolu de plusieurs jours par exemple, de se jeter voracement sur la nourriture et de perdre ainsi le crédit obtenu par le jeûne. Après avoir mangé, on doit pouvoir s'adonner à quelque occupation, et non avoir l'esprit englouti dans les vapeurs de la digestion, et le corps alourdi et propre à rien : « Et toi donc, bien-aimé, lorsque tu t'asseois à table, rappelle-toi qu'après la table il faut prier, et dès lors charge sobrement le ventre, de crainte qu'en t'alourdissant tu ne deviennes incapable de fléchir le genou et de prier Dieu. Ne vois-tu pas comment les bêtes de somme, après l'étable reprennent leur chemin, portent des fardeaux et accomplissent la besogne qui leur échoit? Mais toi, après la table, tu deviens inutile et propre à rien? Et comment ne te dégraderas-tu pas au-dessous des ânes mêmes? ... Le temps qui succède à la table, en effet, est un temps d'action de grâce, et celui qui rend grâce doit être, non ivre, mais sobre et vigilant. De la table dirigeons-nous, non au lit, mais à la prière, pour ne pas devenir plus déraisonnables que les animaux privés de raison. Je sais que beaucoup blâment ce que je suis en train de dire, comme

46. Act. 2<sup>45</sup>.

47. St BASILE, Règles en détail, 19 (P.G. XXXI, 968).

faisant entrer dans la vie une nouvelle et étrange coutume ; mais moi je blâme encore plus la coutume mauvaise qui nous tient présentement sous son empire. Qu'il faille, en effet, faire succéder à la nourriture et à la table, non le sommeil ni le lit, mais des prières et la lecture des saintes Ecritures, le Christ l'a clairement démontré. Il est au moins sûr que lorsqu'Il eut nourri la multitude innombrable au désert, Il ne les renvoya point au lit et au sommeil, mais les convia à écouter les paroles divines. »<sup>48</sup>

Voilà pour la quantité de nourriture. Mais le maintien de la bonne santé du corps exige, comme nous l'avons déjà signalé, la qualité adéquate aussi : « Puisque donc, dans la course de la vertu, il faut diriger notre monture naturelle sans la relâcher à l'excès ni, inversement, la tendre à l'excès, il convient dans ce but de prendre en considération à la fois l'état du corps et la qualité de la nourriture ; et lorsque le corps déborde de sève et de chaleur naturelle, le refréner et, par les aliments, évacuer la chaleur ; de crainte qu'en augmentant la graisse naturelle par des aliments trop juteux, ou en enflammant davantage, par l'ingurgitation du vin, la vigueur bouillonnante du corps, nous 'n'ajoutions du feu au feu', selon l'adage grec. Ainsi, lorsque le corps déborde de sève et de chaleur naturelle, charrions avec sagesse le courant pur des sources, étanchant [ainsi] la flamme ardente de la nature par la puissance opposée de l'eau, et la tempérant par une raison qui incline à la douceur. Si par contre le corps a perdu sa force et se flétrit, aidons-nous de l'apport de la nourriture et de la boisson, non seulement en mesurant la quantité de la nourriture à la force [du corps], en toutes choses, avec prudence, mais encore en jugeant sagement de la qualité avant tout. »<sup>49</sup>

La qualité de la nourriture est donc très importante, plus que la quantité. Dans l'alimentation moderne, une attention particulière doit lui être portée. Jamais dans l'histoire de l'humanité on n'a autant tripoté la nourriture — que dis-je «autant» ? le tripotage actuel est au moins cent fois supérieur au

---

48. CHRYSOSTOME, Hom. I sur LAZARE (P.G. XLVIII, 974).

49. St BASILE, Traité de la véritable Incorruptib. de la Virgin. (P.G. XXX, 685).

pire des siècles passés! La gourmandise, l'avidité du gain, la mollesse, l'ignorance arrogante d'une science qui se croit supérieure à tout, la servilité du public devant les mandarins de la science, tout a conspiré à amener le situation actuelle. On a préféré le goût, l'aspect, la couleur à la valeur nutritive des aliments : substitution de la farine blutée au blé intégral, décortication du riz, raffinement du sucre, homogénéisation du lait, addition de colorants, etc. On a préféré la productivité artificielle au détriment de la qualité des aliments et de la productivité naturelle du sol (ce qui à long terme — mais voit-on plus loin que son nez aujourd'hui, je parle surtout des «savants»? — dessert la productivité tout court) : engrains chimiques, pesticides, insecticides, gavage aux antibiotiques des animaux d'abattoir, pasteurisation, stérilisation, arômes synthétiques, etc. Déjà *au siècle dernier* (on peut imaginer combien on a progressé depuis) le docteur BROUARDEL s'exclamait : «Quand un homme a pris le matin un bol de lait écrémé, mouillé, plâtré ou conservé à l'aldéhyde formique, quand il a mangé à son déjeuner une tranche de jambon conservé au borax et des épinards reverdis au sulfate de cuivre, quand il a arrosé le tout d'un vin coloré à la fuschine et additionné d'acide sulfurique, et cela pendant vingt ans, comment voulez-vous que cet homme ait encore un estomac?»<sup>50</sup>

La qualité inclut la variété des aliments, car c'est en variant sa nourriture qu'on risque le moins de manquer des éléments nécessaires à la bonne santé. Aussi EVAGRE LE PONTIQUE ayant écrit peu sagelement : «Lorsque l'âme désire divers aliments, qu'elle soit mise à l'étroit par le pain et l'eau», St JEAN CLIMAQUE le reprend : «Lorsque l'âme désire divers aliments, c'est qu'elle est en quête de quelque chose qui est propre à la nature; aussi usons d'habileté face à [la nature] qui est toute habileté; et si du moins cela ne nous entraîne pas dans une lutte terrible ou dans des chutes éducatrices, retranchons les choses qui engrassen, ensuite celles qui enflamment, ensuite par ordre

---

50. Dans J. VALNET, Docteur Nature, V.

celles qui sont agréables.»<sup>51</sup> La restriction (nous l'avons soulignée) apportée par le saint montre avec quelle prudence il faut éviter de forcer trop la nature, l'acculant ainsi à la revanche d'une manière dangereuse et parfois funeste.

On pourrait m'objecter : «Les jours de jeûne traditionnels, maintenus même aujourd'hui dans le rite byzantin, forment presque la moitié de l'année. Or, de nombreux ascètes et des saints les ont observés d'une manière souvent plus stricte que ce qui leur était demandé (qui était de manger une seule fois par jour, vers l'heure de none — c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi — sans compter l'abstinence totale de viande et de laitage, parfois même d'huiles végétales et de vin); et même certains, comme St ANTOINE, ont poussé l'austérité à tous les jours sans exception, des années durant, au témoignage irrécusable de St ATHANASE!» «[ANTOINE] mangeait une fois par jour après le coucher du soleil, parfois tous les deux jours, et souvent même prenait de la nourriture tous les quatre jours. Sa nourriture était le pain et le sel, et sa boisson de l'eau exclusivement. Car il serait superflu de mentionner [l'abstention] de viande et de vin, alors qu'indubitablement leur usage est inconnu à d'autres personnes zélées.»<sup>52</sup>

Nous répondrons : Même si certains ascètes des plus véritables passaient la moitié de l'année au pain, au sel, et à l'eau, ils ne passaient pas (à part quelques exceptions) cent quatre-vingts jours *successifs* à ce régime; au cours de l'année, de nombreuses périodes s'intercalaien où ils prenaient du lait, du vin, des légumes, des dattes, de l'huile, même parfois de la viande ou du poisson, etc., à une époque où les aliments, non adultérés par les sophistications modernes, gardaient toute leur valeur nutritive. Dans ces périodes, leur corps puisait des réserves, qu'il mobilisait durant les périodes de jeûne. Cette mobilisation est, du point de vue de l'hygiène et de la santé (cela soit dit à l'intention de ceux qui, dès qu'ils s'abstiennent de viande trois jours de suite, commencent à avoir la phobie de la

51. Echelle, 14 (P.G. LXXXVIII, 865).

52. Vie de St ANTOINE (P.G. XXVI, 852-3).

tuberculose, de la consomption ou de la chlorose, tellement le diable est ingénieux à engendrer les hallucinations hypocondriaques!), tout ce qu'il y a de plus tonique et de plus nécessaire : «La fréquence, la régularité et l'abondance des repas laissent inutilisée une fonction qui a joué un rôle considérable dans la survie des races humaines, l'adaptation au manque de nourriture. Dans la vie primitive, les hommes étaient soumis à des périodes de jeûne. Quand la disette ne les y obligeait pas, ils se soumettaient à cette épreuve de façon volontaire. Toutes les religions ont insisté sur le nécessité du jeûne. La privation de nourriture produit d'abord la sensation de faim, parfois une certaine stimulation nerveuse, et plus tard un sentiment de faiblesse. Mais elle détermine aussi des phénomènes cachés qui sont les plus importants. Le sucre du foie se mobilise, et aussi la graisse des dépôts sous-cutanés et les protéines des muscles, des glandes, des cellules hépatiques. Tous les organes sacrifient leur propre substance pour maintenir l'intégrité du milieu intérieur et du cœur. *Le jeûne nettoie et transforme nos tissus.*»<sup>53</sup>

St BASILE s'appuie sur la médecine ancienne, si intuitive et empirique, pour montrer les bienfaits du jeûne sur le corps : «Ne prétexte pas la maladie corporelle et l'impuissance; car ce n'est pas à moi que tu donnes des prétextes, mais à Celui qui sait. Tu ne peux jeûner, dis-moi? mais tu peux te gaver tout le cours de la vie et briser le corps sous le faix de la nourriture? Et en vérité, je sais que les médecins prescrivent aux malades, non divers aliments, mais la diète et la pénurie. Comment alors celui qui est capable de ces dernières prétexte l'impuissance dans [le jeûne]? Qu'est-ce qui est plus facile au ventre, passer la nuit avec un régime frugal, ou s'étendre alourdi par l'abondance de nourriture? ou plutôt pas même s'étendre, mais s'agiter continuellement en tout sens, en crevant et en gémissant? A moins que tu ne prétendes que les pilotes sauvent avec plus de facilité un vaisseau alourdi par la cargaison qu'un vaisseau plus

---

53. Dr. CARREL, L'Homme, cet Inconnu, VI, 12.

alerte et plus léger!... Ainsi donc, les corps humains, accablés sous le faix d'un rassasiement continual, sont aisément engloutis par les maladies; mais les corps qui usent d'une nourriture bien proportionnée et légère ont vite échappé au malheur d'une maladie qui [les guettait], comme au soulèvement d'une tempête, et vite repoussé un tourment déjà aussi présent qu'un écueil sur lequel on allait échouer.»<sup>54</sup>

Il n'est pas jusqu'à l'aspect physique du jeûneur qui ne proclame la santé : «Observe la différence des visages, ceux que tu verras ce soir et ceux de demain : aujourd'hui ils sont bouffis, rougeauds, humectés d'une fine sueur; les yeux sont moites, saillants, dépouillés, par les ténèbres intérieures, de précision dans la sensation; demain ils sont maîtres d'eux-mêmes, respirent la dignité, reprennent leur couleur naturelle, sont pleins de présence à eux-mêmes et de toute précision dans la sensation, aucune cause intérieure n'obscurcissant les opérations naturelles.»<sup>55</sup> Et St ISAAC observe que «l'haleine du jeûneur est très délicieuse.»<sup>56</sup>

Et comment pourrait-il en être autrement, quand l'appétit, indice de la santé, ainsi que le plaisir qui l'accompagne, sont beaucoup plus forts dans le jeûne? Là encore, le grand principe : «Le plaisir dépend du désir, et l'ardeur de ce dernier est en raison inverse de son assouvissement», joue le même rôle — primordial — que dans les relations sexuelles : «Car de même que la soif rend la boisson délicieuse, et la faim, guidant, prépare une table délicieuse, ainsi le jeûne fait qu'on jouit d'une manière vive de la nourriture. En effet, s'interposant au sein des délices et interrompant leur fréquence, il rend la participation à la nourriture, du fait de son absence, désirable; de sorte que si tu désires apprêter une table qui excite ton appétit, accepte la variation qu'opère le jeûne. Or toi, te cramponnant à la volupté, tu ne te rends guère compte que tu émousses la volupté et

---

54. Hom. I sur le Jeûne (P.G. XXXI, 168-9).

55. Id., Hom. 2 sur le Jeûne (P.G. XXXI, 193).

56. Disc. 43.

anéantis le plaisir par l'amour du plaisir. *Car rien n'est si désirable qu'il ne devienne méprisable par la fréquence de la jouissance; mais ce dont la possession se fait rarement, la jouissance en est poursuivie avec empressement.* Ainsi en a décidé Celui qui nous a créés, de sorte que par les vicissitudes des choses de la vie [Ses] dons conservent auprès de nous leur grâce. Ne vois-tu pas que le soleil est plus radieux après la nuit? et l'état de veille plus délicieux après le sommeil? et la santé plus désirable après l'expérience de son contraire? Ainsi donc la table a meilleure grâce après le jeûne.»<sup>57</sup>

— «D'accord», me dira-t-on, «quant aux ascètes qui jeûnaient la moitié de l'année. Mais comment rendre compte du jeûne d'un St ANTOINE, dont l'abstinence était telle, comme on vient de le voir, qu'elle lui permettait tout juste le pain, le sel et l'eau, et cela durant vingt ans successifs?» — Nous répondrons que, d'abord, St ANTOINE ne mangeait point la baguette moderne et industrielle, fait de farine blutée avec un levain artificiel. N'étant pas civilisé, il mangeait du pain intégral au levain naturel, cuit au feu de bois. Or, beaucoup de connasseurs affirment que ce pain, dont on trouve peu de traces aujourd'hui, est un aliment complet. Par conséquent, St ANTOINE pouvait très bien se limiter au pain, au sel et à l'eau, pendant vingt ans, sans que son organisme eût à en souffrir. Ce qui est moins explicable, c'est l'heroïsme exigé par un tel régime prolongé : c'est une des instances où la puissance divine éclate magnifiquement. Que celui donc qui attire en lui la grâce divine dans la mesure où l'a fait St ANTOINE, l'imité. Mais si on est à mille lieues de son ascétisme et de sa grâce, qu'on ne se dise pas : «Je dois imiter ANTOINE.» De même, ce n'est pas dans la capacité du premier néophyte venu de se contenter d'une seule heure de sommeil, sous prétexte que St ARSÈNE disait : «Il suffit au moine de dormir une heure, s'il est un lutteur.»<sup>58</sup> Ce serait vouloir atteindre la cime de l'échelle sans passer par les degrés intermédiaires.

---

57. St BASILE, Hom. I sur le Jeûne (P.G. XXXI, 176-7).

58. Sentences des Pères du désert : ARSÈNE.

Voyons maintenant en détail les effets bienfaisants du jeûne sur l'âme : «Le jeûne est une violence faite à la nature et le retranchement des délices de la gorge, l'élimination de l'effervescence, l'amputation des mauvaises pensées, l'affranchissement des pollutions nocturnes, la pureté de la prière, l'illuminateur de l'âme, la garde de l'intelligence, l'anéantissement de l'endurcissement, la porte de la componction, un gémissement humble, une contrition joyeuse, l'arrêt du bavardage, le principe du recueillement, le gardien de l'obéissance, l'allégement du sommeil, la santé du corps, le patron de l'impassibilité, la rémission des péchés, l'accès au paradis et à ses délices.»<sup>59</sup> St BASILE proclame : «Le jeûne engendre les prophètes, fortifie les forts; le jeûne rend sages les législateurs, il est le bon préservatif de l'âme, le voisin sûr du corps, l'arme des meilleurs, le gymnase des athlètes. C'est lui qui repousse les tentations, lui donne l'onction en vue de la piété, il est inséparable de la vigilance, créateur de la chasteté ... Le jeûne fait monter la prière aux cieux, devenant pour elle une aile pour le voyage céleste ... L'œil du jeûneur est doux, sa démarche ordonnée, son visage méditatif, que n'outrage pas un rire immoderé, sa parole mesurée, son cœur pur.»<sup>60</sup> St ATHANASE assure également : «[Le jeûne] guérit les maladies, dessèche les flux corporels, expulse les démons, chasse les mauvaises pensées, rend l'intelligence plus lumineuse, le cœur pur et le corps saint, et établit l'homme auprès du trône de Dieu. Et pour que tu ne croies pas que cela est dit gratuitement, voici le témoignage du Sauveur dans les Evangiles. Ses disciples l'interrogèrent, disant : 'Seigneur, montre-nous de quelle manière on met en fuite les esprits impurs.' Et le Seigneur dit : 'Cette race n'est expulsée que par les prières et les jeûnes'.<sup>61</sup> Donc toute personne tourmentée par un esprit impur, si elle est sage et use de cette médecine — je veux dire le jeûne — l'esprit impur, mis à l'étroit et

59. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 14 (P.G. LXXXVIII, 869).

60. Hom. I sur le Jeûne (P.G. XXXI, 172-3, 177).

61. Mt. 17<sup>21</sup>.



craignant le jeûne, s'éloigne.»<sup>62</sup> Enfin St SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN dit du jeûne : «Ce médecin de nos âmes réprime par nature les ardeurs de la chair et ses mouvements adoucit la partie colérique, chasse la somnolence, excite l'enthousiasme de l'un, purifie l'intelligence d'un autre et la restitue délivrée des pensées mauvaises, mate la langue indomptable d'un troisième et, par la crainte de Dieu, la retient comme avec un frein, ne lui permettant nullement de proférer des paroles vaines ou infectes ; il garde en secret les yeux vagabonds d'un autre et ne les laisse pas errer ça et là avec curiosité, mais prépare chaque personne à s'examiner soi-même et lui apprend à se souvenir de ses propres péchés et déficiences. Le jeûne affine lentement et chasse, comme le soleil la vapeur, les ténèbres intellectuelles et le voile du péché posé sur l'âme. Le jeûne nous fait par l'intelligence contempler l'air spirituel où le soleil inaccessible aux profanes, le Christ notre Dieu, qui ne se lève pas, toujours brille. Le jeûne, en coopération avec les veilles, ramollit l'endurcissement du cœur, en se glissant furtivement, et fait jaillir les sources de la componction à la place des lourdeurs de tête que cause l'ivresse.»<sup>63</sup>

Qu'on note l'idée, qui revient toujours chez les Pères, que le jeûne fait croître les ailes de la contemplation. Qu'on pense à MOÏSE recevant les dix commandements à deux reprises, chaque fois après un jeûne de quarante jours ; à ELIE jugé digne de la sublime vision de l'Horeb après un jeûne d'égale durée ; au Christ abattant le diable et ses trois tentations, abrégé de toutes les tentations, et cela après un jeûne de quarante jours également, non que le Christ pût «croître» vraiment en contemplation, mais afin de nous apprendre la puissance du jeûne pour l'illumination de l'esprit et la victoire sur toutes les passions.

Quant à ce que dit St SYMÉON, à la fin de la dernière citation, à savoir que le jeûne «ramollit l'endurcissement du cœur», il entend par là la sécheresse et l'ennui, mais on peut

62. Traité de la Virgin. (P.G. XXVIII, 260).

63. Catéch. II (Ed. Sour. Chrét.).

l'entendre aussi, en nous basant sur d'autres textes patristiques, de la dureté du cœur à l'égard des pauvres. En effet, en nous faisant connaître *par expérience* la faim et la soif, le jeûne nous donne la capacité de sentir avec le pauvre, et joue donc un grand rôle dans la vertu de miséricorde.

Il va de soi (c'est tellement facile à deviner!) que le jeûne n'est pas l'objet d'une affection particulière de la part des chrétiens d'aujourd'hui en général. Ils ont coutume d'y faire deux objections, entre autres :

1. Il y a d'abord les gens qui, dès que le mot «jeûne» frappe leur oreille, rétorquent immédiatement, automatiquement, comme des marionnettes : «Jeûnez, non par le ventre, mais par la langue!» Ah! l'hypocrisie du ventre! Qui peut sonder ses abîmes? Mais qui donc, en prescrivant de jeûner par le ventre, a jamais entendu qu'on dût se déchirer les uns les autres par cet artisan de toutes les iniquités qu'est la langue? Ces adorateurs du ventre ressemblent étrangement à l'incomparable M. Georges MARCHAIS qui, lorsqu'on l'interroge sur l'écrasement de l'Afghanistan par l'U.R.S.S., se lance dans une violente diatribe sur le chômage et l'inflation en France! Mais parlez-nous de l'Afghanistan, M. MARCHAIS! Le précepte du jeûne par le ventre est aussi distinct de celui du jeûne par la langue, que celle-ci est anatomiquement éloignée du ventre.

Or, que le jeûne (du ventre, s'entend) soit prescrit dans l'Ecriture, on ne peut le mettre en doute. La phrase qu'a citée tantôt St ATHANASE : «Cette race ne sort que par la prière et le jeûne»<sup>64</sup> ou, «Cette race ne peut sortir que par la prière et le jeûne»<sup>65</sup>, signifie, si les mots ont un sens, que le jeûne est, avec la prière, nécessaire pour expulser de quelqu'un le démon, non seulement un genre particulier de démon, comme le supposent ceux qui traduisent faussement : «ce genre [de démon]», mais le démon en général, «la race démoniaque entière.»<sup>66</sup>

64. Mt. 17<sup>21</sup>.

65. Mc. 9<sup>29</sup>.

66. CHRYSOSTOME, Hom. 57 sur Mt. (P.G. LVIII, 563).

Cette phrase à elle seule suffirait pour démontrer qu'il y a un précepte divin ordonnant le jeûne ; et rien n'est aussi exaspérant que d'entendre des gens dire : « Il n'y a qu'une seule parole dans l'Evangile à ce sujet », comme si, pour ces bavards, la puissance et l'autorité provenaient du déluge des mots, et comme si on ne devait pas accueillir à genoux la moindre syllabe du Christ ou des apôtres ou des prophètes et auteurs inspirés !

Mais pour qu'ils ne croient pas que nous sommes à court de citations, rappelons d'abord les multiples injonctions au jeûne, tant public que privé, dans l'Ancien Testament, où l'on voit le jeûne accompagner la pénitence et la prière. Or, nulle part on ne voit le Christ abroger le jeûne, au contraire, Il le confirme, en renouvelant l'esprit et en corigeant les déviations des pharisiens : « Quand vous jeûnez, ne vous donnez pas un air sombre comme les hypocrites ... »<sup>67</sup> « Alors les disciples de JEAN s'approchèrent [du Christ] et Lui dirent : ‘pourquoi nous et les pharisiens jeûnons beaucoup, mais tes disciples ne jeûnent point?’ Et Jésus leur dit : ‘Est-ce que les fils de l'époux peuvent jeûner tant que l'époux est avec eux? Viendront des jours où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront ... On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles autres; sinon, les autres éclatent, et le vin se répand et les autres sont perdues.’ »<sup>68</sup> La première idée contenue dans ce passage est que le jeûne, étant associé au deuil et à la tristesse, il ne convient pas que les disciples du Christ le pratiquent souvent tant que le Christ est avec eux, car la joie et le deuil ne s'associent pas (c'est la raison aussi pourquoi les dimanches et jours de fête il ne convient pas de jeûner) : « Celui qui a l'épouse est l'époux; et l'ami de l'époux, qui se tient là et l'entend, est ravi de joie à la voix de l'époux. »<sup>69</sup> La deuxième idée, c'est que le Christ veut d'abord renouveler l'esprit des disciples, pour qu'ils puissent jeûner d'une manière salutaire et ne tombent point sous la condamnation divine,

---

67. Mt. 6<sup>16</sup>.

68. Mt. 9<sup>14 15 17</sup>

69. Jn. 3<sup>29</sup>

comme ceux qui jeûnent par vaine gloire, ou pour devenir irascibles et inhumains : «Ils disent : ‘Pourquoi avons-nous jeûné et Tu n’as pas vu? humilié nos âmes et Tu ne l’as pas connu?’ — ‘C’est parce qu’aux jours de jeûne vous obtenez vos désirs et poussez tous vos subordonnés. Si vous jeûnez pour faire des procès et des querelles et frapper l’humble de coups de poing, à quoi bon jeûnez-vous pour Moi, comme aujourd’hui, pour que J’entende votre voix tumultueuse? Ce n’est pas ce jeûne que J’ai choisi, ni le jour où l’homme humilie son âme; même si tu courbais ta nuque comme un anneau et étendais sous toi le sac et la cendre, même ainsi on ne l’appellerait pas un jeûne agréable. Ce n’est pas ce jeûne-là que j’ai choisi’, dit le Seigneur, ‘mais délie toute chaîne d’iniquité, mets fin aux pièges des contrats forcés, renvoie les broyés en remettant leurs dettes, et déchire tout acte inique; partage ton pain avec l’affamé’...»<sup>70</sup>

A ces textes on peut ajouter la parole de St PAUL aux époux, qui suppose l’existence de jours de jeûne : «Ne vous privez pas l’un de l’autre si ce n’est par consentement mutuel pour un temps, pour vaquer au jeûne et à la prière.»<sup>71</sup>

Mais c'est également l'exemple donné par le Christ, St JEAN-BAPTISTE, les prophètes, les apôtres, les premiers chrétiens, qui constitue pour nous une obligation de les imiter. Dire, par exemple, que le jeûne du Christ ne nous concerne pas et ne nous oblige à rien, est une incroyance qui se camoufle sous un semblant de foi. On prétend croire au Christ sans L'imiter en rien, sous prétexte qu'Il est Dieu! C'est nier l'Incarnation, c'est nier que le Christ ait jeûné non en tant que Dieu mais en tant qu'homme. Même Dieu en tant que tel doit être imité, dans la mesure du possible : «Soyez saints, *car* Je suis saint, le Seigneur votre Dieu.»<sup>72</sup> Ce «car» est singulièrement profond.

2. D’autres constatent que dans le passé l’Eglise édictait un jeûne sévère, alors qu’aujourd’hui elle l’a réduit à une observance

---

70. Is. 58<sup>3-7</sup>.

71. I Cor. 7<sup>5</sup>.

72. Lv. 19<sup>2</sup>

purement symbolique, presque inexistante ; et en conséquence ils raisonnent (car ces gens savent raisonner !) de cette manière : « Puisque le jeûne n'est pratiquement plus prescrit par l'Eglise, c'est qu'il est inutile », et ils se frottent les mains de satisfaction. Ils oublient malheureusement une chose, qui va gâter leur joie : c'est qu'il y a des préceptes ecclésiastiques de jeûne, et des préceptes divins. Les préceptes ecclésiastiques de jeûne, comme tout précepte ecclésiastique, sont humains, variables, abrogeables et reflètent la ferveur ou la décadence de l'Eglise à une époque donnée; les préceptes divins sont immuables, inabrogeables. La raison des préceptes ecclésiastiques, c'est d'agir comme une cuirasse pour les préceptes divins, afin de les faire accomplir avec le plus de sûreté et de ferveur. En aucune manière ils n'ont pour objet de s'y substituer, de les modifier ou de les annuler : « Mais même si nous ou un ange vous annonçait du ciel un autre évangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème ! Comme nous l'avons dit, je le dis en ce moment de nouveau : si quelqu'un vous annonce un autre évangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! »<sup>73</sup> L'Eglise donc peut, à tort ou à raison d'ailleurs (car dans ce cas elle n'engage point son infallibilité, en définissant un point de foi ou de mœurs, elle ne fait que promulguer une discipline), abroger ses lois sur le jeûne, ou les réduire à un noyau symbolique, le précepte divin n'en reste pas moins dans toute sa force et sa rigueur : on peut en conséquence ne plus être tenu de jeûner à des jours précis et de la manière précise que les lois ecclésiastiques imposaient jadis, on n'en n'est pas moins tenu de s'imposer volontairement, en vertu du précepte divin, un jeûne réel, digne d'être offert en holocauste à Dieu, et non un jeûne caricatural et dérisoire.

---

73. Gal. I<sup>8-9</sup>



## CHAPITRE VII

### F — L'AMOUR DE LA RICHESSE ET CELUI DE LA PAUVRETÉ

L'amour des richesses<sup>1</sup> (il n'y a pas en français un mot unique pour désigner ce vice dans ses deux aspects) se divise en avarice et prodigalité, selon qu'on court après l'argent pour l'amasser et le couver, ou pour le gaspiller. L'avare, à son apogée, trouve toute sa joie à amasser de l'or et à le contempler extatiquement, non pour sa beauté, mais parce que l'or est le symbole de la richesse ; ce besoin artificiel et absurde (car aimer l'or pour lui-même, parce qu'il est le symbole de la richesse, et ne pas s'en servir, ne correspond à aucun besoin naturel) prend une telle place chez lui qu'il en oublie presque ses besoins naturels, pour la satisfaction desquels il est très radin et sordide. Il n'en est pas ainsi du prodigue : celui-ci aime l'argent non moins que l'avare, mais c'est pour le gaspiller follement. Les besoins naturels demandent peu de chose pour être satisfaits : le prodigue se crée alors des besoins artificiels et s'y lance de plus belle.

De cette brève description, on peut voir que l'avare et le

---

1. Φιλαργυρία.

prodigue ont un point commun : l'avidité des richesses<sup>2</sup>. — «On peut comprendre», me dira-t-on, «que celui qui dépense pour satisfaire les mille et une lubies et démangeaisons qui le prennent soit condamné à une avidité insatiable, autrement sa bourse se viderait, vu qu'elle n'est pas la cruche d'huile de la veuve de Sarepta! Mais l'avare, le radin, le ladre, qui par définition ne dépense guère, pourquoi serait-il avide d'accumuler?» — Poser pareille question, c'est mal connaître la nature humaine. La parole bien connue de St AUGUSTIN : «Tu nous as faits pour Toi, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en Toi»<sup>3</sup>, est vraie pour toutes choses; et si les vices qui ont un certain fondement dans un besoin naturel, comme la fornication, l'ivresse, nous laissent un arrière-goût amer et une frustration insatiable, à plus forte raison en sera -t-il ainsi d'une passion aussi factice que celle de l'argent en tant que tel, qui n'a rien de naturel. «Tu te dis pauvre», affirme St BASILE, «et moi j'en conviens : car est pauvre celui qui a besoin de beaucoup. Or, l'insatiabilité du désir fait que vous manquez de beaucoup de choses. Tu t'acharnes à ajouter à dix talents dix autres; lorsqu'ils deviennent vingt, tu en cherches vingt autres et, invariablement, ce qui s'y ajoute ne t'arrête point dans ta lancée, mais attise ton désir. Car de même qu'ingurgiter davantage de vin devient pour les ivrognes une raison de boire, ainsi les riches qui viennent d'acquérir beaucoup, désirent davantage et alimentent leur maladie par un accroissement continual. Et l'objet de leur poursuite se convertit en son contraire : en effet, leurs possessions, quelles qu'elles soient, ne les réjouissent pas tant que les attriste ce qui leur manque, ce qui leur manque selon leur estimation; de sorte que leur âme est toujours consumée par les soucis, étant donné qu'ils s'efforcent de dépasser [les autres]. Il aurait fallu, en effet, qu'ils se réjouissent et rendissent grâces d'être plus fortunés que beaucoup; mais eux supportent mal et s'affligenent de rester en arrière d'une seule personne peut-être ou

---

2. Πλεονεξία.

3. Confessions, I, 1 (P.L. XXXII, 661).

deux ... De même que ceux qui montent des escaliers élèvent continuellement leur pas au degré supérieur et ne s'arrêtent point jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le sommet, ainsi eux ne cessent point leur course vers la puissance, jusqu'à ce qu'élevés en haut ils sont renversés par une chute violente. Le Créateur de tous a créé pour le bien des hommes, un oiseau inassouvissable, qu'on appelle grive<sup>4</sup>; mais toi, au préjudice de beaucoup, tu as rendu ton âme insatiable.»<sup>5</sup> De tous les vices, en effet, celui-ci est le plus insatiable. Dans la gloutonnerie, l'ivresse et la débauche, les limites du corps posent certaines bornes à l'insatiabilité; aussi ces vices procèdent par saccades, selon que le corps éprouve du désir, ou bien est abruti par l'assouvissement. Seule la soif des richesses est continue, toujours plus brûlante.

La cupidité ne recule devant aucun moyen pour atteindre son but. Même les temples et les tombeaux sont pillés et profanés. la veuve et l'orphelin (personnes si chères à Dieu!) dépouillés et sacrifiés! Mais laissons de côté ces crimes spectaculaires dont personne ne conteste l'abomination, et attachons-nous à certains moyens, employés par le cupide, qui sont souvent plus discrets, mais parfois non moins abominables; entre autres :

1. L'usure. — l'Ecriture et les Pères ont constamment condamné l'usure, c'est-à-dire tout gain fait en vertu même du prêt, quelle que soit la qualité de l'emprunteur, riche ou pauvre, etc. Cédons la parole à St CHRYSOSTOME : «Ne trafiquons donc point sur les malheurs des autres et ne frelatons point les sentiments d'humanité... Car, bien-aimé, une maladie terrible, terrible et nécessitant un grave traitement, s'est abattue sur l'Eglise : ceux, en effet, à qui il est prescrit de ne pas thésauriser même par de justes labeurs, mais d'ouvrir leurs maisons aux indigents, exploitent la pauvreté des autres, et inventent un pillage au visage souriant, une cupidité spécieuse! Car ne m'invoque pas les lois du dehors, puisque le publicain aussi

---

4. Σελευκίς : sorte de grive qui se nourrit de sauterelles.

5. Hom. contre ceux qui s'enrichissent (P.G. XXXI, 292-3).

accomplit la loi du dehors, et cependant il est puni. Nous aussi, nous subirons le même sort, si nous ne nous abstenons pas de broyer les pauvres et d'abuser de leur besoin de nourriture et des ressources nécessaires, pour un trafic honteux. C'est pour mettre fin, en effet, à la pauvreté, que vous possédez l'argent, non pour trafiquer [sur le dos] de la pauvreté. Mais toi, sous les apparences de la consolation, tu aggraves son malheur, et tu vends pour de l'argent les sentiments d'humanité ! Vends, je ne te l'interdis pas, mais pour le royaume des cieux et tu ne recevras pas un prix insignifiant, l'intérêt centième, pour un tel exploit, mais la vie immortelle... Mais quel est l'argument de beaucoup de gens ? — ‘Après avoir reçu l'intérêt, je le donne au pauvre’, dit-on. — Tais-toi, ô homme ! Dieu ne veut point de pareils sacrifices. Ne fraude pas la loi [divine]. Mieux vaut ne point donner au pauvre, plutôt que de lui donner de cette source-là. Car l'argent que tu as acquis par d'honnêtes labeurs, souvent tu le rends inique à cause de sa mauvaise progéniture, comme quelqu'un qui contraindrat un beau nid d'enfanter des scorpions ... Si tu désires interroger les législateurs du dehors, ils te répondront que l'usure, pour eux aussi, est l'emblème de la pire abomination. Il n'est pas permis à ceux qui sont revêtus de dignités et investis d'une fonction au grand Conseil, qu'ils appellent le Sénat, de se déshonorer par de tels gains, bien plutôt une loi les leur proscrit. Comment alors n'est-il pas digne d'effroi que tu n'attaches pas à la conduite céleste l'honneur que les législateurs romains attachaient au Sénat, mais que tu considères le ciel inférieur à la terre et n'aies pas honte de l'absurdité même de ce trafic ? Car est-il rien de plus absurde que de s'efforcer de produire sans terre ni rosée ni charrue ?»<sup>6</sup>.

St BASILE n'est pas moins vêtement : «L'usure<sup>7</sup>, à mon avis, est ainsi appelée à cause de la fécondité de ce mal. Car quelle

---

6. Hom. 56 sur Mt. (P.G. LVIII, 556-7).

7. Τόκος : signifie à la fois «enfantement», et «intérêt sur le prêt».

autre origine [ce mot peut avoir]? Ou peut-être l'usure est ainsi appelée à cause des douleurs de l'enfantement et des afflictions qu'elle engendre naturellement dans les âmes de ceux qui empruntent à intérêt. Car l'échéance [d'une dette] est au débiteur ce qu'est la douleur de l'enfantement pour celle qui enfante. Intérêt sur intérêt, progéniture mauvaise de parents mauvais! Les fœtus des intérêts, appelons-les des rejetons de vipères. On dit que les vipères naissent en dévorant le sein de leur mère; et les intérêts naissent en dévorant les maisons des débiteurs. Les semences poussent avec le temps et les animaux engendrent avec le temps; mais l'intérêt naît achevé aujourd'hui, et commence à enfanter aujourd'hui. Parmi les animaux, ceux qui engendrent promptement, promptement cessent aussi d'engendrer; mais l'argent, commençant par engendrer promptement un intérêt, s'accroît aussi sans cesse. Toute chose qui croît, dès qu'elle atteint la grandeur qui lui est propre, cesse de croître; mais l'argent des cupides croît interminablement. Les animaux, transmettant à leurs rejetons la capacité d'engendrer, cessent, quant à eux, de porter; mais la monnaie des prêteurs à intérêt engendre le surplus en même temps qu'elle rajeunit le capital! »<sup>8</sup>

On pourrait croire, à la lecture de pareils textes (et ils sont nombreux!) que la doctrine chrétienne condamne l'usure uniquement à l'égard des pauvres. Certes, l'usure à l'égard des pauvres est plus grave qu'à l'égard des riches. Mais qu'on lise bien les textes : l'usure est *intrinsèquement* mauvaise. Lorsqu'on prête à quelqu'un une maison ou une machine, on a droit à une compensation, car l'usage les détériore. Mais l'argent n'est nullement détérioré par l'usage : demander en conséquence plus qu'on n'a prêté, c'est se faire payer pour une détérioration imaginaire, c'est voler.

Aussi BENOÎT XIV, dans son décret contre l'usure<sup>9</sup>, est formel : «On ne pourrait, pour effacer cette souillure, se prévaloir d'aucune manière du fait que le gain est très modéré,

8. Hom. 2 sur Ps. 14 (P.G. XXIX, 273, 276).

9. Encycl. «Vix pervenit», 1745.

non excessif, est exigu, non grand, ou du fait que celui dont on réclame ce gain en vertu du seul prêt n'est pas pauvre, mais riche ...»

Il peut cependant exister d'autres raisons pour justifier qu'on réclame plus que ce qu'on a prêté : ceci n'est pas à confondre avec l'usure. Ainsi, quelqu'un dispose d'une certaine somme avec laquelle il veut tout de suite réparer sa maison, au risque certain, s'il retardait cette réparation, de subir des dépenses plus onéreuses. Sur ce, quelqu'un se présente et désire lui emprunter toute la somme disponible. Dans ce cas, le prêteur peut demander un dédommagement pour les pertes *effectivement subies* à cause du prêt (et non seulement pouvant être subies), non sans avoir prévenu l'emprunteur — ce qui est un devoir de la plus élémentaire probité — de l'existence du risque et du maximum qu'on pourrait lui réclamer à titre de compensation.

De même, dans une période d'inflation continue, récupérer le montant exact qu'on a prêté équivaut en fait à récupérer moins qu'on a prêté, à cause de la dévaluation de l'argent. Ce serait comme si quelqu'un avait prêté vingt barils d'huile, et récupéré dix-huit ou dix-neuf. Demander donc en ces cas un taux d'intérêt équivalent à la perte subie n'est pas de l'usure, malgré les apparences. Par contre, si ce taux excède la perte subie, il sera usuraire.

Mais qu'on y prenne garde ! La cupidité est si hypocrite qu'elle s'ingénie à trouver toutes sortes de prétextes, de raisons soi-disant inhérentes à tout prêt, pour neutraliser la loi de Dieu, en pratiquant l'usure de biais. Certains, par exemple, invoquent la loi civile comme une raison justifiant l'intérêt : du moment, disent-ils, que la loi civile me permet tant pour cent, pourquoi n'en profiterai-je pas ? Or, on vient de lire dans St CHRYSOSTOME que ce n'est pas sur la loi civile que nous serons jugés, mais sur la loi de Dieu ; et du moment qu'une loi civile va à l'encontre de la loi divine, c'est à celle-ci qu'il faut obéir, non à celle-là, quelles que soient les conséquences, dût-on être écartelé par quatre chevaux.

Savourons aussi l'exquise hypocrisie de cette proposition de casuistique, condamnée par INNOCENT XI : « Comme l'argent comptant est plus précieux que celui qui est à avoir, et qu'il n'y a personne qui ne fasse plus de cas de l'argent présent que de l'argent futur, le créditeur peut réclamer de l'emprunteur plus que le principal, et à ce titre être disculpé de l'usure. »

« On ne se moque pas de Dieu ! »<sup>10</sup> On peut tromper les hommes, mais on ne peut tromper Dieu. On ne peut donner à Dieu le mot et se réserver la substance des choses. Dieu ne regarde pas aux mots, mais à la chose, pas à la forme, mais au fond. L'usure n'est pas un vain mot. Gardons-nous d'y ajouter l'hypocrisie, nous deviendrons autrement pires que GOBSECK, car lui au moins ne se targuait pas d'observer une loi divine !

2. La sous-estimation du travail de l'autre, et la surestimation de son travail propre. — Un patron, par exemple, pour qui le gain est la seule fin, n'attendra d'un ouvrier que la production matérielle maximale. Il ne lui assurera pas ce qui est nécessaire à sa subsistance, ni les conditions d'hygiène d'un travail humain et mesuré; et l'ouvrier sera exploité, au risque de se détériorer dans son âme et dans son corps, de se mécaniser et de s'abrutir. Il y a sous-estimation, non seulement de la valeur du travail de l'autre, mais aussi de l'autre tout court, dans sa dignité humaine.

Inversement, un ouvrier peut abuser de son patron : par exemple, par la voracité syndicale jamais satisfaite ; la lutte des classes, diamétralement opposée à l'esprit chrétien et fruit et source d'une haine jamais vue avec cette ampleur dans l'histoire de l'humanité ; l'usage de tous les moyens jugés bons pour atteindre sa fin : grèves abusives (quand on fait la grève parce qu'un ouvrier coupable a été sanctionné, etc.), pressions exercées sur les non-grévistes, violences, occupations d'usines, absentéisme, etc.

Les hausses abusives sont devenues une conduite presque générale. La marge de gain, dans toute transaction

---

10. Gal. 6<sup>7</sup>

commerciale, doit correspondre à ce que notre travail mérite, et non à notre désir de devenir riches en une semaine. Tout le monde se penche sur les causes de ce monstre qui s'appelle l'inflation, on lui en trouve des dizaines, mais bien peu osent porter un doigt accusateur sur *la cause principale* : la cupidité générale. Quand certains augmentent arbitrairement leurs prix, la plupart des autres, se croyant lésés, veulent en faire autant, ce qui détermine les premiers à hausser encore davantage, et ainsi de suite indéfiniment. Seul Dieu pourra mettre fin à ce gonflement continu, Son jour n'est pas loin ...

Une calamité publique fait subitement hausser les prix de beaucoup de choses. Pourtant ce vitrier, à la suite d'un tremblement de terre, devrait être content que Dieu lui envoie un travail supplémentaire et un écoulement rapide de sa marchandise, sans chercher à profiter davantage de la calamité, en haussant instantanément le prix de sa marchandise et de son travail ! Et ce boulanger qui double le prix de la farine en période de disette ou, pire, prévoyant celle-ci, rafle la farine du marché pour la revendre beaucoup plus cher au fort de la disette ! Que sont-ils, sinon des exploitateurs des calamités publiques ? « N'attends pas patiemment la famine, pour ouvrir tes greniers », reprend St BASILE avec une éloquence mordante. « Car celui qui vend le blé au poids de l'or s'attire la malédiction publique. N'attends pas la famine en vue de l'argent, ni la pénurie commune en vue de ta propre abondance. *Ne fais pas commerce des calamités humaines, ne fais pas de la colère divine une occasion pour regorger de biens, ne gratte pas les plaies des malheureux avec des fouets.* Mais toi, tu as les yeux fixés sur l'argent, tu ne regardes pas ton frère en face. Et tu reconnais l'empreinte de la monnaie en cours et discernes la vraie de la fausse, mais ignores totalement ton frère dans son besoin ! Et la belle couleur de l'or te réjouit à l'excès, mais combien le gémissement du nécessiteux te suit, tu ne le sais pas ! »<sup>11</sup>

3. La fraude. — Actuellement, la fraude ne consiste pas tant,

---

11. Hom. sur Luc 12<sup>16-20</sup> (P.G. XXXI, 268).

selon l'ancienne manière, à vendre un panier de fruits pourris cachés sous des fruits beaux et alléchants, où à truquer une balance, qu'à tromper le prochain d'une manière subtile, par exemple par l'usage de clauses à sens ambigu, ou en le tenant dans l'ignorance de conditions dont la connaissance le dissuaderait de passer un contrat, etc. En toutes ces choses, comme en tout rapport avec le prochain, la règle d'or est de ne pas faire au prochain ce qu'on n'aimerait pas qu'il nous fit, et de lui faire ce qu'on aimeraient qu'il nous fit.

Il y a une fraude spéciale qui semble fasciner d'une manière toute particulière l'appétit moderne : c'est la fraude fiscale. Depuis le minable resquilleur du métro qui bombe le torse après avoir sauté sportivement une barrière, sous l'œil lâche ou indifférent du «contrôleur», jusqu'au grand fraudeur du fisc, c'est à qui déploierait le plus son intelligence pour voler ce monstre anonyme et abstrait qu'on appelle l'Etat. Et pourtant voler l'Etat n'est en rien moins grave que le vol d'un particulier. St PAUL est très explicite : «C'est pourquoi on doit se soumettre, non seulement à cause de la colère, mais aussi à cause de la conscience. C'est pour cela en effet, que vous payez aussi les impôts ; car [les magistrats] sont les ministres de Dieu, veillant assidûment à cela. Rendez à tous ce qui leur est dû : à qui l'impôt, l'impôt, à qui le droit de douane, le droit de douane, à qui la crainte, la crainte, à qui l'honneur, l'honneur.»<sup>12</sup> La clause soulignée signifie que nous devons obéir à l'Etat et payer l'impôt, «non seulement à cause de la colère» qui autrement sévirait sur les récalcitrants, mais aussi et surtout parce que c'est un devoir de conscience. Et bien que la parole célèbre : «Rendez à CÉSAR ce qui est à CÉSAR» ait une portée générale, c'est de l'impôt, en l'occurrence, qu'il s'agissait.

4. Enfin, les gains dus aux jeux de hasard, qui passent souvent pour inoffensifs, sont en réalité malhonnêtes : «Le gain n'étant pas réglé dans ces jeux par la raison mais par le sort qui tombe bien souvent à celui dont l'industrie ne mérite rien, ce

12. Rom. 13<sup>57</sup>

*→ sincèrement, honnêtement.*

dérèglement est contraire à la raison ... Ces jeux ne portent point de joie, si l'on ne gagne; et cette joie n'est-elle pas injuste, puisqu'elle suppose la perte et le déplaisir du prochain? ... Saint LOUIS étant sur mer, et sachant que le comte D'ANJOU, son frère, jouait avec messire Gautier DE NEMOURS, il se leva, tout malade qu'il était, s'en alla avec bien de la peine dans leur chambre, prit les tables, les dés et une partie de l'argent, et jeta tout dans la mer, en leur témoignant fortement son indignation.»<sup>13</sup> Bien plus, même dans les jeux «où le gain est comme le prix ou la récompense des industries et des habiletés du corps ou de l'esprit, comme les jeux de la paume, du ballon et du mail, les courses de bague, les jeux des échecs et des tables», jeux en soi bons et permis, «si le prix du jeu, c'est-à-dire ce que l'on joue, est trop fort, les inclinations honnêtes des joueurs se dérèglent et deviennent des passions : et d'ailleurs, il est injuste de proposer un tel gain pour le prix de ces industries du jeu, et qui sont au fond de peu d'importance et bien inutiles.»<sup>14</sup>

La gravité de la cupidité est telle que le Christ a proféré ces paroles effrayantes, qui érigent l'argent en rival de Dieu : «Nul ne peut servir deux maîtres : car ou il haïera l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et MAMMON.»<sup>15</sup> St PAUL avertit : «Ceux qui veulent s'enrichir tombent en tentation et dans le piège et dans des convoitises absurdes et nuisibles, lesquelles engloutissent les hommes dans la ruine et la perdition. Car la cupidité est la racine de tous les maux, et certains, y ayant aspiré, ont erré loin de la foi et se sont transpercés de multiples douleurs.»<sup>16</sup>

Tant la parole du Maître que celle de St PAUL affirment manifestement que la fin de la cupidité, c'est l'athéisme. Mais même si une foi abstraite subsiste, elle est morte et aussi bien qu'inexistante, comme ces fruits qui conservent une apparence

---

13. St François DE SALES, Intr. à la Vie dévote, 32.

14. Id., 31.

15. Mt. 6<sup>24</sup>

16. I Tim. 6<sup>9-10</sup>

intacte, alors qu'ils sont minés mortellement par un ver invisible : c'est le cas de tant de « pratiquants » dont l'avarice a tué toutes les sources vives. Ils gardent une apparence qui trompe, jusqu'à ce qu'on touche chez eux au point sensible : demandez-leur une somme d'argent, ou imposez-leur, au sacrement de pénitence, non tant de chapelets à réciter ou tel jeûne à observer, mais une somme substantielle précise à distribuer aux pauvres, ils vous éviteront comme la peste. Voilà une recette infaillible si vous voulez vous débarrasser d'eux.

Parmi les « maux » de la cupidité parvenue à ses fins, notons la vanité et l'orgueil. LA BRUYÈRE l'a bien vu : « GITON a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée ; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit ; il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin et il éternue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête et l'on s'arrête, il continue de marcher et l'on marche : tous se règlent sur lui ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talents et de l'esprit : il est riche. »<sup>17</sup> Aussi ST PAUL met en garde contre ce danger : « Aux riches de ce siècle enjoins de ne pas être hautains ni de mettre leur espoir dans une richesse précaire, mais en Dieu qui nous accorde tout en abondance afin d'en jouir. »<sup>18</sup>

---

17. Les Caractères, VI, 83.

18. 1 Tim. 6<sup>17</sup>

Mais peut-être le vice le plus caractéristique de l'avarice est la cruauté, sans doute à cause de l'habitude — car c'est en forgeant qu'on devient forgeron — de voir les autres crever de faim et de s'en accommoder très facilement : « Qui donc voulez-vous que nous peignions d'abord ? Le cupide, le rapace ? Et qu'y a-t-il de plus impudent que ces yeux-là ? de plus effronté et de plus cynique ? Car le chien n'est pas moins impudent que lui quand il ravit le bien des autres. Quelles mains sont plus souillées que les siennes ? quelle bouche plus effrontée que la sienne, engloutissant tout et n'étant jamais rassasiée ? Car ne considère pas le fait que son visage et ses yeux sont ceux d'un homme. Des yeux humains, en effet, ne voient pas les choses telles qu'il les voit : il ne voit pas les hommes comme hommes ; il ne voit pas le ciel comme ciel et ne relève pas la tête vers le Seigneur, mais croit que tout est argent. Les yeux humains ont coutume, en voyant des pauvres dans la peine, de sa laisser flétrir ; mais [les rapaces] voient dans les pauvres des rapaces et deviennent des bêtes sauvages. Les yeux d'un homme ne considèrent pas les choses qui ne lui appartiennent pas comme siennes, mais ce qui est sien comme ne lui appartenant pas ... Les yeux d'un homme ne supportent pas de voir son propre corps nu, car c'est son propre corps, bien que selon l'apparence ce soit celui des autres ... Les ours et les loups, quand ils ont le ventre plein, s'abstiennent d'une nourriture pareille ; mais eux n'éprouvent point de satiété. Pourtant, c'est pour cela que Dieu nous a créé des mains, afin de secourir les autres, et non de comploter contre eux ; mais si nous allons les employer à cela, il vaudra mieux les couper et être sans mains ... Ne vois-tu pas que nous appelons 'humain' un acte plein de compassion et d'amour des hommes ? Mais lorsqu'on fait une chose dure et cruelle, alors nous l'appelons 'inhumaine'. Eh bien alors, nous caractérisons l'homme par la pitié, et la bête féroce par son contraire ... Les bêtes féroces le sont par nature : mais ceux-là, ayant reçu de la nature la douceur, se font violence contre nature pour dévier vers la bestialité ... Le démon fait la guerre à l'homme, non aux démons ses congénères : mais [le rapace] s'empresse par tous les moyens de faire le mal à ses

parents et à ses intimes, et ne respecte pas la nature. »<sup>19</sup>

Cet avarice des riches, à Antioche à l'époque du saint, poussait certains pauvres à se mutiler, ou à contrefaire quelque tare, pour s'attirer l'aumône — ce qui provoque chez lui une terrible sainte colère, dans cette page aussi brûlante d'amour que cinglante d'ironie : « N'est-ce pas vous, en effet, qui faites les voleurs? N'est-ce pas vous qui entretenez le feu des envieux? N'est-ce pas vous qui engendrez [les voleurs] fugitifs et les comploteurs, en offrant comme un appât votre richesse à leurs regards? Qu'est-ce cette folie? Car c'est une folie et une démence manifeste que de remplir, d'un côté, les coffres de vêtements, et de mépriser, d'un autre côté, celui qui est nu et tremblant de froid, à peine se tenant sur ses pieds, alors qu'il est créé à l'image de Dieu et à sa ressemblance! — ‘Mais il simule’, dis-tu, ‘le tremblement et la maladie.’ — Et ne crains-tu pas, après cela, que la foudre ne descende, allumée d'en-haut par cette parole? Je crève de colère en effet, excusez ... Le pauvre, le misérable, dont l'état n'est en rien meilleur que celui d'un mort, tu exiges de lui des comptes rigoureux? Et ne crains-tu pas le tribunal, plein d'effroi et redoutable, du Christ? S'il simule, en effet, c'est par nécessité et besoin qu'il simule, à cause de ta cruauté et de ton inhumanité, laquelle n'incline point à la compassion et exige de tels masques. Qui, en effet, est si misérable et si infortuné que de commettre une chose si honteuse, se mutiler et subir pareille souffrance sans nécessité? En conséquence, sa simulation est la proclamatrice de ton inhumanité, en cherchant à la tromper. Car vu qu'en suppliant et en importunant et en proférant des paroles pitoyables et en se lamentant et en pleurant et en allant ça et là toute la journée, il n'obtient pas la nourriture nécessaire, il a imaginé cet expédient vraisemblable, qui n'est pas si ignominieux et si blâmable pour lui que pour toi. Lui, en effet, est digne de pitié pour être descendu à cette nécessité, mais nous, nous méritons mille châtiments, pour avoir obligé les pauvres à subir des choses pareilles. Car si nous étions facilement enclins à

---

19. CHRYSOSTOME, Hom. 9 sur I Cor. (P.G. LXI, 388, 390-2).

la pitié, jamais [le pauvre] ne choisirait de subir des choses pareilles. Et que parlè-je de nudité et de tremblement? Car je parlerai de ce qui inspire encore plus d'horreur : certains ont été obligés d'aveugler leurs tout jeunes enfants, afin de secouer notre insensibilité! Vu qu'ayant des yeux, en effet, et allant ça et là nus, ceux-ci n'avaient attiré les inhumains ni par leur âge ni par leur malheur, [leurs parents] ont à de tels maux ajouté une tragédie plus insoutenable, pour mettre un terme à la faim, croyant qu'il est plus supportable que [leurs enfants] fussent privés de cette lumière commune et du rayon accordé à tous, que de lutter contre une faim continue et de subir une mort lamentable. Puisqu'en effet vous n'avez pas appris à prendre la misère en pitié, mais à vous délecter des malheurs, ils rassasient votre convoitise insatiable, allumant en enfer, et pour eux-mêmes et pour vous, une flamme plus intolérable ... D'autres pauvres, frivoles et à l'âme volage, ne sachant pas supporter la faim, sachant supporter tout plutôt qu'elle, et vous ayant souvent sollicités par des gestes et par des paroles pitoyables, ont laissé de côté ces supplications, vu qu'ils n'en avaient tiré aucun profit et, depuis, ont surpassé, à cause de vous, les jongleurs : les uns mâchent des cuirs de vieilles chaussures ; d'autres transpercent leur tête de clous aiguisés ; d'autres appliquent leur ventre nu sur des eaux gelées ; d'autres supportent des choses encore plus absurdes, pour se faire encercler par des spectateurs méchants. Et toi, devant ces choses-là, tu es debout, riant, admirant, faisant parade des malheurs des autres, de l'indécence de notre commune nature! Et un démon féroce, ferait-il plus que cela? Puis, pour que [le pauvre] fasse ces choses-là avec plus de zèle, tu [lui] donnes plus libéralement de l'argent. Et à qui te prie, et invoque Dieu, et t'accoste avec convenance, tu ne daignes même pas répondre ni fixer sur lui ton regard, mais tu lui dis, quand il t'a harcelé sans interruption, ces paroles cruelles : 'Faut-il que celui-là vive, respire ou voie du tout le soleil?' Mais à l'égard des autres tu te montres radieux et généreux, l'arbitre de cette ignominie ridicule et satanique!»<sup>20</sup>

---

20. Hom. 21 sur I Cor. (P.G. LXI, 176-8).

\*

A l'amour des richesses s'oppose celui de la pauvreté. Ses deux manifestations, s'opposant à l'avarice et à la prodigalité, sont respectivement la générosité et le détachement des richesses.

Commençons par le détachement. Ses fondements sont jetés avec magnificence dans ces paroles du Christ : « Ne vous amassez pas des trésors sur terre, où le ver et la rouille détruisent et les voleurs percent et volent; mais amassez-vous des trésors au ciel, où ni ver ni rouille ne détruit et où les voleurs ne percent ni ne volent; car là où est ton trésor, là aussi est ton cœur. La lampe du corps est l'œil. Si donc ton œil est simple, ton corps tout entier sera lumineux; mais si ton œil est mauvais, ton corps tout entier sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, les ténèbres que seront-elles? ... Vous ne pouvez servir Dieu et MAMMON . C'est pourquoi Je vous dis : ne vous inquiétez pas pour votre âme : 'que manger ou que boire?', ni pour votre corps : 'de quoi se vêtir?' L'âme n'est-elle point plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des dépôts, et votre Père céleste les nourrit : de combien ne les surpasserez-vous pas? Qui d'entre vous peut, en s'en inquiétant, ajouter à sa taille une seule aune? Et quant au vêtement, pourquoi vous inquiétez-vous? Observez les lis de la campagne, comme ils croissent; ils ne peinent ni ne filent; mais, Je vous le dis, même SALOMON dans toute sa gloire n'était point habillé comme un seul d'entre eux! Ainsi donc, si l'herbe de la campagne, qui existe aujourd'hui, mais demain sera jetée au four, Dieu l'habille de cette manière, à combien plus forte raison vous [habillera-t-Il], gens de peu de foi? Ne vous inquiétez donc pas, disant : 'Que mangerons-nous?', ou : 'que boirons-nous?', ou : 'de quoi nous vêtirons-nous?' Car tout cela est cherché par les païens; en effet, votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. Mais cherchez d'abord Son royaume et Sa justice, et toutes ces choses-là vous seront données de surcroît. Ne vous souciez donc pas du lendemain, car le lendemain se soucie de lui-

même; à chaque jour suffit son mal. »<sup>21</sup>.

Le fondement du détachement — et le Christ le dit à plusieurs reprises dans ce texte — est la constatation du caractère périssable de la richesse et le transfert de nos désirs vers les choses impérissables, c'est-à-dire divines. Seul un esprit tordu et pervers pourra mettre sa confiance en ce qui est tellement fugace et changeant qu'on peut, à strictement parler, dire qu'il *n'est pas*, plutôt qu'il *est*. Aussi une pensée droite est absolument nécessaire en premier lieu, et le Christ exprime cette grande vérité par une image : de même que l'œil corporel éclaire tout le corps, ainsi la pensée éclaire l'âme. Mais si la pensée elle-même est ténébreuse, c'est-à-dire hétérodoxe dans son jugement sur les choses, alors que dire du corps et des parties subalternes de l'âme, dont toute la lumière dérive de la pensée, comme celle de la lune dérive du soleil? Ceci est une allusion aux enchevêtements inextricables, dans la vie morale, de ceux dont la pensée a perdu tout pouvoir d'illuminer, cheminant qu'elle est elle-même dans les ténèbres pour n'avoir pas regardé le seul Soleil qui peut l'illuminer. Aussi St JEAN CLIMAQUE attribue à l'incroyance et au manque de foi tout ce qui éloigne du détachement : «La passion des richesses, c'est l'adoration des idoles, la fille de l'incroyance; elle prétexte les maladies, prédit la vieillesse, signale d'avance les famines, avertit de la sécheresse.»<sup>22</sup>

A ce propos, tout le monde a fait l'expérience, ou l'observation, de ces inquiétudes concernant un avenir incertain. Nous nous inquiétons, avec vraiment un aplomb et une assurance incroyables, d'une maladie *possible*, d'une famine *possible*, d'une vieillesse *possible*, alors que nous ne sommes pas même sûrs de vivre jusqu'au lendemain, que dis-je demain? cette même seconde! Voyez, par exemple, dans quel affolement la plupart sont jetés dès qu'ils se trouvent sans sécurité sociale, ou sans assurance vieillesse, et admirez aussi la hausse et la chute

21. Mt. 6<sup>19-23, 24-34</sup>

22. Echelle, 16 (P.G. LXXXVIII, 924).

subites de la Bourse — véritable baromètre de l'incroyance moderne — à la moindre nouvelle ou rumeur ... Aussi bien le Christ condamne toute inquiétude, toute angoisse, tout affolement concernant l'avenir, et prescrit-Il fortement de s'en tenir au moment présent : «Donne-nous *aujourd'hui* notre pain nécessaire à l'existence.»<sup>23</sup>

D'ailleurs, nous sommes par nous-mêmes radicalement impuissants — cela soit bien dit à l'adresse des innombrables énergumènes de la vie moderne, qui croient que c'est grâce à leur prouesse qu'ils se procurent leur subsistance, et qui d'ordinaire finissent, à force d'inquiétude, par avoir des crises cardiaques qui rognent un peu leur pétulance — d'assurer le nécessaire à notre subsistance, non seulement pour l'avenir, mais aussi pour le présent : «Moi j'ai planté, APOLLOS a arrosé, mais *c'est Dieu qui a fait croître*; de sorte que ni le planteur n'est quelque chose, ni l'arroseur, mais le Dieu qui fait croître.»<sup>24</sup>

Cela veut-il dire qu'il faille se croiser les bras paresseusement, ou fumer son narguilé à longueur de journée, attendant que Dieu nous envoie gîte et nourriture? Nullement! Car, voyez-vous, PAUL n'est pas resté oisif, mais il a «planté», APOLLOS ne jouait pas aux cartes, mais il a «arrosé» : «Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus!»<sup>25</sup> Ce que le Christ dénonce, ce que PAUL dénonce, c'est non pas le travail, mais cette persuasion athée, si flagrante dans presque chaque mot et chaque acte de nos contemporains, que nous sommes les seuls artisans de notre subsistance. Qu'on sache, au contraire, que dussions-nous travailler comme des galériens, si Dieu ne nous seconde pas, eh bien! nous crèverons comme des chiens, mais alors, comme des chiens! Et inversement, dussions-nous être réduits au chômage et à l'absolu dénuement, si pourtant Dieu nous seconde, nous ne manquerons de rien : «Les corbeaux lui apportaient du pain le matin, et de la

23. Ἐπιούσιον — Mt. 6<sup>11</sup>

24. I Cor. 3<sup>6-7</sup>

25. II Thess. 3<sup>10</sup>

viande le soir.»<sup>26</sup>

— «Le juste aussi», me dira-t-on, «crève parfois de faim ou de froid». — Sans doute, et on a l'embarras du choix, tant les exemples sont nombreux (les quarante martyrs de Sébaste, etc.). Mais cela ne prouve absolument rien contre notre thèse. S'ils sont morts, bien que saints, par la faim ou la soif ou le froid, tout comme ceux qui sont morts par le glaive ou le feu, ce n'est pas que Dieu fût incapable de les sauver, mais parce que leur heure avait sonné. Et c'est uniquement par la permission divine qu'ils sont tombés ainsi, Dieu ne leur ayant jamais promis qu'ils ne mourraient point.

L'espérance qu'a le juste qu'il ne manquera de rien est basée sur la bonté divine : «l'âme n'est-elle point plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement?» C'est-à-dire, si Dieu, par sa munificence sans bornes, nous a fait don (la création est-elle autre chose?) de l'âme et du corps, à combien plus forte raison nous fera-t-Il don de ce qui est beaucoup moindre, à savoir la nourriture et le vêtement! Car celui qui est assez généreux pour donner un million n'hésitera point à donner dix francs : «Quel homme d'entre vous, à qui son fils demande du pain, lui donnera une pierre? ou demande un poisson, lui donnera un serpent? Si vous donc, tout méchants que vous êtes, savez faire de bons dons à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est au ciel donnera les biens à ceux qui les Lui demandent!»<sup>27</sup> «Tout méchants que vous êtes» : car notre bonté elle-même, dès qu'elle est comparée à celle de Dieu, devient méchanceté. — D'ailleurs, quel ingénieur, ayant inventé et construit une machine, et voulant qu'elle fonctionne, lui refusera les quelques gouttes d'huile sans lesquelles elle ne pourra pas fonctionner?

En quoi consiste l'amour de la pauvreté dans son aspect de détachement? Il bannit :

I. Tout usage vicieux de l'argent et des choses matérielles.

26. I Rois 17<sup>6</sup>

27. Mt. 6<sup>9-11</sup>

Il n'y a pas que l'usure, la fraude, etc. qui soient vicieux : un grand nombre de «professions», dans notre monde moderne où le péché est devenu mode de vie, sont vicieuses : la fabrication, la vente et la diffusion, par exemple, des contraceptifs et des instruments d'avortement, des livres corrupteurs, des films et des revues qui incitent à la violence et à l'érotisme, du fard, des additifs nocifs à la santé, dans l'alimentation moderne; l'insémination artificielle, etc.

2. Tout usage absurde. Par «absurde», j'entends ce qui va contre la destination de l'objet de la dépense : ainsi, se faire *pour sa cuisine* (la précision est importante, car on peut avoir aussi l'objet, non pour un usage culinaire, mais dans un but artistique) un couteau à manche délicate d'ivoire ou à lame d'or est absurde, car un couteau est fait pour couper, et pareille manche ou lame est tout ce qu'il y a de moins propre à cet usage.

Illustrons cette notion par un texte particulièrement musclé de St CHRYSOSTOME : «On ne trouvera pas d'âme pleine de convoitises, et de convoitises absurdes, autant que celle des personnes qui veulent s'enrichir ... Et d'abord, je démontrerai cette parole par les choses célébrées chez les Grecs. On raconte qu'un de leurs rois s'est porté à un excès tel dans le luxe qu'il s'est fait un platane en or, avec un ciel en or au-dessus, et siégeait ainsi, alors qu'il faisait une expédition contre des gens experts dans la guerre! N'est-ce pas là une convoitise d'hyppocentaure, n'en est-ce pas une de SCYLLA? ... De combien un platane de la terre n'est-il pas meilleur que ce platane d'or? Car les choses selon la nature sont plus délicieuses que celles qui sont contre nature .. Mais il y a, maintenant aussi, certains qui ne le cèdent en rien à ce [roi-là], mais s'avèrent être beaucoup plus insensés. En effet, dis-moi en quoi différent, en folie, de celui qui s'est confectionné le platane d'or, ceux qui se confectionnent des vases d'or, des marmites d'or, et des boîtes à parfums en or? Que dire des femmes — j'ai certes honte de le dire, toutefois il le faut — qui se font des vases de nuit en argent? C'est vous qui devriez avoir honte, qui faites ces choses-là! Le Christ souffrant de la faim, toi, tu vis de cette manière dans la mollesse, ou plutôt tu

perds ton sens? Quel châtiment celles-là ne subiront-elles pas? Et, après cela, tu demandes pourquoi il y a des voleurs, pourquoi des assassins, pourquoi des maux, alors que le diable te traîne à ce degré? Car avoir des plats d'argent, cela non plus n'est pas d'une âme philosophe, cependant tout y relève de la mollesse; mais se confectionner des vases impurs en argent, relèverait-il par hasard de la mollesse? Je ne dirais pas : 'de la mollesse'; mais plutôt c'est de la déraison! ce n'est même pas cela, c'est de la folie, ou plutôt pire ... Les excréments, tu les tiens tellement en honneur que tu les recueilles dans de l'argent? ... S'il ne faut point orner la tête d'or et de perles, celui qui emploie l'argent pour un service si sale, quel pardon obtiendra-t-il? ... Je crains que le sexe féminin, croissant dans cette folie, n'en arrive à se métamorphoser en monstres : car il est vraisemblable qu'elles désireraient avoir une chevelure d'or ... Le roi des Perses a une barbe en or, les experts en la matière enroulant autour de ses cheveux des lames d'or, comme des fils.»<sup>28</sup>

3. Le superflu. C'est ce qui ne répond à aucun besoin naturel, qui est de trop, qui excède : «Nous bâtissons des maisons pour y habiter, non pour en tirer vanité. Ce qui excède le besoin est superflu et inutile. Chausse-toi d'une chaussure plus grande que ton pied : eh bien, tu ne la supporteras pas, car elle t'empêche de marcher. Ainsi, également, une maison qui dépasse le besoin empêche d'émigrer aux cieux.»<sup>29</sup> Ainsi, avoir trois «mercédès» (décidément j'ai un faible pour cette belle, quoique je sois incapable même de l'identifier!), alors qu'une deux chevaux ferait très bien l'affaire, c'est du superflu. Ainsi aussi le prophète tonne contre «ceux qui se couchent sur des lits d'ivoire.»<sup>30</sup>

Nous demanderons encore une fois au grand CHRYSOSTOME de nous préciser et illustrer cette notion ambiguë dans l'esprit de beaucoup (des casuistes pourris n'ont-ils pas avancé ce

---

28. Hom. 7 sur Col. (P.G. LXII, 348-50).

29. Id., Hom. 2 sur les Statues (P.G. IL, 41).

30. Amos, 6<sup>4</sup>

joyau : « A peine tu trouveras chez les séculiers, même chez les rois, quelque chose qui soit superflu pour leur condition? »<sup>31</sup>) : « Les nombreux serviteurs et les vêtements de soie que vous avez sont autant de choses superflues : rien qui réponde au nécessaire, rien qui réponde au besoin. Les choses sans lesquelles nous pouvons vivre sont superflues et, purement et simplement, s'avancent au delà [du besoin]. Voyons donc, si bon te semble, ce sans quoi nous ne pouvons vivre. Si nous avons deux domestiques, pas plus, nous pouvons vivre. Car, vu que certains vivent sans domestique, quelle justification avons-nous de ne pas nous contenter de deux domestiques? ... — ‘Et comment ne serait-ce pas honteux’, dis-tu, ‘pour une femme libre, de marcher en compagnie de deux domestiques [seulement]?’ — La honte pour une femme libre n'est point de marcher avec deux domestiques, mais de sortir avec beaucoup de domestiques ... De même que des vendeurs de moutons ou des marchands d'esclaves, vous croyez que c'est quelque chose de grand de sortir en compagnie de nombreux domestiques. C'est du superbe et de la vaine gloire ... En effet, une femme libre, ce n'est pas par la multitude de ses suivants qu'elle doit paraître telle. Car quelle vertu y a-t-il à posséder beaucoup de serviteurs? Ce n'est pas une chose propre à l'âme. Or, ce qui n'est pas propre à l'âme n'indique pas la liberté. Quand une femme se suffit de peu de serviteurs, alors elle est vraiment libre; mais quand elle en a besoin de beaucoup, elle est dans la servitude et pire que les esclaves. Les anges, dis-moi, ne parcourent-ils pas seuls la terre, ont-ils besoin d'un suivant? Seraient-ils donc, eux, en dehors qu'ils sont de ce besoin, pires que nous qui l'avons? Par conséquent, si n'avoir absolument besoin d'aucune escorte est une qualité possédée par l'ange, quelle femme est plus proche de la vie angélique, celle qui a besoin d'une grande escorte, ou celle qui en a besoin d'une petite ? ... Que les vêtements répondent au besoin, sans superfluité. Toutefois, afin que nous ne vous mettions pas trop à l'étroit, prescrivons ceci : il ne nous faut pas

---

31. Propos Condamnées par INNOCENT XI, 1679.

des tuniques d'or, ni des tuniques délicates. Cela, ce n'est pas moi qui le dis ... Ecoute le bienheureux PAUL, déclarant et ordonnant aux femmes de 's'orner, non avec des tresses, de l'or, des perles, ou des vêtements somptueux, mais ...<sup>32</sup> : comment veux-tu, ô PAUL, dis? Peut-être dira-t-on que sont somptueuses seules les choses en or, mais que les soieries ne le sont pas. Dis, comment veux-tu? 'Ayant de quoi manger et nous couvrir, nous nous contentons de cela',<sup>33</sup> dit-il. Que le vêtement soit tel qu'il couvre uniquement. Car c'est pour cela que Dieu nous l'a donné, pour couvrir notre nudité. Or cela, n'importe quel habit de valeur modeste peut le faire.»<sup>34</sup>

a) Une idée capitale, dans ce texte, c'est qu'avoir des besoins est un asservissement, non un enrichissement. Par conséquent, moins on en a, plus on est libre, indépendant et heureux, car on sera plus près de la nature divine, dont la caractéristique est de se suffire à elle-même, de n'avoir absolument aucun besoin.

Or, la civilisation moderne s'est résolument engagée, il y a belle lurette, dans la voie contraire, en greffant sur les besoins naturels des besoins artificiels, offusquant ceux-là et les dénaturant par le fait même : «Par le fait», affirme BERGSON, «c'est à partir du 15<sup>e</sup> ou du 16<sup>e</sup> siècle que les hommes semblent aspirer à un élargissement de la vie matérielle. Pendant tout le moyen âge un idéal d'ascétisme avait prédominé ... On dira que cet ascétisme fut le fait d'un petit nombre, et l'on aura raison. Mais de même que le mysticisme, privilège de quelques-uns, fut vulgarisé par la religion, ainsi l'ascétisme concentré, qui fut sans doute exceptionnel, se dilua pour le commun des hommes en une indifférence générale aux conditions de l'existence quotidienne. C'était, pour tout le monde, un manque de confort qui nous surprend. Riches et pauvres se passaient de superfluités que nous tenons pour des nécessités ... Que dire de nos autres besoins? Les

32. I Tim. 2<sup>o</sup>

33. Id. 6<sup>k</sup>

34. Hom. 28 sur Hébr. (P.G. LXIII, 197-8).

exigences du sens génésique sont impérieuses, mais on en finirait vite avec elles si l'on s'en tenait à la nature. Seulement, autour d'une sensation forte mais pauvre, prise comme note fondamentale, l'humanité a fait surgir un nombre sans cesse croissant d'harmoniques; elle en a tiré sur si riche variété de timbres que n'importe quel objet, frappé par quelque côté, donne maintenant le son devenu obsession. »<sup>35</sup>

En plus des nombreux exemples que nous avons donnés, ainsi que St CHRYSOSTOME, en voici d'autres, typiquement modernes la plupart, sur la différence entre les besoins naturels et les besoins artificiels. Car on a beau parler et définir, si on ne donne pas des exemples concrets, il y aura toujours des personnages qui tireront la définition de leur côté (comme pour le mot «pornographie», qui s'est rétréci comme le maillot, à tel point qu'on n'en sait plus le sens actuellement!) Le besoin de prendre un moyen de transport pour aller d'un endroit à un autre, quand la distance ou le temps l'exige, est naturel; mais ne plus faire usage de ses pieds, même quand la distance à parcourir est insignifiante, ou se griser de vitesse en conduisant une voiture, sont des besoins artificiels. Flâner, observer les gens et les choses, chercher la communication intime et profonde qui ne disperse point, est naturel; mais multiplier les contacts inutiles et stériles, adorer être dans la foule, passer une partie de son temps à ingurgiter les vulgarités de la radio et de la télévision, sont des besoins artificiels. Essayer de guérir un mal de tête, d'abord en sortant prendre l'air, en prenant une tisane de lavande ou de romarin, est un réflexe naturel; mais recourir systématiquement et fréquemment à l'aspro ou à l'aspirine, comme à des panacées, est un réflexe artificiel. Se transporter dans un monde paradisiaque, par la lecture de «L'Odyssée», ou la contemplation de la «Sainte Cécile» et de la «Transfiguration» de RAPHAËL, est un besoin naturel; mais employer les drogues pour y parvenir est artificiel. Si on retranchait tous les besoins artificiels, quelle surabondance de superflu on aurait, de quoi

---

35. Les deux Sources de la Morale et de la Religion, IV, 318, 322.

combler tous les besoins vitaux de l'humanité, et combien celle-ci serait mieux portante, dégagée de tout ce qui l'encombre et l'étouffe !

b) Cependant, la distinction entre le superflu et le nécessaire n'est pas toujours facile à établir. Cela se voit aux paroles du saint, dans le texte que nous commentons : « Toutefois, afin que nous ne vous mettions pas trop à l'étroit ... » La difficulté provient de la différence des individus. Déjà, même sur le plan matériel, les besoins d'un corps varient considérablement, nous l'avons vu, d'un individu à un autre. Mais encore, il faut éviter de tomber dans l'abject matérialisme, très répandu aujourd'hui grâce au marxisme, qui réduit le nécessaire à la vie purement animale chez l'homme, et proscrit tout besoin spirituel, intellectuel, artistique, etc. et déclare sans vergogne qu'une paire de bottes vaut mieux que RAPHAËL et CERVANTES ! Tout en priant Dieu qu'il guérisse leur esprit, il faut répondre à ces gens-là par ce mot : « Ce n'est pas de pain seul que l'homme vivra ... »<sup>36</sup> Si la possession d'instruments musicaux est superflue pour telle ou telle personne, je ne crois pas qu'elle l'était pour le Psalmiste ou pour MOZART. Et alors que la proscription de l'enseignement littéraire ne ferait point sortir un barbare de sa native indifférence (ce serait à peu près comme la proscription du tabac et du tiercé pour moi), St GRÉGOIRE DE NAZIANZE a réagi très vigoureusement quand JULIEN L'APOSTAT eut prétendu interdire aux chrétiens d'enseigner la littérature grecque profane. La vraie égalité n'est donc jamais absolue, mais inégale.

c) Enfin, il ne faut pas, de ce texte, déduire que, pour St CHRYSOSTOME, l'usage de l'or, de l'argent et des choses précieuses, soit toujours interdit ou superflu. On verra qu'il le permet pour le culte divin. D'ailleurs, bien avant l'époque du saint, un canon qui a force de loi dans toute l'Eglise, spécifie : « Que personne n'usurpe pour son usage privé un vase sacré, d'or ou d'argent, ou une tunique sacrée, de lin, car c'est un crime »<sup>37</sup> — ce qui suppose que l'or, l'argent, etc., étaient, dès la

36. Mt 4<sup>4</sup>

37. Canons des saints Apôtres, 73.

plus haute antiquité chrétienne (et non chrétienne, d'ailleurs) admis dans le culte divin. De même, l'usage de l'or, de l'ivoire, de l'émeraude, du jade, etc., était courant en mosaïque, même chez les artistes, restés délibérément anonymes, dont la sainteté est manifeste par la très haute puissance spirituelle de l'œuvre. Cette offrande des choses précieuses à Dieu, comme prémices de la création visible (les prémices ayant pour caractère d'être ce qu'il y a de meilleur dans les productions : fruits, huile, vin, cire, bétail, etc.), est très belle et émouvante. Ce n'est pas Lui qui a besoin de ces choses, mais c'est nous qui trahissons nos sentiments à Son égard par la qualité de ce que nous Lui offrons. Offrir de l'huile impure pour alimenter la lampe du Seigneur, et réservier l'huile pure pour son usage personnel, c'est témoigner de sentiments bien bas à l'égard du Seigneur. Venir à l'église en débraillé *alors que* l'on met ses plus beaux vêtements pour des soirées mondaines, témoigne de sentiments bien bas pour le Seigneur.

Cela nous mène bien loin de ceux qui, contre toute loi et toute décence, emploient des paniers d'osier et des pots de terre comme patènes et calices. Il est inutile d'invoquer l'exemple du Père DE FOUCAUD. D'abord, il a employé des patènes et des calices en matière précieuse. Ensuite, qu'il ait transformé de viles boîtes de conserve en chandeliers, c'est parfaitement justifié dans son cas, car il ne se préférait pas à Dieu, il vivait dans un dénuement tel que ce qu'il consacrait à Dieu paraissait du luxe à côté. Mais ce n'est pas le cas de ceux qui emploient, dans leur salle à manger, de la fine porcelaine ou même de l'argenterie, baladent en voiture, habitent des demeures ultra-modernes, mais trouvent que les cathédrales sont un gaspillage d'un peuple bétiifié par la dévotion (un garage ne suffirait-il pas pour une célébration du saint sacrifice ?) et distribuent le corps sacré dans des paniers en plastique, que les assistants se passent de main en main.

A part le culte divin, d'autres choses peuvent, évidemment, justifier l'usage des matières précieuses.

Le détachement se mesure du point de vue de l'étendue et de

celui de l'intensité.

Du point de vue de l'étendue, il peut aller jusqu'à la vente de tous ses biens (et leur distribution aux pauvres), pour suivre le Christ dans la pauvreté. Cette voie convient plus à la virginité qu'au mariage, et a l'avantage de favoriser le dégagement de l'âme de toute préoccupation provenant de la possession des biens terrestres et de leur administration. Le Christ en a donné l'exemple : «Et tandis qu'ils marchaient sur la voie, quelqu'un Lui dit : 'Je Te suivrai où que Tu ailles !' Et Jésus lui dit : 'Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'homme n'a point où poser sa tête'.»<sup>38</sup> Et l'apôtre : «Jusqu'à cette heure-ci nous avons faim et soif, et nous sommes nus et soufflétés et errants, et nous peinons, travaillant de nos propres mains.»<sup>39</sup> Il y a aussi l'exemple célèbre des premiers chrétiens : «Tous ceux qui avaient cru avaient tout en commun, dans la concorde, et vendaient leurs biens et moyens d'existence, et les partageaient à tous, selon les besoins de chacun.»<sup>40</sup> «La multitude des fidèles avaient un seul cœur et une seule âme, et aucun ne disait sien quelque chose de ce qu'il possédait, mais tout leur était commun.»<sup>41</sup>

Doctrinalement, le texte le plus important est peut-être la parole du Christ au jeune homme riche : «*Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et donne-le au pauvre, et tu auras un trésor dans les cieux, puis viens, suis-Moi.*»<sup>42</sup> C'est à la fois facultatif et plus parfait : «Le Maître, étant ami des hommes, a tempéré ses commandements par une grande douceur, afin que nous les accomplissions non seulement par commandement mais aussi de notre propre inclination. Car, s'Il n'avait pas voulu cela, Il eût pu étendre plutôt le commandement et dire : 'Qui ne jeûne pas complètement, qu'il soit châtié; qui n'embrasse pas la virginité, qu'il soit puni; qui ne se dépouille pas de tout ce qu'il

38. Luc 9<sup>57-8</sup>

39. 1 Cor. 4<sup>11-12</sup>

40. Act. 2<sup>44-5</sup>

41. Id. 4<sup>32</sup>

42. Mt. 19<sup>21</sup>

possède, encourt la dernière peine!' Mais Il n'a point fait cela, t'accordant — cela dépend de toi — d'être honoré avec distinction. C'est pourquoi, lorsqu'il eut discouru sur la virginité, Il dit : 'Que celui qui peut comprendre, comprenne'.<sup>43</sup> Et par rapport au riche, Il lui ordonna certaines choses, mais en laissa d'autres à la liberté de sa pensée. En effet, Il ne lui dit pas : 'Vends ce que tu as', mais : 'Si tu veux être parfait, vends.'.»<sup>44</sup>



Mais alors, s'il en est ainsi, si la vente de ses biens et le dénuement est assimilé, comme la virginité, à un conseil, non à un ordre, pourquoi le Christ condamne-t-il ce jeune homme? «Le jeune homme, ayant entendu cette parole, s'en alla triste, car il avait beaucoup de biens. Jésus dit à ses disciples : 'En vérité, Je vous le dis, difficilement un riche entrera dans le royaume des cieux. Et encore, Je vous le dis, il est plus facile à un chameau<sup>45</sup> d'entrer dans le trou d'une aiguille qu'à un riche [d'entrer] dans le royaume de Dieu!' Ayant entendu cela, ses disciples furent très stupéfaits et dirent : 'Qui alors peut être sauvé?' Jésus, fixant les yeux sur eux, leur dit : 'Aux hommes cela est impossible, mais à Dieu tout est possible'.»

A cette difficulté, nous répondrons que sans doute le Christ fait appel à la générosité de ce jeune homme : «Si tu veux être parfait» (Il ne lui a pas dit : «Si tu veux avoir la vie éternelle»); mais la réaction de ce dernier trahit non seulement un manque de générosité, un refus de la perfection, mais aussi un véritable avarice qui se cabre même devant le minimum des devoirs à l'égard des pauvres. Il n'a pas «volé», mais ce qu'il a fait est moralement aussi grave : il a refusé de secourir les pauvres. Il accomplissait donc moins bien qu'il ne croyait «tous» les commandements. Sa «grande tristesse»<sup>46</sup> dénonce plus que le refus d'une exhortation facultative (car après un refus pareil, il

---

43. Id. 19<sup>12</sup>

44. CHRYSOSTOME, Hom. 21 sur I Cor. (P.G. LXI, 176).

45. Selon une autre leçon : à un câble.

46. Περίλυπος ἐγενήθη — Luc 18<sup>23</sup>

serait allé «moins joyeux», mais non «très triste») : le refus d'un commandement; d'où le commentaire du Christ, qui révèle les secrets du cœur : à considérer en lui-même celui qui est tenaillé par le désir de s'enrichir, comme ce jeune homme, il lui est aussi impossible (donc purement et simplement impossible) d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau ou à un câble d'entrer dans une aiguille. Car ce désir est insatiable : plus on amasse, plus on veut amasser; et plus on veut amasser, moins on veut donner. C'est inextricable. Mais si le riche a l'Esprit de Dieu, alors ce qui était impossible devient possible, non en amassant davantage, mais en commençant par distribuer une partie et en secourant les besoins des pauvres (ce qui est plus facile et moins parfait que de tout donner d'un seul coup). Mais même ainsi, la chose reste difficile : «En vérité, Je vous le dis, difficilement un riche entrera dans le royaume des cieux», à cause des tentations inhérentes à la possession et à l'administration des richesses — tentations que celui qui embrasse la pauvreté coupe dès la racine, une fois pour toutes.

Il va de soi que pour un religieux (qui par définition embrasse la pauvreté), celle-ci doit être effective. Faire le vœu de pauvreté implique non seulement qu'on ne possède rien, mais aussi qu'on vive pauvrement. Jouir d'une grande aisance matérielle et s'en disculper en disant : «Personnellement, je ne possède absolument rien, c'est l'ordre religieux qui est le propriétaire de ce dont je fais usage», est une argutie juridique d'une subtile hypocrisie, et qui ne servira qu'à nous condamner plus gravement devant le tribunal divin.

Mais l'étendue du renoncement ne sert pas à grand' chose sans son intensité. Tel possède des richesses sans que son cœur y soit attaché, alors que tel autre, presque complètement démunis, s'attache énormément à ce qu'il a. St JEAN CLIMAQUE donne trois degrés de détachement : «C'est le propre des pieux de donner à quiconque demande; mais c'est le propre de ceux qui sont plus pieux de donner aussi à qui ne demande pas; quant à ne pas réclamer, surtout lorsque nous le pouvons, de celui qui nous

prend quelque chose, c'est le propre des seuls impassibles.»<sup>47</sup> Donner à qui ne demande pas exige en effet plus d'amour et de délicatesse : l'amour qui *devine* les souffrances du prochain, la délicatesse qui lui épargne l'humiliation de demander.

Le troisième degré est exprimé par l'admirable parole du Christ : «Celui qui veut te faire un procès et prendre ta tunique, laisse-lui aussi ton manteau.»<sup>48</sup> Et St PAUL : «Que vous ayez entre vous des contestations, c'est déjà pour vous absolument une défaite. Pourquoi ne vous faites pas plutôt léser? Pourquoi ne vous faites pas plutôt dépouiller?»<sup>49</sup> Et il loue les Hébreux de la manière suivante : «Vous avez accepté avec joie le pillage de vos biens.»<sup>50</sup> Dans l'histoire suivante, le saint fait preuve d'un humour tellement stupéfiant et héroïque que tout ce qu'on raconte de l'humour anglais paraît enfantin à côté : «On raconte du Père MACAIRE qu'un voleur entra dans sa cellule tandis qu'il était absent. Venant dans sa cellule, il trouva le voleur en train de charger ses objets sur un chameau; quant à lui, étant entré dans la cellule, il prenait ses objets et les chargeait avec [le voleur] sur le chameau. Lorsque donc ils l'eurent chargé, le voleur se mit à battre le chameau afin qu'il se levât; et il ne se levait pas. Le Père MACAIRE, voyant qu'il ne se levait pas, rentra dans la cellule et y trouva un petit sarcloir; l'ayant pris, il le déposa sur le chameau, en disant : 'Frère, c'est cela que cherche le chameau.' Et, ayant poussé celui-ci du pied, l'ancien lui dit : 'Lève-toi'. Immédiatement, il se leva et marcha une courte distance, à cause de la parole [de l'ancien], et s'assit de nouveau pour ne plus se lever, jusqu'à ce que tous les objets eussent été déchargés; et ainsi partit.»<sup>51</sup>

Il est certain aussi que la fameuse veuve, dont parle le Christ, qui s'est dépouillée même du nécessaire pour secourir les

47. Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1029).

48. Mt. 5<sup>40</sup>

49. I Cor. 6<sup>7</sup>

50. Héb. 10<sup>14</sup>

51. Sentences des Pères du désert : MACAIRE L'EGYPTIEN

pauvres alors qu'il n'y avait aucune urgence, comptant uniquement sur Dieu pour sa propre survie, avait elle aussi atteint le plus haut point de détachement : «Et s'étant assis devant le Trésor, Il regardait comment la foule jetait de la monnaie de cuivre dans le Trésor; et beaucoup de riches enjetaient abondamment; et une pauvre veuve, étant venue, y jeta deux pièces de menue monnaie, soit un quart d'as. Et ayant appelé ses disciples, Il leur dit : ‘En vérité, Je vous le dis, cette pauvre veuve a mis plus que tous ceux qui ont mis dans le Trésor : car tous ont mis de leur superflu, mais elle, de son indigence a mis tout ce qu'elle avait, tous ses moyens d'existence !’»<sup>52</sup>

Le deuxième aspect de l'amour de la pauvreté, c'est l'amour des pauvres. Celui-ci tend à égaliser les situations, de sorte que la surabondance des uns comble la pénurie des autres : «Car si la promptitude [à soulager] existe, on est agréé pour ce qu'on a; il n'est pas question de ce qu'on n'a pas. Car il ne s'agit point que vous soyez accablés, pour soulager les autres; ce qu'il faut c'est l'égalité. Dans le moment présent, votre superflu pourvoit à leur pénurie, pour qu'aussi leur superflu pourvoie à votre pénurie, en sorte qu'il y ait égalité, selon ce qui est écrit : ‘Celui qui avait [recueilli] beaucoup n'eut pas de trop, et celui qui avait [recueilli] peu ne manqua de rien’»<sup>53</sup> En d'autres termes, si quelqu'un est en cas de nécessité, je suis tenu de lui donner de mon superflu pour l'en faire sortir. Et s'il est en cas d'extrême nécessité (c'est-à-dire menacé gravement dans son existence même), je suis tenu de l'en faire sortir en lui donnant même de mon nécessaire, si mon superflu n'y suffit pas. St MARTIN a parfaitement mis en application ce dernier principe, en donnant la moitié de son unique manteau à un pauvre miné par un froid glacial. Il l'a ainsi sauvé d'une mort atroce, sans mettre en danger sa propre vie (ce qui aurait eu lieu, s'il lui avait donné tout son manteau). Il l'a aimé *comme lui-même.*

52. Mc. 12<sup>41-44</sup>

53. Ex. 16<sup>14</sup> — II Cor. 8<sup>12-15</sup>

Aucun mot sublime n'a été autant rabâché et moins mis en application. «Tout ce que vous désireriez que les hommes fissent pour vous, faites-le à leur égard vous aussi.»<sup>54</sup> Or, tout homme, mourant de froid et de faim, aimerait bien être tiré de cette situation par les autres, quand il est impuissant. Il n'est donc que juste qu'il se conduise à leur égard, à supposer qu'ils fussent tombés dans ce malheur, de la même manière qu'il souhaiterait qu'ils se conduisissent à son égard, s'il y était. C'est cela, aimer le prochain «comme soi-même», c'est le traiter avec la même charité, bonté, miséricorde, dont nous voudrions qu'il nous traite.

La distribution donc de notre superflu (aux pauvres qui sont en cas de nécessité ordinaire) et de notre nécessaire (aux pauvres qui sont en cas d'extrême nécessité) est une grave obligation d'équité naturelle : «Ne pas donner de nos biens, cela aussi est du pillage. Peut-être que cette parole vous surprend ; mais ne soyez pas surpris, je vais en effet vous fournir un témoignage des divines Ecritures, comme quoi non seulement piller les biens d'autrui, mais aussi ne pas donner aux autres de ce qu'on a, c'est du pillage, de la cupidité et de l'usurpation. Quel témoignage ? Dieu, accusant les Juifs par l'intermédiaire du prophète, déclare : 'La terre a porté ses produits, et vous n'avez pas apporté les dîmes, mais la dépouille du pauvre est dans vos maisons.'<sup>55</sup> Vu que vous n'avez pas donné, dit-Il, les offrandes habituelles, vous avez pillé le pauvre. Il déclare cela, montrant aux riches (même s'ils ont hérité de leurs pères, et quelle que soit, en définitive, la source dont ils ont amassé l'argent) qu'ils possèdent les biens du pauvre. Et ailleurs il est dit aussi : 'Ne dépouille pas la subsistance du pauvre'.<sup>56</sup> En effet, on parle de dépouillement quand, ayant reçu des biens étrangers, nous les retenons. Par là nous apprenons que, lorsque nous ne faisons pas l'aumône, nous serons châtiés à l'égal des spoliateurs. Car les

54. Mt. 7<sup>12</sup>

55. Mal. 3<sup>10</sup>

56. Ecclésiastique, 4<sup>1</sup>

biens sont au Seigneur, quelle que soit la source dont nous les amassons. Si nous les donnons à ceux qui sont dans le besoin, nous serons favorisés d'une grande abondance ... Car de même qu'un receveur des deniers publics, qui a reçu l'argent royal, rend des comptes et, de plus, est perdu s'il a négligé ceux à qui il lui a été ordonné de le distribuer, pour le dépenser au service de sa mollesse : de même le riche est un receveur de l'argent qui doit être distribué aux pauvres, car il lui a été ordonné de le distribuer à ses compagnons d'esclavage qui se trouvent dans l'indigence. Si donc il dépense plus qu'il ne faut pour ses propres besoins, il rendra des comptes très rigoureux là-bas.<sup>57</sup>

Ouvrons ici une parenthèse. A l'époque du saint, personne, absolument personne, même le plus idiot ou le plus pervers, n'eût vu dans pareilles paroles une négation du droit de propriété. Mais vu qu'une partie substantielle de la population mondiale d'aujourd'hui, contaminée par une idéologie de plus en plus envahissante et manquant totalement d'humour (beaucoup plus qu'en manquait HEGEL ou même HITLER), population ayant perdu même le sens le plus élémentaire, le plus inné, du bien et du mal, interpréterait immanquablement, dans son atrophie intellectuelle et spirituelle, ce texte au sens communiste (n'a-t-on pas voulu faire du Christ Lui-même, de PLATON, de MORE, etc., des communistes?), précisons que St CHRYSOSTOME, ni aucun Père, n'ont jamais mis en cause le droit de propriété. Rien que l'expression «piller les biens d'autrui», dans ce passage, établit ce droit. Voici un autre texte du même saint : «La richesse n'est pas interdite, si on l'emploie convenablement. De même, en effet, comme j'ai dit, que ce n'est pas le vin qui est mauvais, mais l'ivresse, ainsi ce n'est pas la richesse qui est mauvaise, mais la cupidité, mais l'avarice. Autre est l'avare, autre le riche : l'avare n'est point riche, l'avare manque de beaucoup de choses; or, celui qui manque de beaucoup de choses n'est point dans l'abondance. L'avare est le gardien, non le maître, de l'argent, l'esclave, non le seigneur, car il laisserait quelqu'un plus

---

57. CHRYSOSTOME, Hom. 2 sur LAZARE et le mauvais Riche (P.G. XLVIII, 987-8).

facilement participer à sa propre chair qu'à son or enfoui. Et de la même manière que quelqu'un ordonne et exhorte que nul ne touche à des réserves, ainsi il garde et retient scrupuleusement l'argent, s'abstenant de ce qui est sien comme si c'était chose étrangère. L'argent, en effet, lui est vraiment étranger : car ce qu'il n'accepte point de montrer aux autres, ni de distribuer à ceux qui sont dans le besoin, dût-il subir mille châtiments, comment pourra-t-il le considérer comme sien? Comment possède-t-il ce dont il n'a ni l'usage facile ni la jouissance? »<sup>58</sup>

De son côté, St SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN assure : « JEAN à la parole d'or, la grande colonne et le docteur de l'Eglise, commentant les paroles de DAVID dans le Ps. 50, dit qu'il est possible, alors qu'on a et femme et enfants et servantes et de nombreux domestiques et de grandes ressources et de l'éclat dans les affaires du monde, il est possible non seulement de pleurer quotidiennement et de prier et de se repentir, mais aussi, si on le veut, de parvenir à la perfection de la vertu, de recevoir l'Esprit saint, de devenir l'ami de Dieu et de jouir de sa vision, ainsi que le devinrent, avant même la venue du Christ, ABRAHAM, ISAAC, JACOB ET LOT à Sodome, ainsi que — en passant sous silence beaucoup d'autres — MOÏSE et DAVID et, sous la grâce nouvelle et à la manifestation de notre Dieu et Sauveur, PIERRE proclamant, avec sa belle-mère et les autres, la manifestation de Dieu. Quant aux autres, qui peut les compter, eux plus nombreux que les gouttes de pluie et les astres du ciel, rois, gouverneurs et puissants — pour ne pas mentionner les pauvres et ceux qui juste se suffisent à eux-mêmes —, dont les villes, les maisons, les nef des églises qu'ils ont élevées avec zèle, les asiles de vieillards et hospices survivent encore? Ils les dirigeaient, possédaient et utilisaient avec piété, non comme si ces choses étaient les leurs, mais plutôt, en tant que serviteurs du Maître, dirigeaient selon Son bon plaisir ce qui leur avait été donné par Lui, et 'usant', selon la parole de PAUL<sup>59</sup>, mais 'non abusant, du monde'. »<sup>60</sup>

58. Hom. 2 sur les Statues (P.G. IL, 40).

59. I Cor. 7<sup>31</sup>

60. Catéchèses, 5 (Ed. Sources Chrét.).

Quant à l'Ecriture, à chaque page, le droit de propriété est, implicitement ou explicitement, directement ou indirectement, déclaré. Le septième commandement : «Tu ne voleras pas», et le dixième : «Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, ni son champ, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni sa bête de somme, ni ses troupeaux, ni ce qui appartient à ton prochain»<sup>61</sup>, donc deux commandements sur dix, sont incompréhensibles sans la supposition du droit de propriété.

Quant à dire que l'origine même de la propriété réside dans un vol, c'est absolument faux. Sans doute, comme toute chose humaine, son origine est fragile : «‘Ce chien est à moi’, disaient ces pauvres enfants; ‘c'est là ma place au soleil’. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre», dit excellement PASCAL.<sup>62</sup> Mais celui qui revendique une place au soleil, ou un chien, qui n'ont jamais appartenu à personne, ne vole personne. La terre et tout ce qu'elle contient a été créée au service de l'homme, et celui-ci ne fait qu'obéir à une nécessité, condition essentielle de la survie du genre humain. Quant à prétendre que ce coin, ou ce chien, doivent appartenir à tout le monde, c'est une plaisanterie : un chien qui appartient à tout le monde n'appartient à personne et ne sert personne.

Le texte de St CHRYSOSTOME qui a donné lieu à cette parenthèse ne signifie donc nullement que le droit de propriété soit illégitime, mais qu'il a été accordé par Dieu pour que le détenteur se comporte comme l'intendant des biens divins, le canal par lequel ceux-ci passent à ceux qui sont dans le besoin. C'est une grave obligation morale, non légale. L'idée et le mot même d'«intendant» paraissent avoir été suggérés aux Pères, en particulier à St CHRYSOSTOME, par la fameuse parabole évangélique qui trouble beaucoup de lecteurs : «Il était un homme riche qui avait un intendant, et on lui dénonça celui-ci comme dissipant ses biens. Et, l'ayant appelé, il lui dit : ‘Qu'est-ce que j'entends dire de toi? Rends compte de ta gestion, car tu ne

---

61. Ex. 20<sup>14,17</sup>

62. Pensées, 295.

peux plus gérer [mes biens] désormais'. L'intendant se dit alors en lui-même : 'Que ferai-je, car mon maître me retire la gérance? Je n'ai pas la force pour sarcler, j'ai honte de mendier. Je sais ce que je vais faire, afin que, lorsque je serai éloigné de ma gérance, ils me reçoivent dans leurs maisons'. Et, ayant fait venir séparément chacun des débiteurs de son maître, il dit au premier : 'Combien dois-tu à mon maître?' L'autre dit : 'Cent mesures<sup>63</sup> d'huile'. L'intendant lui dit : 'Prends tes papiers, assieds-toi et écris vite cinquante'. Puis il dit à un autre : 'Et toi, combien dois-tu?' L'autre dit : 'Cent mesures<sup>64</sup> de blé.' L'intendant lui dit : 'Prends tes papiers et écris quatre-vingts'. Et le maître loua l'intendant de l'iniquité pour avoir agi intelligemment. Car les fils de ce siècle sont plus intelligents à l'égard de leur génération que les fils de la lumière. Et Moi Je vous dis : faites-vous des amis avec le MAMMON de l'iniquité, afin que lorsqu'il manquera ils vous reçoivent dans les tentes éternelles. Celui qui est fidèle dans le moindre est fidèle dans le grand aussi, et celui qui est injuste dans le moindre est injuste dans le grand aussi. Si donc dans le MAMMON inique vous n'êtes pas devenus fidèles, qui vous confiera la vraie [richesse]? Et si dans ce qui est étranger vous n'êtes pas devenus fidèles, qui vous donnera le nôtre?»<sup>65</sup>

Le maître, c'est Dieu; l'intendant, c'est le riche. La difficulté de la parabole gît dans le fait que le maître loue l'intendant pour son intelligence, alors que celle-ci est mise au service de la malhonnêteté. Mais, comme nous l'avons plus d'une fois dit, dans une parabole, il faut d'abord saisir l'intention, l'idée principale que le Christ veut inculquer, non sans effort de notre part, le Christ voulant nous stimuler par l'obscurité de sa présentation. Malgré sa malhonnêteté, l'intendant est indubitablement intelligent, puisqu'il a assuré son avenir en se faisant des amis des débiteurs de son maître, aux dépens de ce dernier.

63. Chacune égale 50 setiers, et 1 setier égale 8 pintes.

64. Chacune égale 6 médimnes, et 1 médimne égale 48 chénices, 1 chénice égalant un peu plus d'un litre.

65. Luc 16<sup>11-12</sup>

Le Christ nous demande donc d'imiter son intelligence, mais non sa malhonnêteté, et cela en nous faisant, parmi les pauvres, des avocats au ciel. Et si nous sommes incapables de faire le bien dans une chose aussi élémentaire, aussi peu spécifique à notre vocation : l'argent, que le Christ appelle «le moindre» et «ce qui est étranger», alors comment pourrions-nous régir «le grand», «la vraie richesse», «le nôtre», c'est-à-dire être les économes de la parole divine?

Mais il y a une autre difficulté : pourquoi le Christ appelle-t-il l'argent, ou la richesse, «le MAMMON de l'iniquité» (ce qui d'ailleurs cadre bien avec l'acte malhonnête de l'intendant), donnant ainsi l'impression qu'il condamne la richesse comme étant toujours inique? Voici l'explication très convaincante de St CHRYSOSTOME : «Ce n'est pas sans intention qu'il a mis cette adjonction ; mais parce que chez beaucoup de riches la richesse est rassemblée par le pillage et la cupidité. 'Mal', dit-il, 'et vous n'auriez pas dû amasser l'argent de cette manière. Cependant, puisque tu l'as rassemblé, arrête ton pillage et ta cupidité, et emploie l'argent pour ce qui convient. Je ne dis pas [cela] afin que tu pilles et fasses miséricorde, mais afin qu'ayant renoncé à la cupidité, tu tires parti de la richesse par l'aumône et l'amour des hommes'. Car si quelqu'un ne cesse pas le pillage, qu'il ne fasse pas l'aumône non plus; mais déposerait-il infiniment d'argent dans la main des nécessiteux, alors qu'il pille et arrache âprement celui des autres, il sera devant Dieu assimilé aux homicides.»<sup>66</sup>

Continuons. C'est uniquement le besoin du pauvre qui doit déterminer notre aide, donc indépendamment de toute autre considération, qu'il soit blanc ou noir, digne ou indigne, juste ou pécheur, ami ou ennemi, compatriote ou étranger, etc. Si cependant il est pauvre parce qu'il ne veut pas travailler, en réalité il n'est pas pauvre, puisqu'il suffit qu'il secoue sa paresse pour gagner sa subsistance : «Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus.»<sup>67</sup> L'aider dans ce cas,

66. Hom. 3 sur II Cor. 4<sup>13</sup> (P.G. LI, 299).

67. II Thess. 3<sup>10</sup>

c'est l'encourager à la paresse. Dans le doute s'il est pauvre ou non, il faut toujours présumer en sa faveur : « Celui qui est bienveillant ne doit pas sommer [quelqu'un] de rendre des comptes de sa vie, mais seulement soulager la pauvreté et combler le besoin. Le pauvre a une seule chose pour sa défense : la pénurie, se trouver dans le besoin. Dès lors n'exige rien de plus de lui, mais fût-il le plus méchant de tous et qu'il manquât de la nourriture nécessaire, rompons sa faim. C'est ainsi que le Christ a prescrit de faire, disant : 'Soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux, car Il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes.<sup>68</sup> Car le miséricordieux est un port dans la nécessité : or, le port accueille tous ceux qui ont fait naufrage et les délivre des dangers. Ceux qui sont en péril sont-ils méchants, sont-ils bons, sont-ils quoi que ce soit, [le port] les fait passer dans son sein. Toi donc, voyant sur terre un homme ayant fait naufrage dans la pauvreté, ne juge point, n'exige point des comptes, mais fais cesser son malheur. Pourquoi te forges-tu des difficultés ? Dieu t'a dispensé de tout esprit de minutie et de toute ingérence indiscrète. Que n'auraient pas dit plusieurs et combien auraient-ils été mécontents, si Dieu avait ordonné de scruter d'abord minutieusement la vie de chacun, sa conduite, son passé, de s'en occuper indiscrètement, et seulement ensuite montrer de la pitié ? Or, nous sommes dispensés de ces difficultés-là. Pourquoi alors nous attirer des soucis superflus ? Autre chose d'être juge, autre chose d'être miséricordieux. »<sup>69</sup>

Et il ne s'agit pas de donner au pauvre avec un geste de nervosité, pour se débarrasser de lui, ou en ouvrant sa porte de la largeur d'un poing, après avoir regardé avec une extrême méfiance derrière le judas. Non ! Le plus mystérieux et le plus effrayant, pour un chrétien, dans le spectacle d'un miséreux qui quête, c'est que ce miséreux est le Christ en personne ! « J'ai eu faim et vous M'avez donné à manger ... En vérité, Je vous le dis,

---

68. Mt. 5<sup>45</sup>

69. CHRYSOSTOME, Hom. 2 sur LAZARE et le mauvais Riche (P.G. XLVIII, 989).

dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de Mes frères, c'est à Moi que vous l'avez fait.»<sup>70</sup> Comment est-il possible qu'il ait faim et soif, alors qu'il est assis à la droite du Père, dans une impassibilité parfaite? Une modeste comparaison pourrait peut-être nous aider à pénétrer un peu dans ce mystère : si un père, une mère, une épouse, ont sacrifié leur vie pour une certaine intention, restée non réalisée, ne peut-on pas dire, même si après leur mort ils sont éventuellement en dehors de toute souffrance, qu'ils *continuent* à souffrir tant que cette intention (conversion d'un fils, d'un époux, etc.), qui n'a rien de contraire à la volonté divine, n'est pas réalisée, scellée qu'elle a été, une fois pour toutes, par leur suprême sacrifice? De même, le Christ a pris sur Lui, *une fois pour toutes*, nos souffrances corporelles aussi bien que morales, pour finalement les absorber, transfigurées, dans sa lumière joyeuse : tant donc que quelqu'un souffre et qu'il est rachetable (et on l'est, tous, dans cette vie), c'est le Christ qui souffre en lui. Aussi bien PASCAL parle de Lui comme s'il souffrait encore : «Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde ... Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps ... Veux-tu qu'il Me coûte toujours du sang de Mon humanité, sans que tu donnes des larmes?»<sup>71</sup>

Cette idée de l'identification du Christ au pauvre, au malade, au prisonnier, à l'étranger, à quiconque souffre, St CHRYSOSTOME la reprend souvent et la développe jusqu'à ses dernières et terrifiantes conséquences. Après avoir cité le prophète : «Malheur à ceux qui boivent du vin délicat et qui s'enduisent des meilleures huiles parfumées»<sup>72</sup>, il s'écrie : «Vois-tu comme il blâme le luxe? Car ici ce n'est pas la cupidité qu'il accuse, mais la prodigalité seule. Et toi, tu manges excessivement, mais le Christ ne mange pas même ce qu'exigent les besoins nécessaires ; à toi, les gâteaux sans aucune restriction,

---

70. Mt. 25<sup>35,40</sup>

71. Pensées, 553.

72. Amos, 6<sup>6</sup>

mais à Lui pas même du pain rassis ; à toi le vin de Thasos, mais à Lui qui avait soif tu n'as pas donné même une coupe [d'eau] froide ; toi, tu es sur une couche délicate et brodée, mais Lui est en train de périr par le froid ... Dis-moi, en effet, comment échapperas-tu au blâme et à l'accusation, quand ton parasite fait bombance et le chien est assis tout près, mais le Christ ne te paraît pas digne même d'eux ? quand le parasite reçoit sa nourriture moyennant le rire, alors que le Christ n'en reçoit pas même la partie la plus infime par [la promesse] du royaume des cieux ? Et l'un, pour avoir dit quelque bouffonnerie, s'en est allé le ventre rempli, tandis que Celui qui nous a enseigné ce sans quoi nous ne différerions en rien des chiens, nous ne Le considérons pas digne du même traitement ? Tu trembles en écoutant cela ? tremble donc à cause des [tes] actes, expulse les parasites et fais étendre le Christ avec toi sur un lit de table ... Ne regarde pas au fait que le pauvre vient en état de crasse et de saleté, mais considère que c'est le Christ qui par lui entre chez vous. »<sup>73</sup>

Il déclare aussi : « Mais Dieu a livré même son Fils, tandis que toi, tu ne donnes pas même du pain à Celui qui a été livré pour toi, égorgé pour toi ! Le Père, pour toi, n'a pas épargné son Fils, son vrai Fils ; mais toi, tu Le regardes avec dédain, consumé qu'il est par la faim, alors que c'est à Lui qu'appartient ce que tu vas dépenser ! Peut-il y avoir pire iniquité ? Il a été dépouillé à cause de toi, égorgé à cause de toi, il va ça et là affamé à cause de toi, t'ayant donné de ce qui Lui appartient afin que tu en retires toi-même un profit, et même ainsi tu ne donnes pas ... En effet, Il ne s'est pas contenté de mourir et de [subir] la croix, mais a accepté de devenir pauvre, et étranger, et errant, et nu, et d'être jeté en prison, et de subir la maladie, afin que, ne fût-ce que de cette manière, Il fût appel à toi. 'Car', dit-Il, 'si pour ma souffrance à cause de toi, tu ne donnes rien en retour, aie compassion à cause de ma pauvreté. Si tu ne veux pas avoir compassion de ma pauvreté, laisse-toi toucher par ma maladie,

---

73. Hom. 48 sur Mt. (P.G. LVIII, 493-4).

laisse-toi flétrir à cause de ma prison. Mais si rien de cela ne te rend humain, accepte à cause de la facilité de ce qu'on te demande. En effet, Je ne demande rien de somptueux, mais du pain, un toit et la consolation par les paroles. Si tu restes encore rebelle, deviens meilleur ne serait-ce que pour le royaume, ne serait-ce que pour la récompense que J'ai promise. Mais de cela aussi tu n'as que faire? Laisse-toi attendrir, en Me voyant nu, ne fût-ce que par la nature elle-même, et rappelle-toi cette nudité-là que J'ai subie sur la croix, à cause de toi ... J'ai jeûné à cause de toi, d'abord J'ai faim à cause de toi. Suspendu sur la croix, J'ai eu soif, J'ai soif encore par les pauvres, afin de t'attirer à Moi au moyen de ceci et de cela et de te rendre humain en vue de ton salut!»<sup>74</sup>

Dans ces deux textes, soulignons les idées suivantes :

1. D'abord, que Dieu est capable de nourrir les pauvres sans notre coopération, mais si le plus souvent Il choisit de les nourrir par nous, c'est uniquement pour que nous profitions nous-mêmes et apprenions l'humanité.

Il s'ensuit, en premier lieu, que l'inquiétude excessive pour nourrir les autres pèche autant contre le détachement et l'abandon à la Providence que celle pour nous nourrir nous-mêmes. C'est ce que le curé d'Ars a voulu signifier par ce geste déconcertant : «‘Monsieur le curé’, lui conseillait un jour Catherine LASSAGNE, ‘vous avez des billets de banque sur votre table. Prenez garde de les jeter au feu’. — ‘Tiens, c'est fait!’ reprit-il sans aucune émotion.»<sup>75</sup>

Il s'ensuit aussi que tout le marxisme, dont les moyens sont la haine, la violence, l'envie et la lutte des classes, et la fin est l'assouvissement du ventre (une vie purement animale, en somme) est diamétralement opposé à la conception chrétienne, où l'amour est le moyen et la fin. Il faut donc aujourd'hui

---

74. Hom. 15 sur Rom. (P.G. LX, 547-8).

75. TROCHU, Le Curé d'Ars, XXIV.

inlassablement répéter : «Ce n'est pas par le pain seul que l'homme vivra, mais par toute parole sortant de la bouche de Dieu»<sup>76</sup>, voilà à la fois la fin et le moyen; et : «Que chacun [donne] selon ce qu'il s'est proposé dans son cœur, non avec tristesse *ni par contrainte* : car Dieu aime celui qui donne avec joie.»<sup>77</sup>

On entend souvent cette réflexion : «Moi, je ne demande pas la charité, mais la justice.» Malheur à nous, qui avons tellement dégradé la charité que le mot n'évoque plus qu'une espèce de condescendance radine ou de paternalisme, alors que le vrai homme charitable regarde le pauvre comme son bienfaiteur et se considère lui-même honoré! Non seulement la charité et la justice ne s'opposent point, mais la charité est impossible sans la justice, elle va cependant au delà et resserre davantage les humains entre eux. On a encore plus besoin d'amour fraternel que de pain.

2. Qu'il ne faut pas regarder au fait que le pauvre vient en état de crasse et de saleté, mais considérer que c'est le Christ qui entre chez nous.

En effet, c'est presque l'essence même du pauvre d'être crasseux, malodorant, etc., et jusqu'à présent on n'a jamais vu de pauvre parfumé de musc ou d'ambre! La charité, justement, sait percer la crasse pour atteindre le Christ, et si nous nous rebiffons devant une telle tâche, c'est que notre charité est illusoire. On est loin des «bienfaiteurs et bienfaitrices» qui sont généreux à l'égard du pauvre et du clochard, pourvu que cette générosité s'exerce par l'intermédiaire d'une société charitable, et qu'eux-mêmes n'aient strictement rien à voir avec le clochard, etc. : c'est une affaire d'hygiène; il ne faut surtout pas attraper de virus! «Il est rare qu'un individu», déclare DOSTOÏÉVSKI, «consente à reconnaître la souffrance de son prochain (comme si c'était une dignité!) Pourquoi cela, qu'en penses-tu? Peut-être parce que je sens mauvais, que j'ai l'air bête ou que j'aurai

76. Dt. 8<sup>3</sup>, Mt. 4<sup>4</sup>

77. II Cor. 9<sup>7</sup>

marché un jour sur le pied de ce monsieur ! En outre, il y a diverses souffrances : celle qui humilie, la faim par exemple, mon bienfaiteur voudra bien l'admettre, mais dès que ma souffrance s'élève, qu'il s'agit d'une idée par exemple, il n'y croira que par exception, car, peut-être, en m'examinant, il verra que je n'ai pas le visage que son imagination prête à un homme souffrant pour une idée. Aussitôt il cessera ses bienfaits, et cela sans méchanceté. Les mendians, surtout ceux qui ont quelque noblesse, ne devraient jamais se montrer, mais demander l'aumône par l'intermédiaire des journaux. En théorie, encore, on peut aimer son prochain, et même de loin : de près, c'est presque impossible. Si, du moins, tout se passait comme sur la scène, dans les ballets où les pauvres en loques de soie et en dentelles déchirées mendient en dansant gracieusement, on pourrait encore les admirer. Les admirer, mais non pas les aimer... »<sup>78</sup>

Cette illusion, où l'on prend la parole pour de l'action, le rêve pour de la réalité, un vague sentimentalisme pour de l'amour, est si subtile, trompeuse et tenace qu'elle accompagne certains jusqu'à la mort, seul le jugement dernier leur ouvrira les yeux ! Fameuse méprise qui a donné lieu au proverbe : « L'enfer est pavé de bonnes intentions » : « J'aime l'humanité, mais, à ma grande surprise, plus j'aime l'humanité en général, moins j'aime les gens en particulier, comme individus. J'ai plus d'une fois rêvé passionnément de servir l'humanité, et peut-être fussé-je vraiment monté au calvaire pour mes semblables, s'il l'avait fallu, alors que je ne puis vivre avec personne deux jours de suite dans la même chambre, je le sais par expérience. Dès que je sens quelqu'un près de moi, sa personnalité opprime mon amour-propre et gêne ma liberté. En vingt-quatre heures je puis même prendre en grippe les meilleures gens : l'un parce qu'il reste longtemps à table, un autre parce qu'il est enrhumé et ne fait qu'éternuer. Je deviens l'ennemi des hommes dès que je suis en contact avec eux. En revanche, invariablement, plus je déteste les

---

78. Frères KARAMAZOV, V, 4.

gens en particulier, plus je brûle d'amour pour l'humanité en général.»<sup>79</sup>

3. Pour ces raisons, l'hospitalité, l'accueil du pauvre, de l'étranger (qui, par définition, est celui qui est «différent»), etc., précisément parce que la charité s'exerce alors par contact personnel, est une très grande chose. En écrivant cela, nous ne nous faisons aucune illusion, sachant combien aujourd'hui l'accueil est rare, je ne dis pas à l'égard des clochards et des «marginaux», mais même à l'égard des gens «bien» et «normaux». Le monde moderne sera condamné, au jugement dernier, primordialement pour son manque total d'accueil, sous toutes ses formes!

Aussi bien le Christ précise-t-Il, d'une manière paradoxale : «Il dit à celui qui L'avait invité : 'Quand tu donnes un déjeuner ou un dîner, n'appelle ni tes amis ni tes frères, ni tes parents, ni de riches voisins, de crainte qu'eux aussi ne t'invitent à leur tour et que la pareille ne te soit rendue. Mais lorsque tu offres un festin, appelle des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles; et heureux seras-tu, car ils n'ont pas de quoi te rendre en échange : en effet, cela te sera rendu dans la résurrection des justes'.»<sup>80</sup> On sait qui ABRAHAM a mérité de recevoir, en croyant accueillir trois étrangers.

4. L'absurdité et la cruauté, enfin, de ceux qui traitent leur chien, et les animaux en général, avec une profonde affection, si l'on ose ainsi dire, mais n'ont que dureté et insensibilité à l'égard des pauvres et des êtres humains. Qui n'a pas rencontré de ces personnes qui s'entourent de chats, de chiens, etc., les dorlotent, les bichonnent et les pourlèchent : «Mon chouchou, mon petit lapin bleu, ma bichette, ma puce», etc., dépensent énormément pour les entretenir, deviennent malades si l'un d'eux tombe malade, inconsolables si l'un d'eux vient à mourir, vont même jusqu'à leur élever des tombeaux, mais qui, sitôt qu'un être humain se présente à elles, un désespéré, un affligé, un

---

79. Id., II, 4.

80. Luc 14<sup>12-14</sup>

mendiant, ou même qui n'a aucune de ces «tares» impardonables, alors leur attitude devient de glace? Voici un texte destiné à leur méditation : «Le plus insupportable, c'est que tu pilles et es âpre au gain, non parce que poussé par la pauvreté et constraint par la faim, mais pour que la bride de [ton] cheval soit richement vernie d'or, ainsi que le toit de [ta] maison et les chapiteaux des colonnes. Et quel enfer cela ne mérite pas, quand ton frère qui, avec toi, participe aux biens ineffables et a été estimé à un si haut prix par le Maître, tu le jettes dans mille malheurs, pour aller décorer des pierres et du pavé et des corps d'animaux qui ne se rendent même pas compte d'être parés ? *Et le chien est entretenu avec une grande sollicitude; mais l'homme, ou plutôt le Christ, à cause du chien et de ce qui vient d'être mentionné, est réduit à la faim la plus pressante!* Y a-t-il pire anarchie? Y a-t-il transgression plus funeste? Quels fleuves de feu suffiraient pour une âme pareille? Celui qui a été créé à l'image de Dieu se tient honteux, à cause de ton inhumanité; tandis que les yeux des mules qui portent ta femme, de même que les cuirs et bois formant le toit, resplendissent richement d'or. Faut-il faire un siège, un marchepied? tout est fait en or et argent; mais le membre du Christ, qu'Il est venu secourir du ciel et pour lequel Il a versé son sang précieux, ne jouit même pas, par ta cupidité, de la nourriture nécessaire. Alors que [tes]lits sont partout revêtus d'argent, les corps des saints sont privés même de l'abri nécessaire, et le Christ a pour toi moins de prix que tout : serviteurs, mules, lit, siège, marchepied. Je ne signale pas les vases, encore plus vils que ces dernières choses, m'en remettant à ta connaissance ... Si tu frissonnes en écoutant cela, abstiens-toi de le faire, et mes paroles ne te nuiront nullement, abstiens-toi de cette folie et arrête-là.»<sup>81</sup>

J'ai souligné le mot : «anarchie». La gentillesse et l'humanité à l'égard des animaux ne sont point condamnables, bien au contraire! Qui maltraite les animaux ne pourra qu'être cruel à l'égard des humains aussi. Aussi l'Ecriture a-t-elle, dès le

---

81. CHRYSOSTOME, Hom. II sur Rom. (P.G. LX, 491-2).

temps de MOÏSE, établi ces très beaux préceptes : « Tu ne feras pas cuire un jeune agneau dans le lait de sa mère »<sup>82</sup>, « Tu n'offriras pas à manger un jeune agneau dans le lait de sa mère »<sup>83</sup> : ce serait trop cruel, non pour l'agneau (puisque il est déjà mort), ni pour sa mère (puisque elle ne sait pas, et ne peut pas savoir, que son lait va servir comme sauce ou ragoût pour faire servir son petit aux convives), mais parce qu'il y a là un amalgame qui choque notre sensibilité, un raffinement de cruauté. Quand on a fait cela, on est prêt à aller plus loin, égorger l'agneau sous les yeux de sa mère, par exemple. De même, le précepte : « Tu ne muselleras pas le bœuf quand il bat le grain »<sup>84</sup>, montre une grande sollicitude et compassion à l'égard des animaux.

Encore faut-il ne pas tomber dans l'autre excès. Une chose bonne en elle-même devient mauvaise quand elle prend une prépondérance indue. Le corps est bon, mais s'en occuper plus que de l'âme est une «anarchie» des plus néfastes. Les animaux sont bons, mais les chouchouter alors qu'on martyrise ses enfants, est une «anarchie» affreuse. Lutter contre le massacre des bébés phoques, mais ne rien faire contre le massacre des embryons humains, est également une «anarchie» à flétrir vigoureusement.

St CHRYSOSTOME va encore plus loin. Nous avons déjà vu combien l'usage de l'or et des matières précieuses pour le calice et la patène est pieux et louable. Cependant là aussi il peut y avoir anarchie. Le saint va nous le montrer : « Ne croyons pas, ayant dépouillé les veuves et les orphelins, qu'il suffit pour notre salut que nous offrions pour l'autel un calice d'or, incrusté de pierres précieuses. Car si tu veux honorer le sacrifice, offre ton âme pour laquelle Il a été immolé. Rends-la elle-même d'or. Mais si elle demeure pire que le plomb ou que la terre cuite, tandis que le vase est d'or, à quoi cela sert-il? Ne cherchons donc pas seulement à offrir des vases d'or, mais aussi à ce que cela

82. Ex. 23<sup>19</sup>, Dt. 14<sup>21</sup>

83. Ex. 34<sup>16</sup>

84. Dt. 25<sup>4</sup>

*Préceptes ayant peu + d'importance  
individuelle : ce qui n'est pas du*

provienne de justes labeurs... En effet, l'église n'est pas un atelier d'orfèvre ou de tailleur d'argent, mais une assemblée d'anges ... C'est à cause des âmes que Dieu accepte ces vases-là. La table n'était pas alors en argent, ni le calice en or, dont le Christ a donné à ses disciples son propre sang ; cependant ils avaient un haut prix et inspiraient l'effroi, car ils étaient remplis de l'Esprit. Veux-tu honorer le corps du Christ ? ne le dédaigne pas quand il est nu, et ne l'honore pas ici par des vêtements de soie alors que dehors tu le dédaignes tandis qu'il périt de froid et de nudité ... Ce n'est pas de vases d'or que Dieu a besoin, mais d'âmes d'or. *Et je dis cela, non pas pour interdire qu'on offre de telles offrandes, mais pour exiger qu'avec elles et avant elles l'on fasse l'aumône ...* Car quel est le profit, quand Sa table est pleine de calices d'or, mais Lui-même périt de faim ? Assouvis d'abord Sa faim, puis par surabondance orne Sa table. Tu [Lui] fais une coupe d'or, mais ne [Lui] donnes pas une coupe d'eau froide ? Et à quoi sert-il d'agencer sur l'autel des couvertures brodées d'or, sans fournir à Lui-même la couverture nécessaire ? ... Dis-moi, en effet : si, voyant quelqu'un manquer de la nourriture nécessaire, tu négliges de rompre sa faim et tu garnis [ta] table d'argent seulement, est-ce qu'il t'en sera reconnaissant ? Ne s'en indignera-t-il pas plutôt ? Que dire si, le voyant revêtu de haillons et gelant de froid, tu négliges de lui donner un vêtement, mais tu lui apprêtes des colonnes d'or, disant faire cela en son honneur ? Ne dira-t-il pas que tu ironises, et ne considérera-t-il pas cet honneur-là comme la suprême insolence ? Raisonne de la même manière au sujet du Christ, lorsqu'errant et étranger Il circule, ayant besoin d'un toit. »<sup>85</sup>

---

85. Hom. 50 sur Mt. (P.G. LVIII, 508-9).

## CHAPITRE VIII

# L'AMOUR, SOURCE ET FRUIT DE LA RÉALISATION DE TOUS LES COMMANDEMENTS

Au début de notre ouvrage, nous avons montré, uniquement par l'autorité des Ecritures, contre les tenants d'une morale qui prétend se baser sur un amour qui se passerait des commandements, qu'un tel amour n'existe pas et qu'il suppose toujours l'observance de tous les commandements, à tel point que si l'on faillait à un seul l'amour s'évanouirait aussitôt. Il est temps, maintenant qu'on a parcouru en détail tous les commandements, de démontrer cette thèse rationnellement.

Et d'abord, il nous faut nous entendre sur le sens du mot : de quel «amour» s'agit-il? Il s'agit de «l'amour du prochain comme soi-même», dépendant de l'amour de Dieu, et qu'on peut appeler aussi «l'amour spirituel» ou «la charité».

Cet amour est *purement* spirituel et, en tant que tel, se distingue des autres formes d'amour, extrêmement louables, qui ont un fondement physique, tels l'amour sexuel, l'amour paternel ou maternel, l'amour filial. Ce n'est pas que pareils genres d'amour ne puissent être animés par l'Esprit, au contraire, ils peuvent devenir spirituels, mais ils ne le sont pas *par eux-mêmes*, c'est l'amour *purement* spirituel qui vient les transfigurer; de plus ils ne peuvent jamais, en cette vie, devenir «purement» spirituels, car ils ont forcément, par définition, une base physique, ou naturelle.

Prenons par exemple l'amour maternel. A l'état de nature, il n'est qu'un instinct, qui se trouve même chez l'animal : «L'amour maternel», déclare le Dr. CARREL, «n'est pas une vertu, c'est une fonction du système nerveux féminin, comme la sécrétion lactée est une fonction de la glande mammaire. Amour maternel et sécrétion lactée dépendent tous les deux de la même substance, la prolactine, qui ... est libérée dans le sang par le lobe postérieur de l'hypophyse. Cette glande, par son action sur l'appareil génital, sur les mamelles et sur le cerveau, commande à la fois les impulsions qui conduisent l'homme et la femme à s'accoupler et qui donnent à la femme l'amour de son petit et la possibilité de le nourrir.»<sup>1</sup>

Qu'on nous entende bien ! Loin de nous la pensée de dénigrer le moins du monde l'amour maternel, comme telle ou telle oie serait tentée de nous accuser, ou d'accuser le docteur CARREL. Tout ce que nous affirmons, c'est que, *par lui-même*, l'amour maternel, ou tout autre amour à fondement physique, n'est pas une *vertu*, au sens volontaire, méritoire, du terme, bien qu'évidemment il puisse le devenir (grâce à l'amour spirituel). S'il n'en était pas ainsi, si l'amour maternel était en lui-même une vertu (et toute vertu ne peut que nous faire avancer dans l'amour de Dieu), comment le Christ pourrait-il dire : «Celui qui aime un père ou une mère plus que Moi n'est pas digne de Moi; et celui qui aime un fils ou une fille plus que Moi n'est pas digne de Moi»?<sup>2</sup> Il y a donc un certain «amour» maternel, etc. qui est l'ennemi du Christ. Combien n'y-a-t-il pas de ces mères qui sont tellement possessives qu'elles considèrent leurs enfants comme étant encore dans leur sein, ne les laissent pas vivre de leur vie propre, indépendante d'elles, et font preuve de la jalousie la plus féroce et la plus haineuse sitôt qu'ils s'attachent à leurs conjoints ou à des amis ?

Par conséquent, le sacrifice d'une mère qui meurt pour son enfant, ne peut en aucune manière se comparer, en tant

1. Réflexions sur la Conduite de la Vie, III, 4.

2. Mt. 10<sup>37</sup>

qu'amour naturel, au même sacrifice inspiré par l'amour spirituel : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »<sup>3</sup> L'un (quand l'amour spirituel ne s'y greffe pas) est naturel, puisque même une femelle en est capable ; et si une femme ne le réalise pas, elle n'est que dénaturée, puisqu'elle renie ce qui est si profondément inscrit dans sa nature ; mais l'autre provient de la volonté et de l'Esprit.

L'amour spirituel est basé sur l'amour de Dieu et impossible sans lui. Même pour les chrétiens, on a très souvent l'impression que seul l'amour du prochain compte, l'amour de Dieu étant tenu pour rien. Seul celui qui n'a jamais fréquenté les chrétiens d'aujourd'hui peut avoir la naïveté de s'étonner qu'ils puissent pondre une pareille infamie, digne de LUCIFER. Proclamons donc que, dût-on crever mille fois, on ne pourrait jamais aimer le prochain que par Dieu, et en aimant Dieu *d'abord*, de toutes ses forces, de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit.

Car la tendance de l'homme déchu n'est que trop vers l'individualisation *excessive*, l'exaspération de son propre « moi », et par conséquent la dissension et la séparation : « Le 'moi' est haïssable : vous, MITON, le couvrez, vous ne l'ôtez pas pour cela ; vous êtes donc toujours haïssable. — 'Point, car en agissant, comme nous faisons, obligamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous haïr.' — Cela est vrai, si on ne haïssait dans le 'moi' que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre du tout, je le haïrai toujours.

En un mot, le 'moi' a deux qualités : *il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre du tout ; il est incommodé aux autres, en ce qu'il les veut asservir* : car chaque 'moi' est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice ; et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi, et ainsi vous demeurez injuste et ne pouvez plaire qu'aux injustes.»<sup>4</sup>

3. Jn. 15<sup>13</sup>

4. PASCAL, Pensées, 455.

Certes, des bandits et des maquereaux peuvent s'entendre entre eux, mais ce sera seulement pour un temps, tant qu'il n'y a pas conflit entre leur intérêts ; et sous les apparences de l'entente il y a en réalité une haine déguisée, qui exclut toute possibilité d'amour, tant que les bandits et les maquereaux sont des bandits et des maquereaux. Bien plus, un vicieux n'est pas uni même à lui-même (idée qui peut projeter une grande lumière sur la genèse de beaucoup de maladies mentales où il y a dédoublement de personnalité) : comment, en effet, peut-il l'être quand il se prend en dégoût ?

Seul donc l'Esprit du Dieu un et trine, capable de pénétrer en tout homme d'une manière infiniment plus intime que l'homme n'est intime à lui-même, peut unir l'homme à lui-même et les hommes entre eux. Il n'est même pas possible à deux hommes de s'unir entre eux, ce qui s'appelle vraiment s'unir, sans que l'Esprit soit présent. C'est le véritable sens de la parole célèbre : « Je vous le dis encore, en vérité, si deux d'entre vous s'accordent sur terre pour demander une chose, quelle qu'elle soit, elles se réalisera pour eux de la part de Mon Père qui est dans les cieux. Car là où il y a deux ou trois réunis en Mon nom, là Je suis parmi eux. »<sup>5</sup>

Et inversement, si deux hommes ne s'unissent pas entre eux et se haïssent, ils ne peuvent s'unir à Dieu. Comme le dit le divin DENYS<sup>6</sup>, le grand converti de St PAUL à l'Aréopage, « il n'est pas

5. Mt. 18<sup>19-20</sup>

6. Hiér. Ecclés., 3 (P.G. III, 437). — J'ai toujours pensé que St DENYS L'ARÉOPAGITE est l'auteur infiniment vérifique des œuvres qui lui sont traditionnellement attribuées. La preuve que j'ai toujours pensé cela, c'est que, dans tous mes ouvrages, lorsque je cite ces œuvres, j'en attribue la paternité à « St DENYS L'ARÉOPAGITE ». Et il n'y a qu'un seul St DENYS L'ARÉOPAGITE, comme il n'y a qu'un seul Victor HUGO ou un seul Ludwig Van BEETHOVEN : c'est le DENYS converti par St PAUL — j'entends l'apôtre St PAUL, auquel le Christ a paru sur le chemin de Damas — à l'Aréopage. Si dans « La Transfiguration selon les Pères Grecs », page 38, je le place, dans l'ordre des citations, parmi les Pères du 5<sup>e</sup> siècle, c'est uniquement à cause de l'apparition massive de ses œuvres à cette époque. J'aurais dû le spécifier, je l'avoue, vu la férocité des attaques contre l'authenticité de ces œuvres. Mon excuse, c'est que j'étais alors peu au courant de cette férocité. Quant aux malfaiteurs, menteurs fils de menteurs, qui abreuvent

possible à ceux qui sont désunis de s'unir à l'Un et de participer à l'union pacifique de l'Un. *Car si, illuminés par la contemplation et la connaissance de l'Un, nous sommes unifiés dans un resserrement simple et divin, nous ne souffrirons pas de déchoir dans les convoitises morcelées*, d'où s'engendent les inimitiés, entachées de matière et de passion, contre ceux qui nous ressemblent complètement selon la nature.» Il les appelle «morcelées» parce qu'elles ne cherchent pas en tout l'Un, mais les êtres indépendamment de l'Un.

Dans l'esprit d'un homme moderne, le mot «amour spirituel», tant celui qu'on porte à Dieu que celui au prochain, appelé aussi «charité», évoque normalement un sentiment (si jamais l'homme moderne daigne reconnaître son existence, ce qui indique une infinie bonté et bienveillance de sa part) fade, sans force ni profondeur, et surtout mortellement ennuyeux. Comparez cet amour-là à la magie de l'adultère, par exemple, ou même à l'extase hystérique des «fans» des «Rolling Stones»!!!

Aussi, avec St CHRYSOSTOME, nous avancerons, doucement mais fermement, cette prétention ahurissante : «L'homme ne doit pas aimer une femme autant que vous devez aimer tous les hommes et les attirer au salut, fût-ce un gentil, fût-ce qui que ce soit.»<sup>7</sup> A cette parole, je ne m'attends à aucune réaction autre que déprimante de la part de ceux que le poète apostrophe ainsi :

«Vous vivez lâchement, sans rêve, sans dessein,  
Plus vieux, plus décrépits que la terre inféconde,  
Châtrés dès le berceau par le siècle assassin  
De toute passion vigoureuse et profonde.»<sup>8</sup>

Voici, cependant, comment le saint défend sa proposition : «Ce PAUL qui s'est dépouillé de sa chair, qui a déposé son corps et

.../...

d'ignominies l'auteur d'œuvres aussi divines, saintes et sublimes que « Des Noms Divins », etc. lui prodiguant les titres gracieux de «faussaire», d'«hérétique», d'imposteur » ? etc., j'en découdrai avec eux, si Dieu me prête vie, dans mon prochain ouvrage.

7. Hom. 4 sur I Cor. (P.G. LXI, 29-30).

8. LECONTE DE LISLE, Poèmes Barbares : Aux Modernes.

parcourait par l'âme nue presque tout le monde habité, qui a banni de sa pensée toute passion, imitait l'impassibilité des puissances incorporelles, habitait la terre comme si elle fût le ciel, se tenait là-haut avec les Chérubins et participait à leur mélodie mystique : d'une part, il supporta facilement toutes les autres choses, comme s'il les eût subies dans un corps étranger, prisons et chaînes et arrestations et fouets et menaces et mort et lapidation et être jeté à la mer et tout genre de châtiments ; mais, d'autre part, dès qu'il eut été séparé d'une âme qu'il aimait, il fut si bouleversé et si profondément troublé qu'il fuit immédiatement la ville où il n'avait pas trouvé l'aimé qu'il s'attendait à voir ... : 'Etant venu', dit-il, 'à Troas, pour l'Evangile du Christ, la porte s'étant ouverte à moi dans le Seigneur, je n'eus point de repos en mon esprit parce que je n'avais pas trouvé TITE mon frère, mais, renonçant à eux, je partis pour la Macédoine<sup>9</sup>' Qu'est-ce cela, ô PAUL ? Attaché à un bois et séjournant dans une prison et portant sur toi les coups de fouets et ayant le dos ruisselant de sang, tu as initié aux mystères et baptisé et offert le sacrifice et n'as pas dédaigné un seul à sauver. Mais étant venu à Troas et voyant la terre labourable déjà nettoyée et prête à accueillir la semence, et [voyant] la pêche pleine offerte à toi avec une grande facilité, tu as rejeté de tes mains un si grand profit pour lequel tu étais venu ... et t'es sauvé aussitôt ? — 'Oui', dit-il, 'car j'étais saisi par la puissante tyrannie de l'angoisse, et l'absence de TITE m'a fortement troublé l'esprit, et m'a dominé et vaincu à tel point que j'ai été obligé d'agir ainsi ...' Vois-tu quelle lutte extrême requiert le fait de pouvoir supporter avec calme la séparation de celui qu'on aime ? quelle chose affligeante et cruelle ? combien cela exige une âme sublime et forte ? ... Il ne suffit pas à ceux qui aiment d'être liés uniquement par l'âme, cela n'est pas suffisant pour les consoler, ils ont besoin de la présence corporelle aussi ... Ecrivant, en effet, aux Macédoniens, il s'exprimait ainsi : 'Quant à nous, frères, privé pour un temps de vous comme des orphelins, [privé] du visage, non du cœur,

---

9. II. Cor. 2<sup>12-13</sup>

nous nous sommes énormément efforcé de voir votre visage, moi, PAUL, une fois et deux, et Satan nous a refoulé ... Aussi, n'en pouvant plus, nous avons cru bon d'être abandonné seul à Athènes et nous vous avons expédié TIMOTHÉE.<sup>10</sup> O puissance de chaque expression ! Il trahit très clairement, en effet, la flamme d'amour qui est dans son âme. Car il ne dit pas : 'séparé de vous', ni 'arraché', ni 'éloigné', mais 'privé de vous comme des orphelins' ... Mais, dis-moi, que veux-tu et que désires-tu, d'un désir très grand ? Leur vue même : 'Car nous nous sommes énormément efforcé de voir votre visage'. Que dis-tu, ô [homme] sublime et grand, pour qui le monde est crucifié et qui es crucifié au monde, toi, dégagé de toute chose charnelle, devenu presque incorporel, es-tu tellement subjugué par l'amour que tu penches vers la chair fangeuse, terrestre, sensible ? 'Oui', dit-il, 'et je n'ai pas honte de m'exprimer ainsi, bien plutôt je m'en glorifie ; car, comme la charité, mère des biens, sourd en moi avec force, je tends à ces choses-là ... En effet, l'âme nue, seule en contact avec une autre âme, ne pourra rien dire ni entendre. Mais lorsque je jouis de la présence corporelle, je parlerai à la fois et serai entendu par ceux que j'aime. C'est pourquoi je désire voir votre visage, d'où la langue laisse sortir le son et nous fait connaître ce qui est à l'intérieur, et où l'ouïe reçoit les paroles, et les yeux peignent parfaitement les mouvements de l'âme ; car par ces choses on peut jouir plus parfaitement de la fréquentation de l'âme désirée'... Il ajoute, disant : 'Aussi, n'en pouvant plus' : de nouveau, ô noblesse du mot, ô puissance de la parole, manifestant son amour incoercible et impatient ! Et ainsi qu'un homme brûlé par le feu cherche à trouver quelque réconfort contre son embrasement et remue tout, [PAUL] aussi, embrasé, étouffant, brûlant, imagina une consolation efficace au maximum : 'Car, n'en pouvant plus', dit-il, 'nous [vous] avons expédié TIMOTHÉE, serviteur de l'Evangile et notre coopérateur', arrachant violemment de notre contact un membre nécessaire à un suprême degré, et échangeant une affliction contre une autre.»<sup>11</sup>

---

10. I Thess. 2<sup>17-18</sup>, 31-2

11. Lettre 2 à OLYMPIAS (P.G. LII, 569-71).

Dans le mirifique contexte social actuel, où le plus grand nombre sont bloqués en eux-mêmes, n'éprouvent aucun élan désintéressé vers qui que ce soit ou quoi que ce soit, sont sevrés de toute profondeur et constance de sentiment, l'angoisse sublime de l'apôtre est tellement incroyable qu'elle est immédiatement interprétée, soit comme le fait d'un homosexuel (ou d'un satyre, dans le cas où l'objet de l'amour spirituel est une femme) malade de désir, soit comme une farce, de mauvais goût, simulant un amour passionné, en vue de quelque but abject et d'ailleurs, ajoutera-t-on, souvent inconscient — tellement la canaille de la psychanalyse a réussi à infuser dans notre société la négation systématique de tout mobile noble et généreux dans l'homme, à plus forte raison héroïque et sublime.

On aura noté l'extrême importance accordée par St CHRYSOSTOME à la communication et à l'extériorisation des sentiments. Un amour non manifesté ne vaut pas mieux qu'un amour imaginaire. Car si nous éprouvons un sentiment profond, comment un sentiment qui est vie peut-il ne pas se manifester à l'extérieur? Comment celui qui en est l'objet peut-il en retirer un fruit quelconque? Vous avez de l'amitié, dites-vous, pour quelqu'un ; cependant vous n'éprouvez aucun désir ni de le voir, ni de lui écrire, ni de communiquer d'aucune façon avec lui : votre amour est une imposture! Vous n'en avez pas le temps, continuez-vous : cela aussi est une fameuse imposture, car on a toujours le temps pour ce qu'on veut et pour ce qu'on aime ...

Certaines personnes croient devoir, par un souci de détachement, refuser de manifester leurs sentiments d'amour spirituel à ceux qu'elles aiment, de crainte que ceux-ci ne «s'attachent» à elles, comme elles disent, et que cela ne leur fasse finalement plus de mal que de bien. Entendons-nous. Des deux choses l'une : ou bien le sentiment que nous éprouvons pour l'autre est bon, ou bien il est mauvais. S'il est mauvais, il ne faut pas l'éprouver. S'il est bon, le sentiment réciproque qu'il provoque chez l'autre est d'ordinaire bon; cependant, dans certains cas, la perversité de celui qu'on aime y répond par un attachement déréglé. Celui-ci est ainsi décrit par PASCAL, qui en même temps définit l'attitude à prendre dans ce cas : «Il est

injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir, car je ne suis la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra. Donc, comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fit plaisir, de même, je suis coupable de me faire aimer, et si j'attire les gens à s'attacher à moi. Je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revint; et, de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu, ou à le chercher.»<sup>12</sup>

Mais il y a des personnes inhibées par principe, qui croient devoir éprouver un sentiment légitime tout en refusant de le manifester, et cela, je le répète, par principe, d'une manière systématique, avant de savoir la qualité morale du sentiment réciproque qui sera provoqué. Avertissons donc ces eunuques, ces puritains, ces malthusiens du sentiment, que cette inhibition est à mille lieues de la bonté de Celui qui créa les hommes *tout en sachant qu'ils deviendraient méchants*; que le sentiment qu'ils éprouvent et qu'ils croient légitime n'est pas aussi bon qu'ils le pensent, car le bien est diffusif de soi; enfin, que de même que l'épanchement de la tendresse et la confiance engendrent l'épanchement de la tendresse et la confiance, ainsi l'inhibition et le blocage engendrent l'inhibition et le blocage, et peuvent mener, chez une fille, par exemple, éduquée ainsi par sa mère, à des conséquences tragiques, comme l'a démontré BARBEY D'AUREVILLY dans une nouvelle très significative : « Moins pieuse, moins rigide, se défiant moins d'une ardeur de sentiment qu'elle se reprochait comme trop intense et trop humaine, elle l'aurait mangée de caresses, et lui aurait entrouvert sous ces baisers ce cœur né timide, et fermé comme un bouton de fleur qui ne devait peut-être jamais s'ouvrir. Mme DE FERJOL était sûre du sentiment qu'elle avait pour sa fille, et cela lui suffisait.

---

12. Pensées, 471.

Elle pensait que son mérite devant Dieu, à elle, était de contenir le flot d'une tendresse qui ne demandait que trop à déborder. Mais en se contenant, du même coup (le savait-elle bien?), elle contenait celui de sa fille. Elle mettait la main, comme un mur, sur cette source de sentiments qui cherchaient leur lit dans le cœur maternel, et qui, ne le trouvant pas, refluèrent ... Hélas ! la loi qui régit les sentiments de nos cœurs est plus cruelle que la loi qui régit les choses. Une fois écartée la main qui faisait mur et s'opposait à son jaillissement, la source repart, délivrée de l'obstacle, et recommence de plus en plus impétueusement à couler, tandis qu'il arrive toujours un moment dans nos âmes, où les sentiments qu'on y a contenus s'y résorbent et ne reparaissent plus quand on voudrait les voir reparaitre, de même que le sang, qui, dans les cas mortels, s'épanche à l'intérieur et ne coule plus par la plaie ouverte. Et encore, le sang, on peut l'aspirer en suçant fortement la blessure, mais les sentiments gardés trop longtemps au dedans de nous semblent s'y coaguler, et on ne les fait plus recouler, même en les aspirant par la blessure qu'on a faite. »<sup>13</sup>

Un phénomène analogue, sur le plan sexuel, a lieu lorsqu'un époux brutal, à la première nuit de noces, traite son épouse timide ou trop pudique de «gourde», ou d'autres termes également gentils, et que celle-ci, involontairement et automatiquement, y répond par une frigidité permanente ou, au moins, qui ne disparaît qu'après un redoublement d'amour, de la part du mari, pendant des années, en réparation de sa grossièreté : tant il est vrai qu'une frigidité qui survient est, le plus souvent, la vengeance muette du corps quand il y a manque d'amour chez l'autre partenaire.

Enfin, quand nous parlons de «manifestation des sentiments», hâtons-nous d'ajouter, pour rassurer les âmes réservées, que cette manifestation n'est pas forcément celle du «Beau ténébreux», ou de l'expansivité italienne ou orientale : un peuple diffère d'un autre, et même une personne diffère d'une

---

13. *Une Histoire sans nom*, II.

autre. Cordélia, dans sa sobriété, sur laquelle s'est si tragiquement trompé son père LEAR, peut véhiculer une profondeur de sentiment égale à celle des plus expansifs. Mais Cordélia est sobre, non insensible ni inhibée ! Elle a aussi une magnifique pudeur, laquelle peut se trouver chez les plus expansifs, qui fait qu'elle refuse de manifester son amour filial devant des tiers : « Les sentiments profonds ont une pudeur qu'on ne veut pas être violée. »<sup>14</sup>

Nous étant entendus sur le sens à donner au mot «amour spirituel», nous soutenons ceci : la transgression d'un seul commandement fait évanouir l'amour immédiatement. Prenons chaque vice capital. Si le fruit de l'orgueil est le mépris du prochain, comment l'amour pourra-t-il subsister avec le mépris? ou avec la colère qui, par définition, est une haine? ou avec la tristesse, laquelle aigrit et déprime, alors que l'amour dilate et stimule? ou avec l'ennui, qui est le plus traître et le plus inconstant des conseillers, tandis que l'amour est fort comme la mort? ou avec la gourmandise, qui abêtit l'homme, alors que l'amour donne des ailes à l'âme? ou avec l'amour de la richesse, dont nous avons montré toute la cruaute et tout le cynisme? ou enfin avec la luxure, recherche effrénée et égoïste du plaisir, dissolution de l'homme?

Un examen de la description que fait St PAUL de l'amour confirmera notre démonstration : « L'amour est longanime, l'amour est bienveillant, il n'est pas jaloux, l'amour ne se met pas en avant<sup>15</sup>, ne s'enfle pas, n'éprouve pas de fausse honte<sup>16</sup>, ne cherche pas son intérêt propre, ne s'irrite pas, ne pense pas le mal, ne se réjouit pas de l'iniquité, mais se réjouit avec la vérité; il couvre tout, croit tout, espère tout, supporte tout. L'amour ne tombe jamais. »<sup>17</sup>

---

14. BAUDELAIRE, Lettre à Mme SABATIER, 9 déc. 1852.

15. Οὐκ περπερεύεται.

16. Οὐκ ἀσχημονεῖ.

17. I Cor. 13<sup>4-8</sup>

« Longanime ... bienveillant ... ne s'irrite pas, ne pense pas le mal ... couvre tout ... supporte tout » : tous ces attributs ont été amplement décrits dans le chapitre sur la mansuétude. « Couvre tout » veut dire : ne divulgue pas les péchés des autres, mais les couvre, pour les reprendre discrètement.

« Ne se met pas en avant, ne s'enfle pas » : voir le chapitre sur la vaine gloire et l'orgueil.

« Il n'est pas jaloux ... ne se réjouit pas de l'iniquité, mais se réjouit avec la vérité » : se référer aux pages sur l'envie.

« Ne cherche pas son intérêt propre » : se rapporte surtout aux vertus de la partie désirante de l'âme : chasteté, sobriété, amour de la pauvreté.

« Croit tout, espère tout ... ne tombe jamais » : ici est soulignée la puissance de réhabilitation que possède l'amour, et sa persévérance malgré tous les obstacles et toutes les frustrations causées par celui qu'on aime. Ce que SHAKESPEARE dit de la pérennité du véritable amour sexuel est encore plus vrai de l'amour spirituel : « Il n'est pas l'amour, celui qui change lorsqu'il trouve le changement [chez l'autre], ou qui tend à s'éloigner quand l'autre s'éloigne. Oh non ! c'est un signe toujours fixe, qui regarde les tempêtes et n'est jamais ébranlé; c'est, pour toute barque errante, l'étoile dont la valeur est inconnue, bien que sa hauteur soit mesurée. L'amour n'est pas le jouet du Temps, bien que les lèvres et joues roses rentrent dans l'enceinte de la fauille courbée du Temps. L'amour ne change pas avec les brèves heures et semaines [du Temps], mais persévere égal à lui-même jusqu'au seuil du Jugement dernier. »<sup>18</sup> Ces vertus sont celles de la partie colérique de l'âme.

Enfin, l'amour « n'éprouve pas de fausse honte. » De quoi s'agit-il ? Voici l'interprétation de St CHRYSOSTOME : « Notre Seigneur Jésus-Christ a été conspué et bâtonné par de misérables esclaves, et non seulement Il n'a pas considéré cela comme honteux, mais s'en est réjoui et l'a appelé une 'gloire'<sup>19</sup>. Et

18. Sonnets, 116.

19. Jn. 12<sup>23</sup>, 13<sup>31-2</sup>

introduisant au paradis le voleur et assassin, avant les autres, avec Lui, et conversant avec la prostituée tandis que tous les assistants L'en blâmaient, Il n'a pas considéré cela comme honteux, mais a accordé à celle-ci de baisser Ses pieds, de mouiller Son corps de larmes et de l'essuyer avec ses cheveux, tout cela au milieu de spectateurs haineux et hostiles ... L'amour n'éprouve pas de fausse honte, mais couvre totalement, comme avec des ailes d'or, tous les péchés de ceux qu'on aime. »<sup>20</sup> Cette vertu met donc en jeu l'humilité, la douceur et la joie, ainsi que l'encouragement aux pécheurs qui viennent de se convertir.

De tout cela ressort avec évidence que l'amour dépend des vertus si étroitement que faillir à une seule, c'est faillir à l'amour. C'est que celui-ci les englobe toutes. Il n'en est pas ainsi, au moins avec la même rigueur, des autres vertus. ALEXANDRE LE GRAND était magnanime et généreux, quoiqu'occasionnellement sujet à l'ivresse. DIOGÈNE LE CYNIQUE vivait incontestablement une vie frugale, dépouillée, savait critiquer avec courage même les grands et les puissants, malgré qu'il fût enclin aux bravades, par vaine gloire, et cynique en certaines occasions.

N'empêche qu'il n'est pas possible de réaliser *parfaitement* une vertu quelconque sans la maîtrise des autres vertus, car dans la vie spirituelle, comme en tant d'autres choses, tout se tient : « De même que l'eau d'un étang », affirme St GRÉGOIRE DE NYSSE, « aussi longtemps qu'aucune agitation extérieure ne survient, troublant la stagnation de l'endroit, est lisse et immobile ; mais si une pierre tombe dans l'étang, celui-ci est agité tout entier en même temps que la partie, car la pierre, vu son poids, plonge jusqu'au fond, tandis que les vagues autour d'elle, ressuscitant circulairement en d'autres et étant poussées par le mouvement central vers le sommet de l'eau, toute la surface de l'étang se meut circulairement, affectée en même temps que l'eau profonde : de même, la sérénité et la tranquillité de l'âme, lorsqu'une passion quelconque survient en celle-ci, est troublée »

---

20. Hom. 33 sur I Cor. (P.G LXI, 278).

dans l'âme entière ainsi que dans la partie, et en ressent le dommage. Ceux qui ont scruté ces choses-là affirment que les vertus ne sont pas séparées les unes des autres, et qu'il est impossible à qui n'a pas maîtrisé les autres vertus d'empoigner avec exactitude une vertu quelconque.»<sup>21</sup>

Inversement, la transgression d'une seule vertu est un grave danger potentiel pour toutes les autres et peut entraîner, à plus ou moins longue échéance, leur perte : «Les passions humaines s'enlacent et se combinent entre elles, et lorsqu'une seule domine [l'âme], le cortège des autres vices pénètre dans l'âme. Et s'il faut te dessiner cette chaîne vicieuse, suppose quelqu'un vaincu par la passion de la vaine gloire, au moyen d'une volupté quelconque. Mais de la vaine gloire découle l'ambition, car il est impossible de devenir ambitieux si la vaine gloire n'amène à cette passion; puis l'ambition et le désir de surpasser excitent, oubien la colère contre l'égal, ou bien l'arrogance à l'égard de l'inférieur, ou bien l'envie à l'égard du supérieur. Or, la conséquence de l'envie est l'hypocrisie, de celle-ci procède l'aigreur, de celle-ci la misanthropie.»<sup>22</sup>

Si l'amour est le fruit de la réalisation de tous les commandements, ou de toutes le vertus, inversement, il en est aussi la source et la force cohésive. C'est ce que St PAUL, dans une expression dont on verra la profondeur, appelle : «le lien de la perfection.»<sup>23</sup> «Quel que soit le bien que tu mentionnes, si l'amour en est absent», affirme St CHRYSOSTOME, «ce bien n'est rien, mais s'anéantit. Et de même qu'il ne sert à rien qu'un navire n'ait pas d'armatures, même s'il a de grands agrès, et qu'une maison n'ait pas de charpentes, et qu'un corps n'ait pas de jointures, même s'il a de grands os, ainsi, quelles que soient les réalisations de quelqu'un, elles sont toutes mortes, quand l'amour n'y est pas. Il n'a pas dit qu'il est le sommet, mais — ce qui est plus grand — 'le lien'. Cela est plus nécessaire. En effet, le

21. Traité de la Virginité, 14 (P.G. XLVI, 381, 384).

22. Id., 4 (P.G. XLVI, 344).

23. Σύνδεσμος τῆς τελειότητος - Col. 3<sup>14</sup>.

sommet, c'est l'extension de la perfection, mais le lien, c'est la cohésion des choses qui font la perfection, leur source en quelque sorte.»<sup>24</sup>

Qu'il en soit la source, en sorte que sans lui tout tombe, c'est ce que St BASILE démontre par l'Ecriture : «Si la preuve indispensable de l'amour est l'observance des commandements, il y a lieu de craindre très fortement que, sans lui, l'excellente opération des glorieux charismes des plus hautes puissances, ainsi que celle de la foi même, et le commandement qui rend quelqu'un parfait, ne soient sans profit, l'apôtre PAUL lui-même, qui parle dans le Christ, s'exprimant ainsi : 'Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, sans avoir l'amour, je ne suis qu'airain sonnant ou cymbale retentissante. Et quand j'aurais la prophétie et connaîtrais tous les mystères et toute la science, et quand j'aurais toute la foi, jusqu'à transporter les montagnes, mais que je n'eusse pas l'amour, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens et quand je livrerais mon corps pour être brûlé, mais que je n'eusse pas l'amour, cela ne me sert à rien'<sup>25</sup>... Sans l'amour, même si on accomplit les ordres et prescriptions, et si on garde les commandements du Seigneur, et opère de grands charismes, ils seront considérés des œuvres d'iniquité, non en tant qu'ils sont des charismes et prescriptions, mais à cause du but de ceux qui en font usage pour leurs propres désirs, l'apôtre tantôt disant : 'ils considèrent la piété un moyen de se procurer de l'argent',<sup>26</sup> tantôt : 'certains prêchent le Christ par envie et rivalité, certains aussi par bonne volonté, d'autres annoncent le Christ par brigue, sans pureté d'intention, croyant ajouter de la tribulation à mes chaînes'.<sup>27</sup> Et ailleurs il dit : 'Car nous ne frelatons pas, comme beaucoup, la parole de Dieu'.<sup>28</sup> Il affirme encore, s'exprimant négativement : 'Car nous n'avons

24. Hom. 8 sur Col. (P.G. LXII, 354).

25. I Cor. 13<sup>1-3</sup>

26. I Tim. 6<sup>5</sup>

27. Phil. 1<sup>15,17</sup>

28. II Cor. 2<sup>17</sup>

jamais usé à votre égard, vous le savez, de parole de flatterie, ni de prétexte de cupidité — Dieu est témoin ! —, ne cherchant point la gloire de la part des hommes, ni de vous ni des autres, alors que nous pouvions, comme apôtres du Christ, faire sentir tout notre poids'. »<sup>29</sup>

Prenons par exemple la longanimité : on peut être longanime pour faire crever le prochain ! Sans l'amour donc, qui y joint la bienveillance, la longanimité ne sert à rien. Car c'est l'amour qui, par sa vision sublime et globale, empêche qu'une vertu s'exaspère au détriment de la vertu opposée, et qui maintient toujours l'équilibre. La vertu opposée à celle de la longanimité, c'est la douceur à l'égard du bourreau, ou la bonté. C'est l'amour qui la met immédiatement en action, pour contrebalancer la longanimité, comme un général de génie domine, de son vol d'aigle, tout le champ de bataille, renforçant les points faibles. Et si l'amour est capable de faire cela, c'est parce que, comme le général, et contrairement au fantassin ou au cavalier qui participe à la bataille, il a une vision totale de *tout* le champ de bataille.

Il fait aussi accomplir les commandements avec facilité : «Nous courons derrière Toi à l'odeur de Tes parfums.»<sup>30</sup> S'il est rigoureusement vrai qu'«étroite est la porte et resserrée la voie qui mène à la vie»<sup>31</sup>, et que «si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même et porte sa croix chaque jour et Me suive»<sup>32</sup>, il n'en est pas moins vrai que «mon joug est suave et mon fardeau léger»<sup>33</sup>, parce que l'amour rend tout léger. Aussi, quoique les souffrances des grands mystiques dépassent tout ce que nous pourrions imaginer, on peut dire en même temps qu'en un certain sens ils souffrent moins que les commençants. St PAUL assure en effet : «Le 'tu ne commettras point d'adultère, tu ne tueras point, tu ne voleras point, tu ne convoiteras point', et

---

29. I Thess. 2<sup>5-7</sup>

30. Cant. 1<sup>4</sup>

31. Mt. 7<sup>14</sup>

32. Luc 9<sup>23</sup>

33. Mt. 11<sup>30</sup>

tout autre commandement, sont *récapitulés*<sup>34</sup> dans cette parole : ‘Tu aimeras le prochain comme toi-même.’»<sup>35</sup> Or, le mot «récapitulation» énonce, non seulement le fait que l’amour englobe tous les commandements, mais aussi qu’il les englobe *en raccourci*, ce qui suggère la facilité avec laquelle il les accomplit, à cause du souffle puissant de l’enthousiasme : «Les autres parties de la vertu, en effet, sont liées à la peine (par exemple, le jeûne, la chasteté, la veille), au dénigrement, à la convoitise, à l’arrogance ; mais l’amour, en plus de sa grande supériorité, a pour lui le plaisir, sans aucune peine ; et, telle une bonne abeille qui rassemble de partout les biens, il les dépose dans l’âme de celui qui aime. Quelqu’un est-il dans l’esclavage ? l’amour lui fait paraître l’esclavage plus délicieux que la liberté. Car celui qui aime ne se réjouit pas tant de commander que d’être commandé, bien que commander soit certes agréable. En effet, l’amour change la nature des choses et, ayant dans sa main tous les biens, arrive, plus bienveillant qu’une mère, plus ingénieux qu’une reine : il rend les choses pénibles légères et faciles, faisant que la vertu nous paraît aisée et le vice très amer... La colère comporte un certain plaisir, mais dans l’amour elle n’en a plus : tous ses nerfs sont retranchés. Si l’aimé attriste celui qui l’aime, on ne verra nullement [chez celui-ci] de la colère, mais des larmes, des exhortations et des supplications. Il est si loin de s’irriter que, lorsqu’il voit l’autre pécher, il pleure et s’afflige. Mais cette douleur même comporte du plaisir.»<sup>36</sup>

Le rôle cohésif de l’amour ne se limite pas à la tâche d’équilibrer chaque vertu par la vertu complémentaire, pour l’empêcher de tourner en vice ; il hiérarchise aussi les devoirs, de manière à discerner, dans les cas de conflit de devoirs, celui qui est plus important et le faire passer avant celui qui l’est moins : «Par la comparaison entre les maux, il nous faut choisir le plus léger ; par exemple, souvent, alors que nous étions

34. Ἀνακεφαλαιοῦται.

35. Rom. 13<sup>9</sup>

36. CHRYSOSTOME, Hom. 32 sur I Cor. (P.G. LXI, 272-3).

en prière, des frères sont venus chez nous; et de deux choses l'une : il faut ou bien délaisser la prière, ou bien attrister un frère en le laissant partir sans réponse. L'amour est plus grand que la prière, car celle-ci est une vertu particulière, tandis que l'amour est censé comprendre toutes les vertus. »<sup>37</sup>

Voici deux autres exemples de conflit :

1. Le jeûne et l'hospitalité . — Le plus grand de ces deux est l'hospitalité. Si donc nous recevons, à une heure de jeûne, un hôte qui vient d'un fatigant voyage, nous devons passer sur le jeûne et restaurer notre hôte, en participant nous-mêmes à la nourriture, pour qu'il ne soit pas gêné. De grands ascètes ont agi ainsi, au risque d'être mal jugés par leur entourage : «Le Père ADELPHIOS, évêque de Nilopolis, entra chez le Père SISOÏ, sur la montagne du Père ANTOINE. Et comme ils <sup>38</sup> allaient partir, avant qu'ils se missent en route, il leur donna à manger dès le matin : or, c'était le jeûne. Et, ayant apprêté la table, voilà des frères qui frappent [à la porte].[SISOÏ] dit à son disciple : 'Donne-leur un peu de bouillie de gruau, car ils sont fatigués.' Le Père ADELPHIOS lui dit : 'Laisse pour le moment, pour qu'ils n'aillent pas dire que le Père SISOÏ mange dès le matin.' Et l'ancien le regarda attentivement et dit au frère : 'Va, donne-leur.' Lorsque donc [les frères] eurent vu la bouillie de gruau, ils dirent : 'Auriez-vous des étrangers? L'ancien, par hasard, mangerait-il avec vous?' Et le frère leur dit : 'Oui.' Ils se mirent alors à s'affliger et à dire : 'Dieu vous pardonne d'avoir tout à l'heure laissé l'ancien manger! Ou ne savez-vous pas qu'il va redoubler d'ascèse pendant plusieurs jours?' Et l'évêque, les ayant entendus, se prosterna devant l'ancien, en disant : 'Pardonne-moi, Père, car j'ai eu une pensée [trop] humaine, mais toi, tu as fait l'œuvre de Dieu!' Et le Père SISOÏ lui répondit : 'Si Dieu ne glorifie pas l'homme la gloire qui vient des hommes n'est rien.' »<sup>39</sup> C'est ainsi que les saints, tout en faisant passer d'abord

37. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1028).

38. L'évêque était manifestement venu avec d'autres.

39. Sentences des Pères du désert : Sisoï.

le plus grand commandement, trouvent dans leur sublime ingéniosité, le moyen d'observer aussi, en secret, le commandement qu'ils ont dû un moment écarter : «On dit du Père MACAIRE que, dans les moments de loisir qu'il passait avec les frères, il se posait cette règle : 's'il y a du vin, bois-en à cause des frères, et pour une seule coupe de vin tu ne boiras point d'eau toute une journée.' Les frères donc, pour cause de délassement, lui offraient du vin; l'ancien en prenait joyeusement, pour se torturer. Mais son disciple, ayant su la chose, dit aux frères : 'Pour le Seigneur, ne lui en offrez pas; sinon, il ira se soumettre au joug dans sa cellule.' Et les frères, ayant appris cela, ne lui en offrirent plus.»<sup>40</sup>

Si j'ai insisté sur la manière dont les saints se dispensaient du jeûne, c'est parce qu'on ne sait que trop quel fléau abominable cette faculté de dispenser, fruit elle-même du discernement et de la charité, et *limitée aux choses dont on peut dispenser*, peut devenir entre les mains d'un supérieur mondain et dissolu. Aussi les saints n'usaient de cette faculté que dans la stricte mesure commandée par la charité, ni plus ni moins : «Le PÈRE SILOUANE et son disciple ZACHARIE entrèrent une fois dans un monastère; et on leur donna un peu à manger avant qu'ils ne prissent la route. Et lorsqu'ils furent sortis, le disciple trouva de l'eau en route et voulut boire. Et l'ancien lui dit : 'ZACHARIE, c'est jeûne aujourd'hui'. Mais l'autre dit : 'N'avons-nous pas mangé, Père?' L'ancien dit : 'Nous avons mangé à cause de la charité; mais nous, observons notre propre jeûne, fils'.»<sup>41</sup>

St BASILE, aussi, ne veut pas qu'un monastère se dispense de la frugalité ou de l'abstinence, sous prétexte qu'il y a des hôtes à table : «Un étranger est-il arrivé? Si c'est un frère, ayant le même idéal de vie, il reconnaîtra sa propre table; car ce qu'il a laissé chez lui, il le trouvera chez nous. Mais il est fatigué du voyage? Offrons-lui ce qu'il faut pour soulager sa fatigue. Un autre se présente-t-il du monde? Qu'il apprenne par les actes ce

40. Id., MACAIRE L'EGYPTIEN.

41. Id., SILOUANE.

dont la parole ne l'a pas persuadé, et reçoive une image et un modèle de ce qui suffit en matière de nourriture; que s'impriment en lui des souvenirs de la table des chrétiens, et de la pauvreté sans honte [embrassée] pour le Christ. Et s'il n'y médite pas, mais tourne cela en dérision, qu'il ne nous encombre pas une deuxième fois. »<sup>42</sup>

«Qu'il ne nous encombre pas» : en effet, dans un monastère qui vit l'idéal évangélique, toute l'ambiance extérieure proclame cet idéal, de sorte qu'il n'y a aucune crainte que l'homme du monde attribue cette frugalité à l'avarice, par exemple, sauf s'il est de mauvaise foi; et, dans ce cas, si la table monastique lui déplaît, qu'il n'y revienne pas, dit St BASILE. Par contre, de nos jours où l'ambiance sociale est telle que certains incroyants ou hommes du monde n'ont pas même la moindre notion de l'idéal évangélique, s'ils entrent, non dans un monastère, mais chez un particulier, quelque fervent que soit celui-ci dans la poursuite de l'idéal évangélique, ils ne pourront pas apprendre cet idéal en entrant simplement dans la maison, dans la plupart des cas, surtout s'ils prennent contact avec lui pour la première fois; ils sont donc susceptibles d'attribuer l'austérité de sa table à l'avarice, ou au manque de chaleur dans l'accueil. Ce n'est pas le cas des visiteurs dont parle St BASILE, qui avaient entendu déjà parler de l'idéal évangélique. En tout donc il faut regarder les personnes et les circonstances, et s'assurer que notre manière d'accueillir ne risque pas de scandaliser (par une incompréhension non due à la mauvaise foi).

2. L'appel de Dieu et le quatrième commandement .— Dans cette rubrique, il n'est pas question des cas où la volonté des parents s'oppose à la volonté divine, cas qui n'entraînent pas de conflit entre deux devoirs, mais plutôt entre un devoir et une incitation au mal, puisque dès lors que la volonté des parents s'oppose à celle de Dieu elle devient mauvaise. La solution alors est évidente : JEANNE D'ARC, «interrogée se, quant elle partit

---

42. Règles en détail, 20 (P.G. XXXI, 972).

de ses père et mère, elle cuidoit point péchier : respond, puis que Dieu le commandoit, il le convenoit faire. Et dit oultre, puis que Dieu le commandoit, s'elle eust cent pères et cent mères, et s'il eust été fille de roy, si fust elle partie. »<sup>43</sup>

Les cas que nous avons en vue sont ceux où la volonté des parents est parfaitement légitime. Prenons le cas d'une personne attirée vers la vie religieuse, en même temps enfant unique d'une mère veuve qui a besoin d'elle moralement ou matériellement, ou des deux manières à la fois. Que faire alors ? Un exemple célèbre nous en donnera la solution, celui d'ANTHOUSA, mère de St CHRYSOSTOME. Celui-ci sentant l'appel du désert, voici ce qui se passe : « Et, s'étant assise près du lit où elle nous avait enfanté, elle laissa couler des flots de larmes, et ajouta des paroles plus pitoyables que des larmes, se lamentant auprès de nous de cette manière : 'Fils', dit-elle, 'il ne m'a pas été donné de jouir longtemps de la valeur de ton père : ainsi plut-il à Dieu. En effet, sa mort, suivant de près ta naissance, t'a assujetti à être orphelin, mais à moi à être une veuve prématurément, avec les malheurs du veuvage, que seules peuvent bien connaître celles qui en ont fait l'expérience. Aucun discours, en effet, ne pourrait représenter de manière adéquate l'hiver et l'agitation subis par une jeune fille, d'une part nouvellement sortie de la maison paternelle, sans expérience dans les affaires, d'autre part soudain jetée dans un deuil intolérable et contrainte de supporter des soucis supérieurs à son âge et à son sexe ... Mais cependant rien de tout cela ne m'a persuadée de contracter un second mariage et d'introduire un autre époux dans la maison de ton père; au contraire, je suis restée dans la tempête et le tumulte, et je n'ai pas esquivé la fournaise cruelle du veuvage. Avant tout j'étais secondée par l'impulsion céleste. Mais aussi, voir incessamment ton visage, perpétuant pour moi une vivante image du défunt, d'une ressemblance exacte, m'a accordé une consolation non petite dans mes malheurs ... Je te demande une seule grâce : de

---

43. Procès de Condamnation, 12 mars.

ne pas me plonger dans un second veuvage, ni rallumer un deuil qui s'éteint; mais attends ma mort, je m'en irai vraisemblablement dans peu de temps ... Lorsque donc tu m'auras livrée à la terre et confondue avec les os de ton père, dispose-toi à voyager au loin et navigue sur la mer que tu désires : personne alors ne t'en empêchera. Mais tant que nous respirons, supporte notre cohabitation; n'offense point Dieu inutilement et sans raison, en nous précipitant dans de si grands malheurs quand nous ne t'avons en rien lésé. Car si tu as de quoi me reprocher de t'attirer vers les soucis terrestres et de te contraindre de les placer avant tes affaires, ne révère ni les lois de la nature, ni l'éducation, ni la vie en commun, ni quoi que ce soit, mais fuis-les comme des pièges et des ennemis. Mais si nous faisons tout pour mettre à ta disposition, dans le trajet de cette vie, d'amples loisirs, que ce lien même, à défaut d'autres au moins, te retienne auprès de nous»<sup>44</sup>

Le saint, en conséquence, resta auprès de sa mère, jusqu'à la mort de celle-ci, en vivant sa vocation dans le monde, réconciliant ainsi les deux devoirs. Voilà une des pages qui montrent au plus haut point combien le christianisme, loin d'étouffer les sentiments naturels ou d'endurcir le cœur, fait tout le contraire.

Il y a des cas nombreux qui n'ont que l'apparence de l'inhumanité, et que les juges selon la chair exploitent ineptement contre le christianisme. En voici un : «Un des Pères a raconté, à propos du père PIMEN et de ses frères, qu'ils demeuraient en Egypte. Leur mère, désirant les voir, ne le put pas. Elle les épia alors qu'ils partaient à l'église et alla à leur rencontre. Eux, l'ayant vue, revinrent en arrière et fermèrent la porte à sa face; mais elle criait devant la porte, pleurant avec force lamentations et disant : 'Que je vousvoie, ô mes fils bien-aimés !' Le Père ANOUB, l'ayant entendue, entra chez le Père PIMEN et lui dit : 'Que ferons-nous pour cette petite vieille pleurant devant la porte ?' Et, debout à l'intérieur [PIMEN] l'écoutait qui pleurait et se lamentait fort. Et il lui

---

44. Traité du Sadercoce, I (P.G. XLVIII, 624-5).

dit : ‘Pourquoi pleures-tu ainsi, petite vieille?’ Ayant entendu sa voix, elle crieait beaucoup plus, pleurant et disant : ‘Je veux vous voir, ô mes enfants ! Quel mal à ce que je vous voie ? Ne suis-je pas votre mère ? N'est-ce pas moi qui vous ai allaités ? Je suis toute grisonnante. Oui, ayant entendu ta voix, j'en ai été troublée’. L'ancien lui dit : ‘Est-ce ici que tu désires nous voir, ou dans l'autre monde ?’ Elle lui dit : ‘Si je ne vous vois pas ici, vous verrai-je dans l'autre monde ?’ Il lui dit : ‘Si tu te fais violence afin de ne pas nous voir ici, tu nous verras là-bas !’ Elle s'en alla donc joyeuse, disant : ‘Si absolument je vous vois là-bas, je ne veux pas vous voir ici !’<sup>45</sup>

Cette mère est sans doute admirable, ses sentiments sont infiniment humains et sa revendication très légitime. Par ailleurs, ses fils sont des saints ; le Père PIMEN, en particulier, est un des plus grands Pères du désert, et, qui plus est, se distingue par son exceptionnelle bonté et douceur. Comment alors expliquer leur conduite ? C'est très simple. L'attachement excessif à sa propre famille a ruiné plus d'une vocation : «Malsaine est la passion déréglée à l'égard d'un membre de sa famille ou d'un étranger, capable qu'elle est de nous attirer petit à petit au monde et d'éteindre tout à fait le feu de notre componction.»<sup>46</sup> Sans doute, les saints ci-dessus mentionnés n'étaient pas hommes à y sombrer. Mais le règlement d'un monastère — en l'occurrence, l'interdiction de revoir sa famille, sauf cas exceptionnels — est fait pour préserver, les faibles surtout, contre toute chute ; et les forts, de crainte d'anéantir tout règlement et toute vie monastique en commun, devaient y soumettre. O Pères PIMEN et ANOUB, comme votre cœur devait brûler lorsque vous entendiez les lamentations de votre mère, et de quel héroïsme inconcevable avez-vous fait preuve en refusant de la voir ! Ne serait-ce pas pour raffermir votre cœur, qui s'attendrissait et fléchissait, que vous l'avez appelée «petite vieille» ? N'était-ce pas aussi pour la raffermir ?

---

45. Sentences des Pères du désert : PIMEN.

46. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 3 (P.G. LXXXVIII, 668).

C'est au même contexte que se rattache la réponse, déconcertante pour beaucoup, du Christ : « Un autre disciple Lui dit : ‘Seigneur, donne-moi d'abord la liberté d'aller enterrer mon père’. Mais Jésus lui dit : ‘Suis-Moi, et laisse les morts enterrer leurs morts!’ »<sup>47</sup> Et aussi : « Un autre dit : ‘Je te suivrai, Seigneur ; mais permets-moi d'abord de faire mes adieux à ceux de ma maison.’ Mais Jésus lui dit : ‘Nul, mettant sa main à la charrue et regardant en arrière, n'est propre au royaume de Dieu’ ».<sup>48</sup> Comme c'est sa coutume, le Christ répond à leur pensée (la démasquant en même temps) plutôt qu'à leurs paroles. Le refus qu'il oppose à ce qu'ils remplissent des devoirs pourtant très élémentaires est dû au fait qu'il a décelé en eux une fragilité qui nuirait à leur vocation, par le biais de l'attendrissement excessif à la séparation, ou des affaires mondaines (héritage, etc.) entraînées par la mort d'un père. Il n'en était pas ainsi dans le cas d'ELYSÉE, à qui ELIE permet avec la plus grande promptitude de faire ses adieux à sa famille.

Avant de clore ce livre, il nous faut, à la lumière de la vision compréhensive de l'amour, comparer entre eux les mérites de plusieurs voies, dont chacune met en jeu plus ou moins la totalité des commandements — raison pour laquelle nous n'avons pu établir cette comparaison avant d'avoir parcouru tous ces derniers.

I. Vie active, vie contemplative, et vie contemplative dont la surabondance s'épanche en apostolat de la parole. —

Au sujet de la supériorité de MARIE sur MARTHE, nous référons le lecteur à un de nos ouvrages.<sup>49</sup>

Nous en compléterons l'exposé ainsi : supérieure à la fois à la vie contemplative et à la vie active est la vie contemplative s'épanchant, *par surabondance*, dans l'apostolat de la parole : « Tendez une main de secours », s'écrie St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, parlant de lui-même, « à qui est harcelé et éloigné

47. Mt. 8<sup>21-22</sup>

48. Lc. 9<sup>61-62</sup>

49. Transfiguration selon les Pères grecs, VII.

par le désir et par l'Esprit. Le désir conseille les fuites, les montagnes et les déserts, la tranquillité de l'âme et du corps, la retraite de l'intelligence et son rassemblement en elle-même, loin des sensations, pour converser sans souillure avec Dieu et être purement illuminée par les rayons de l'Esprit, sans qu'aucune chose terrestre et bourbeuse ne se mélange et ne s'insinue dans la lumière divine, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la source des rayonnements d'ici-bas et que nous arrêtons le désir et l'élan, les miroirs ayant été dissous par la réalité. Mais l'Esprit veut qu'on s'avance en public et qu'on porte des fruits au service de la communauté, qu'on profite en profitant aux autres et en diffusant l'illumination, et qu'on offre à Dieu 'un peuple élu, une race sainte, un sacerdoce royal'<sup>50</sup> une image purifiée dans la multitude. Car de même qu'est meilleur et plus grand un paradis qu'un seul arbre, le ciel entier avec ses beautés qu'un seul astre, et le corps qu'un seul membre, de même rendre l'Eglise entière bien ordonnée, ne pas regarder seulement son intérêt individuel, mais aussi celui des autres, c'est supérieur à se perfectionner seul pour Dieu : puisque le Christ a fait de même, Lui qui, pouvant rester dans son propre rang et sa divinité, non seulement S'est vidé Lui-même jusqu'à la forme de l'esclave, mais aussi, méprisant l'ignominie, a subi la croix, afin d'anéantir le péché par ses propres souffrances et de faire périr la mort par la mort.<sup>51</sup> On aura remarqué que, pour ces hommes de Dieu, leur désir, fruit lui-même de l'Esprit, les pousse irrésistiblement à la contemplation solitaire; seule la volonté expresse de l'Esprit les persuade, non de cesser leur contemplation pour s'adonner à l'apostolat, mais de faire de leur action apostolique un prolongement de contemplation.

II. Vie anachorétique absolue, vie cénotique, et vie anachorétique tempérée. —

J'ai connu un professeur de séminaire qui appelait les Pères du désert «des fous» (tout bonnement); et un vieux curé, devenu

50. I Pier. I<sup>9</sup>

51. Disc. dev. son père, Disc. 12 (P.G. XXXV, 848).

une montagne de chair, m'obsédait : «En avez-vous fini avec toutes ces vieilleries?» (Il voulait par là signifier les Pères de l'Eglise). Voilà deux exemples, parmi les mille souvenirs qui tendent dans la même direction, de «mort spirituelle.» Il n'y a plus qu'à laisser ces morts s'enterrer réciproquement : «Laisse les morts enterrer leurs morts», en se prodiguant, évidemment, force panégyriques et oraisons funèbres sur leur amour de Dieu, du prochain, de l'Eglise orientale, etc. Pourquoi fais-je cette entrée en matière? C'est parce que le «désert», ou l'«ermite», sont pour l'homme charnel, même revêtu d'une soutane, la grosse pierre d'achoppement, sur laquelle son esprit stérile et paresseux, incapable de pénétrer l'écorce des choses, trébuche, de sorte que les Pères lui restent scellés de sept sceaux ou même deviennent, presque toujours, objet de dérision.

En effet, même à supposer que les ermites n'existent plus, ou que nous ne sommes pas des ermites, les paroles des Pères sur la vie érémitique s'adressent à chacun de nous, et nous concernent au premier chef. Car, d'abord, le principe même de la vie érémitique, dans sa signification spirituelle, à savoir le renoncement au monde et à tout ce qui est dans le monde («car tout ce qui est dans le monde est convoitise de la chair, et convoitise des yeux, et jactance de la vie»<sup>52</sup>) est indispensable au salut. Ensuite, bien que vivant dans le monde, tous, qui que nous soyons, avons soit le tempérament anachorétique, soit le tempérament cénobitique; en conséquence, nous sommes guettés par les mêmes dangers, déformations, contrefaçons qui guettent chacune des ces deux vies. Lorsque — pour ne donner qu'un seul exemple — les Pères parlent de ceux qui s'isolent du monde, non par esprit évangélique, mais par misanthropie, ou par rancune contre le genre humain, qui ne voit combien ces paroles sont actuelles, un des plus grands maux de notre époque étant l'isolement par indifférence — ce qui est pire que la misanthropie —, non plus dans un désert, mais au sein même d'une ville de plusieurs millions d'habitants, de sorte qu'on arrive

---

52. I Jn. 1<sup>16</sup>

— ô exploit digne des pachydermes modernes et civilisés ! — à cohabiter avec quelqu'un (surtout s'il est vieux et décrépit), sur le même palier, dix ou vingt ans durant, et à ne se rendre compte qu'il est mort que plusieurs mois après, la putréfaction du cadavre nous ayant obligés à cela, ou le fait que le défunt n'avait pas payé son loyer depuis six mois, malgré plusieurs mises en garde et menaces ?

1. La vie anachorétique absolue. — C'est la plus dangereuse des trois. St BASILE est celui qui en a fait la critique la plus poussée : «Qu'il est difficile à la fois et dangereux de vivre absolument seul» : «J'observe», écrit-il, «que la vie en commun de plusieurs personnes pour un même but est plus avantageuse pour beaucoup de choses. Premièrement, parce que, même pour les besoins du corps, nul d'entre nous ne se suffit à soi-même, mais nous avons besoin les uns des autres pour nous procurer les choses nécessaires... En outre, la parole sur l'amour du Christ ne permet pas de regarder à son propre intérêt, car, dit-il, 'l'amour ne cherche pas son intérêt propre'.<sup>53</sup> Or, la vie de solitude [complète] a un seul but : le service de ses besoins propres. Manifestement, cela est en conflit avec la loi de l'amour que l'apôtre accomplissait, ne cherchant pas son propre profit, mais celui du grand nombre, pour qu'ils fussent sauvés. Ensuite, dans l'isolement, personne ne connaîtra facilement son défaut, n'ayant point quelqu'un pour le reprendre et le redresser dans la douceur et la miséricorde ...

Et les commandements se multiplient aisément, quand le même but est poursuivi par plusieurs personnes, mais il n'en est plus de même quand c'est une seule. Car dans la pratique d'un commandement l'autre est entravé : par exemple, l'accueil de l'étranger [est entravé] par la visite au malade ... Et, dans l'isolement de vie, il n'est possible ni de se réjouir avec celui qui est glorifié, ni de souffrir avec celui qui souffre, étant donné que chacun n'y peut connaître ce qui touche au prochain... Dans la vie commune, l'opération de l'Esprit saint dans une personne

---

53. 1 Cor. 13<sup>5</sup>

passe nécessairement à toutes les personnes ensemble...

Un péril suit de près la vie absolument solitaire : le premier et le plus grand, c'est celui de la complaisance en soi-même. Car, n'ayant personne qui pourra éprouver son œuvre, il croira avoir réalisé la perfection du commandement. De plus, enfermant ses aptitudes dans l'inaction continue, il ne connaît pas ses déficiences et ne voit pas son avancement dans les œuvres, étant donné que la matière à l'accomplissement des commandements est entièrement retranchée. Car en quoi manifestera-t-il l'humilité, n'ayant personne à l'égard duquel il fera preuve de plus grande humilité? En quoi la miséricorde, coupé qu'il est de toute communication avec la multitude? Comment s'exercera-t-il à la longanimité, lorsqu'il n'y a personne pour résister à ses volontés? Si quelqu'un dit que pour l'accomplissement des œuvres morales il suffit d'apprendre les Ecritures, il agit pareillement à celui qui apprend la menuiserie, mais ne menuise jamais! ... Le Seigneur, dans son grand amour des hommes, ne s'est pas contenté d'enseigner par la parole. Mais, afin de nous transmettre exactement et clairement le modèle de l'humilité dans la perfection de l'amour, Lui-même, s'étant ceint, a lavé les pieds des disciples. Qui donc laveras-tu? qui guériras-tu? au-dessous de qui te mettras-tu, alors que tu mènes une vie solitaire? »<sup>54</sup>

St JEAN CLIMIQUE relève des dangers identiques : « A celui qui est seul, il est dit ‘malheur’!<sup>55</sup> Car s'il sombre dans l'ennui ou le sommeil ou la tiédeur ou le désespoir, il n'est point d'homme pour le relever; mais ‘là où deux ou trois sont rassemblés en Mon nom, Je suis parmi eux’<sup>56</sup>, dit le Seigneur. »<sup>57</sup>

54. Règles en détail, 7 (P.G. XXXI, 928-9, 932-3).

55. Allusion à Ecclésiaste, 4<sup>9-12</sup>: « Mieux vaut être à deux que seul, ils ont une bonne récompense dans leur peine ; car s'ils tombent, l'un relève son compagnon, et malheur à celui qui est seul quand il tombe et qu'il n'y ait pas un second pour le relever! Et du moins s'ils couchent à deux ils ont chaud : mais un seul, comment se réchauffera-t-il? Et si quelqu'un l'emporte sur qui est seul, deux résisteront devant lui : une triple corde ne se rompt pas rapidement. »

56. Mt. 18<sup>20</sup>

57. Echelle, I (P.G. LXXXVIII, 641-4).

Et aussi : «Il est dangereux à qui est sans expérience de s'isoler de la multitude des soldats pour [mener] un combat singulier; et il n'est pas sans péril au moine, avant l'expérience et l'apprentissage des souffrances de l'âme, de pénétrer dans la vie solitaire : car l'un est naturellement menacé dans son corps, l'autre dans son âme. 'Mieux vaut', dit l'Ecriture, 'être à deux que seul'<sup>58</sup> : c'est-à-dire, il est bon au fils de lutter avec un père contre les prédispositions [mauvaises], par l'opération de l'Esprit divin. »<sup>59</sup>

Il serait faux d'interpréter le réquisitoire que nous venons de lire de St BASILE comme une condamnation de la vie anachorétique absolue. Pouvait-il ignorer que St ANTOINE l'a pratiquée vingt-ans durant? que les prophètes ELIE et JEAN-BAPTISTE l'ont certainement pratiquée à certaines époques de leur vie? Et, au 5<sup>e</sup> siècle, Ste MARIE L'EGYPTIENNE, n'en a-t-elle pas donné le modèle le plus achevé, durant cinquante ans? Ces exemples et d'autres se dressent comme d'impérissables monuments d'airain pour accuser un siècle où tout se fait par masse, faute de personnalité; où des marées humaines effrayantes, tels les moutons de PANURGE, se précipitent dans le premier abîme venu; où une «solidarité» fratricide, bâtarde et mensongère, prétend se substituer à l'amour du prochain basé sur l'amour de Dieu.

Mais St BASILE, qui a vu de ses yeux les abus où menait le caprice personnel, sous prétexte de vie anachorétique absolue, les drames que cela occasionnait, veut redresser ces abus *en tant que législateur* : *or on légifère pour le général, non pour l'exception* : «Ce qui est rare n'est pas l'objet d'une loi d'Eglise; vu aussi qu'une seule hirondelle ne fait pas le printemps, ni une ligne le géomètre, ni une seule traversée le marin. »<sup>60</sup>

Aussi croyons-nous que le jugement de St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, dont St BASILE disait qu'il est «la bouche du Christ», est aussi celui de St BASILE lui-même, et fixe les avantages aussi

58. Ecclésiaste, 4<sup>9</sup>

59. Echelle, 4 (P.G. LXXXVIII, 712).

60. St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, Sur les saintes Lumières de l'Epiphanie (P.G. XXXVI, 352).

bien que les désavantages de cette vie exceptionnelle : « La vie érémitique et retirée, extraordinaire et étrangère à la plupart, est grande et sublime, dépassant les capacités humaines; mais elle s'arrête jusqu'à ceux-là seuls qui la vivent, et écarte la communion et l'humanité propres à la charité ...; en plus, elle n'est pas éprouvée, vu qu'elle ne s'exerce pas dans la réalité concrète, et elle n'est pas mise en parallèle avec les autres. »<sup>61</sup> Il dit également : « Ceux qui se séparent du monde et embrassent le désert vivent pour Dieu plus que tous ceux qui séjournent dans un corps : les uns luttent énergiquement pour une vie absolument solitaire et sans communication, conversant avec eux-mêmes seuls et avec Dieu, et ne connaissant du monde que ce qu'ils en savent par le désert; les autres, ermites<sup>62</sup> aussi bien que cénobites, cherissent la loi de l'amour par la communication, morts qu'ils sont, d'une part, pour les autres hommes et pour les choses qui circulent au sein [du monde] et qui nous font tourner comme une toupie et tournent en tout sens, en se jouant de nous par de soudaines métamorphoses; et d'autre part, étant le cosmos les uns pour les autres, aiguisant leur vertu par une comparaison réciproque. »<sup>63</sup> Et aussi : « La vie érémitique [absolue] est certes plus tranquille, plus assise et unit davantage à Dieu, mais elle n'est pas sans orgueil, parce que la vertu n'y est pas mise à l'épreuve ni en parallèle. »<sup>64</sup>

2. La vie cénobitique. — Nous en avons vu les grands avantages dans la critique même qu'à faite St BASILE de la vie érémitique absolue. Voyons-en maintenant les désavantages, car, n'en déplaise aux professeurs de séminaire et aux maniaques de l'instinct grégaire, de quelque bord qu'ils soient, elle a aussi ses désavantages; et, de nos jours, ceux-ci peuvent être particulièrement graves. St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN dit en effet : « La vie érémitique [absolue] et la vie communautaire sont en beaucoup de choses contraires et séparées l'une de

61. Sur HÉRON le philosophe (P.G. XXXV, 1204).

62. Il s'agit de ceux qui vivent la vie érémitique tempérée.

63. Panég. de St ATHANASE (P.G. XXXV, 1104).

64. Or. funèbre de St BASILE (P.G. XXXVI, 577).

*l'autre, ne possédant, ni l'une ni l'autre, d'une manière absolue et sans mélange, soit le bien, soit le mal.* »<sup>65</sup>

En effet, un solitaire qui poursuit l'idéal évangélique, n'a à redouter que les obstacles qui viennent de lui-même; il ne connaît pas d'obstacle provenant des autres, pour la simple raison qu'il n'a aucun rapport, par les sens, avec aucun être humain.

Il n'en est pas ainsi du cénobite. Il vit au sein d'une communauté dont la raison d'être est de créer, pour chacun de ses membres, une ambiance spirituelle favorisant la tension vers la perfection évangélique. Supposons maintenant qu'un certain nombre de membres de la communauté se sont laissé contaminer par l'esprit du monde, créant ainsi dans le monastère une ambiance foncièrement hostile à l'idéal évangélique. Supposons, de plus, que le supérieur, censé être le garant de l'observance de la règle monastique, devenu en fait dissolu lui-même et réfractaire à toute correction comme à tout amendement : quel ferment de corruption et de déchéance ne serait-ce pas de persévéérer dans un pareil monastère? S'arracher d'un pareil foyer de corruption s'impose alors sans la moindre hésitation, selon St BASILE lui-même : «Ceux assurément qui se sont promis une fois pour toutes de vivre en commun ne peuvent plus se séparer indifféremment; car il y a deux raisons qui font qu'on ne persévère pas dans ses résolutions : ou le dommage provenant de la cohabitation, ou la versatilité d'esprit de celui qui change de résolution. Celui donc qui s'arrache des frères parce qu'il en subit un dommage, qu'il n'en cache pas la raison en lui-même, mais qu'il dénonce le tort, selon la manière communiquée par le Seigneur, disant : 'Si ton frère pèche, va, réprimande-le entre lui et toi seuls',<sup>66</sup> et le reste. Et si ce qu'il se propose est redressé, il aura gagné ses frères et n'aura pas méprisé leur communion. Mais s'il les voit persévérer dans le mal et refuser la correction, il fera voir cela à ceux qui ont autorité de juger ces choses, et alors, après le témoignage de plusieurs, qu'il se sépare.

65. Id.

66. Mt. 18<sup>15</sup>

Il se sera séparé, non plus de frères mais d'étrangers, le Seigneur comparant celui qui persévere dans le mal à un 'païen' et à un 'publicain'.»<sup>67</sup>

Ce danger fondamental guette toute vie cénobitique sans exception. Mais même si dans une communauté donnée règne une grande sainteté, il y aura toujours des désavantages : il y a, en particulier, un minimum de «tumulte»<sup>68</sup>, correspondant en intensité au nombre de la communauté — tumulte certainement moins favorable à la contemplation que la vie solitaire. En plus, selon St JEAN CLIMAQUE, «la vie cénobitique n'est pas pour tout le monde, à cause de la sensualité»<sup>69</sup> : la «sensualité», c'est-à-dire la gourmandise et la luxure, en premier lieu, deux vices moins encouragés par la vie solitaire.

3. La vie anachorétique tempérée. — Elle tempère la vie anachorétique absolue en ce qu'elle est menée à deux ou à trois, ou, si on est tout à fait seul, non loin d'une communauté avec laquelle on a des contacts mesurés. Manifestement elle réunit les avantages de la vie érémitique absolue et de la vie cénobitique, sans s'en attirer les désavantages.

C'est St BASILE qui en eut le premier l'idée : «St BASILE réconcilia excellement la vie solitaire absolue et la vie cénobitique ; il les mêla l'une à l'autre, en bâtiissant des ermitages et des monastères, certes, mais non loin des communautés et des centres cénobitiques, ne les divisant pas et ne les séparant pas les uns des autres comme par un mur, mais les liant à la fois et les séparant : *afin que ni la contemplation ne soit incommunicable, ni l'action ne soit dénuée de contemplation* ; de même que la terre et la mer, se communiquant l'une à l'autre ce qui appartient à chacune [en propre], convergent à la gloire unique de Dieu.»<sup>70</sup> «Afin que ni la contemplation ne soit incommunicable» : c'est ce qui arrive dans la vie solitaire absolue. «Ni l'action ne soit dénuée de contemplation» : c'est ce qui risque d'arriver dans la vie cénobitique. Le saint exprime la même idée

67. Règles en détail, 36 (P.G. XXXI, 1008-9).

68. St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, Or. fun. de BASILE (P.G. XXXVI, 577).

69. Διὰ τὸ λυχνῶδες. - Echelle, 1 (P.G. LXXXVIII, 641).

70. St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, Or. fun. de St BASILE (P.G. XXXVI, 577).

avec richesse et concision ailleurs, en disant de St ATHANASE : «Ainsi harmonisa-t-il la vie solitaire et la vie cénobitique, dirigeant vers le même but l'action tranquille et la tranquillité agissante.»<sup>71</sup>

Et St JEAN CLIMAQUE affirme : «Ne te trouble pas de ce que je vais dire : il y a des âmes, rares mais elles existent, droites et sans malice, affranchies du vice, de l'hypocrisie et de la fourberie, pour qui la fréquentation des hommes est tout à fait antipathique, et qui sont capables, avec [l'aide] d'un guide, de monter, comme d'un havre, de la vie solitaire jusqu'au ciel et d'y persévérer, sans éprouver le besoin des tumultes et des scandales cénobitiques et sans en faire l'expérience.»<sup>72</sup>

Il n'est pas indifférent, pour ceux qui ont la vocation religieuse, de suivre une quelconque de ces trois voies principales. Dieu nous appelle rarement par révélation spéciale : il faut donc que chacun cherche sa voie et, avant tout, qu'il scrute impitoyablement le ou les motifs qui le poussent à choisir telle voie plutôt que telle autre. Ainsi St JEAN CLIMAQUE énumère jusqu'à huit raisons qui poussent les âmes à embrasser la vie solitaire : «Toutes les choses parfaites ne sont pas pour tout le monde, à cause du manque de zèle et de puissance. En conséquence, il y a ceux qui entrent dans ce port, ou plutôt océan, ou peut-être bien abîme, par défaillance de la bouche ou par parti pris du corps. D'autres sont incapables de maîtriser la colère et ne peuvent, les malheureux, la dominer quand ils sont parmi un grand nombre de personnes. D'autres imaginent après réflexion, par présomption, [pouvoir] voguer en se réglant sur eux-mêmes plutôt que sur l'action d'un guide. D'autres ne peuvent au milieu de la matière s'abstenir des choses matérielles. Certains veulent par la vie solitaire devenir zélés. D'autres veulent se maltraiter invisiblement à cause de leurs exploits. Certains veulent par ce genre de vie se procurer la gloire. Il y en a d'autres (si le Fils de l'homme, venant sur terre, trouve leurs

71. Panég. de St ATHANASE (P.G. XXXV, 1104).

72. Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1073).

pareils sur terre) qui se sont unis intimement à cette sainte vie par la jouissance et soif de l'amour de Dieu et de ses délices, et n'embrassent pas cette vie avant d'avoir répudié tout ennui.»<sup>73</sup> Clarifions d'abord le sens du premier motif : «Par défaillance de la bouche ou par parti pris du corps»<sup>74</sup> : c'est la propension à commettre des péchés par la langue. «Ou par parti pris du corps» signifie que ce péché est devenu presque irrésistible par la force de l'habitude.

Il va de soi que les deux catégories mues par la présomption et la vaine gloire sont franchement mauvaises. Par contre, ceux qui sont mus par le zèle, le désir de l'obscurité et les délices de l'amour de Dieu, sont très solides et peuvent mener avec beaucoup de sécurité la vie solitaire. Comme un figuier ne peut pas produire des épines, et des broussailles ne peuvent pas produire des figues ou des olives, ainsi ces deux groupes opposés produiront des fruits opposés auxquels on les reconnaîtra : «Les signes, stades et marques de ceux qui poursuivent la vie solitaire par la raison sont les suivants : une intelligence en éveil, une pensée purifiée, le ravisement dans le Seigneur, la méditation constante des châtiments, la hâte de mourir, une prière insatiable, une garde inviolable, l'anéantissement de la luxure, l'ignorance de la passion, la mort du monde, la perte de l'inclination à la gourmandise, le fondement de la théologie, la source du discernement, la libation des larmes, la destruction du bavardage, et semblables choses auxquelles la multitude répugne. Quant à ceux qui poursuivent la vie solitaire déraisonnablement, voici leur pauvreté [en vertu] et l'abondance [de leurs vices] : l'accroissement de la colère, l'approvisionnement de la rancune, la diminution de l'amour, l'augmentation de l'enflure, et je tairai le reste.»<sup>75</sup> «Le reste», qu'il veut taire, semble bien être des fins dramatiques, comme en témoigne St SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN : «Les uns sont devenus

73. Echelle, 27 (P.G. LXXXVIII, 1105).

74. Ἡ πρόληψιν σώματος.

75. Id., 27 (P.G. LXXXVIII, 1108).

complètement possédés des démons et se sont rués, l'esprit dérangé, d'un endroit à un autre et d'une région à une autre; d'autres, dans leur ignorance, ayant approuvé celui qui se transfigure en ange de lumière, se sont fourvoyés et depuis sont restés jusqu'à la fin invariables, n'acceptant de la part des hommes aucun conseil; d'autres encore se sont tués de leur propre main, se laissant aller jusque-là par celui qui les avait trompés; certains se sont jetés dans des précipices: d'autres se sont pendus.»<sup>76</sup>

Reste à considérer trois catégories : ceux qui embrassent la vie solitaire «par défaillance de la bouche», ou par incapacité «de maîtriser la colère ... quand ils sont parmi un grand nombre de personnes», ou enfin par incapacité de «s'abstenir, au milieu de la matière, des choses matérielles.» Précisons d'abord qu'il s'agit, pour la catégorie coléreuse, de la colère explosive, et non de la colère ruminante, laquelle est favorisée d'une manière funeste par la solitude : «La vie solitaire n'est pas pour tous, à cause de la colère.»<sup>77</sup> «Nous appelons une communauté dans le Seigneur, foulerie, laquelle efface la souillure et épaisseur de l'âme, ainsi que sa laideur. Mais la vie solitaire serait un atelier de teinture pour ceux qui auraient déposé l'impudicité, *la rancune*, la colère, et dès lors auraient à partir d'une communauté embrassé la vie solitaire.»<sup>78</sup>

Ces trois catégories donc ont cela de commun que leur faiblesse exige, pour vaincre une certaine tentation, qu'elles en écartent radicalement la possibilité un certain temps: ne pas voir de femme si on ne veut pas sombrer dans la fornication; ne pas voir de bouteille de vin si on ne veut pas subir la déchéance de l'ivresse; ne pas avoir de télévision si on ne veut pas tomber dans la luxure, etc.

C'est de cette pensée que s'inspire, dans l'anecdote savoureuse qu'on va lire, le grand guide dont on admirera la

---

76. Méth. de sainte Prière et Concentration.

77. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, I (P.G. LXXXVIII, 641).

78. Id., 26 (P.G. LXXXVIII, 1071).

profonde subtilité de discernement (avec cette différence qu'il s'agit de s'éloigner, non de la matière sensible de la tentation, mais de la matière offerte par l'imagination) : «Le Père PIMEN interrogea le Père JOSEPH et lui dit : 'Que ferai-je lorsque les passions s'approchent? Leur résisterai-je ou les laisserai-je venir?' L'ancien lui dit : 'Laisse-les venir et combats-les'. Rentrant donc au Scété, il y demeura. Quelqu'un, étant venu de la Thébaïde au Scété, disait aux frères : 'J'ai interrogé le père JOSEPH et lui ai dit : Si les passions s'approchent de moi, leur résisterai-je ou les laisserai-je venir? Et il me répondit : Ne laisse pas du tout les passions venir, mais repousse-les immédiatement'. Ayant entendu que le Père JOSEPH avait dit cela à celui de la Thébaïde, le Père PIMEN, s'étant levé, partit chez lui à Panéfô et lui dit : 'Père, je vous ai confié mes pensées; et voici que tu dis une chose à moi, et une réponse différente à celui de la Thébaïde!' L'ancien lui dit : 'Ne sais-tu pas que je t'aime?' Et [PIMEN] répondit : 'Oui'. — 'N'est-ce pas toi qui m'as dit : Parle-moi comme à toi-même?' — Et [PIMEN] répondit : 'Il en est ainsi'. L'ancien lui dit : «En effet, si les passions viennent et que tu leur donnes [des coups] et en reçois, elles te rendront plus éprouvé. Moi, je t'ai parlé comme à moi-même. Mais il y a des personnes dont il ne convient même pas que les passions s'approchent; elles devraient plutôt les repousser aussitôt.'»<sup>79</sup>

Les motifs déterminants de ces trois catégories sont donc en eux-mêmes bons; mais suffisent-ils pour pousser à la vie anachorétique? Non, s'il s'agit de la vie anachorétique absolue; oui, si on a un guide éclairé dans une vie anachorétique tempérée; et encore, il faut émettre beaucoup de réserves : «Rares sont ceux qui ont atteint le sommet de la culture dans la philosophie profane; mais je dis, plus rares encore sont ceux qui sont versés selon Dieu dans la philosophie de la vraie vie solitaire. Celui qui n'a pas encore connu Dieu est inapte à la vie

---

79. Sentences des Pères du désert : JOSEPH DE PANÉFÔ.

solitaire et affronte de nombreux périls. La vie solitaire étouffe ceux qui manquent d'expérience, car, n'ayant pas goûté à la douceur de Dieu, ils gaspillent leur temps dans les servitudes, les surprises frauduleuses, l'ennui et les dissipations.»<sup>80</sup>

\*

Une lecture même rapide de ce livre aura montré le rôle indispensable du discernement dans notre vie morale et spirituelle, aussi bien que sa complexité et difficulté. Si connaître le bien et le mal en général est déjà, pour l'homme moderne chez qui ce sens s'est estompé, si ardu, que dire alors de la connaissance du bien et du mal en particulier, c'est-à-dire en tant que me concernant «ici et maintenant», exigeant une décision plus ou moins immédiate? Tout accentue la difficulté : la faculté que nous avons de nous crever les yeux agréablement et de prendre la voix de la passion pour celle de la raison; la croix impliquée dans tout bon choix, parce que notre nature penche si facilement au mal; la nécessité de tenir compte incessamment des éléments et circonstances toujours flottants et qui devraient infléchir notre décision, etc. : «*As-Tu donc oublié que l'homme préfère la paix et même la mort à la liberté de discerner le bien et le mal?* Il n'y a rien de plus séduisant pour l'homme que le libre arbitre, mais aussi rien de plus douloureux. Et au lieu de principes solides qui eussent tranquillisé pour toujours la conscience humaine, Tu as choisi des notions vagues, étranges, énigmatiques, tout ce qui dépasse la force des hommes, et par là Tu as agi comme si Tu ne les aimais pas, Toi, qui étais venu donner ta vie pour eux! Tu as accru la liberté humaine au lieu de la confisquer et Tu as ainsi imposé pour toujours à l'être moral les affres de cette liberté. Tu voulais être librement aimé, volontairement suivi par les hommes charmés. Au lieu de la dure loi ancienne, l'homme devait désormais, d'un cœur libre,

---

80. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 27 (P.G. LXXXVIII, 1112).

discerner le bien et le mal, n'ayant pour se guider que ton image, mais ne prévois-Tu pas qu'il repousserait enfin et contesterait même ton image et ta vérité, étant accablé sous ce fardeau terrible : la liberté de choisir ? Ils s'écrieront enfin que la vérité n'était pas en Toi, autrement Tu ne les aurais pas laissés dans une incertitude aussi angoissante avec tant de soucis et de problèmes insolubles. »<sup>81</sup>

Mais cette difficulté apparemment insurmontable est plus que vaincue par l'Esprit, si toutefois Il est en nous : « C'est cela l'amour de Dieu, que nous observions Ses commandements ; et *Ses commandements ne sont pas lourds*, car tout ce qui est né de Dieu vainc le monde ; et la victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi. Qui est celui qui vainc le monde, si ce n'est celui qui croit que Jésus est Fils de Dieu ? »<sup>82</sup>

FIN  
ET A DIEU GLOIRE.

Fontainebleau, Février 1983

---

81. DOSTOÏEVSKI, Frères KARAMAZOV, V, 5.

82. I Jn. 5<sup>3-5</sup>

## TABLE DES MATIERES

<i>Chapitre IV.</i> — C - LA TRISTESSE ET LA JOIE .....	1
<i>Chapitre V.</i> — D - L'ENNUI ET LA PERSEVERANCE .....	79
<i>Chapitre VI.</i> — E - LA GOURMANDISE ET LA SOBRIETE ...	155
<i>Chapitre VII.</i> — F - L'AMOUR DE LA RICHESSE ET CELUI DE LA PAUVRETE.....	189
<i>Chapitre VIII.</i> — L'AMOUR, SOURCE ET FRUIT DE LA REALISATION DE TOUS LES COMMAN- DEMENTS.....	235

Composition et Impression :  
Imprimerie BUTENEERS, S.P.R.L.,  
4000 — Liège, BELGIQUE

Imprimé en Belgique  
Juin 1983

